

CHANOINE C. BARTHAS
PÈRE G. DA FONSECA

FATÍMA

Merveille Inouïe

FIDES
MONTREAL

FATIMA

Merveille Inouïe

LES APPARITIONS, LE PÈLERINAGE, LES VOYANTS,
DES MIRACLES, DES DOCUMENTS

par le Chanoine C. BARTHAS
et le Père G. da FONSECA, S. J.

Nouvelle édition entièrement revue et
augmentée de récits et documents nouveaux

25^e mille de l'édition canadienne



25 est, rue Saint-Jacques
MONTREAL

1945

Nihil obstat :

Friburgi Helv., die 26 sept. 1943.

Hubert SAVOY, prévôt

Imprimatur :

Friburgi Helv., die 29 sept. 1943.

L. WAEBER, v.g.

Imprimatur :

Marianopoli, die 6 dec. 1944.

A. VALOIS, v.g.

*Droits de reproduction et de
traduction réservés pour tous pays.*

Pour la France, s'adresser à
Fâtima - Éditions, 3, rue de Constantine, Toulouse.

Pour les deux Amériques et l'Angleterre,
s'adresser à

M. l'abbé Pierre-E. Théorêt
Évêché, Valleyfield, P.Q.

**Lettre de S. Em. le Cardinal Luigi Maglione
au nom de Sa Sainteté Pie XII
à M. le Chanoine C. Barthas**

SEGRETARIA DI STATO
DI SUA SANTITÀ

Du Vatican, le 21 juillet 1942.

MONSIEUR LE CHANOINE,

Le filial hommage que le R. P. G. da Fonseca et vous-même avez eu à cœur d'offrir à Sa Sainteté pour son jubilé épiscopal, en déposant à Ses pieds votre ouvrage Fátima, merveille inouïe, n'a pas manqué de toucher profondément l'auguste Pontife. Il a mis trop d'espoir dans la miséricordieuse intercession de la Très Sainte Vierge pour l'apaisement du conflit qui ensanglante le monde, Il a trop vivement sollicité à cet égard le recours des enfants envers leur toute bonne et toute-puissante Mère du Ciel, Il est trop ému de la coïncidence des merveilles de Fátima avec son propre sacré, en 1917 pour ne pas agréer avec une particulière reconnaissance ce double témoignage d'une dévotion mariale et pontificale à la fois.

Le Saint-Père se plaît à vous féliciter, Monsieur le Chanoine, de la version française, que vous avez faite avec autant de talent que de piété, de l'œuvre si méritante du R. P. G. da Fonseca. Déjà, votre livre exquis : Il était trois petits enfants... avait avantageusement

attiré l'attention du public français, et surtout de la jeunesse, sur le message de Fátima. Aujourd'hui, c'est dans toute son ampleur que ce haut fait de l'histoire religieuse contemporaine se trouve exposé et traité. Puisse-t-il rappeler les hommes à l'observation des vérités surnaturelles, dont il est le signe, et en dehors desquelles le monde chercherait en vain l'ordre et la paix! Puisse-t-il développer dans nos cœurs un plus vif amour de la Très Sainte Vierge, qui est la voie indispensable pour aller le plus vite et le plus sûrement à Jésus! C'est dans cette douce confiance que Sa Sainteté vous renouvelle, Monsieur le Chanoine, ainsi qu'au Révérend Père da Fonseca, la bénédiction apostolique.

Veillez agréer, s'il vous plaît, avec mes compliments les meilleurs, l'hommage de mon religieux dévouement.

L. Card. MAGLIONE.

Le présent ouvrage a été honoré de lettres laudatives de Leurs Eminences les Cardinaux :

PIERRE-MARIE GERLIER, archevêque de Lyon,
ACHILLE LIÉNART, évêque de Lille,

de Leurs Excellences Nosseigneurs :

DURIEUX, archevêque de Chambéry,
du BOIS de la VILLERABEL, archevêque d'Aix,
GOUNOT, archevêque de Carthage,
LEYNAUD, archevêque d'Alger,
BRUNHES, évêque de Montpellier,
CHALLIOL, évêque de Rodez,
COUDERC, évêque de Viviers,
CHASSAIGNE, évêque de Tulle,
CHOQUET, évêque de Tarbes et Lourdes,
DURAND, évêque d'Oran,

DELAY, évêque de Marseille,
MAISONOBE, évêque de Belley,
MARCEILLAC, évêque de Pamiers,
MARTIN, évêque du Puy,
MESGUEN, évêque de Poitiers,
PAYS, évêque de Carcassonne,
PIGUET, évêque de Clermont-Ferrand,
RÉMOND, évêque de Nice,
RASTOUIL, évêque de Limoges,
RIVIÈRE, évêque de Monaco,
RODIÉ, évêque d'Agen,
TERRIER, évêque de Tarentaise,
THÉAS, évêque de Montauban,

.

De S. Exc. Mgr JOSÉ ALVES CORREIA DA SILVA,
évêque de Leiria-Fátima, et de divers autres prélats.

AVANT-PROPOS

de la 1^{re} édition

Désireux de faire connaître aux lecteurs français l'ensemble du mystère de Fátima, et les circonstances internationales nous mettant dans l'impossibilité d'aller au Portugal consulter nous-même les témoins et les documents, nous avons choisi, pour l'adapter aux préoccupations et aux besoins de notre public, l'ouvrage le plus complet et le plus recommandé sur la question : Le meraviglie di Fátima, par le R. P. Luiz Gonzaga da Fonseca, S. J., professeur à l'Institut pontifical biblique de Rome (Casale Monferrato, 1938). Nous avons la joie d'y avoir été encouragé par S. Exc. Mgr José Alves Correia da Silva, évêque de Leiria-Fátima .

Le texte du R. P. Fonseca qui, quoique Portugais, a écrit en italien, a été légèrement remanié par nous-même avec l'autorisation de l'auteur. Nous y avons surtout ajouté quelques renseignements puisés aux meilleures sources : ouvrages du Professeur Formigão, d'Antero de Figueiredo, etc. ; notes du R. P. Cruz-Castelbranco ; du R. P. Fonseca lui-même, etc. Pour alléger le récit, nous avons mis dans une partie séparée ce qui concerne la vie intime des petits voyants et nous avons reporté à la fin de l'ouvrage les textes purement documentaires.

Tous les jours, nous constatons la profonde ignorance du public français sur le sujet de Fátima, contre lequel il semble que la presse de notre pays ait dressé une sorte de conspiration du silence. Puisse notre modeste travail contribuer à faire mieux connaître ce qu'un cardinal appelait « le plus grand fait surnaturel des temps modernes ». Puisse-t-il surtout développer encore dans l'âme de nos compatriotes la confiance en Marie, Reine de Lourdes, Reine de Fátima, Reine du Rosaire et Reine de la paix!

Toulouse, 10 novembre 1941.

C. BARTHAS.

AVANT-PROPOS

pour la 2^e édition

Dans l'avant-propos de la première édition, nous regrettons la profonde ignorance du public français sur le sujet de Fátima. Quelques mois se sont à peine écoulés et cette ignorance a fait place à une pieuse et avide curiosité : la presse, du moins la presse catholique ou sympathique, a rompu son silence obstiné, des prédicateurs ont porté en chaire ces événements mystérieux, des prélats y ont fait allusion en chaire ou dans leurs écrits.

Les déclarations des plus hautes autorités religieuses et les allusions du Souverain Pontife dans plusieurs de ses messages ont été certainement la cause principale de ce renversement de la situation.

Malheureusement, le très important tirage que nous avons fait de ce livre a été épuisé en quelques mois et depuis longtemps, à cause de la crise du papier, nous sommes dans l'impossibilité de satisfaire les innombrables demandes.

Cette seconde édition, au tirage trop limité, ne nous permettra pas, hélas ! de répondre à tous les désirs.

Elle s'imposait depuis que, à l'occasion des noces d'argent de Fátima, la voyante Lucie et l'autorité religieuse ont consenti à révéler de nombreux détails des apparitions tenus secrets jusqu'ici.

Rappelons que la principale source, du moins celle où le R. P. G. da Fonseca a puisé les plus précieux renseignements, sont les écrits de S^r Marie des Douleurs, autrement dit de la voyante survivante, Lucie de Jésus.

Ces écrits ont été communiqués à l'autorité ecclésiastique à deux époques différentes.

* * *

Les premiers furent rédigés vers 1936-37 pour obéir aux désirs de S. Exc. Mgr José da Silva, évêque de Leiria-Fátima. Ils comprennent deux cahiers bien distincts, formant un total de 80 pages dactylographiées.

Le premier cahier pourrait s'intituler Histoire intime de Fátima, telle qu'elle est réellement. Mgr de Leiria désirait connaître la vie de la petite Jacinte que Son Excellence n'avait pas connue vivante et ce cahier a surtout pour but de raconter les mérites de la petite confidente de Marie. Aussi, c'est avec un vrai transport que Lucie l'avait rédigé.

« Il s'agissait, déclare-t-elle dans sa lettre à Monseigneur l'Evêque, de la plus intime amie de son enfance — à la compagnie de laquelle je dois en partie d'avoir conservé l'innocence. » Elle ajoute : « J'espère que le Seigneur lui accordera, à la gloire de la Très Sainte Vierge, l'auréole de la sainteté : Jacinte n'était qu'une enfant, mais elle savait déjà pratiquer la vertu et prouver son amour à Dieu et à la Sainte Vierge par l'exercice du sacrifice. C'était une merveille de voir jusqu'à quel point elle avait compris l'esprit de prière et de sacrifice que la Vierge lui avait elle-même recommandé. En raison de ces faits et d'un grand nombre d'autres, je conserve d'elle une grande opinion de sainteté. »

L'autre cahier, écrit aussi par obéissance, mettait à l'épreuve la modestie de la voyante qui n'a jamais cherché que l'ombre et le silence : ce fut un vrai martyr pour elle de le composer. Écoutons à ce sujet ses confidences dans une lettre adressée à Monseigneur l'Evêque de Leiria :

« Volonté de Dieu, tu es mon paradis... L'envie me vient de demander à quoi servira mon écrit, moi qui n'ai même pas une écriture présentable; mais je ne demande rien. Je sais bien que la parfaite obéissance ne cherche

pas les raisons, et la parole de Votre Excellence Révérendissime, m'assurant que c'est pour la gloire de notre sainte Mère du Ciel, me suffit. Par conséquent, dans l'espoir qu'il en sera ainsi, j'implore la bénédiction et la protection de son Cœur Immaculé et, humblement prosternée à ses pieds, je me sers de ses très saintes paroles pour parler à mon Dieu : « Voici la dernière de vos servantes, ô mon Dieu, qui pleinement soumise à votre sainte Volonté, soulève le voile qui couvrait son secret, pour manifester par là l'histoire de Fátima, telle qu'elle est en vérité. Je n'aurai plus la consolation de savourer seule avec Vous les secrets de votre amour, mais dorénavant, d'autres chanteront avec moi les grandeurs de votre miséricorde. »

* * *

Les deux autres documents sont tout récents. A l'approche du XXV^e anniversaire des apparitions, Mgr l'évêque de Leiria jugea que le moment était venu de publier certains détails encore ignorés du public. Il demanda à la voyante de mettre par écrit :

- 1^o tout ce dont elle se souvenait au sujet des deux autres confidentes de la céleste reine, François et Jacinte ;
- 2^o une exacte narration des apparitions « sans omettre rien de ce qui peut être actuellement manifesté ».

Il est résulté de là deux autres documents (faisant ensemble plus de 60 pages dactylographiées) lesquels ont été mis très aimablement à la disposition du R. P. da Fonseca par Son Excellence Révérendissime.

Ce nouvel acte d'obéissance a été pour l'humble religieuse un dur sacrifice. Aussi pouvait-elle écrire à Mgr l'évêque de Leiria (8.12.41) : « Je crois avoir écrit, Monseigneur, tout ce que, pour l'heure, Votre Excellence Révérendissime m'a ordonné d'écrire. Jusqu'ici, j'avais fait tout le possible pour cacher ce que les apparitions de Notre-Dame à Cova da Iria avaient de plus intime. Toutes les fois que j'ai été obligée d'en parler, j'ai cherché à n'y toucher que légèrement afin

de ne pas découvrir ce que je désirais tant tenir caché. Mais puisque l'obéissance m'a fait un devoir de parler... eh bien, voilà !... Et maintenant moi je reste comme le squelette, dépouillé de tout, même de sa propre vie et placé dans un musée pour rappeler aux visiteurs la misère et le néant de tout ce qui passe...

« Que le bon Dieu et le Cœur Immaculé de Marie veuillent bien accepter les pauvres sacrifices qu'ils ont daigné me demander pour raviver dans les âmes l'esprit de foi, de confiance et d'amour. »

De ces derniers cahiers de Lucie sont tirés les nouveaux récits qui enrichissent la présente édition. Parmi ces « nouveautés » on remarquera principalement les apparitions de l'Ange aux petits bergers, — d'importants détails aux récits des trois premières apparitions de la Sainte Vierge, surtout pour la troisième où fut confié aux enfants le « secret », — quelques traits de caractère de François — et enfin certaines visions prophétiques de Jacinte.

Mgr José da Silva avait également soumis à S^r Lucie un exemplaire de la troisième édition de Le Meraviglie di Fátima afin qu'elle annote tout ce qu'elle pourrait y trouver de moins exact. La voyante trouva à peine quelques « petits détails » à corriger et d'autres à expliquer. Nous avons tenu, dans cette édition, le compte le plus scrupuleux de ces annotations de la voyante.

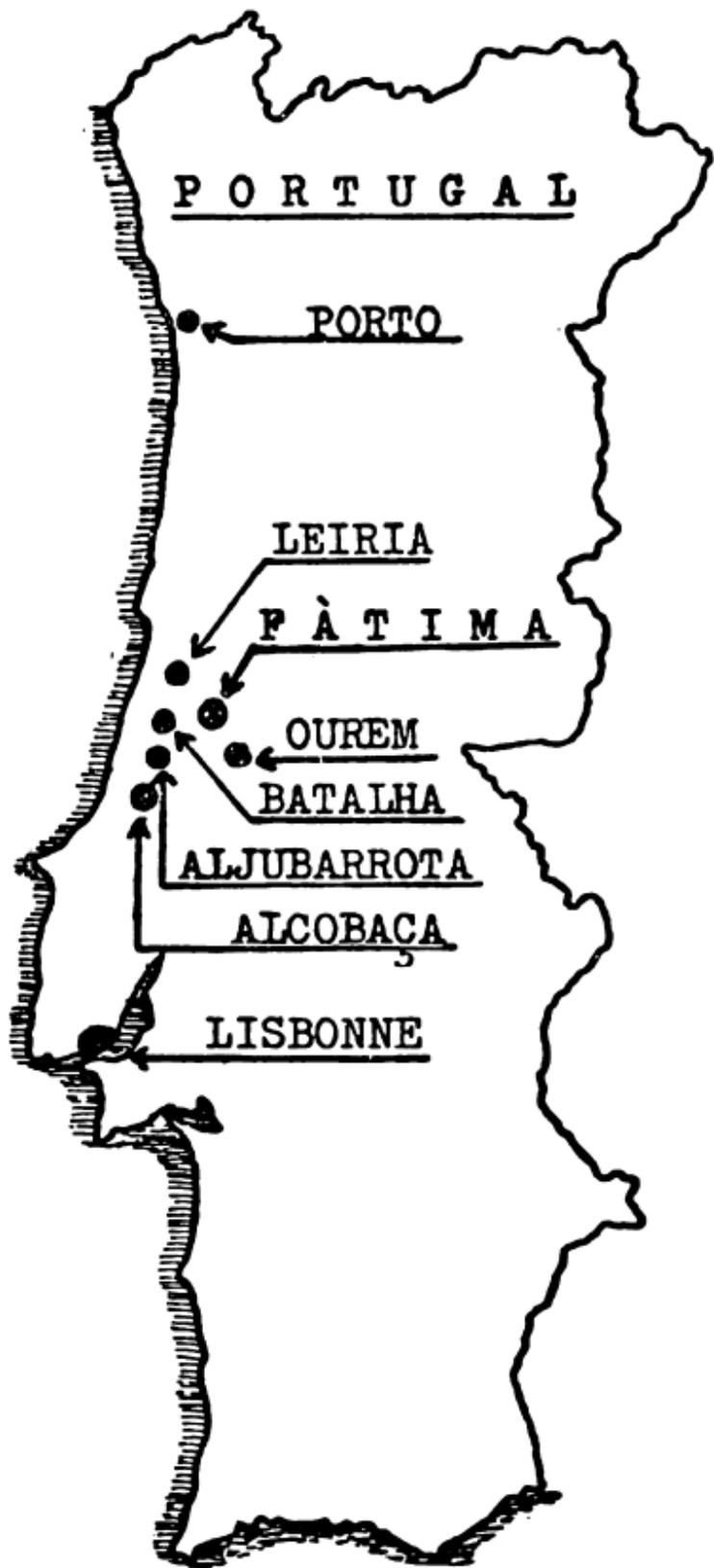
Nous avons aussi ajouté à la partie documentaire un récit des principaux événements de l'année jubilaire.

C. BARTHAS.

Janvier 1943.

PREMIÈRE PARTIE

LES APPARITIONS



LE PORTUGAL AVEC FATIMA

CHAPITRE PREMIER

LE PORTUGAL ET FATIMA

« Terre de Sainte Marie »

Dès le VII^e siècle, le territoire qui constituait l'ancienne province romaine de Lusitanie avait été conquis par les Sarrasins ou Maures. Vers la fin du XI^e siècle, Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, le reprit en partie aux envahisseurs.

En 1095, Alphonse donna la région entre le Minho et le Douro à son gendre Henri, comte de Bourgogne, qui prit le titre de comte de Portugal¹. Celui-ci agrandit ses domaines aux dépens des Musulmans.

Le fils du comte Henri, Alfonso Henriquès, gagna sur les Maures la bataille décisive d'Ourique. Ses soldats, enthousiasmés, le proclamèrent roi sur le lieu même du combat.

Son suzerain, Alphonse de Castille, protesta contre cette usurpation. Henriquès demanda et obtint la protection et la suzeraineté du Pape. Une diète convoquée à Lamego (1143) rédigea une Constitution qui ne reconnaissait au nouveau royaume d'autre seigneur sur terre que le Pape, auquel il devait rendre chaque année l'hommage symbolique de quatre onces d'or.

Le Portugal était né et il était né catholique. La nation portugaise n'a jamais oublié cette origine papale.

Certes, au cours des siècles, des conflits parfois très

¹ Ce nom désignait simplement la ville de Porto.

graves ont surgi entre le Saint-Siège et le Gouvernement portugais. Ces orages passagers dans une amitié séculaire n'ont pas empêché Rome de conserver au Portugal son titre traditionnel de « nation très fidèle ».

La monarchie, quoique liée à l'Église par ses origines, ses traditions et même par des pactes officiels qui lui donnaient des droits exceptionnels en matière ecclésiastique, se montra, dans les temps modernes, trop faible contre les menées des Loges, quand elle ne s'en faisait pas complice.

Elle en fut enfin victime. Le 1^{er} février 1908, le roi Carlos et le prince héritier furent assassinés. Le jeune roi Manoël, proclamé à la place de son père, réussit à se maintenir encore deux ans. Le 5 octobre 1910, il quittait le pays : la République était proclamée et bientôt commençait une triste période de désordres, d'anarchie et de persécution religieuse qui eût, semble-t-il, abouti à une totale décadence si la Reine du Ciel n'avait apporté un secours inespéré à ce peuple qui l'aimait, à ce pays qui n'a jamais cessé d'être vraiment la « Terre de Sainte Marie ¹ ».

En effet, les rois de Portugal, depuis le premier, avaient choisi la Mère de Dieu pour patronne de la dynastie et de la nation, et à cette sorte de contrat, malgré révolutions et persécutions, le peuple portugais était resté constamment fidèle.

Ses filles, et même ses fils, se plaisaient et se plaisent toujours à porter les noms des diverses fêtes mariales : Maria da Conceição, da Purificação, da Assunção, das Dores (des Douleurs), do Carmo, etc. Ses paysans

¹ La superficie et la population du Portugal sont environ la sixième de celles de la France. Il possède de vastes colonies peuplées de 11 millions d'habitants, restes d'un grand empire dont le plus important joyau, le Brésil, est devenu maintenant lui-même une grande nation. A cause de cette expansion coloniale des siècles passés, la langue portugaise est parlée actuellement par plus de 60 millions d'hommes.

et ouvriers ont bâti, à tous les sommets des coteaux et à tous les carrefours des routes, des oratoires, des chapelles, parfois de grands sanctuaires en son honneur.

Presque toutes les corporations et tous les métiers l'avaient prise pour céleste protectrice.

Ses « conquistadores » ont porté son nom béni sur toutes les plages de l'univers.

Les arts et la littérature, la voix des orateurs, des poètes, des prédicateurs a toujours exalté et glorifié Notre-Dame par toutes les formes de l'expression.

Riches et pauvres aiment honorer ses mystères de pureté et d'amour, fréquenter ses pèlerinages et surtout réciter son Rosaire. Par ce moyen, Marie règne en chaque foyer. Et même au plus fort des triomphes sectaires, il y a vingt-cinq ans, la coutume du chapelet quotidien s'était conservée dans beaucoup de familles rurales.

Elle s'était maintenue en particulier dans le territoire de l'ancien diocèse de Leiria¹, dans la région qui entoure le célèbre monastère dominicain de Notre-Dame de la Victoire de Batalha, lequel réunit dans son symbolisme tous les souvenirs des temps glorieux où le Portugal travaillait, dans la lutte et le sacrifice, à devenir une nation chrétienne.

Cette région, qui est le centre géographique du pays, en est aussi, en quelque sorte, le centre historique. Et depuis que Marie a accompli à Fátima les « merveilles inouïes » que nous allons raconter, elle en est devenue le centre spirituel et mystique.

¹ Nous disons « ancien », car ce diocèse, tout petit (55 paroisses), avait été supprimé, sans doute à cause de sa petitesse, par Léon XIII, en 1881. Les paroisses en étaient rattachées partie au diocèse de Lisbonne, partie à celui de Coïmbre.

Fàtima !...

En 1917, depuis trois ans, la guerre européenne suit son cours fatal. Le Pape Pie X est mort, dès les premières semaines, du chagrin de n'avoir pas pu empêcher le déchaînement du cataclysme. Après lui, Benoît XV, le grand Pontife de la paix, a fait tout ce qu'un Pape peut faire pour essayer d'y mettre fin, mais les hommes n'ont pas voulu l'écouter : l'incendie continue à se propager de peuple à peuple.

Depuis un an, la petite nation portugaise, elle aussi, est entrée dans le conflit. Chaque jour, elle voit disparaître, dans le gouffre effrayant de la guerre, la fleur de sa jeunesse et ses maigres ressources. Partout des pleurs, des ruines, la désolation, la mort.

Tous les moyens humains se révélant inefficaces, le Souverain Pontife songe à mobiliser la puissance de la Reine du Ciel. Il appelle tous les catholiques du monde à une croisade de prières afin d'*obtenir la paix du monde par l'intercession de Marie*. Dans la lettre qu'il écrit à ce sujet au Cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat, nous lisons :

« Et puisque toutes les grâces que l'Auteur de tout bien daigne nous accorder sont, par un dessein amoureux de sa divine Providence, dispensées par les mains de la Vierge Très Sainte, Nous voulons que, plus que jamais, en cette heure redoutable, se tourne vive et confiante vers l'auguste Mère de Dieu la demande de ses enfants très affligés. En conséquence, Nous vous chargeons de faire connaître à l'Episcopat du monde entier notre ardent désir que l'on ait recours au Cœur de Jésus, trône des grâces, et qu'à ce trône on ait recours par Marie. »

En même temps, le Souverain Pontife prescrivait d'ajouter aux Litanies l'invocation : « Reine de la Paix, priez pour nous ! »

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Pour une version entièrement en haute définition, il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement quoique certaines restrictions s'appliquent. Les détails sont indiqués à la dernière page.

La lettre de Benoît XV est du samedi 5 mai. Et voilà que, huit jours après, le dimanche 13 mai, Notre-Dame du Rosaire se montre à trois petits bergers sur le sol du Portugal, puis leur apparaît cinq autres fois, leur recommandant avec insistance de « *réciter le chapelet pour demander la fin de la guerre* », car « *seule Marie peut obtenir cette grâce aux hommes* ». La voix du Ciel répond à celle du Vicaire du Christ.

Et bientôt, parmi tous les bruits sinistres de guerre, commence à circuler, d'une extrémité à l'autre du Portugal, un nom qui résonne comme une annonce de paix, comme une invitation souriante à la réconciliation, l'arc-en-ciel au milieu de la tempête : Fátima !... Fátima ! !...

Qu'évoquaient donc ces syllabes aux consonances orientales ?

En histoire ou en géographie, on ne connaissait d'autre Fatima que la fille de Mahomet (morte en 632) qui avait donné son nom, au X^e siècle, à la dynastie des Fatimites.

Et pourtant, maintenant, moins de vingt-cinq ans après, le nom de Fátima vole de bouche en bouche, non seulement au Portugal, mais dans tous les pays d'Europe et dans bien des régions du globe fort éloignées, partout béni et célébré avec un enthousiasme toujours grandissant.

Fátima est une petite paroisse, à cent kilomètres environ au nord de Lisbonne, dans le district (département) de Santarem. Elle est formée d'une quarantaine de hameaux, perdus dans les replis d'une montagne appelée la *Serra de Aire*¹, qui groupaient, avant les événements qui l'ont rendue célèbre, environ deux mille cinq cents habitants. Le petit bourg central étalait

¹ Le premier *á* de Fátima est très fortement accentué dans la prononciation.

² L'altitude moyenne des sommets autour de Fátima est de 600 mètres ; celle du village même de Fátima est de 379 mètres.

ses quelques maisons tout le long d'une rue unique, tronçon de la route de Leiria à Ourém.

Le nom franchement arabe de cette petite bourgade prouve l'antiquité de ses origines et il évoque une vieille légende que l'on se plaît à raconter malgré son caractère vague et incertain au point de vue historique.

En 1158, alors que la moitié du Portugal, depuis le Tage jusqu'au sud, était encore sous le joug de Mahomet, une brillante cavalcade de jeunes Musulmans des deux sexes, richement vêtus, sortait, le matin de la Saint-Jean, du château d'Alcacer do Sal, se dirigeant vers les bords de la rivière Sado, pour s'y livrer à des réjouissances.

Ils marchaient allégrement, lorsque subitement sortit d'une embuscade un groupe de cavaliers portugais, conduits par le redoutable Traga-Moiros (Avalé-Maures), don Gonçalo Herminguès. Surpris, le joyeux cortège se débande ; la plupart des cavaliers tombent en combattant courageusement, les autres sont faits prisonniers, ainsi que les dames de l'escorte, et conduits à Santarem pour y être présentés au roi, don Alfonso Henriquès, fondateur de la monarchie, alors en guerre avec les Sarrasins.

Le roi loue la vaillance des siens et demande au capitaine quelle récompense il désire.

— L'honneur de vous avoir servi, Sire et, comme souvenir de cette journée, je demanderai la main de Fâtima.

C'était le nom de la plus noble et de la plus belle des captives, la fille du vali d'Alcacer.

— Bien ! répond le monarque, mais à la condition que la jeune princesse accepte librement notre sainte foi et consente à devenir votre épouse.

Fâtima accepta. Après avoir reçu l'instruction convenable, elle fut baptisée sous le nom d'Ouréana. Le mariage se célébra et le roi donna à don Gonçalo, comme cadeau de noces, la cité d'Abdégas qui s'appela désormais Ouréana (aujourd'hui Ourém).

La belle princesse mourut à la fleur de l'âge ; dom Gonçalo, désolé, se donna à Dieu dans l'abbaye cistercienne d'Alcobaça, récemment construite par Alfonso I, à 30 kilomètres d'Ourém.

Quelques années plus tard, cette abbaye fondait un petit monastère dans un village de la montagne voisine. Fr. Gonçalo, d'après certaines chroniques, y fut envoyé. Dès que la chapelle fut construite, il y fit transporter les restes de sa chère Ouréana, lesquels, dit-on, y seraient encore sans que nulle inscription en marque la place.

Et voilà selon la légende, comment s'explique la consonance si purement arabe de ces trois syllabes : Fâtima.

Le couvent dura jusqu'au XVI^e siècle. La chapelle, encore debout, est devenue, avec maintes transformations, l'église paroissiale actuelle.

La lutte contre l'Islam continua tout au long du XII^e siècle. Plusieurs des beaux faits d'armes qui ont fait du Portugal le chevalier de la Croix contre le Croissant, se déroulèrent dans la région qui avoisine Fâtima.

C'est là aussi que se décida d'une manière définitive, à la fin du XIV^e siècle, l'indépendance nationale du Portugal, car les rois de Castille n'avaient pas abandonné de bon gré leurs droits sur les provinces occidentales de la péninsule ibérique.

Le héros de cette indépendance et la figure la plus populaire de l'épopée portugaise, c'est le bienheureux dom Nuno Alvarès Pereira, type à la fois du héros et du saint comme notre Jeanne d'Arc. Or, précisément, quelques semaines avant la première apparition de Fâtima, l'Eglise venait de reconnaître et d'approuver le culte traditionnel que les diocèses du Portugal lui rendaient (février 1917).

Dom Nuno commandait, avec le titre de connétable, l'armée du roi Jean I^{er}. Sur son étendard, l'image de la Vierge était brodée.

La veille de la rencontre avec l'armée, plus nombreuse et plus puissante, du roi de Castille, il se trou-

vait sur le plateau même de Fátima. Il y invoqua solennellement la protection de Marie et le roi fit vœu, si la victoire lui revenait, d'élever un beau monastère en l'honneur de Notre-Dame.

Le lendemain, qui était la veille même de l'Assomption, ce fut la grande victoire d'Aljubarrota.

En reconnaissance, Jean I^{er} fit construire une église magnifique sous le vocable de Notre-Dame de la Victoire, ainsi que le monastère de la Bataille, confié aux religieux de l'Ordre de Saint-Dominique. Vrais joyaux de l'art gothique, ces monuments de l'indépendance nationale à la gloire de Marie se trouvent à quelques kilomètres de Fátima et ont donné le nom à la petite ville qui s'est édifiée tout autour : A Batalha.

Tous ces souvenirs sont très chers à la piété et au patriotisme portugais.

On connaît le zèle des Dominicains pour la dévotion au saint Rosaire. Ils la propagèrent parmi le peuple des environs.

Depuis la guerre civile de Dom Pedro (1828), les moines ont été chassés de ce sanctuaire de La Bataille et il n'est depuis longtemps qu'un monument historique. N'est-ce pas pourtant digne de remarque que la Sainte Vierge ait choisi pour se montrer aux hommes le voisinage d'un monastère qui fut pendant des siècles un centre de diffusion de la dévotion qu'Elle préfère ? N'est-ce pas à l'influence persistante de ce sanctuaire marial que les enfants de la région doivent d'avoir conservé la pieuse habitude du chapelet quotidien ?

Paisible hameau

Avant le développement du Sanctuaire de la Cova da Iria, qui a changé sous ce rapport la physionomie de la région, il n'y avait, pour relier le plateau de Fátima aux villes de la plaine, que quelques routes mal entretenues et de très mauvais chemins.

Placé dans un de ces chemins étroits et creux, un voyageur n'aurait aperçu que pierres et rocailles. Les générations successives ont entassé les cailloux sur les bords des champs. Comme dans certaines régions de France, par exemple dans l'ancien comté de Foix, ces tas forment de larges murailles qui séparent les cultures et peuvent parfois servir de chemin.

Dans l'espace resté libre se récoltent de magnifiques froments et des maïs superbes. On voit même çà et là, parmi les rocailles, des vignes fraîches et vigoureuses qui donnent aux habitants la petite quantité de vin dont ils se contentent.

Dans un décor pareil, à quelques minutes du bourg de Fátima, se trouve un groupe de maisons basses et d'aspect bien modeste, une dizaine tout au plus, alignées le long d'un chemin étroit et raboteux, séparées par des cours et des jardins : c'est le hameau d'Aljustrel.

Les habitants sont des montagnards rudes et laborieux. La monotonie de leur vie constamment occupée aux travaux des champs, pénibles sur ce sol ingrat, n'est interrompue que par la visite au village pour la messe du dimanche et par de rares descentes à la ville, Vila Nova de Ourém surtout, à l'occasion des foires.

Les maisons sont petites, sans étages, couvertes de tuiles. La façade, d'ordinaire blanchie à la chaux, est coupée de deux petites fenêtres et d'une porte étroite à laquelle on accède du chemin par deux ou trois marches de pierre.

Si nous y pénétrions, nous trouverions partout le même mobilier rustique, solide certes, mais qui nous paraîtrait bien insuffisant. Toutefois, sur les murs, témoignant des sentiments profondément religieux des habitants, nous verrions toujours le saint Crucifix et une profusion d'images pieuses.

A côté de la maison, et la prolongeant, la bergerie et les communs. Derrière, l'enclos, comprenant l'aire et le jardin où, parmi les beaux arbres fruitiers, domi-

nent les figuiers. Dans le coin le plus ombragé, le « puits ». Faute d'eau de source, ce n'est qu'une citerne creusée dans le roc ; mais l'eau des pluies s'y maintient très fraîche et très agréable à boire.

Deux de ces maisons appartiennent à deux beaux-frères, Antonio dos Santos et Manuel-Pedro Marto ; la première, dans la partie basse du hameau ; l'autre, vers le haut.

Celle de Manuel-Pedro est presque neuve, car elle a été bâtie à l'occasion des premières noces de sa femme, Olimpia de Jésus, qu'il épousa veuve et mère de deux enfants. Neuf autres fils ou filles sont venus peupler encore cette maison. François, né le 11 juin 1908, et Jacinte, née le 10 mars 1910, sont les deux plus jeunes¹.

Maria-Rosa, sœur de Manuel-Pedro, a épousé Antonio dos Santos, travailleur honnête et vaillant, mais moins zélé pour ses affaires que son beau-frère. Dans sa maison vivent un fils et quatre filles, dont la plus petite a reçu au baptême le nom de Lucie de Jésus. Elle est venue au monde le 22 mars 1907².

Les trois enfants que nous avons nommés, les deux derniers d'Olimpia et la plus jeune de Maria-Rosa, vont être l'objet de la plus belle aventure qui puisse advenir à des enfants chrétiens.

Nous aurons l'occasion de les présenter plus longuement³.

¹ Noms des autres : Antonio, Manuel, José, João, Florinda, Theresa, Francisco, Theresa, Jacinta. La seconde Theresa étant morte, François et Jacinte se trouvent, de fait, les deux derniers.

² Une fille aînée de vingt-six ans est déjà mariée. Les autres ont vingt-quatre, vingt et quinze ans ; elles s'appellent Theresa, Gloria et Carolina. Le garçon Manuel a vingt-deux ans et se trouve à la guerre. Antonio a cinquante ans et sa femme, quarante-huit.

³ Voir III^e partie : Les Voyants.

Au moment des grandes apparitions de Marie, Lucie, la plus grande, a dix ans à peine ; François a neuf ans et sa sœur Jacinte vient d'atteindre sept ans.

Depuis quelques mois, ils sont occupés le long du jour à garder respectivement les brebis de leur famille, mais ils ont fondu les deux troupeaux en un seul et, régulièrement, ils le mènent paître de concert.

Qui soupçonnerait ces trois pastoureaux ignorants et ignorés, mais candides et pieux, d'avoir été choisis par la Reine du Ciel pour être les héros du plus grand drame surnaturel et mystique de nos temps troublés et inquiets ?

CHAPITRE II

APPARITIONS DE L'ANGE

(1916)

Merveilleux récits

Déjà Lucie, François et Jacinte portent dans leur cœur un grand secret que les petits garderont jusqu'à la mort et que l'autorité ecclésiastique n'a révélé que récemment (mai 1942). Un Ange leur a apparu et parlé plusieurs fois, apparemment en vue de préparer les futurs confidants de la Très Sainte Vierge à leur vocation si spéciale.

Les récits qui vont suivre ont été authentiqués par l'autorité ecclésiastique à la fois au Portugal et à Rome. D'abord S. Em. le cardinal Cerejeira, patriarche de Lisbonne, dans la remarquable homélie qu'il prononça à la messe pontificale, à la Cova da Iria, le 13 mai 1942, en affirma solennellement la réalité devant un auditoire de plusieurs centaines de milliers de personnes¹.

Presque en même temps paraissait à Rome la quatrième édition italienne de *Le meraviglie di Fátima* par le R. P. da Fonseca, faisant connaître au public pour la première fois les traits merveilleux que nous allons raconter. Or cette édition, sortie des presses de la Typographie Polyglotte Vaticane, portait l'imprimatur

¹ Son Eminence a de nouveau authentiqué ces récits en donnant une préface, d'ailleurs très belle et très émouvante, à la 3^e édition de *Jacinta* qui les contient (octobre 1942).

de Mgr de Romanis, vicaire général du Saint-Père pour la Cité du Vatican.

Lucie, François et Jacinte avaient la pieuse habitude de dire, avant de partir derrière leur troupeau, un *Pater* et un *Ave* en l'honneur de leurs Anges gardiens. Nullement ingrats, les esprits célestes accompagnaient sans doute de leur assistance invisible les petits pastoureaux et se complaisaient en leur compagnie. S^r Lucie, priée par son évêque de dire tout ce qu'elle peut dire sur les événements de son enfance, nous affirme que, plusieurs fois, un Ange leur rendit sensible sa présence et les instruisit familièrement en vue des « desseins de miséricorde » que le Seigneur avait sur eux.

Voici le récit qu'elle nous donne des trois principales¹ visites de l'esprit céleste.

« ... Priez comme cela !... »

C'était le temps où depuis peu François et Jacinte avaient été autorisés par leurs parents à garder leur troupeau avec Lucie, un jour de la fin du printemps 1916². Tous trois paissaient leur troupeau dans une propriété des Santos qui se trouve au bas de la colline du Cabeço et qu'on appelle le Jardin Vieux.

Voici que vers le milieu de la matinée, il commença à tomber une pluie très fine, presque de la bruine. Les enfants montèrent sur le flanc du coteau, suivis de leurs brebis, en quête d'un rocher qui pût leur servir d'abri. « C'est ainsi, dit Lucie, en racontant cela, que nous entrâmes pour la première fois dans cette grotte bénie. »

¹ Les premières visites de l'Ange datent de 1915.

² « Je ne puis préciser la date avec certitude parce que, à cette époque, je ne savais pas encore compter ni les années, ni les mois, ni même les jours de la semaine. » (Lucie.)

Il s'agit d'une anfractuosité de rocher, à mi-pente de la colline, dans un terrain appartenant au parrain de Lucie. Nous retrouverons souvent cette petite grotte que nous appellerons le « trou du Cabeço ». Les arbres et les arbustes sont assez épais en cet endroit pour former devant l'ouverture de la grotte un rideau qui le cache aux regards.

Cependant la pluie cessa et le soleil revint, clair dans le ciel bleu. Toutefois nos pasteureaux restèrent dans leur abri tout le reste de la matinée. Sur le midi, ils y prirent leur frugal repas quotidien, y r cit rent leur  hapelet, puis s'amus rent à jouer aux osselets avec de petits cailloux.

Tout à coup, surpris par une rafale de vent, ils se retournent instinctivement vers la plaine pour se rendre compte de ce qui se passe, car le temps est serein.

Au-dessus des oliviers qui couvrent tout le bas de la pente devant eux, ils aperçoivent une grande lumière avec une sorte de silhouette humaine qui se dessine dans l'air et se dirige vers eux. Elle est toute blanche, plus blanche que la neige, et semble une statue de cristal traversée par les rayons du soleil.

A mesure qu'elle approche, ils peuvent mieux en distinguer les traits qui sont ceux d'un adolescent de quatorze ou quinze ans, d'une beauté surhumaine.

Arrivé près des enfants, il leur dit doucement :

— N'ayez aucune crainte. Je suis l'Ange de la Paix. Priez avec moi.

Alors il se met à genoux et, courbant le front jusqu'à toucher le sol, il répète par trois fois

— « *Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime! Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas.* »

Poussés par un mouvement surnaturel, les trois enfants se sont prosternés comme lui et ont répété les paroles qu'ils lui ont entendu prononcer.

Puis l'Ange se leva et il ajouta :

— Priez comme cela ! Les Cœurs très saints de Jésus et de Marie s'émouvront à votre prière.

Le mystérieux jeune homme disparut.

Voici comment Lucie, vingt-cinq ans après, rapporte ses impressions :

« L'atmosphère de surnaturel qui nous enveloppait était si intense que nous ne nous rendions pas compte de notre propre existence pendant un grand espace de temps, restant dans la même position où l'Ange nous avait laissés, répétant toujours la même prière.

« La présence de Dieu se sentait si intense et si intime que nous n'osions pas parler, même entre nous. Le lendemain, nous sentions encore l'esprit enveloppé de cette atmosphère qui ne disparut que très lentement.

« Dans cette apparition, personne ne pensa à en parler ni à recommander aux autres le secret ; le silence s'imposait de lui-même. C'était une grâce si intime qu'il n'était pas facile d'en dire le moindre mot. C'est peut-être parce qu'elle était la première qu'elle nous fit si forte impression. »

Les paroles de l'Ange s'étaient imprimées si fortement dans les esprits des enfants qu'ils ne les oublièrent plus. Désormais, il leur arrivera souvent, lorsqu'ils pourront le faire sans être vus, de se prosterner comme l'Ange l'avait fait devant eux. Et ils répéteront la prière qu'il leur a enseignée jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus ni prononcer les paroles, ni garder cette position mortifiante.

Lucie, François et Jacinte gardèrent donc le secret le plus absolu sur cette mystérieuse visite et ils n'en parlaient qu'entre eux. La petite grotte solitaire du Cabeço, où avait commencé ainsi leur vocation mystique, leur devint très chère et plus tard, elle fut le lieu préféré de leurs méditations et de leurs pénitences.

« ... Pour la conversion des pécheurs »

Deux mois plus tard, pendant les grandes chaleurs (fin juillet ou premiers jours d'août), aux heures de la sieste, les grandes personnes prenaient leur repos ; nos trois amis étaient dans le jardin de la maison de Lucie « derrière le puits », un autre endroit préféré des enfants pour le calme et la solitude qu'ils y trouvaient.

Tout d'un coup, sans que rien ne les ait avertis, le visiteur mystérieux du Cabeço se trouva à côté d'eux. Il leur parla ainsi :

— Que faites-vous là ?... Priez, priez beaucoup ! *Les Saints Cœurs de Jésus et de Marie ont sur vous des desseins de miséricorde...* Offrez continuellement au Seigneur des prières et des sacrifices.

Ici Lucie posa une question :

— Comment ferons-nous des sacrifices ?

— De toutes choses vous pouvez faire des sacrifices. Offrez-les en acte de réparation pour tant de péchés qui l'offensent et de supplication pour la conversion des pécheurs. Tâchez d'attirer de la sorte la paix sur votre Patrie. J'en suis l'Ange gardien, l'Ange du Portugal. Surtout acceptez et supportez avec soumission les souffrances que le Seigneur voudra vous envoyer...

Ces mots pénétraient l'esprit des enfants « comme une lumière qui leur faisait comprendre combien Dieu les aimait et combien il voulait être aimé, combien est grand le prix du sacrifice et comment le Seigneur en tient compte pour convertir les pécheurs ». Aussi, dès ce moment, Lucie, Jacinte et François s'appliquèrent à offrir au Seigneur tout ce qui pouvait les mortifier. Mais la pénitence qu'ils préféraient était de rester des heures et des heures prosternés par terre en répétant la prière que l'Ange leur avait enseignée dans sa première apparition.

Communion mystique

C'était fin septembre ou début d'octobre. Les petits pastoureaux, ayant pris leur petit repas dans un champ des Santos, au bas de la colline du Cabeço, montèrent jusqu'à la caverne afin d'y réciter le chapelet et la prière de l'Ange. Ils avaient maintes fois répété cette formule lorsqu'ils se virent environnés d'une clarté extraordinaire.

Alors ils se levèrent et aperçurent l'Ange à côté d'eux. Cette fois il tenait à la main un calice au-dessus duquel ils voyaient une hostie. De la blancheur de l'hostie des gouttes de sang découlaient dans le calice.

Laissant le calice, qui resta mystérieusement suspendu en l'air, il s'agenouilla à côté des enfants et leur fit répéter trois fois cette formule :

Très sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous adore profondément et je vous offre les très précieux Corps, Sang, Ame et Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, présent dans tous les tabernacles du monde, en réparation des outrages par lesquels il est lui-même offensé.

Par les mérites infinis de son Cœur Sacré et par l'intercession du Cœur Immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pauvres pécheurs.

L'Ange se relève, prend l'hostie et la présente à Lucie qui la reçoit. Puis il partage le calice entre Jacinte et François, disant en même temps :

— Prenez le Corps et le Sang de Jésus-Christ horriblement outragé par les hommes ingrats ! Réparez leurs péchés et consolez votre Dieu !

Puis, se prosternant de nouveau, il répéta trois autres fois la prière : *Très sainte Trinité...* et il disparut.

Les enfants restaient toujours à genoux, dans la même position, répétant sans arrêt la même formule, sans pouvoir détourner leur pensée de la céleste vision

et de la communion mystérieuse qu'ils venaient de recevoir. La pensée de la présence de Dieu les absorbait totalement et les privait même de l'usage des sens corporels. C'était une grande paix et un grand bonheur au fond de l'âme et en même temps un grand abattement physique.

C'est François qui, le premier, revint à lui et se rappela la réalité d'ici-bas. Le soir était venu : il était temps de rentrer à la maison.

Cette fois encore, cette fois surtout, ils gardèrent le silence sur la céleste visite.

CHAPITRE III

LA PREMIÈRE VISITE DE LA « DAME »

(13 mai 1917)

Matin de mai

En cette belle journée du dimanche 13 mai 1917, après leur retour de la messe, Lucie, Jacinte et François ont opéré la jonction de leurs deux troupeaux. Avant de partir, ils n'ont pas manqué de dire le *Pater* et l'*Ave* en l'honneur de leur Ange gardien.

A la sortie du hameau, au lieu dit la Glaisière, ils ont discuté sur le choix du pacage pour la journée. Par hasard, ou plutôt par un effet de la divine Providence et par une inspiration de la Sainte Vierge, ils ont choisi, entre dix autres, un endroit appelé *Cova da Iria*¹.

Pour s'y rendre, les trois petits bergers rebroussement un peu de chemin ; ils prennent un sentier qui a aujourd'hui disparu par suite des grands travaux de terrassement qui ont été effectués. Il traversait la *Charneca*, sorte de lande aride où l'on ne voyait que sable et graviers. Quelques îlots de jonc ou de bruyère

¹ Ce nom devenu si populaire au Portugal mérite une explication. *Cova* signifie : fosse, creux, cuvette. C'est une allusion à la configuration du terrain qui forme un amphithéâtre naturel d'environ 500 mètres de diamètre. *Iria* est très probablement le nom de sainte Iria ou sainte Irène, qui vécut dans la région au VII^e siècle (morte en 652 ; fête le 20 octobre). C'est elle qui a donné le nom à la ville de Santarem, Santa Irena.

épars çà et là ne réussissent pas à retenir la gourmandise des trente et quelques brebis.

A la Cova da Iria, située à plus de deux kilomètres du bourg de Fátima, les parents de Lucie possèdent une pièce de terre. La plus grande partie est inculte ; il y pousse seulement des chênes verts épars çà et là et quelques oliviers ¹.

Les enfants y arrivent vers le milieu du jour. L'heure du déjeuner approche. Tranquillisés sur le bon repas que vont faire les moutons avec l'herbe tendre de la saison, Lucie, Jacinte et François songent à prendre le leur.

Une fois le panier vidé de son frugal contenu, Lucie pense au chapelet quotidien. Comment y manquerait-on pendant ce mois de mai qui est consacré à la Sainte Vierge ? Et l'Ange n'a-t-il pas recommandé de prier avec ferveur ?

Cette fois, ils se mettent à genoux, sur le gazon, à l'ombre d'un olivier.

Leur pieux devoir accompli, ils poussent le troupeau vers le haut de la propriété, sur la cime du coteau. Là, sans perdre de vue leurs brebis, ils se mettent à jouer à un de leurs jeux préférés : bâtir une maison.

Lucie et Jacinte apportent les matériaux, François les assemble. Bientôt s'élève une petite enceinte de pierre sèche autour d'un tas de brindilles de pin.

Symbole prophétique que ne soupçonnent pas ces petits maçons : le fragile édifice se dresse à l'endroit même où, dans quelques années, s'élèvera la basilique de Notre-Dame de Fátima, la plus grande église du Portugal ².

¹ La Cova da Iria, depuis la fontaine actuelle jusqu'à la Basilique, appartenait aux Santos depuis trois générations.

² L'endroit précis où bâtissait François correspondrait, dans la basilique actuelle, au milieu gauche du transept. C'est là que fut posée et bénie la première pierre.

La belle Visiteuse

C'est le plein midi. Le soleil est au zénith. Tout à coup, une sorte de grand éclair éblouit les petits bergers. Saisis d'épouvante, ils scrutent l'horizon : pas le moindre nuage !

Lucie a entendu parler des orages subits du mois de mai ; la tempête se prépare sans doute derrière les collines.

— Rentrons ! l'orage pourrait nous surprendre. Ses cousins, encore plus effrayés qu'elle, approuvent. Vite, ils rassemblent les brebis et les poussent sur la descente vers la droite.

Arrivés au fond de la « cuvette », à l'endroit précis où devait jaillir plus tard la source miraculeuse, un éclair, encore plus éblouissant que le premier, les cloue sur place. Muets de crainte, ils retiennent leur respiration et se jettent les uns aux autres des regards interrogatifs. Puis, ils continuent de suivre les brebis.

Après quelques pas, à 3 ou 4 mètres d'un petit chêne vert, ils se trouvent environnés d'une grande clarté qui les aveugle presque. Tous trois, obéissant à la même impulsion, regardent vers la droite. Devant eux, au-dessus de l'arbuste, au centre de cette grande auréole de lumière qui les enveloppe eux aussi, ils voient une belle Dame, plus brillante que le soleil.

Epouvantés, ils veulent fuir. Un geste maternel et une douce parole les retiennent.

— N'ayez crainte, je ne vous ferai aucun mal. Alors les enfants, tombant en extase, la contemplent.

La merveilleuse « Demoiselle » comme disaient d'abord les enfants, paraît tout au plus dix-huit ans. Elle ne ressemble à aucune des images de la Vierge ou d'autres saintes que les enfants ont vues.

La robe, d'un blanc de neige, tombe jusque sur les pieds. Elle est serrée autour du cou par un cordon doré dont les bouts descendent jusqu'à la taille.

Un voile (ou « mante ») blanc, aux bords ornés de fines broderies d'or, recouvre la tête, les épaules et, retombant presque aussi bas que la robe, enveloppe tout le corps.

Le visage, aux lignes très pures et infiniment délicates, brille dans une auréole de soleil ; il sourit aimablement, mais d'un sourire légèrement voilé d'une ombre de tristesse.

Les mains sont jointes à hauteur de la poitrine. Au bras droit pend un joli chapelet aux grains blancs, brillants comme des perles et terminé par une petite croix d'argent bruni.

Les pieds, nus et roses, posent doucement sur un léger nuage d'hermine qui effleure les verts rameaux de l'arbuste.

Après vingt-cinq ans, Lucie n'a pas oublié un trait de cette céleste vision. Mais quand on lui demande de la décrire, elle ne sait que dire ce mot : lumière !

Il y a cinq ans, au sujet d'une image de Notre-Dame de Fátima qui est loin de la satisfaire, elle écrivit à Mgr J. da Silva, évêque de Leiria, les remarques suivantes :

« Il me semble que, si je savais peindre — sans être capable de la peindre telle qu'elle est, puisque c'est impossible et qu'on ne peut même pas la décrire avec les mots de la terre —, je mettrais seulement une robe, aussi simple et aussi blanche que possible, et la « mante » tombant du sommet de la tête jusqu'au bas de la robe.

« Et comme je ne pourrais pas peindre la lumière et la beauté qui l'ornaient, je supprimerais toutes les parures à l'exception d'un mince filet doré sur les bords de la mante. Cet ornement brillait sur le fond de lumière comme si c'eût été un rayon de soleil brillant plus intensément que le reste. Cette comparaison demeure bien en deçà de la réalité, mais je ne sais comment mieux l'exprimer. »

Première conversation

La « Dame » regarde les enfants, Lucie s'enhardit à l'interroger :

— D'où êtes-vous, Madame ?

— *Je suis du Ciel.*

— Et que venez-vous faire ici ?

— *Je viens pour vous demander de vous trouver ici six fois de suite à cette même heure, le 13 de chaque mois. En octobre, je vous dirai qui je suis et ce que j'attends de vous.*

Après un moment de silence, Lucie reprend :

— Vous venez du Ciel... Et moi, irai-je au Ciel ?

— *Oui, tu y viendras.*

— Et Jacinte ?

— *Aussi.*

— Et François ?

Les yeux de l'apparition se tournent alors plus directement vers le garçonnet et le fixent avec une expression mêlée de bonté et de maternelle compassion :

— *Lui aussi. Mais auparavant, il faut qu'il récite beaucoup de chapelets.*

La conversation se poursuit entre les petits bergers extasiés et la mystérieuse « Demoiselle ». Les enfants n'en oublieront plus un seul mot, mais nul autre n'en connaîtra sans doute jamais toutes les paroles, parce que les voyants, d'un commun accord, feront silence sur certaines choses qu'il leur paraîtra indiscretion ou vanité de révéler¹.

Ils ont cependant raconté que la Dame les tranquillisa sur le sort éternel de deux jeunes filles qui venaient de mourir dans la paroisse, l'une étant déjà au Ciel, l'autre encore au Purgatoire.

¹ Cependant, à l'occasion du XXV^e anniversaire des Apparitions, en 1941-42, Lucie a révélé de nombreux détails jusqu'ici inconnus. Nous les avons ajoutés à cette deuxième édition. (Voir notre Avant-Propos, p. 14 ss.)

Voici trois ans à peine, Lucie, dans un cahier de souvenirs rédigé à la demande de Monseigneur l'Evêque de Leiria, a révélé un détail, jusque-là gardé jalousement secret, et qui éclaire d'une manière saisissante, maintenant qu'il est connu, les plus petits détails de la vie pénitente des voyants de Fátima, leur donnant une signification inattendue.

— *Voulez-vous, demanda la Dame aux enfants, dès cette première apparition, offrir à Dieu des sacrifices et accepter toutes les souffrances qu'Il vous enverra en réparation des péchés si nombreux qui offensent sa divine Majesté ? Voulez-vous souffrir pour obtenir la conversion des pécheurs, pour réparer les blasphèmes ainsi que toutes les offenses faites au Cœur Immaculé de Marie ?*

— Oui, nous le voulons, répond Lucie avec enthousiasme, au nom de tous les trois.

Par un geste de complaisance maternelle, la Vision montre combien lui est agréable la générosité de ces innocents. Puis, Elle ajoute :

— *Vous allez donc avoir beaucoup à souffrir, mais la grâce de Dieu vous assistera et vous soutiendra toujours.*

En disant ces mots, l'Apparition écarta les mains qu'Elle tenait jusque-là jointes, et ce simple geste fit jaillir dans la direction des voyants un faisceau de lumière mystérieuse, à la fois très intense et très intime, qui les « pénétrant jusqu'au plus profond de l'âme (ce sont les propres paroles de Lucie), les fit se voir eux-mêmes en Dieu plus nettement que dans le miroir le plus clair »...

Alors, mus par une impulsion irrésistible, les petits voyants tombèrent à genoux, répétant avec force :

« O très sainte Trinité, je vous adore !... Mon Dieu, mon Dieu, je vous aime !... »

Après quelques moments, l'Apparition recommanda aux petits de dire le chapelet tous les jours avec dévotion pour obtenir la paix du monde et la conversion des pécheurs.

Puis la Dame s'éloigne dans la direction de l'est. Il semble qu'Elle ne remue pas les pieds, elle va « toute droite », « tout d'une pièce ». Bientôt, la merveilleuse vision s'évanouit dans la lumière du soleil.

Après l'extase

Revenus de leur saisissement, Lucie, François et Jacinte se regardent avec bonheur et échangent leurs premières impressions.

Tous les trois ont parfaitement vu l'Apparition, mais elle a parlé avec Lucie seule. François n'a même pas entendu la voix de la belle Dame, quoiqu'il ait saisi tout ce qu'a dit sa cousine. Jacinte a tout entendu distinctement, demandes et réponses, mais elle n'a pas pris part à la conversation¹.

Le dialogue entre Lucie et la Vision a duré environ dix minutes, presque le temps de dire un chapelet entier.

Et le troupeau ? François est le premier à s'apercevoir qu'il s'est écarté de ses gardiens. Les gourmandes brebis, laissées à elles-mêmes, ont envahi un champ de vesces bien verdoyant.

Les pasteurs se hâtent de les ramener. Quels ennuis ils vont avoir ! Le champ violé est la propriété d'une autre famille... Mais en regardant bien, ils s'aperçoivent qu'il n'y a pas de dégâts. « Par bonheur, disait ingénument Lucie, on ne voyait aucune vesce mangée. »

Nos trois amis n'ont plus envie de jouer. Le bonheur de leurs âmes, après ce premier contact avec le Ciel, leur suffit. Absorbés dans un mutisme fait de surprise et d'étonnement, ils ne cherchent même pas à en sor-

¹ Cette circonstance, à elle seule, est une preuve suffisante de la réalité de la vision. Des enfants qui auraient inventé un récit pareil n'auraient jamais imaginé cette différence entre leurs perceptions respectives.

tir, savourant en eux-mêmes ce qu'ils ont vu et entendu.

Jacinte, cependant, rompt le charme. De temps en temps, elle répète :

— Ah ! quelle belle Dame ! Quelle belle Dame !

Tous trois, regardant du côté du Levant, cherchent encore le sillage de lumière de la Vierge disparue. Jacinte joint les mains en admirative ferveur, comme pour invoquer la Vision. Elle ne sait que redire :

— Oh ! qu'elle était belle cette Dame !

La voyant si enthousiaste et soupçonnant les suites que pourrait avoir l'événement, Lucie dit à sa cousine :

— Au moins, ne va pas raconter ça à tout le monde !

— Je ne dirai rien ! Je ne dirai rien ! N'aie pas peur !

Avant le coucher du soleil, ils rassemblent les brebis et les poussent devant eux. Lorsqu'ils arrivent à Aljustrel, le crépuscule les enveloppe. En disant adieu à ses cousins devant leur bergerie, Lucie répète la consigne :

— Silence complet, vous entendez !

— Oui, oui, dit François, on se taira.

L'événement au village

Chez les Santos, l'on soupa et l'on récita la prière du soir. Antonio sortit « prendre l'air ». Maria-Rosa fit faire à l'un de ses fils, à la lumière de la lampe à huile, la lecture d'une page de l'Ancien Testament. Puis on se coucha.

Chez les Marto, il en fut autrement. Jacinte était sur des charbons ardents. Elle ne pouvait garder pour elle seule le poids de son grand bonheur. Comment pourrait-elle le cacher à sa mère, à qui elle racontait toujours ce qui était arrivé pendant le jour ?

Manuel-Pedro et Olimpia ont été absents toute la journée. Le soir, Jacinte va attendre sa mère sur le chemin. Lorsqu'elle l'aperçoit, il est déjà tard. Elle

court à elle et, ce qu'elle ne faisait guère, se jette à son cou, en disant :

— Petite maman, aujourd'hui j'ai vu la Sainte Vierge à la Cova da Iria.

— Jésus ! que dis-tu là ? Es-tu devenue folle ?

— C'est vrai !

— Ça, je ne le crois pas. Tu n'es pas une sainte pour voir la Sainte Vierge !

— Si ! je l'ai vue. François et Lucie l'ont vue aussi.

— Tu es une sottie, petite gamine !

Et l'enfant toute triste :

— Crois-moi, maman !

Une fois rentrée à la maison, Jacinte dit :

— Maman, François et moi, nous allons dire le chapelet ; la Vierge nous l'a recommandé.

Quand ils eurent fini, Jacinte revint vers sa mère :

— Maman, il faut dire le chapelet tous les jours ; la Sainte Vierge le veut.

Alors le père rentra lui aussi. Quand tout le monde fut à table¹, Olimpia demanda à sa fille ce qui s'était passé au juste.

La fillette raconta minutieusement à toute la famille réunie le fait extraordinaire avec toutes ses circonstances et François confirmait chacun de ses dires, mais, fidèle à sa promesse, n'ajoutait ni un détail ni un commentaire.

Le lendemain, dès le lever, Olimpia court chez sa belle-sœur pour éclaircir la chose. Mais Maria-Rosa ne sait rien. Sa fille n'a rien dit.

Elle attend encore pour lui en parler. Lucie, de son côté, a été prévenue par François de l'indiscrétion de Jacinte. La petite cousine s'excuse en disant, la main sur la poitrine :

— Il y avait là quelque chose qui m'empêchait de

¹ Il y avait, ce soir-là, le père, la mère, huit enfants, un beau-frère et un neveu.

me taire. Puis elle promet de ne plus rien dire à personne.

Entre Lucie et sa mère, le silence dura huit jours. Mais un matin que la mère et la fille se trouvent seules à la bergerie, Maria-Rosa en profita pour interroger l'enfant. Tout en regrettant que sa cousine ait manqué à la consigne de se taire, Lucie dit simplement ce qu'elle a vu.

M^{me} Santos, atterrée par la crainte des ennuis que peut lui attirer cette histoire, dont déjà les gens d'Aljustrel font des gorges chaudes, se persuade facilement que tout cela n'est qu'illusions et rêveries. Obsédée par cette pensée, elle s'en ouvrira, quelques jours plus tard, à M. le Curé de Fátima, l'abbé Manuel Marquês Ferreira ¹.

— De tels malheurs n'arrivent qu'à nous !

— Comment, un malheur cela ?

— Oui, cette enfant fait de nous la risée du pays !

— Mais si ce qu'elle raconte était vrai, ce serait pour vous une grande bénédiction et tout le monde vous porterait envie.

— Si c'était vrai !... Si c'était vrai !... Mais ça ne peut pas l'être... c'est ma fille qui ment... c'est la première fois, mais je vais lui apprendre à ne pas recommencer.

De retour à la maison, elle donna, en effet, à sa fille, en l'appuyant d'arguments frappants, la leçon promise.

Rapidement, la nouvelle se répandait ; elle ne rencontrait que des incrédules et les langues allaient bon train.

— Ça peut-il être des choses pareilles !

— Des gosses comme ça ! De la marmaille !

¹ Au Portugal, les prêtres sont appelés Révérend « Padre ». C'est d'ailleurs une appellation générale à tous les ecclésiastiques, qui traduit aussi bien : Mon Père, M. l'Abbé, M. le Curé, M. l'Aumônier, etc. Celui de Fátima porte le titre de Prieur, parce que, jadis, cette paroisse était un prieuré.

— C'est la faute de la famille !... S'ils y mettaient bon ordre !...

— Ils n'ont donc pas de bâtons pour faire taire ces faiseurs d'embarras ?...

Pour en finir une bonne fois avec ces bavardages, et aussi avec ses propres doutes, un beau matin, vers la fin mai, Maria-Rosa appelle sa fille encore au lit :

— Lève-toi tout de suite. Tu vas aller chez les voisins avouer que tu as menti !

Lucie reste ferme. Sa mère essaye des caresses, puis des menaces. Enfin, elle utilise avec vigueur le manche à balai. Elle n'obtient qu'un silence respectueux et la confirmation de tout ce qui a été dit.

Maria-Rosa se décide pourtant à laisser partir au pâturage la petite bergère en lui recommandant de bien réfléchir toute la journée.

— Je n'ai jamais accepté un mensonge dans la bouche de mes enfants. J'accepterai bien moins une tromperie de cette espèce. Ce soir, quand tu rentreras, je te conduirai dans toutes les maisons du hameau. Tu avoueras aux gens que tu les as trompés et tu leur demanderas pardon.

Lucie part vers la montagne avec ses brebis... et son chagrin. François et Jacinte l'attendaient déjà, étonnés de son retard. La voyant en larmes, ils lui en demandent la raison. Elle leur raconte tout, puis elle ajoute :

— Ma mère veut à tout prix que je me dédise. Comment pourrais-je le faire ?

Alors François blâme sa sœur :

— Tu vois, c'est ta faute... pourquoi l'as-tu dit ?

Jacinte baisse la tête et pleure ; puis, se mettant à genoux, les mains jointes, elle leur demande pardon.

— J'ai mal fait... mais je promets de ne plus rien dire à personne !...

Le soir, lorsque Lucie rentra, la mère recommença son sermon sur la franchise. Elle conclut :

— Ecoute. Choisis ce que tu voudras. Ou bien tu vas aller détromper les voisins, avouant ton mensonge, ou bien je t'enferme dans un cachot où tu ne verras même pas la lumière du jour.

Les sœurs de Lucie ne se faisaient pas faute d'appuyer les arguments et les menaces de la maman.

Quel chagrin pour la pauvre petite ! Elle aurait voulu pouvoir satisfaire sa mère, mais n'en trouvait pas le moyen. Elle ne sut que fondre en larmes. On la laissa toute seule dans un coin où elle put pleurer à son aise, offrant à Dieu son sacrifice, comme la Dame le lui avait demandé.

CHAPITRE IV

LA DEUXIÈME APPARITION

(13 juin 1917)

Le rendez-vous

Le 13 juin approchait ; Olimpia et son mari étaient disposés à laisser les enfants revenir au rendez-vous de la Dame ; mais la famille Santos s'y opposait violemment. Toutefois, il y avait, encore plus dans les villages voisins qu'à Aljustrel, des gens désireux de voir l'expérience renouvelée et même des partisans convaincus de la réalité de l'apparition. Ne fallait-il pas tenir compte de ces éléments de l'opinion ?

M^{me} Santos elle-même commençait à se rendre compte que les « claques » ne suffisaient pas à résoudre le problème.

Le jour fixé pour le rendez-vous avec la Dame se trouvait être le jour même de la fête, si populaire au Portugal, de saint Antoine de Padoue. Là-bas, on l'appelle saint Antoine de Lisbonne, parce que, effectivement, ce grand saint, mort à Padoue (Italie), était né à Lisbonne et y avait vécu jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. C'est le patron national du Portugal et aussi le patron de la paroisse de Fátima.

Les parents avaient beaucoup compté sur cette circonstance pour retenir les enfants à la maison et au village. Mais eux gardaient leur résolution.

La veille au soir, Jacinte s'approche de sa mère et, au milieu de quelques aimables caresses, lui dit :

— Maman, ne va pas demain à la fête de saint Antoine. Viens avec nous, à la Cova da Iria, pour prier et voir la Sainte Vierge.

— Non, je n'irai pas... Ni toi non plus d'ailleurs. Du reste, c'est inutile, la Sainte Vierge ne se montrera pas.

— Mais si, maman ! Elle a dit qu'Elle reviendrait et Elle apparaîtra certainement.

— Alors tu ne veux pas aller à la fête de saint Antoine ?

— Cette Dame, maman, est tellement plus gentille !... J'irai avec Lucie et François, à la Cova da Iria. Si la Dame nous dit que nous devons aller à la fête de saint Antoine, nous irons.

Le lendemain, de bon matin, Manuel Pedro et son épouse, parce qu'ils n'attachaient pas grande importance aux dires des enfants et que, sans doute, ils considéraient leurs affaires comme plus urgentes, partirent pour la foire de Porto-de-Mós. Ils devaient y acheter une paire de bœufs et ne rentrer que le soir.

Chez les Santos, au dernier moment, on a décidé de rester neutres : on fait les morts. Maria Rosa, qui avait d'abord pensé se rendre à la Cova da Iria, se contenta de suivre la chose de loin.

Comme c'était l'usage les jours de fête, Lucie, Jacinte et François sortirent les deux troupeaux dès l'aurore et les rentrèrent de bonne heure.

Vers 11 heures, ils purent partir tous trois vers le céleste rendez-vous. A midi, ils sont depuis un moment à la Cova da Iria, récitant leur chapelet, avec quelle ferveur cette fois !

Une soixantaine d'autres personnes se sont rendues là, peut-être plus curieuses que convaincues.

Voici comment un de ces témoins raconte ce qui se passa :

« A l'heure convenue, arrivèrent les trois enfants ; ils commencèrent à réciter le chapelet à genoux, sous le grand chêne vert qui se trouve une cinquantaine de mètres plus haut que l'endroit des apparitions. Ayant terminé le chapelet, Lucie se leva, arrangea son châle,

le foulard qui lui couvrait la tête, ainsi que ses habits, comme elle aurait fait pour entrer dans une église ; puis elle se tourna vers l'est, attendant la vision.

« On lui demanda s'il y avait longtemps à attendre ; elle répondit que non. Les deux autres enfants demandèrent qu'on commençât un autre chapelet. Au moment même, Lucie eut un mouvement de surprise et s'écria : « Voilà l'éclair ! La Dame arrive ! »

« Et elle s'empressa de descendre, suivie de ses cousins, vers le bas de la pente, près du petit chêne vert des apparitions.

« J'entendis bien ce que Lucie disait à la Vision, mais je ne vis rien et je n'entendis pas les réponses. Cependant, je remarquai un fait étonnant : on était au mois de juin et l'arbre avait toute sa ramure couverte de longues pousses toutes jeunes. Or, à la fin de l'apparition, lorsque Lucie annonça que la Dame partait dans la direction de l'est, tous les rameaux de l'arbre se ramassèrent et s'infléchirent de ce même côté, comme si la Dame, en partant, avait laissé traîner sa robe sur la ramure. »

Célestes confidences

La vision et le dialogue avaient duré environ dix minutes. Mais dans ce court espace que d'émotions pour les enfants !

C'est encore Lucie qui avait commencé la conversation :

— Que voulez-vous de moi, Madame ?

L'Apparition répondit que les enfants devaient revenir là le 13 du prochain mois ; Elle leur recommanda encore la récitation quotidienne du chapelet et Elle ajouta :

— *Je veux que vous appreniez à lire ; je vous dirai ensuite ce que je désire.*

Lucie demanda la guérison d'un malade qui lui avait été recommandé :

— *Qu'il se convertisse et il guérira dans l'année.*

Alors la Dame confia à chacun des trois un secret, ou plutôt un premier secret. François, qui n'entendait pas les paroles de la Dame, connut ce qui le concernait par Lucie.

On avait conjecturé que, dans ce « secret », il s'agissait de l'avenir des trois enfants. En tout cas, il ne pouvait s'agir de leur salut éternel, puisque déjà dans sa première apparition, la Dame les avait rassurés sur ce point. Sans doute, supposait-on, la Vierge aura annoncé aux deux petits leur fin prochaine, dont, par la suite, ils se montrèrent si certains. Quant à Lucie, elle aura, pensait-on, reçu l'invitation à abandonner le monde et à se consacrer à Dieu dans la vie religieuse.

Or, ces suppositions, que nous avons formulées nous-mêmes dans nos éditions précédentes, étaient exactes. En effet, S^r Marie-des-Douleurs (Lucie de Jésus) a pu maintenant le révéler avec l'autorisation du Ciel¹. Mais il s'y ajoutait un autre élément important.

Lucie, en effet, avait demandé à la Dame de l'emmenner, ainsi que ses camarades, au Paradis. Et la Vision de répondre :

— *Oui! Jacinte et François, je viendrai bientôt les prendre. Mais toi, tu dois rester plus longtemps ici-bas. Jésus veut se servir de toi pour me faire connaître et aimer. Il veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé.*

¹ Dans un cahier écrit à la demande de son confesseur, Lucie raconte : « Le 17 décembre 1927, je me suis adressée à Jésus au Saint-Sacrement, afin de savoir comment je pourrais satisfaire au désir de mon confesseur de mettre par écrit certaines grâces reçues de Dieu si, pour les raconter, j'étais obligée de parler du secret que m'a confié la Très Sainte Vierge.

« Et Jésus me fit entendre sa réponse d'une voix claire : « Ecris, ma fille, écris tout ce qu'on t'ordonne. Ecris aussi ce que la Vierge très sainte t'a révélé lors de ses apparitions en parlant de..... Pour ce qui concerne le reste du secret, continue à le taire. »

— Alors je dois rester seule ? demande Lucie toute chagrine à la pensée de vivre ici-bas séparée de ses confidants et amis.

— *Non, ma fille. Tu souffres beaucoup ! Ne te décourage pas ! Je ne t'abandonnerai jamais. Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et la voie qui te conduira à Dieu.*

Cette révélation de leur avenir fut, pour ainsi dire, merveilleusement illustrée par une vision, je dirai supplémentaire, dont nous connaissons depuis peu les détails.

Comme Elle l'avait fait à la première apparition, la Très Sainte Vierge, tout en disant les derniers mots ci-dessus, écarta les mains, et une seconde fois, ce geste fit pénétrer dans la poitrine des enfants cette lumière immense dans laquelle ils se voyaient comme plongés en Dieu. Il leur sembla que François et Jacinte se trouvaient placés dans un faisceau de lumière qui s'élevait vers le ciel et Lucie dans un autre qui se déversait sur la terre.

Devant la main droite de l'Apparition, ils voyaient un cœur entouré d'épines qui le piquaient de toutes parts. Les enfants comprirent que c'était le Cœur Immaculé de Marie, affligé par tant de péchés du monde, et qu'il demandait pénitence et réparation.

Ils eurent plus tard la conviction que ce rayon pénétrant avait eu pour but de leur communiquer une connaissance plus parfaite et un amour spécial pour le Cœur Immaculé de Marie. Dès ce jour, en effet, ils éprouvèrent dans leur cœur pour Celui de leur Mère du Ciel un amour plus ardent.

A ce récit, Lucie ajoute : « C'est à cela que nous pensions lorsque nous disions que la Dame nous avait révélé un secret à l'apparition de juin. En réalité, Elle ne nous avait pas commandé de nous taire ; mais nous sentions que le Seigneur nous poussait à le faire. »

La Vision disparue, les enfants retournèrent chez eux et les quelques dizaines de témoins divulguèrent très

vite ce qu'ils avaient vu et ce qu'ils avaient entendu de la bouche des enfants.

Premières contradictions

Grâce à eux, cette fois la nouvelle des célestes manifestations dépassa les limites de la paroisse et se répandit rapidement dans la région environnante.

A Fátima, elle devint le sujet de presque toutes les conversations. Quelques personnes, connaissant bien les petits voyants et ne pouvant douter de leur loyauté, admettaient la réalité des apparitions. Mais la plupart des gens se montraient sceptiques et parfois hostiles.

Les prêtres du voisinage restaient presque tous incrédules et particulièrement l'abbé Manuel Marquês Ferreira, curé de Fátima. Tout en prenant prudemment les mesures nécessaires pour suivre de près le développement des faits, il ne cachait pas sa conviction que tout cela était faux.

Malgré la deuxième apparition, la paix ne fut pas rétablie à la maison Santos. Au contraire, plus se divulguait le bruit de ces événements, plus Maria-Rosa s'acharnait à ruiner les dires de sa fille.

Les Marto, bien que convaincus de la sincérité de leurs enfants, craignaient qu'ils ne fussent victimes de quelque illusion. Un jour, Olimpia leur dit : « Faites bien attention ! Un moment viendra où je vous corrigerai d'importance, parce que vous trompez le monde... Par votre faute, bien des gens vont à la Cova da Iria. »

Les enfants surent se défendre.

— Nous n'obligeons personne à y aller. Que ceux qui ne veulent pas y aller, n'y aillent pas ! Pourtant, celui qui ne veut pas croire peut s'attendre à être puni de Dieu.

Chez Jacinte, on se contentait de menacer les enfants. Mais Maria-Rosa, très violente, rabrouait Lucie et la frappait pour la moindre chose, au point que M. le Curé crut devoir intervenir et lui recommander la modération.

Indécision du pasteur

Quelle joie pour cette mère lorsqu'elle fut invitée à conduire sa fille au presbytère pour y être interrogée ! Olimpia et les petits étaient également convoqués. C'était quelques jours après la deuxième apparition, « vers la mi-juin ».

« Ma mère, écrit Lucie, se sentit soulagée, pensant que M. le Prieur allait assumer désormais toute la responsabilité de l'affaire. Elle me dit :

« — Demain matin, nous irons entendre la messe ; puis tu iras chez M. le Curé. Qu'il te punisse, qu'il fasse ce qu'il voudra !... Pourvu qu'il t'oblige à avouer que tu as menti, je serai contente.

« Mes sœurs s'étaient mises du côté de ma mère et me faisaient entrevoir de redoutables sanctions pour m'effrayer. »

Lucie alla prévenir ses cousins de ce qui lui arrivait.

— Nous aussi, lui dirent-ils, nous allons chez M. le Prieur. Il a fait dire à maman de nous y conduire. Mais elle ne nous a pas parlé de punition... Patience !... Si on nous bat, nous souffrirons pour l'amour de Notre-Seigneur et pour les pécheurs !

« Le lendemain, raconte Lucie, j'allais avec ma mère chez M. le Prieur. En route, elle ne me dit pas un mot. Pendant la messe, j'offris mes peines au Seigneur... Comme nous montions ensuite le perron du presbytère, ma mère me dit :

« — Ne m'agace plus ! Tu vas dire à M. le Curé que tu as menti, afin qu'il puisse, dimanche prochain, détromper les gens. Ainsi, tout ça finira. Est-ce là des façons ?... Faire courir les gens à la Cova da Iria pour prier devant un chêne vert ? »

« Sans plus, elle frappa à la porte... »

« Contrairement à tout ce que j'aurais pu redouter d'après les dires de ma mère et de mes sœurs, M. le Curé nous reçut affablement et m'interrogea posément

sur tous les événements. Puis, il conclut avec un grand calme :

« — Il ne me semble pas que tout cela vienne du Ciel. Quand Notre-Seigneur se communique aux âmes, Il leur demande habituellement de rendre compte de tout à leur confesseur ou à leur curé. Cette enfant, au contraire, s'enferme dans son silence. Cela pourrait être une tromperie du démon. L'avenir nous fera connaître la vérité. »

Les deux petits, de leur côté, n'avaient pas appris grand-chose à M. l'abbé Ferreira. François avait répondu avec simplicité et franchise sur tout ce que Lucie lui permettait de dire. Quant à Jacinte, elle s'était contentée de baisser la tête lorsque le prêtre l'interrogeait. Tout au plus lui avait-il arraché deux ou trois mots.

Quand, dehors, Lucie lui demanda la raison de ce silence, elle répondit :

— Tu sais bien que je t'ai promis de ne plus rien dire à personne.

Lucie était, au fond, grandement satisfaite de ce que l'entrevue si redoutée ne s'était pas trop mal terminée pour elle. M. le Curé ne l'avait pas punie ni même grondée ; surtout, il ne lui avait pas interdit de revenir à la Cova da Iria aux rendez-vous de la Vision. Il avait seulement demandé à Maria-Rosa de revenir le trouver avec sa fille après les événements du 13 juillet.

Mais bientôt, l'une des paroles prononcées par le prêtre obséda particulièrement son esprit. M. le Curé avait dit que cela pourrait être une ruse du démon.

« Combien cette réflexion me fit souffrir, déclare-t-elle, seul Notre-Seigneur qui lit dans les cœurs pourrait le dire ! »

Elle se disait souvent : « Si c'était Satan qui s'efforçât par cette ruse de me perdre ?... » Elle avait entendu dire que l'esprit du mal apporte toujours avec lui le désordre et la guerre. Or, depuis que cette « Dame » était venue, il n'y avait plus ni joie, ni paix à la maison !

Elle en vint jusqu'à ne plus rencontrer ses cousins et à se cacher d'eux lorsqu'ils l'appelaient.

Un jour, cependant, elle leur exposa ses craintes.

— Ce n'est pas le démon ! répondit Jacinte. Non, ce n'est pas lui. Le démon, il est très laid et il habite sous terre, dans l'enfer. Cette Dame, elle, est si belle ! Et nous l'avons vue remonter au Ciel !

Ce raisonnement si logique, dissipa ses doutes. Mais elle avoue que, jusqu'à l'apparition suivante, sa ferveur et sa confiance avaient bien diminué. Voyant ses parents toujours acharnés contre elle, elle en vint à se demander s'il ne valait pas mieux dire qu'elle avait menti, afin que tout soit fini. Jacinte et François la soutinrent encore.

— Ne fais pas cela ! Tu ne vois donc pas que c'est en faisant ainsi que tu mentirais ? Et mentir est un péché !

Toute hésitation ne disparut pas et Lucie avoue qu'elle fut quelque temps moins fervente dans la prière et dans les sacrifices pour les pécheurs.

CHAPITRE V

LA TROISIÈME APPARITION

(13 juillet 1917)

Découragement de Lucie

Le nombre des croyants ne cessait de grandir. Dans les hameaux voisins, bien des gens soutenaient la réalité des apparitions et ils priaient avec ferveur la mystérieuse Dame dont ils devinaient l'identité.

Parmi les premiers et les plus enthousiastes dévots de Notre-Dame de Fàtima, il convient de citer les époux Carreira, du hameau de La Moita. Vers cette époque (juin-juillet), ils voulurent marquer le lieu des apparitions par un monument rustique. C'était une sorte d'arc ou portique, comme les paysans portugais aiment en élever dans leurs réjouissances. Deux troncs d'arbres, grossièrement équarris, fixés en terre, en supportaient un troisième horizontal. Celui-ci était surmonté d'une croix et deux lanternes y étaient suspendues, dont la flamme était entretenue nuit et jour.

Ces mêmes paysans dévoués protégèrent le terrain sacré en élevant autour du tronc du chêne vert un mur de pierres sèches de quatre-vingts centimètres environ de hauteur. Cette petite enceinte avait, sur le côté est, une ouverture fermée par une grille de bois.

Tel fut le premier « sanctuaire » de Fàtima.

Cependant, le 13 juillet approchait et Lucie se trouvait découragée au point qu'elle avait presque renoncé à revenir au rendez-vous de la Dame. Laissons-la parler elle-même :

« ... J'hésitais à me rendre à la Cova da Iria. Je pensais à part moi :

« Si c'est le démon, pourquoi irais-je le voir?... Si l'on me demande pourquoi je n'y vais pas, je répondrai que je crains que ce ne soit le démon qui nous apparaisse... Que Jacinte et François fassent comme ils voudront ; pour moi, je ne reviens plus à la Cova da Iria.

« La résolution était bien prise et j'étais décidée à la tenir.

« Le 12 au soir, il commença d'arriver une foule de gens qui venaient pour assister aux événements du lendemain. Alors j'appelai mes cousins et je les informai de ma résolution. Ils dirent :

« — Nous, nous y allons ; cette Dame nous a commandé d'y aller !

« Jacinte se proposa pour parler à ma place avec la Dame ; mais il lui en coûtait que je ne fusse pas avec elle. Elle se mit à pleurer. Je lui demandai pourquoi.

« — Parce que tu ne veux pas venir avec nous.

« — Non, je n'y vais pas ! Si la Dame demande après moi, tu lui diras que je ne suis pas venue parce que je crains que ce ne soit une ruse du démon.

« Et je les laissai là pour aller me cacher et ne pas avoir à répondre à des gens qui me cherchaient pour m'interroger. On me croyait parmi les autres enfants du village qui jouaient çà et là, alors que je me cachais derrière une haie, dans la propriété d'un voisin, contiguë à notre jardin, un peu à l'est du puits.

« Lorsque le soir je rentrai à la maison, ma mère me gronda :

« — Voilà ce que c'est que notre fille : une petite sainte de bois vermoulu !... Tout le temps que je lui laisse après avoir gardé ses brebis, elle le passe à s'amuser de telle manière que personne ne peut la trouver !

« Le lendemain, lorsqu'approchait l'heure où il fallait partir pour aller au rendez-vous de la Dame, je me sentis poussée par une force étrange à laquelle il m'était difficile de résister.

« Je me mis donc en chemin et je passai chez mon oncle pour voir si Jacinte y était encore. Je la trouvai avec son frère François, à genoux au pied du lit et toute en larmes.

« — Alors, vous n'y allez pas ! c'est l'heure !

« — Sans toi, nous n'osons pas. Viens, va !

« — Eh bien, j'y vais.

« Alors, le visage épanoui de bonheur, ils partirent avec moi. »

Manuel-Pedro et sa femme accompagnèrent leurs petits. Il semble bien que, dès ce moment, ils étaient tous deux convaincus, non seulement de la sincérité de leurs enfants, mais même de la réalité des apparitions.

Nouveau dialogue

La foule est si nombreuse que les enfants ont de la peine à se frayer un passage pour arriver jusqu'au chêne vert. On estime l'assistance de ce jour-là — la première des foules de Fátima — à quatre ou cinq mille personnes au moins.

A midi précis, comme les fois précédentes et de la même manière, après un éclair fulgurant et dans une intense lumière, l'Apparition se présente aux enfants.

Sur un désir de Lucie, les assistants se mettent à genoux. Honteuse, sans doute, de ses hésitations et de son incroyance, la voyante regarde la Vision sans oser lui parler. Jacinte intervient :

— Allons, Lucie, parle ! Ne vois-tu pas qu'Elle est déjà là et qu'Elle veut causer avec toi ?

Et Lucie se décide :

— Que voulez-vous de moi, Madame ? demandet-elle encore.

La Vision lui répond avec la même amabilité ce qu'Elle lui a déjà déclaré les fois précédentes. Puis Elle leur recommande de ne pas manquer de revenir le 13 du mois suivant et Elle insiste, pour la troisième fois, sur

la récitation quotidienne du saint Rosaire en l'honneur de la Sainte Vierge.

— *Dites-le avec l'intention d'obtenir la fin de la guerre. Seule, l'intercession de la Sainte Vierge peut obtenir cette grâce aux hommes.*

Lucie exprime le désir de connaître le nom de la céleste Visiteuse et lui demande de donner, par quelque miracle, une preuve de la réalité de sa présence.

Cette demande montre bien l'état d'âme des petits voyants et encore plus celui de la foule et de l'opinion publique en général. Un miracle ferait évanouir les contradictions et les enfants n'auraient plus d'ennuis à souffrir. Pauvres innocents ! La tempête ne faisait que commencer et ils avaient à peine entrevu la croix qui les attendait.

A Lourdes aussi, Bernadette avait prié la Vierge de faire fleurir l'églantier placé sous ses pieds et Elle s'était contentée de sourire.

A la Cova da Iria, Marie est plus condescendante, car si Elle ne fait pas aussitôt le miracle demandé, Elle le promet.

— *Continuez de venir tous les mois. En octobre, je vous dirai qui je suis et ce que je désire...*

Ayant ainsi répété sa promesse de la première apparition, elle ajouta :

— *Et je ferai un grand miracle pour que tout le monde puisse vous croire.*

Lucie reprit :

— *J'aurais encore, Madame, plusieurs choses à vous demander. Ne voudriez-vous pas guérir tel pauvre estropié ?... Convertir telle famille de râtima ?... Emmener au Ciel au plus tôt tel malade d'Atougia ?... etc.*

La Vision répondit qu'Elle ne guérirait pas l'estropié, pas plus qu'Elle ne le libérerait de sa pauvreté, mais qu'il devait réciter chaque jour le chapelet avec sa famille. Le malade ne devait pas perdre patience : Elle savait mieux que lui le moment où il conviendrait de venir le prendre. Quant aux autres personnes, elles

obtiendront les grâces désirées dans le courant de l'année, mais il faut qu'elles récitent le Rosaire.

Puis, « pour ranimer ma ferveur refroidie », avoue humblement Lucie, Elle nous répéta encore : -

— *Sacrifiez-vous pour les pécheurs et dites souvent, mais spécialement en faisant quelque sacrifice : O Jésus, c'est pour votre amour, pour la conversion des pécheurs et en réparation des offenses faites au Cœur Immaculé de Marie.*

Pendant cette apparition, les assistants les plus rapprochés avaient entendu Lucie pousser des soupirs de plainte et avaient remarqué sur son visage l'expression d'une grande tristesse.

Finalement, la fillette demanda :

— Vous ne voulez plus rien de moi ?

— Non, je ne veux rien de plus.

— Ni moi non plus.

Et la Vision s'éloigna de la même manière que les fois précédentes.

« Grâce au Ciel, conclut Lucie en racontant cette apparition, cette nouvelle visite de Marie dissipa tous les nuages de mon âme et je retrouvai la paix. »

Après le départ de la Dame, la foule se précipite sur les enfants et les accable de questions. M. Marto, craignant que sa fille ne soit étouffée, la prend dans ses bras et, s'ouvrant de force un passage, l'emporte chez lui.

Lucie essaie de satisfaire la curiosité avide des gens :

— Pourquoi étais-tu si triste ?

— C'est un secret.

— Bon ou mauvais ?

— Il est pour le bien de nous trois.

— Et pour le peuple ?

— Pour certains, il est bon ; pour les autres, il est mauvais.

Nul parmi les milliers de spectateurs n'avait vu ou entendu la céleste Apparition. Cependant, tous avaient pu remarquer pour la première fois une petite nuée

blanche, agréable à voir, entourant le groupe des enfants et couvrant le lieu des apparitions. Tous avaient constaté également un abaissement notable de la lumière solaire. Ces deux phénomènes cessèrent au moment même où s'éloignait la Vision.

Le second et principal secret partiellement dévoilé

À ce récit de la troisième apparition, donné dans nos précédentes éditions, nous pouvons maintenant ajouter un élément nouveau. En effet, à l'occasion du jubilé du XXV^e anniversaire de Fâtima, l'Autorité ecclésiastique a cru arrivé le moment de manifester, pour le bien des âmes, ce que la Sainte Vierge avait ce jour-là demandé de garder secret, — en grande partie du moins.

Voici donc textuellement ce que Lucie a écrit « par pure obéissance et avec permission du Ciel ».

« Le secret consiste en trois choses distinctes (mais étroitement connexes) ; je vais exposer deux d'entre elles (la troisième devant continuer à rester enveloppée de mystère).

(La première fut la vision de l'enfer ; la deuxième, l'annonce de la guerre mondiale.)

« Lorsqu'Elle disait les dernières paroles rapportées ci-dessus (*Sacrifiez-vous*, etc.), Notre-Dame ouvrit de nouveau les mains comme les deux fois précédentes. *Le faisceau de lumière projeté sembla pénétrer la terre et nous vîmes comme une grande mer de feu. En cette mer, étaient plongés, noirs et brûlés, des démons et des âmes sous forme humaine, ressemblant à des braises transparentes. Soulevés en l'air par les flammes, ils tombaient de tous les côtés comme les étincelles dans les grands incendies, sans poids ni équilibre, au milieu de grands cris et de hurlements de douleur et de désespoir qui faisaient trembler et frémir d'épouvante.*

« Ce fut probablement à cette vue que je poussai l'exclamation d'horreur qu'on dit avoir entendue.

« Les démons se distinguaient des humains par leurs formes horribles et dégoûtantes d'animaux épouvantables et inconnus, mais transparents comme des charbons embrasés.

« Cette vue dura un instant et nous devons remercier notre bonne Mère du Ciel qui, d'avance, nous avait prévenus par la promesse de nous prendre en Paradis. Autrement, je crois, nous serions morts de terreur et d'épouvante.

1 « Alors, comme pour demander secours, nous levâmes les yeux vers la Sainte Vierge qui nous dit avec bonté et tristesse :

— Vous avez vu l'enfer où vont aboutir les âmes des pauvres pécheurs. Pour les sauver, le Seigneur veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. Si l'on fait ce que je vous dirai¹, beaucoup d'âmes se sauveront et l'on aura la paix !

La guerre va vers la fin (celle de 1914-18), mais si l'on ne cesse pas d'offenser le Seigneur, sous le prochain pontificat (de Pie XI) commencera une autre pire².

Quand vous verrez une nuit éclairée par une grande lumière inconnue, sachez que c'est le signe que Dieu vous donne qu'il est prochain le châtement du monde par la guerre, la famine et les persécutions contre l'Eglise et contre le Saint-Père³.

¹ Sans doute dans les apparitions suivantes.

² Manifestement, il s'agit ici de la guerre civile d'Espagne qui fut à certains égards une guerre internationale et le prélude de la guerre mondiale. Le nom de Pie XI se trouve, croyons-nous, dans le cahier de Lucie.

³ Lucie crut reconnaître ce « signe de Dieu » dans l'aurore boréale extraordinaire qui éclaira le ciel dans la nuit du 25 au 26 janvier 1938. Elle en écrivit alors à Monseigneur l'évêque de Leiria, précisant que maintenant ces choses sont près de se réaliser. Voir à la fin du volume (p. 398) une note sur ce phénomène atmosphérique anormal.

Pour empêcher cela, je viendrai demander la consécration du monde à mon Cœur Immaculé et la communion réparatrice des premiers samedis du mois.

Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix. Sinon, elle répandra ses erreurs par tout le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Eglise ; beaucoup de bons seront martyrisés, le Saint-Père aura beaucoup à souffrir ; plusieurs nations seront anéanties.

(Ici, l'autorité ecclésiastique demande encore des réticences ¹.) ... Mais enfin, mon Cœur Immaculé triomphera. (De quelle manière ? Au temps voulu, cela paraîtra plus clairement. Cependant, on nous laisse entendre, que) la consécration au Cœur Immaculé se fera ² (et que, en conséquence), la Russie se convertira et un temps de paix sera donné au monde, etc.

L'apparition conclut :

— *Ne dites cela à personne. A François, vous pouvez le dire.*

Quelques moments après, Elle ajouta :

— *Lorsque vous récitez le chapelet, dites à la fin de chaque dizaine : O MON JÉSUS, PARDONNEZ-NOUS NOS PÉCHÉS, PRÉSERVEZ-NOUS DU FEU DE L'ENFER ET CONDUISEZ AU CIEL TOUTES LES AMES, SPÉCIALEMENT CELLES QUI ONT LE PLUS BESOIN DE VOTRE MISÉRICORDE ³.*

¹ Lucie a déclaré qu'elle révélait deux grands éléments du « secret » : la vision de l'enfer et la prophétie de la guerre, mais qu'un troisième élément était en réserve. Voir les déclarations du cardinal Cerejeira à la fin du volume, p. 384-5.

² Le Saint-Père a consacré le monde au Cœur Immaculé de Marie le 31 octobre 1942, dans son message au peuple portugais, à l'occasion de la clôture du jubilé de Fátima, et il a renouvelé ce geste le 8 décembre, très solennellement, dans la Basilique St-Pierre.

³ Les premiers interrogateurs des voyants ont cru que, par ces âmes à mener au Paradis, il s'agissait des âmes du Purgatoire. Il est question ici, comme partout ailleurs dans les visions de Fátima, du salut des âmes pécheresses. La formule de cette prière, jusqu'ici répandue, était donc légèrement erronée.

Quel est le troisième élément encore inconnu du « secret » ? La Providence le révélera lorsqu'elle le jugera opportun.

En tout cas, lorsqu'on connaît les horreurs de la guerre d'Espagne (1936-38) et que l'on assiste à celles de la guerre mondiale actuelle, il n'est pas besoin de faire remarquer la concordance des événements avec la prophétie et la portée de celle-ci.

Notons cependant que le point essentiel du secret, ce n'est pas la guerre ; et son but n'est pas la satisfaction de notre curiosité, mais bien le salut éternel des âmes.

Au fond, le secret affirme que le péché est le grand mal de l'homme, puisqu'il le conduit à l'enfer et que, sur terre, il déchaîne guerres et révolutions. Il affirme aussi que les calamités temporelles sont souvent les manifestations de la Justice divine provoquée par les iniquités humaines. Il nous invite, par conséquent, à la résipiscence sans laquelle les calamités d'ici-bas ne sont que le prélude des châtements éternels. Enfin, ce secret rappelle l'efficace intervention de la Très Sainte Vierge pour obtenir la divine miséricorde pour nous, pour la sainte Eglise, pour les âmes.

CHAPITRE VI

INTERVENTION DE LA SECTE

LA QUATRIÈME APPARITION

(19 août)

En attendant le 13

Lucie, devant la beauté de l'Apparition, avait retrouvé la paix de son âme. Maintenant, elle était sûre qu'il y aurait, en faveur des visions, un « signe de Dieu » et le miracle ferait évanouir les contradictions.

C'est précisément alors que commencèrent les plus grandes tribulations extérieures. La promesse du grand miracle, répétée par tous les échos du pays, excitait la curiosité de tout le peuple portugais et multipliait le nombre des croyants, sympathiques ou admiratifs. Cependant, à Aljustrel et à Fátima, les préventions continuaient. Notre-Seigneur l'a bien dit : « Nul n'est prophète en son pays. »

Chez Lucie, sa mère ne désarmait que lentement. Vaincue presque par l'évidence, elle affectait devant Lucie l'incrédulité absolue et faisait mine de s'affliger en voyant plus de monde « trompé » par sa fille¹.

Tous les jours, il en venait prier devant le chêne vert que des mains avides de reliques dépouillaient peu

¹ Maria-Rosa avait spontanément demandé à contribuer aux dépenses de la famille Carreira pour les lampes de l'Arc rustique. Pour le 13 août, ses filles aidèrent à l'ornementation du petit reposoir que l'on avait dressé là.

à peu de son feuillage et de ses branches. Tous les jours et à tous les instants, il en venait à Aljustrel pour interroger les enfants, ce qui les empêchait de s'occuper de leurs brebis.

Champs de la Cova da Iria tout piétinés, plaintes des propriétaires contigus, dérangements continuels, ennuis de toute sorte retombaient sur la mère de famille. Elle s'en prenait aux enfants :

— Ces pauvres gens viennent avec confiance, trompés par vos inventions. Vraiment, je ne sais plus que faire pour les détromper !

✓ Loyale et fidèle paroissienne, elle était fort impressionnée par la réserve presque hostile de M. le Curé de Fátima et c'est sans doute cela qui lui dictait son attitude devant sa fille. L'abbé Ferreira, lui, suivait trop à la lettre les instructions des autorités religieuses de Lisbonne, recommandant la prudence à tout le clergé.

La presse catholique, alors peu développée au Portugal, observait, elle aussi, une grande réserve. De temps en temps, elle mettait les lecteurs en garde contre une machination possible de la puissance des ténèbres ou de sectaires habiles et malintentionnés.

Au contraire, la presse antireligieuse, qu'on appelle là-bas « libérale », s'occupait avec un zèle excessif des événements de Fátima. Elle les racontait avec une abondance de détails plus ou moins vérifiés, en falsifiant certains faits, en y ajoutant des circonstances habilement inventées pour dérouter les esprits. Pour expliquer les visions, les journaux lançaient les suppositions les plus invraisemblables :

C'étaient les prêtres qui voulaient impressionner les foules en faveur d'une religion qui se mourait... des enfants exaltés par des récits pieux qui rêvaient tout éveillés... des gens intéressés, désireux d'installer sur le plateau de Fátima une fabrique de miracles, une exploitation commerciale de la piété... comme à Lourdes... On fit même courir le bruit que les voyants avaient eu des crises d'épilepsie, on parla de la découverte

d'une source minérale dans la Serra de Aire : la vision aurait été un moyen publicitaire pour faire valoir la source... etc. Mais nul ne faisait la moindre allusion à l'hypothèse d'une intervention du Surnaturel en ce bas-monde.

Non contents de chercher à discréditer les apparitions, les sectaires de la politique anticléricale discutaient fort sur le moyen de « tuer dans l'œuf » cette invasion de mysticisme. Il fallait trouver, dans l'administration, des hommes ou un homme capable de soutenir les intérêts de la Libre-Pensée.

Fátima dépendait du Conseil (arrondissement) de Vila-Nova de Ourém.

La population de ce territoire était et est encore profondément catholique. Mais l'administration, à la suite de la Révolution de 1910, en était aux mains d'un homme effronté, profondément sectaire, qui était pratiquement le seigneur et la terreur de l'arrondissement. On le surnommait le *Ferblantier*, à cause de son métier ; de son vrai nom, il s'appelait Arthur d'Oliveira Santos.

Dès qu'il avait entendu parler des apparitions de la Cova da Iria, il s'était mis en alerte pour surveiller de près les événements. Bientôt, il décida d'abattre cette manifestation « réactionnaire » et il s'y employa avec autant de zèle que de ruse hypocrite¹.

Déception !...

Cependant, les articles de la presse sectaire avaient obtenu ce résultat de faire connaître Fátima d'un bout à l'autre du Portugal, de sorte que, en grande partie, grâce à eux, le 13 août suivant, une foule immense se rendit à la Cova da Iria².

¹ Pour plus de détails sur le rôle de ce magistrat, lire III^e partie, pp. 166 ss.

² On a remarqué, depuis, que ce jour était l'anniversaire exact de celui où le bienheureux Nuno avait invoqué Marie sur le plateau de Fátima, la veille de la bataille d'Aljubarrota.

« De toutes les directions, lit-on dans une lettre écrite par un témoin oculaire, arrivaient des masses innombrables de gens ; des véhicules de tous genres et de toute grandeur se succédaient sans cesse. Les voitures et les chars stationnés sur le plateau, la longue suite des automobiles sur la route et les amas de bicyclettes formaient un spectacle des plus curieux. On voyait aussi, par-ci par-là, des groupes d'ânes, de chevaux, de mulets. Chacun est venu sur cette montagne par des moyens de fortune.

Vers midi, il y a sur les lieux plusieurs milliers de personnes. Les journaux parleront même de vingt mille ; généralement, on évalue la foule du 13 août, à *dix-huit mille*.

Tous ces gens sont en grande partie des pèlerins croyants et dévots plutôt que des curieux. Serrés autour de l'yeuse bénie, piédestal de l'apparition, déjà dépouillée même de ses branches, ils occupent la longue attente en disant le chapelet et en chantant des cantiques.

Midi... Les voyants ne paraissent pas ! Désappointement général ! On attend un peu avec une certaine inquiétude. Bientôt, le bruit se répand que les enfants ne viendront pas, parce qu'ils ont été enlevés par l'administrateur de Vila-Nova de Ourém.

Explosion de colère dans tout le peuple ! On parle d'aller tous ensemble à la ville demander des comptes à l'impudent *Ferblantier*.

Heureusement pour lui, l'attention générale est captivée par un autre objet.

Ces milliers de gens entendent un coup de tonnerre formidable qui ébranle le ciel pur et ils voient un grand éclair qui raye l'atmosphère. Ensuite, tout se passe extérieurement comme si les enfants et la Vision étaient là. Après l'éclair qui marquait d'ordinaire l'arrivée de la Dame, près du chêne vert déchiqueté, une nuée, très agréable à voir, se forme, persiste environ dix minutes, puis s'élève dans les airs et se dissipe. Et ainsi

tout le monde se trouve satisfait, comme si la Dame avait réellement apparu.

Certains, éloignés, il est vrai, du chêne vert, le croient, et cela se dit : « La Vierge s'est montrée ! » En réalité, personne ne l'a vue, mais la foule ayant perçu les mêmes phénomènes remarquables lors des apparitions précédentes, d'aucuns ont pu penser un moment que la Vision avait réellement eu lieu. En tout cas, par ces prodiges, Marie témoignait que, pour sa part, Elle ne manquait pas au rendez-vous.

Les enfants, au contraire, y avaient manqué, non par leur faute, mais parce que l'heure de l'épreuve avait sonné pour eux. Il en est toujours ainsi : aux grandes grâces de Dieu, succèdent les grandes croix ; c'est précisément l'empreinte de toute œuvre du Ciel.

Pour ne pas retarder le récit des apparitions, nous raconterons plus loin le véritable martyre des trois petits voyants pendant ces jours cruels (13-15 août 1917¹.)

Cependant, la foule déçue, mais reconnaissante à la Dame qui a manifesté sa puissance, après s'être enquis de ce qui s'est passé, se disperse, pensant bien que la Vision reviendra seulement le 13 du mois suivant.

Les enfants le craignaient aussi et c'était leur grand chagrin d'avoir manqué le rendez-vous de la Dame. Mais il n'en fut pas ainsi.

L'apparition de Valinhos

Quatre jours après leur retour de Vila-Nova, Lucie avec François et un de ses frères plus grands, Jean, gardaient leurs troupeaux à l'endroit appelé Valinhos, entre Aljustrel et les hauteurs du Cabeço, lorsqu'ils virent l'atmosphère prendre la même teinte qu'à la Cova pendant les apparitions.

Etonnés, ils contemplant le phénomène et Lucie aperçoit l'éclair coutumier, avant-coureur de l'arrivée

¹ Voir III^e partie, p. 167 ss.

de la Dame. Alors, elle prie Jean d'aller chercher Jacinte, restée à la maison.

Dès que la fillette est arrivée, la belle Dame se montre à eux, de la même manière qu'à la Cova da Iria.

Aux Valinhos, comme à la Cova, il y a des chênes verts. C'est encore sur un de ces arbres, plus élevé que celui de la Cova, que s'est arrêtée la belle Dame.

Elle se plaint d'abord de la violence qu'on a faite à ses petits amis en les empêchant de venir au rendez-vous, au jour fixé par elle. Elle ajoute qu'à cause du sectarisme des méchants, le miracle promis pour le mois d'octobre sera moins éclatant¹.

Puis, Elle les engage à se rendre à la Cova da Iria, les deux mois suivants, au jour et à l'heure fixés.

Lucie, toujours pratique, pense aux offrandes que les fidèles déposent devant l'arbre où la céleste Visiteuse posait ses pieds à la Cova da Iria. Que faudra-t-il en faire² ?

La Vierge répond que cet argent doit servir à solenniser la prochaine fête de Notre-Dame du Rosaire. Pour ce jour-là, il faut acheter deux brancards ou pavillons de procession, l'un doré, l'autre argenté. Le premier sera porté par Lucie et Jacinte avec deux autres fillettes, vêtues de blanc. Le second sera porté par François et trois de ses camarades, également vêtus de blanc. L'argent qui restera devra servir à la construction d'une petite chapelle.

Lucie demande encore la guérison de quelques malades qu'on lui avait recommandés. L'Apparition répond

¹ Ce même jour, se tenait à Fátima même un Congrès de propagande et de protestation contre les menées cléricales, organisé par la Libre-Pensée

² Pour le 13 août, M^{me} Carreira avait placé, devant le chêne vert, une sorte de reposoir : une table avec des candélabres et des bouquets. Sur cette table, le peuple avait déposé de l'argent (13 540 reis). Personne ne voulait prendre cet argent en charge. Dès lors, M^{me} Carreira avait prié Lucie de poser cette question à la Dame.

qu'Elle en guérira quelques-uns dans le courant de l'année.

Tout cela paraît secondaire à la Vierge. Elle n'est pas venue pour cela. Avec une sollicitude maternelle, voilée de tristesse, elle *exhorte ses petits confidants à la pratique de la prière et de la mortification*. Elle conclut :

— *Priez, priez beaucoup et faites des sacrifices pour les pécheurs, car beaucoup d'âmes vont en enfer parce qu'il n'y a personne qui se sacrifie et prie pour elles.*

La Dame prit congé des enfants jusqu'au 13 septembre. La Vision avait duré le temps habituel.

Comme les autres fois, la vue de la Dame avait été réservée aux trois confidants privilégiés. Jean y avait assisté. Le soir, sa mère lui demanda ce qu'il avait vu.

« J'ai vu Lucie, François et Jacinte s'agenouiller près de l'arbre. Puis j'ai écouté ce que disait Lucie. Quand elle a dit : « Voilà qu'Elle part ! Regarde, Jacinte », j'ai entendu un coup de tonnerre semblable à l'éclatement d'une fusée. Mais je n'ai rien vu. Pourtant, les yeux me font encore mal d'avoir tant regardé en l'air. » Toutefois, Jean avait constaté la modification de la lumière solaire.

Autre circonstance intéressante. Les enfants, qui se plaignaient de voir les visiteurs mutiler l'yeuse de la Cova da Iria, aux Valinhos, ne se firent pas scrupule de couper eux-mêmes la branche à deux rameaux sur laquelle avaient paru s'appuyer les pieds de l'Apparition. Jacinte et François l'emportèrent chez eux.

En passant devant la maison Santos, on salue la tante qui est sur le seuil de la porte, avec d'autres personnes.

— Tante, s'écrie Jacinte, nous avons vu la Sainte Vierge une fois de plus.

— Vous ne faites pas autre chose que de voir la Sainte Vierge, petits menteurs que vous êtes !

— Mais si ! Nous l'avons vue ! Regardez, tante, Elle avait un pied sur ce rameau et un autre sur celui-là.

— menteurs !... Laisse voir.

Et Maria-Rosa de prendre en mains la branche. Aussitôt, toutes les personnes présentes sentent un parfum délicieux d'une essence inconnue, qui s'exhale du feuillage vert sombre.

Ce phénomène impressionna fortement la mère de Lucie qui, dès lors, commença à admettre l'hypothèse que sa fille pouvait dire vrai. Elle était déjà un peu ébranlée par le récit des phénomènes extraordinaires constatés par tant de témoins à la Cova da Iria, six jours plus tôt.

Antonio lui-même, désormais, commença à défendre Lucie lorsque sa mère ou ses sœurs s'acharnaient trop contre elle.

— Laissez-la donc tranquille ! Nous ne savons pas si tout ce qu'elle dit est vrai, mais nous ne pouvons pas prouver que c'est faux.

Ainsi Lucie pouvait vivre moins tourmentée chez elle. Mais les difficultés extérieures croissaient ; notamment les visites et les interrogatoires, non seulement de personnes autorisées, mais de curieux et même de méchants, devenaient continuelles.

Un jour, trois messieurs de la police interrogèrent longuement les trois enfants. Ils se retirèrent en disant :

— Réfléchissez bien et décidez-vous à révéler ce fameux secret ; sinon, M. l'Administrateur est décidé à vous faire mettre à mort.

— Oh ! s'écria Jacinte, radieuse, j'aime tant Jésus et la Sainte Vierge !... Comme ça nous irons plus tôt chez eux !

Comme la rumeur continuait à se répandre qu'on cherchait la mort des petits voyants, on eut l'idée de les faire partir pour un autre district où ne pourrait s'exercer l'autorité du *Ferblantier*. Les enfants, s'étant concertés en secret, refusèrent de quitter le hameau natal en disant :

— Si on nous tue, tant mieux ! Nous irons plus tôt en Paradis.

CHAPITRE VII

LA VISITE DE SEPTEMBRE

Nouveaux prodiges atmosphériques

De plus en plus, le public portugais s'intéressait aux visions de la Cova da Iria.

Les manœuvres de l'administrateur du Conseil d'Ourém n'avaient pas eu d'autre résultat que de démontrer, aux yeux de tous, la sincérité des voyants. Il y eut, contre son attitude, des protestations indignées qui provoquèrent un accroissement considérable de foi et de dévotion envers celle que l'on appelait déjà Notre-Dame de Fátima. Et le public attendit, avec plus d'impatience encore, la journée du 13 septembre.

Dès le matin de ce jour, les routes qui aboutissent à Fátima étaient encombrées de véhicules et de piétons. On ne voyait guère que de vrais pèlerins : leur attitude de prière, leur piété ardente arrachaient des larmes aux plus indifférents.

A 10 heures, la foule emplissait le vallon désormais sacré. Les hommes étaient découverts. Presque tout le monde était à genoux. On priait et récitait le chapelet avec ferveur. Vers midi, lorsque les enfants arrivèrent à la Cova, on pouvait compter de *vingt-cinq à trente mille personnes*. C'était pourtant la pleine période des vendanges.

Voici comment Lucie, dans ses souvenirs, raconte l'arrivée des enfants à la Cova da Iria, ce jour-là :

« Les chemins étaient remplis de monde et tous voulaient nous parler. Il n'y avait pas de respect humain.

Beaucoup de personnes, même de la haute société, fendant la foule qui se pressait autour de nous, tombaient à genoux et nous priaient de présenter leurs supplications à la Sainte Vierge. D'autres, ne réussissant pas à nous approcher, nous criaient de loin, même du haut des murs ou des arbres sur lesquels ils s'étaient juchés pour mieux nous voir : « Pour l'amour de Dieu, priez la Sainte Vierge de guérir mon fils estropié !... Qu'Elle guérisse mon enfant aveugle !... Qu'Elle fasse revenir du front mon mari... mon fils !... Qu'Elle convertisse un pécheur qui m'est cher !... etc. » On nous recommandait de la sorte toutes les misères de la pauvre humanité !

« Et nous, disant : oui à l'un, tendant la main à l'autre pour qu'il se relève, nous avançons toujours, aidés par quelques hommes qui nous frayaient le chemin à travers la foule. »

Arrivée sur les lieux, Lucie demanda aux assistants de prier. Ceux qui ne s'étaient pas agenouillés le firent à leur tour et ce fut une immense supplication, souvent accompagnée de larmes, qui monta vers la Reine du Ciel.

A midi, exactement, le soleil radieux de cette journée commença à perdre son éclat et l'atmosphère, comme aux précédentes apparitions, prit la teinte jaune d'or. Un témoin déclare : « Ce que l'on a éprouvé dans ce rapide quart d'heure ne se peut oublier, mais il est difficile de l'exprimer. La vue de cette grande foule, son attente anxieuse et inquiète, la ferveur avec laquelle elle invoque la Reine du Ciel, l'auguste solennité du moment, tout était un spectacle admirable et très émouvant. »

Interrompant tout à coup son chapelet, Lucie s'écrie radieuse :

— La voilà !... Je la vois !...

Presque en même temps, de cette immense foule s'élèvent des cris de joie. Des milliers de bras se tendent vers le ciel. Marie donne une preuve sensible de sa présence.

« Regardez ! Là-bas !... Là !... Ne voyez-vous pas ?... Que c'est beau !... »

Dans le ciel bleu, pas un nuage. Aussi, chacun découvre bientôt ce qui a été la cause de cet enthousiasme.

C'est ce globe lumineux qui, aux yeux de ces milliers de témoins, se déplace de l'est à l'ouest, glissant avec lenteur et majesté à travers l'espace et dégageant une lumière éclatante, mais agréable à voir.

Au bout du temps ordinaire que durait la vision, le même globe lumineux fut observé, remontant du fond de la Cova vers le ciel, dans la direction d'où il était venu.

De ce prodige, sur lequel nous reviendrons, un témoin particulièrement émerveillé fut un vicaire général du diocèse, venu là incognito. S'étant placé avec un ami à l'écart de la grande foule, il observa cet « aéroplane de lumière » et il a rendu témoignage de ce fait dans un récit circonstancié que nous rapporterons plus loin¹.

L'impression de ces deux prêtres — prévenus plutôt en défaveur des apparitions — était que ce globe de lumière servait comme de « véhicule » à la Mère de Dieu pour la porter du Ciel à la Cova da Iria et la ramener au Paradis.

D'autres phénomènes insolites frappèrent les yeux des assistants pendant la durée de la vision.

Une nuée blanche, qui fut aperçue de l'extrémité du vallon, enveloppait le chêne vert et le groupe des voyants. En même temps, du ciel tombaient des sortes de fleurs blanches ou de flocons qui ne touchaient pas le sol, mais s'évanouissaient à une certaine hauteur².

Cinquième entretien avec la Dame

Pendant ce temps, Lucie et ses cousins ne voyaient que la Dame. C'était le cinquième colloque que la céleste Visiteuse accordait aux petits bergers d'Aljustrel.

¹ Voir IV^e partie, p. 233.

² Ce prodige s'est produit d'autres fois. Voir IV^e partie, p. 237.

La Vierge leur recommanda de continuer à *réciter le Rosaire pour obtenir la fin de la guerre*. Elle promit de *revenir en octobre avec saint Joseph et l'Enfant-Jésus*. Elle insista pour qu'ils soient là sans faute, le 13.

Lucie demanda à la Vision de vouloir bien guérir quelques malades que des assistants lui recommandaient. Elle répondit :

— *J'en guérirai certains, mais non pas tous, parce que le Seigneur ne se fie pas à eux.*

Ce qui signifiait, sans doute, que leurs dispositions étaient trop imparfaites, ou bien que la croix de l'épreuve leur était plus salutaire que la guérison.

S'adressant de nouveau à la Vierge, Lucie lui dit :

— Le peuple voudrait ici une chapelle.

L'Apparition agréa cette proposition, ajoutant que la moitié de l'argent recueilli pourrait servir aux premières dépenses de la construction.

Les assistants, tout en se rendant compte que la voyante conversait avec un être invisible, n'entendaient pas la voix mystérieuse. Finalement, Lucie déclara :

— Maintenant, Elle part !

Alors, la belle nuée blanche s'évanouit, le globe de lumière remonta dans l'azur, les flocons mystérieux cessèrent de tomber, le soleil retrouva son éclat et sa couleur habituels. Les enfants rentrèrent chez eux en compagnie de leurs parents qui les avaient suivis de loin, tout tremblants, et la multitude se dispersa peu à peu en commentant ce qu'elle avait vu.

Interrogatoires

La conformité des événements avec les prédictions des enfants et les prodiges qui accompagnaient les visions, augmentaient le crédit de Lucie et de ses compagnons ; mais encore plus, tout cela excitait la curiosité du public et multipliait l'empressement des dévots et des curieux — et même des critiques malveillants — qui accouraient à Aljustrel pour interroger les voyants.

Déjà à la fin août, Olimpia avait dû retirer la garce du troupeau à ses deux derniers, afin qu'ils puissent être à la disposition des visiteurs. C'est leur frère Jean qui les avait remplacés.

Maria-Rosa, vers la mi-septembre, dans le même but, vendit presque toutes ses brebis.

Il n'y avait pas que la curiosité, la dévotion indiscreète ou les préventions plus ou moins fondées qui poussaient tant de personnes diverses vers Aljustrel. Des gens sérieux et compétents y venaient aussi, afin d'étudier les faits en toute sérénité.

Parmi ces derniers se trouva un prêtre savant, professeur de théologie au Séminaire patriarcal de Lisbonne, le R. Dr Manuel Nunes Formigão Junior, qui devait, par la suite, devenir l'historien de Fátima, sous un pseudonyme¹.

Par sa bonté et son amabilité, il gagna, dès sa première visite, la confiance des voyants et de leurs familles, de sorte qu'il fut toujours le bienvenu à Aljustrel et qu'il obtenait sans difficulté des réponses franches et complètes aux questions qu'il posait.

Le compte rendu de ses interrogatoires, qu'il rédigeait aussitôt, est toujours très intéressant, même quand les enfants répètent plusieurs fois les mêmes choses, car leurs réponses montrent avec la précision d'une photographie, leurs âmes candides et ingénues².

¹ Le chanoine Formigão avait d'ailleurs mission, au moins officieuse, de Mgr l'Administrateur du Patriarcat pour surveiller les événements de la Cova da Iria.

² Pour ne pas retarder le récit de ces événements, nous donnerons seulement à la fin du volume (p. 329 à 344) les principaux passages de ces premiers interrogatoires.

CHAPITRE VIII

LA SIXIÈME ET DERNIÈRE APPARITION

(13 octobre 1917)

Emotion et attente populaire

Entre la cinquième et la sixième apparition, Lucie et ses petits cousins passèrent quelques jours au village voisin de Reixida, une dame de ce village ayant obtenu de les garder chez elle pour les soustraire aux importuns. Les curieux les poursuivirent jusque-là. La généreuse hôtesse, personne très cultivée, sœur d'un académicien portugais¹, en voyant cette affluence et le fanatisme qui animait certains visiteurs, disait à ses jeunes hôtes :

— Mes enfants, si le miracle que vous annoncez ne se produit pas, ces gens-là sont capables de vous brûler vives !

Les petites, toujours gaies et aimables, répondaient :

— Nous n'avons pas peur parce que la Dame ne nous trompe pas. Elle nous a dit qu'il y aurait un grand miracle et que tout le monde serait forcé de croire.

Les récits des milliers de pèlerins du 13 septembre et les relations des journaux avaient donné une énorme publicité à la promesse d'un grand miracle pour le 13 octobre. C'eût été, en effet, une grande déception et, probablement, chez beaucoup, une grande colère, s'il ne s'était pas produit.

¹ M. Marquês da Cruz, auteur d'un ouvrage poétique sur Fátima.

A Aljustrel, la surexcitation était grande. Des bruits menaçants circulaient. Les enfants s'exposaient à de graves sévices si le prodige annoncé ne se produisait pas. L'on chuchotait même que l'autorité civile avait l'intention de faire exploser une bombe à côté des voyants, au moment de l'apparition.

Cette ambiance hostile ne fut pas sans influencer les parents dont les sentiments d'espoir, conçus à la suite des deux précédentes apparitions, faisaient de plus en plus place à la crainte et au doute.

De différents côtés, on conseillait aux époux Marto de ne pas accompagner leurs enfants ce jour là, mais de les laisser aller seuls à la Cova da Iria.

— On ne leur fera pas de mal, ils sont trop petits. Mais vous, vous pourriez être maltraités par la foule.

La mère de Lucie, elle, était dans un état de grande anxiété, partagée entre le désir de croire à ce que lui disait sa fille et la crainte de plus en plus forte que Lucie n'eût été victime de quelque hallucination diabolique.

A l'approche du jour fatidique, on lui suggéra d'aller se cacher au loin avec sa fille pour éviter le risque d'une vengeance populaire.

La veille, au matin, Maria-Rosa, levée de bonne heure, avait appelé sa fille.

— Ma petite, je crois qu'il faut aller nous confesser. On dit que demain, si la Sainte Vierge ne fait pas le miracle promis, il nous faudra mourir à la Cova da Iria ; les gens nous massacreront. Allons donc nous confesser pour être prêts.

Mais Lucie était bien tranquille.

— Maman, allez-y, si vous le désirez ; je viendrai avec vous, mais pas par crainte de la mort. Ce que la Dame a promis s'accomplira demain.

Sans être tout à fait rassurée, la mère ne parla plus de confession.

Et si l'on s'obstinait à parler aux enfants de la menace de bombes, ils répondaient simplement :

— Quel bonheur si nous pouvions monter avec la Vierge, là haut, au Paradis !

Durant toute cette journée, les routes qui conduisent à Fátima sont encombrées de véhicules de toutes sortes, sans compter les piétons, dont beaucoup marchent pieds nus. Dans tous les groupes, on récite le chapelet, on chante des cantiques. Malgré la fraîcheur de la saison, tout ce monde se dispose à passer la nuit en plein air, pour avoir le lendemain une meilleure place.

Le jour suivant se lève sur la région, froid, maussade, pluvieux. N'importe !... La foule augmente, augmente toujours. On arrive des villages voisins, des villes plus éloignées. Les journaux de la capitale ont envoyé leurs meilleurs reporters.

La pluie ne cesse de tomber à verse toute la matinée. La Cova da Iria, sous le piétinement de cette masse humaine, s'est transformée en un immense borbier. Pèlerins et curieux sont trempés jusqu'aux os. On dirait que la Vision commence par mettre à l'épreuve la foi des pèlerins. Mais nul ne pense à partir.

Vers 11 h. 30, il y a là *plus de cinquante mille personnes*. Certaines évaluations dépassent le chiffre de *soixante-dix mille*.

Tous les yeux sont fixés sur le lieu des apparitions.

Lucie a une grande joie ce jour-là. Sa mère est à côté d'elle, ainsi que son père. Cette fois, Antonio et Maria-Rosa ont voulu accompagner leur fille.

— Si Lucie doit mourir, nous mourrons avec elle, ont-ils courageusement déclaré.

La multitude est si dense et si empressée à voir les enfants que ceux-ci seraient écrasés sans le dévouement de quelques hommes qui leur font une garde du corps. Antonio, d'ailleurs, ne lâche pas la main de sa fille.

Prise de peur dans les remous de la foule qui les presse, Jacinte pleure. Lucie la console, l'assurant que personne ne lui fera du mal.

Respectueusement, à leur approche, les gens s'efforcent d'ouvrir un passage.

Les voyants arrivent enfin et vont se placer devant le petit chêne vert dont il ne reste plus que le tronc déchiqueté. Les mamans les ont, ce jour-là, un peu endimanchés. Les fillettes portent une robe bleue avec une mante blanche.

Une bonne dame de Pombalinho a tressé sur leurs voiles, en l'honneur de la Dame qui va venir, de fines guirlandes de fleurs artificielles. D'autres gens leur ont chargé les bras de fleurs et mis des couronnes sur la tête... La pluie tombe toujours.

Jacinte, pressée de tous côtés, pleure et supplie qu'on ne la bouscule pas ; les deux plus grands la mettent entre eux pour la protéger.

On récite le chapelet ; entre les dizaines, on chante des cantiques et l'écho des collines répète et grandit encore l'immense voix suppliante et chantante qui, de la Cova da Iria, monte jusqu'au ciel.

Le message de la « Dame »

Lucie demande que l'on ferme les parapluies. L'ordre se transmet à travers la foule qui, stoïquement, obéit.

A midi précis, Lucie tressaille et s'écrie :

— Un éclair !

Et regardant vers le ciel :

— La voici !... La voici !...

— Regarde bien, ma fille. Prends garde de ne pas te tromper, lui dit sa mère qui se demande, non sans inquiétude, comment s'achèvera toute cette affaire.

Mais Lucie ne l'entend plus... L'extase l'a saisie. « Le visage de l'enfant, déclarait à l'enquête, le 13 novembre 1917, un témoin oculaire, devenait de plus en plus beau et prenait une teinte rose ; les lèvres s'amincissaient. »

Cependant, François et Jacinte aperçoivent eux aussi la Dame à l'endroit ordinaire.

Pendant qu'ils la contempnent, la foule voit par trois fois se former autour de leur groupe, puis s'élever dans

l'air jusqu'à la hauteur de cinq ou six mètres, une petite nuée blanche, semblable à une fumée d'encens qui se dissout dans l'air.

— Qui êtes-vous, Madame, et que voulez-vous de moi ? interroge Lucie.

La Vision répond :

— *Je suis Notre-Dame du Rosaire et je veux en ce lieu une chapelle en mon honneur.*

Pour la sixième fois, Elle recommande de continuer à réciter le chapelet tous les jours, ajoutant que la guerre allait vers la fin et que les soldats ne tarderaient pas à retourner chez eux.

Alors Lucie, qui avait reçu d'une foule de gens des supplices à transmettre à Notre-Dame, lui dit :

— J'aurais tant de choses à vous demander ! . . .

— *J'en accorderai quelques-unes ; les autres, non.*

Et revenant au point central de son Message.

— *Il faut que les hommes se corrigent, qu'ils demandent pardon de leurs péchés !*

Et prenant un air plus triste, avec une voix suppliante :

— *Qu'ils n'offensent plus Notre-Seigneur qui est déjà trop offensé !*

Ces paroles frappèrent fortement l'esprit des voyants, ils gardèrent un profond souvenir de l'expression de douloureuse tristesse qui avait paru sur le visage de la Dame quand Elle les prononçait.

Ce furent les derniers mots ; ils renfermaient l'essentiel du message de Fátima.

En prenant congé des enfants (ceux-ci étaient persuadés que c'était la dernière apparition), dans un geste déjà connu, Elle écarta les mains qui se reflétèrent sur le soleil, comme si Elle voulait tourner les regards des enfants dans la direction de l'astre du jour devenu tout à coup visible¹.

¹ Dans cette apparition, comme dans les autres, Lucie seule avait parlé ; Jacinte avait entendu les paroles de la Dame et celles de sa cousine ; François n'avait fait que voir.

La « danse » du soleil

Au moment précis où la Dame faisait ce geste, Lucie avait crié à la foule : « Regardez le soleil !¹ »

Alors, l'immense multitude contempla un spectacle stupéfiant, unique, jamais vu... un de ces prodiges célestes qui semblent annoncés par la parole du Sauveur dans la prophétie sur les derniers temps : « *Les puissances célestes seront ébranlées* », les lois astronomiques seront renversées.

Tout d'un coup, la pluie s'est arrêtée et les nuages, opaques depuis le matin, se sont dissipés. Le soleil apparaît au zénith, semblable à un disque d'argent que les yeux peuvent fixer sans être éblouis et, aussitôt, il se met à tourner sur lui-même comme une roue de feu, projetant dans toutes les directions des gerbes de lumière dont la couleur change plusieurs fois. Le firmament, la terre, les arbres, les rochers, le groupe des voyants et la multitude immense apparaissent successivement teintés de jaune, de vert, de rouge, de bleu, de violet...

L'astre du jour s'arrête quelques instants. Puis, il reprend sa danse de lumière d'une manière plus éblouissante encore.

Il s'arrête de nouveau pour recommencer une troisième fois, plus varié, plus coloré, plus brillant encore, ce feu d'artifice si fantastique qu'aucun artificier n'aurait pu en imaginer de semblable.

Comment décrire les impressions de la foule?... Extatique, immobile, retenant sa respiration, ce peuple de soixante-dix mille voyants contemple...

¹ L'intention de Lucie n'était pas d'attirer par ce cri l'attention des personnes présentes sur les phénomènes solaires, mais plutôt sur la nouvelle vision qui commençait à apparaître à côté du soleil aux yeux émerveillés des voyants. De fait, tous les trois ont vu, à ce moment, dans la lumière solaire la Sainte Famille.

Tout à coup, tous ceux qui composent cette multitude, tous sans exception, ont la sensation que *le soleil se détache du firmament et, par bonds en zigzag, se précipite sur eux!*

Un cri formidable sort à la fois de toutes les poitrines ou plutôt des exclamations diverses qui traduisent les dispositions diverses des âmes, mais expriment une unanime terreur :

« Miracle ! Miracle ! », crient les uns... « Je crois en Dieu ! », proclame un autre... « Je vous salue, Marie », disent certains... « Mon Dieu, miséricorde ! », implorent beaucoup... Et bientôt, c'est ce dernier appel qui domine.

Maintenant, tout ce peuple est tombé à genoux dans la boue et récite l'acte de contrition.

Qui décrira l'état d'émotion de toute cette foule ? Un vieillard, jusque-là incroyant, agite ses bras en l'air en criant :

— Vierge sainte !... Vierge bénie !...

Et les larmes inondant son visage, les mains tendues vers le ciel, comme un prophète, le ravissement visible dans tout son être, il crie de toutes ses forces :

— Vierge du Rosaire, sauvez le Portugal !

Et de tous les côtés, sur le plateau, se déroulent des scènes analogues.

La rotation du soleil, avec les intervalles, avait duré dix minutes. Elle fut observée, répétons-le, par tous les présents sans exception : croyants, incroyants, paysans, citadins, hommes de science, journalistes et même pas mal de libres-penseurs. Tous, sans préparatifs d'aucune sorte, sans autre suggestion que l'appel d'une fillette invitant à regarder vers le soleil, perçurent les mêmes phénomènes, avec les mêmes phases, au jour et à l'heure annoncés quelques mois auparavant comme ceux d'un grand prodige.

Plus tard, l'enquête canonique sur le miracle permit de constater que les mouvements du soleil avaient été

aperçus par des personnes qui se trouvaient à cinq kilomètres et plus de la Cova da Iria, ignoraient par conséquent ce qui s'y passait et ne pouvaient en aucune manière être influencées par la suggestion ni victimes d'une hallucination collective ¹.

L'enquête mit aussi en relief un fait fort curieux et qu'attestèrent tous ceux qui furent questionnés à ce sujet. Lorsque la foule fut revenue de sa stupeur et assez consciente pour se rendre compte de ce qui se passait sur la terre, *chacun constata*, avec une stupéfaction nouvelle, *que ses habits tout trempés par la pluie il y a quelques minutes et souvent maculés de boue, étaient maintenant absolument secs* ².

Remarquons enfin que, dans les autres apparitions, les phénomènes atmosphériques observés par l'assistance s'étaient produits pendant l'entretien de la Dame avec les enfants. Cette fois, ils commencèrent seulement, lorsqu'Elle quittait la place ordinaire des visions. C'était donc l'adieu de Marie, non seulement aux enfants eux-mêmes, mais à la Cova da Iria et à toute la foule qui l'emplissait.

Ce sont là les réflexions qu'échangera tout ce peuple et qu'il résumera dans cette phrase mille fois répétée :

— Nous avons vu le « *signe de Dieu* » !

Evidemment, si le Ciel a accumulé ce jour-là tous ces prodiges, c'est pour mieux convaincre les témoins et l'Eglise catholique tout entière de la réalité des apparitions aux enfants et de la crédibilité de leur témoignage, et aussi pour enlever aux parents des voyants et aux sectaires toute possibilité de le mettre en discussion.

Ces miracles inouïs avaient encore pour but, sans doute, de nous montrer l'importance exceptionnelle que

¹ Des isolés ont aperçu le phénomène jusqu'à 30 et 40 kilomètres de Fátima. Voir, à la IV^e partie, p. 242, divers témoignages particulièrement intéressants.

² Il y eut même la guérison d'une femme tuberculeuse qui avait supporté toute l'averse. (Voir IV^e Partie, page 246 ss.)

la Mère de Miséricorde attachait au message qu'Elle venait apporter à la terre par l'intermédiaire des trois petits bergers de Fâtima.

La vision multiforme

La Dame avait annoncé, on s'en souvient, qu'à sa visite dernière, elle se montrerait avec saint Joseph et l'Enfant Jésus. On ne put savoir si la promesse avait été tenue qu'en interrogeant les petits voyants, lorsqu'eut cessé l'émoi formidable causé par les manifestations extraordinaires que nous venons de raconter.

Voici comment Lucie parlait des particularités de cette apparition, laquelle se montra, non à la hauteur du chêne vert, mais dans le ciel, à côté du soleil, pendant la durée du prodige solaire :

« J'ai vu saint Joseph et l'Enfant Jésus à côté de Notre-Dame. Ensuite, j'ai vu Notre-Seigneur qui bénissait la foule. Puis Notre-Dame s'est montrée, vêtue comme Notre-Dame des Sept-Douleurs, mais sans le glaive dans la poitrine. Enfin, je l'ai vue vêtue d'une autre manière ; je ne sais pas comment dire, il me semble que c'était comme Notre-Dame du Mont-Carmel. Elle était habillée de blanc, avec une mante bleue. »

Comme elle, ses cousins avaient vu quelques minutes la sainte Famille, mais non les autres visions.

« L'enfant était dans les bras de saint Joseph. Il était tout petit, un an environ. Tous deux étaient habillés de rouge clair (encarnado). »

La vision multiforme n'avait été accompagnée d'aucune parole.

Après l'éblouissement

Cependant, Lucie, François et Jacinte essaient de se dérober à la curiosité de ces milliers de témoins. C'est en vain.

Chacun veut les voir et prétend leur parler.

Dans la cohue, le senhor Antonio a dû lâcher la main de sa fille, qu'il ne reverra plus que le soir, au moment du repas.

On dirait que cette masse énorme de peuple, comme jamais la montagne n'en a vue, ne sait plus quitter les lieux où elle a ressenti une si puissante émotion. L'on voit, çà et là, des groupes humains qui font cercle autour d'orateurs improvisés. Mais partout on veut posséder quelques instants les voyants, surtout Lucie.

On la réclame à droite et à gauche ; là-bas, dans ce bois ; ici, dans ce pâturage ; plus loin, à ce carrefour... et même sur la petite place de l'église, à Fátima. On la cherche à la Cova, à Aljustrel, dans sa maison, dans le jardin...

Et celui qui réussit à la rejoindre et à la retenir ne sait que lui faire répéter ce qu'elle a dit déjà tant de fois à d'autres. Elle raconte à satiété les mêmes récits, recommence sans cesse les mêmes explications.

Certains auditeurs, en l'entendant décrire la Vision, pleurent d'attendrissement :

— Quelle grande merveille ! Dieu soit loué !

Il en est aussi qui, sans motif, émettent encore des doutes. Il s'en trouve même qui nieraient tout, jusqu'au grandiose miracle qu'ils viennent de voir.

Cependant, il faut repartir et revenir chacun dans son domicile et à ses occupations. Le soir même, les soixante-dix mille « voyants » du signe promis par la Vierge en apportent la nouvelle dans chacune des villes, dans chacun des villages d'où ils sont venus. La grande rumeur, comme une traînée de poudre, se répand dans tout le Portugal, provoquant partout la plus vive curiosité, souvent une explosion de foi et de piété.

Le lendemain, les journaux la confirment dans des articles où le scepticisme affecté du reporter cache mal une profonde émotion ¹.

¹ Voir à la partie documentaire, p. 349, l'article du journal *O Seculo*.

Pendant quelques jours, il n'est pas, dans les boutiques, les salons, les marchés, les places publiques, en tout lieu où deux personnes sont réunies, d'autre sujet de conversation que les événements de Fátima.

L'instinct religieux du peuple portugais, si plein d'amour pour la Vierge sainte, n'attend pas, pour se prononcer, les enquêtes officielles et la décision de l'autorité ecclésiastique. Pour lui, François, Lucie et Jacinte ont reçu la visite de Marie, laquelle, conformément à sa promesse, a prouvé la réalité de sa présence par ce grand prodige que tout le monde a vu.

Et la piété séculaire du Portugal envers Marie reçoit de tout cela un approfondissement, un accroissement, une intensité extraordinaires. Tous les cœurs sentent, pour ainsi dire, la présence de la Reine du Ciel sur le sol et dans l'air du Portugal ; ils touchent du doigt le surnaturel. Que dis-je ? Ils sont comme écrasés sous le poids immense de cette idéale lumière d'En-Haut.

Et bientôt le rayonnement de grâce de Fátima, comme celui de Lourdes, s'étendra aux autres nations et au monde entier.

Des multitudes d'hommes ouvriront les yeux sur l'Au-delà et sur l'Infini, des cœurs innombrables s'éveilleront à l'Amour vrai, à l'Espérance chrétienne, à la Foi totale, parce que la Reine du Ciel a répondu à la prière de trois petits bergers qui disaient leur chapelet à genoux, à l'ombre des chênes verts.

DEUXIÈME PARTIE

LE PÈLERINAGE

CHAPITRE PREMIER

PÉRIODE INORGANIQUE

(1917-1921)

Autour du portique de bois.

Le 13 octobre 1917 restera une journée mémorable dans les fastes du Portugal. Les prodiges de la Cova da Iria eurent sur les esprits une répercussion incalculable. Dès ce jour, ce lieu béni ne cessa d'attirer d'innombrables fidèles désireux de venir prier là où la Vierge s'était montrée.

L'arc rustique et la murette de pierre sèche qui marquaient l'endroit précis des apparitions étaient regardés comme un véritable sanctuaire ; des groupes de pèlerins, sans nulle organisation pour diriger leurs flots, y affluaient de tous les côtés.

Les jours ouvrables, ils y venaient isolément ou en petits groupes ; les dimanches et fêtes, le nombre augmentait et, le 13 de chaque mois, surtout de mai à octobre, on pouvait les compter par milliers et même par dizaines de mille.

Rien ni personne ne les poussait. La Vision elle-même n'avait pas demandé, comme Marie l'avait fait à Lourdes, qu'on vienne là « en procession ». Et cependant, la progression du nombre de pèlerins fut bien plus rapide à la Cova da Iria qu'elle ne l'avait été à la Grotte de Massabielle. Ils venaient là spontanément, attirés par l'espoir de participer aux grâces que la

Vierge du Rosaire répandait à pleines mains, ou bien mus par la reconnaissance pour quelque faveur obtenue et souvent par simple dévotion envers Marie.

Constamment, on y récitait le Rosaire et on y chantait des cantiques.

La Dame avait promis à Lucie de guérir certains malades. Elle devait tenir magnifiquement sa parole. Il est absolument impossible de rapporter toutes les faveurs de ce genre que les pèlerins se racontaient les uns aux autres, entre deux chapelets, parmi les chênes verts. Disons seulement de quelle manière l'un d'entre eux fit connaître sa propre guérison.

C'était le 13 octobre 1919. Autour de la modeste chapelle récemment construite, priaient, avec un édifiant recueillement, plus de six cents personnes, pendant que de nombreux groupes de pèlerins, semés çà et là sur la montagne, se reposaient sous les arbres ou prenaient leur repas. Soudain, à une cinquantaine de mètres de la chapelle, une énorme fusée fend l'air et éclate avec un bruit semblable à un coup de canon de gros calibre. Après celle-ci, en éclate une autre, puis une troisième, une quatrième, jusqu'à la vingt et unième : une salve en règle.

« Autour de moi, raconte le Dr Formigão, quelques dévots montrent leur déplaisir pour cette profanation du lieu des apparitions, laquelle est d'autant plus regrettable qu'elle contraste davantage avec le silence et le recueillement de la foule. Alors on entend des plaintes contre le désintéressement total du clergé au sujet de tout ce qui se passe là. Sous sa surveillance, de tels faits n'auraient pas lieu. Je me dirige, un calepin et un crayon en mains, vers l'homme aux fusées et lui dis : « Ayez l'obligeance de me donner votre nom. » Surpris, il pâlit, se met sur ses gardes et répond sèchement : « Si vous êtes l'autorité et venez m'arrêter parce que j'ai tiré des fusées sans permission, faites votre devoir : j'ai accompli un vœu et

« peu m'importe de payer la contravention ou même d'être emprisonné. Je suis prêt à tout. »

« Je le tranquillisai, en l'assurant que je voulais seulement savoir si cette salve de vingt et un coups était précisément l'accomplissement d'une promesse. Alors le brave homme s'anime, son visage s'illumine et, plein d'enthousiasme, il me raconte dans un langage simple, mais vraiment éloquent, son émouvante histoire.

« Il était artificier de métier et avait son atelier dans une banlieue de Porto-de-Mós. Au mois de juin dernier, il avait été frappé d'une grave maladie gastro-intestinale. Les efforts de deux habiles médecins n'avaient pu vaincre le mal. Ayant perdu tout espoir humain et atterré à la pensée de laisser ses enfants dans la misère, il s'était tourné avec foi vers la Consolatrice des affligés, faisant vœu d'aller à Fátima, au lieu des apparitions, pour y faire exploser une salve de vingt et une « fusées-mortier » préparées à cette fin. Le vœu formulé, il avait aussitôt commencé à se trouver mieux et, en peu de temps, s'était trouvé complètement rétabli. Il était venu maintenant avec sa famille remercier la Vierge et accomplir son vœu. »

Les miracles les plus précieux se sont accomplis alors au fond de nombreuses âmes qui passaient, grâce à Marie, subitement parfois, de l'indifférence ou même de l'hostilité à la ferveur. C'était, dans tout le Portugal, comme une Pentecôte nouvelle, une résurrection des âmes. La dévotion au saint Rosaire prenait un développement considérable et cela sans nulle intervention du clergé auquel les prescriptions de l'autorité religieuse interdisaient de s'occuper publiquement de Fátima.

Les persécuteurs de la foi n'osaient plus poursuivre leurs desseins. On entendait souvent parler de conversions éclatantes obtenues par l'invocation de Notre-Dame de Fátima. On racontait parfois la mort tragi-

que de quelques esprits forts qui, niant l'évidence, avaient pris occasion de ces événements pour blasphémer la Sainte Vierge.

Marie savait aussi se venger de manière plus miséricordieuse. Un jour, un jeune homme d'assez bonne famille, mais aux idées subversives, se dirigeait vers Fátima en compagnie de deux de ses sœurs. Durant le voyage, l'une d'elles remarqua que son frère portait sur lui un engin explosif. Ayant trop de raisons de suspecter les intentions du jeune homme contre le petit oratoire dont nous allons parler, la jeune fille réussit à lui enlever la bombe à son insu et à la remplacer dans la poche par un chapelet.

Ils sont à la Cova da Iria, mélangés à la foule des visiteurs. La sœur épie avec anxiété le moindre geste de son frère, lorsque tout à coup, elle le voit tomber à genoux, pleurant à chaudes larmes et en proie à une émotion intense.

La grâce avait, par l'intercession de Marie, frappé, une fois de plus, un coup irrésistible.

Dans sa dernière apparition, la Vierge avait exprimé aux enfants le désir qu'il lui fût élevé une petite chapelle (capelinha) à la Cova. Cependant, ni le curé de Fátima ni aucun membre du clergé, encore moins le Patriarcat de Lisbonne, dont dépendait alors Fátima, ne paraissaient se soucier d'obéir à cet ordre du Ciel. Devant cette carence, les pèlerins se mirent eux-mêmes à l'ouvrage au cours du printemps 1919 (inauguration le 28 avril).

La petite chapelle sortit de terre, mais ce ne fut qu'un très modeste édifice de quelques mètres carrés à peine, précédé d'une courette encore plus exiguë. Qu'était-ce pour contenir les foules qui venaient prier là en avalanches irrésistibles et toujours grossissantes ? Car la ferveur des Portugais envers la Vierge apparue à Fátima ne cessait de grandir.

L'opposition sectaire

Parmi les diverses causes qui ont contribué à donner au développement de cette dévotion l'allure d'un torrent impétueux, il serait injuste d'oublier la guerre déchaînée par l'Enfer contre la « superstition » nouvelle, guerre qui, par réaction spontanée de la foi populaire, obtint le résultat contraire à celui qu'elle cherchait.

Les forces sectaires du pays ne se bornèrent pas à lancer et à colporter, surtout par le moyen de la presse, des calomnies et des railleries : elles recoururent aussi à des violences inqualifiables, auxquelles s'associait l'autorité publique, totalement esclave de la secte.

Nous avons vu comment le sous-préfet d'Ourém essaya d'empêcher l'apparition du 13 août et nous dirons la cruelle épreuve qu'il infligea aux petits voyants¹.

Le dimanche suivant, le jour même de l'apparition aux Valinhos, se tenait, précisément à Fátima, un *Congrès de propagande et de protestation contre les manœuvres cléricales*. La libre pensée l'avait organisé avec le concours des autorités. Grâce à la prudence du curé de Fátima et au bon esprit de ses paroissiens, cette manifestation tourna à la honte complète des organisateurs et des rares congressistes.

Un mois plus tard, la secte provoqua un autre pénible incident. Sachant que les autorités laisseraient faire, encouragés peut-être par le gouverneur du district de Santarem, une bande de polissons de cette ville vinrent une nuit (23-24 octobre) avec une automobile, pour enlever les *ex-voto* et les objets divers que la piété populaire avait déposés sur le lieu des apparitions. Ils renversèrent le portique, enlevèrent divers objets et

¹ Voir III^e partie, p. 166 ss.

voulurent même couper le chêne vert et l'emporter en le traînant derrière leur auto. Les malheureux, s'étant trompés, arrachèrent et emportèrent un arbre voisin, au lieu du véritable qui n'était plus d'ailleurs qu'une souche presque au ras du sol.

Arrivés à Santarem, ils organisèrent une procession nocturne, assaisonnée de chants obscènes et entremêlée de discours pleins de blasphèmes, en promenant dans les rues les objets dérobés à la Cova da Iria. Les participants de cette manifestation carnavalesque étaient au nombre d'une centaine. Nul n'osa protester contre ces plaisanteries grossières et sacrilèges, car chacun savait que, derrière ces bandes impies, se tenaient les autorités officielles du district, heureuses de voir « ces hommes libres juguler à la naissance cette combinaison si bien arrangée pour réveiller la foi ».

Ces autorités elles-mêmes osèrent intervenir directement. Elles auraient voulu exiger du clergé, comme des magistrats locaux, l'interdiction de tout rassemblement à la Cova da Iria. Certains prêtres de la région eurent, à ce sujet, des ennuis avec l'Administration.

Le mouvement vers la Cova da Iria ne faisait que s'accroître ; à partir de 1920, le Gouvernement central lui-même va s'occuper d'y mettre obstacle.

L'épisode le plus notable, tant à cause de l'importance des forces mises en action qu'à cause du fiasco subi, fut celui du 13 mai 1920. Il y eut un premier acte, joué par le maire de Torres-Novas. Un jeune homme de cette ville, récemment converti, avait fait faire une statue de la Sainte Vierge selon les indications exactes des voyants pour la placer dans la petite chapelle de la Cova da Iria. L'arrivée de la statue dans la ville au commencement de mai excita un grand enthousiasme parmi les fidèles ; on accourut en foule pour l'admirer. L'alarme et l'émotion des Jacobins ne furent pas moindres. Ils firent appel au maire qui intima au donateur l'ordre de garder la statue et de ne pas la porter à Fátima. Pour être sûr d'être obéi, le maire fit entourer la

maison de gendarmes. Mais la statue en sortit tout de même ; elle traversa en paix les cordons de troupes dans un char à bœufs, cachée sous des outils et du matériel agricole. Elle entra triomphalement dans la « Cova da Iria » et c'est elle qui reçoit encore aujourd'hui les supplications et la vénération de millions de pèlerins.

Le Gouvernement central fut le protagoniste du deuxième acte : il avait donné aux maires des communes limitrophes de Fátima l'ordre formel d'arrêter tous les véhicules qui s'y rendraient. Au lever du jour, le 13, il fit placer de forts escadrons de cavalerie et des troupes d'infanterie de la Garde républicaine autour de la Cova da Iria, pour en interdire l'accès. Mais la sainte obstination des pèlerins triomphait de tout. Leurs véhicules arrêtés, ils allaient à pied, forçaient les cordons des soldats qui, pour la plupart braves gens du pays, se déclaraient vite et volontiers vaincus. Et même, à la fin, bon nombre demandèrent aux officiers, et en obtinrent, la permission d'aller prier devant le petit oratoire.

Un des officiers exprimait ainsi avec sincérité ses propres sentiments à l'historien de Fátima, Dr Formigão : « Si vous saviez combien il me déplait d'être ici !... Je fais ce qu'on me commande, mais croyez bien que tout cela me révolte. Je suis croyant et je ne comprends pas quel avantage il peut y avoir à empêcher ces pauvres gens d'aller prier là-bas. Ça me fait pleurer... » Et il ajoutait, les larmes aux yeux : « J'ai une sœur à qui la Dame de Fátima a sauvé la vie. »

Ce jour-là, des milliers et des milliers de pèlerins arrivèrent jusqu'à la Cova. Ils en repartirent plus résolus à multiplier la propagande et leurs protestations contre le sectarisme officiel.

Celui-ci ne désarmait pas. Ses suppôts firent sauter à la dynamite la pauvre *capelinha*, dans la nuit du 6 mars 1922. Elle n'avait vécu que trois ans ! Circonstance remarquable, que le peuple a regardée comme

un prodige du Ciel : des cinq bombes posées, une seule n'a pas éclaté, précisément celle qui avait été mise à la racine de l'arbuste sur lequel la Vierge s'était montrée.

Cet attentat souleva une vague d'indignation. Il fut vivement réprouvé même par la presse. De toutes parts et jusque dans le Parlement, s'élevèrent des protestations: Bien que le Ministère eût menacé de sévir encore plus, des pèlerinages de réparation furent aussitôt organisés. Huit jours après, le 13 du même mois, à la suite d'une exhortation du curé de Fátima ¹, une procession réparatrice d'environ dix mille personnes se rendit de l'église paroissiale jusqu'aux ruines de la chapelle pour y faire amende honorable.

Mais cela ne suffisait pas. Il fallait une réparation nationale ; on la prépara pour le 13 mai suivant, cinquième anniversaire de la première apparition. Le gouverneur du district (préfet de Santarem), voulant à tout prix empêcher ce qu'il appelait « une revue de toutes les forces réactionnaires du pays », interdit tout rassemblement. Mais son subordonné, le nouvel administrateur d'Ourém ², mieux inspiré, jugea plus raisonnable de ne pas exécuter les ordres du préfet trop zélé, lequel fut d'ailleurs désavoué par le chef du Gouvernement.

On évalua à soixante mille au moins le nombre des pèlerins. Il en était venu de toutes les provinces et ils représentaient toutes les classes sociales et toutes les professions. On n'avait pas vu une telle foule à la Cova da Iria depuis le « Signe de Dieu ».

¹ L'abbé Agostinho Marquês Ferreira, successeur de son cousin Manuel. En 1922, il y avait déjà un évêque à Leiria et la Cova da Iria était devenue sa propriété.

² M. Arthur d'Oliveira Santos, dit le Ferblantier, avait été destitué par le gouvernement de Sidonio Pais (décembre 1917), et avait fondé un *Centro* (une cellule) de Carbonari. Quelques mois après, en fabriquant des bombes, il fut blessé par une explosion accidentelle (Tomar, 1918).

La vue des ruines du petit oratoire, élevé sur la demande de la Sainte Vierge, accrut encore la ferveur de tout ce peuple et fit affluer les offrandes au point qu'on envisagea la construction d'une autre chapelle dès que l'autorité ecclésiastique y aurait donné son consentement.

Décidément, toutes les hostilités et toutes les violences tournaient à la plus grande gloire de Fátima. Les calomnies répandues par la presse n'obtenaient pas de meilleur succès. Au contraire, elles se transformaient en publicité pour les merveilles qui s'y étaient accomplies et s'y accomplissaient tous les jours.

Il ne resta plus bientôt aux incrédules que l'argument de la disparition des voyants, car deux, François et Jacinte, étaient déjà « au Ciel ». Mais ils n'avaient pas disparu de façon mystérieuse et louche. On avait eu le temps de les voir, de les interroger, d'apprécier leur sincérité qu'il était impossible de mettre en doute.

Nul des trois petits bergers, d'ailleurs, n'a vu de ses yeux de chair la grande splendeur de Fátima. Lucie elle-même doit bientôt quitter Aljustrel pour aller vivre loin des regards du monde, « pour Dieu seul ».

CHAPITRE II

UN PASTEUR PROVIDENTIEL

Enfin, un évêque !...

Celui qui devait être, dans le plan divin, le premier artisan de cette grandeur, c'est le nouvel évêque de Leiria, S. Exc. Mgr José Alves Correia da Silva.

Le diocèse de Leiria était juridiquement rétabli depuis deux ans et, sans doute, Rome avait-elle pris cette mesure pour que le mouvement de piété mariale, né des visions de Fátima, ait le plus tôt possible un guide autorisé et facilement renseigné.

Le chef du diocèse fut désigné en 1920 seulement¹. Né en 1872, le nouveau prélat avait quarante-huit ans. Précédemment professeur de théologie au Séminaire de Porto, il s'était dévoué à la presse catholique et à l'action sociale chrétienne.

On a pu dire que Notre-Dame de Fátima ne pouvait mieux choisir celui qui devait être l'exécuteur de ses desseins et l'apôtre de ses gloires. Déjà, Mgr José da Silva était un grand dévot de la Très Sainte Vierge. N'était-il pas venu dix fois en pèlerinage à Lourdes ? Et depuis son élévation à l'épiscopat, on l'y a revu cinq fois.

¹ Nommé le 15 mai ; sacré le 25 juillet ; intronisé le 5 août. Le distingué prélat, vingt et un ans après, administre encore son diocèse à la grande joie de son peuple qui l'aime et le vénère. Le Dr Formigão (Fátima, *Paraíso na terra*, p. 16) nous apprend que Mgr José da Silva avait été « l'un des plus persécutés au temps de la révolution, puisque, en plus d'un long emprisonnement, il avait souffert diverses vexations ».

Intronisé le 5 août, il se hâtait, dix jours après, pour la fête de l'Assomption, de consacrer solennellement son diocèse à la Reine du Ciel.

La tâche qui s'offrait à lui était des plus délicates : reconstituer dans son administration et ses principaux organismes un diocèse supprimé depuis près de quarante ans ! Que de tracas et de soucis ! Sans compter les ruines accumulées par la persécution officielle.

Un seul endroit lui donnait, en apparence, un spectacle consolant : c'était la Cova da Iria où se déroulaient de si touchantes manifestations de foi et de piété. Dès que son élection avait été connue, un de ses collègues dans l'épiscopat l'avait félicité de posséder dans son diocèse le « nouveau Lourdes portugais ». Ces félicitations ne lui avaient causé nul plaisir, car il y avait là, pour lui, un gros problème de plus à résoudre, une source nouvelle de préoccupations.

Ce qui avait été fait pour étudier régulièrement l'origine et la légitimité du culte de Notre-Dame de Fátima se réduisait à peu de chose et ce mouvement échappait totalement à l'influence ecclésiastique.

En 1917, le diocèse de Leiria n'existant plus, Fátima dépendait du diocèse de Lisbonne. Le cardinal-patriarche, dom Antonio Mendes Belo, ayant eu connaissance des premières apparitions, avait défendu à son clergé de s'occuper de ces événements de quelque manière que ce fût. Cet ordre fut obéi à la lettre, au point que le zélé curé de Fátima et les prêtres des environs furent mal jugés par les fidèles et accusés de connivence avec les ennemis de la religion.

Cependant, la persécution gouvernementale obligeait le cardinal à quitter son diocèse. Mgr Jean Lima Vidal, archevêque titulaire de Mytilène, vicaire général de Lisbonne, était nommé administrateur du patriarcat.

C'est à lui que l'abbé Manuel Marquès Ferreira, curé de Fátima, avait adressé, le 15 octobre 1917, deux jours après la dernière apparition, une supplique en

vue d'un examen des faits dont il donnait un premier aperçu. Il en avait reçu, le 3 novembre, l'ordre de procéder lui-même à une enquête consciencieuse sur les visions et les prodiges que l'on racontait.

L'abbé Ferreira s'était mis à l'œuvre immédiatement. Il y avait tant de témoins à questionner, tant de faits à examiner que l'enquête dura un an. Nous ne savons pourquoi son rapport, signé à la date du 6 août 1918, fut remis au Patriarcat seulement le 28 avril 1919.

Bientôt, M. l'abbé Manuel Marquès Ferreira, découragé par les ennuis que lui causaient tous ces événements, avait quitté Fátima où il était depuis 1913¹. Il avait été remplacé par un de ses cousins, M. l'abbé Agostinho (Augustin) Marquès Ferreira.

Entre temps, le diocèse de Leiria avait été juridiquement rétabli (17 janvier 1918), mais le siège ne devait être pourvu que deux ans plus tard.

Quelques semaines après son intronisation, Mgr José da Silva reçut la visite d'un délégué du Patriarcat de Lisbonne, qui venait lui remettre le dossier de Fátima dont la responsabilité lui incombait désormais.

Bientôt, comme il fallait s'y attendre, le nouvel évêque fut sollicité en sens très divers au sujet des événements de la Cova da Iria. Parmi les témoignages les plus autorisés qu'il reçut, citons celui de l'archiprêtre de l'arrondissement d'Ourém, prêtre remarquable par sa bonté, sa prudence et sa piété².

« Je suis bien placé, déclara-t-il à son nouvel évêque, pour être au courant de tout ce qui s'est passé à la Cova da Iria. Personnellement, dans toutes ces merveilles, je reconnais le doigt de Dieu. Et loin de m'opposer à la propagande en faveur de Fátima, je la permets

¹ M. l'abbé Manuel Marquès Ferreira est actuellement curé de St-Simon de Litem.

² Pour ce qui concerne l'attitude de ce bon prêtre envers les petits voyants d'Aljustrel, voir plus loin, III^e partie, p. 180.

bien volontiers, tout en maintenant saufs les droits du magistère ecclésiastique quant à l'appréciation du caractère surnaturel des faits. »

Mgr José da Silva, prudent et sage, lit ou écoute tous les rapports, favorables, neutres ou hostiles ; mais il réserve son jugement, voulant se rendre compte de tout par lui-même. Comment, cependant, ne serait-il pas frappé par la nécessité de prendre position ? Le fait de Fátima n'est pas une bagatelle. Ce sont des millions de fidèles qui croient à la réalité des apparitions et qui souhaitent que l'Eglise prenne la direction du culte de la Vierge à la Cova da Iria. Tous les 13 de chaque mois, des dizaines de milliers y viennent prier avec ferveur et jamais on n'y a constaté nul désordre, malgré l'absence de toute organisation policière ou même ecclésiastique.

Bien plus, de tous côtés, on signale des guérisons surprenantes attribuées à l'intercession de Notre-Dame de Fátima. Le peuple catholique est à peu près unanime à réclamer une déclaration officielle de l'autorité religieuse.

L'évêque se doit aussi de faire cesser les dissentiments qui divisent le clergé au sujet des apparitions. Si plusieurs se sont montrés favorables au caractère surnaturel de ces événements, si certains se sont délibérément mêlés, à titre privé, à la foule des pèlerins pour prier avec eux, la plupart en sont encore à l'attitude de prudente expectative prescrite dès les débuts à son clergé par le cardinal-patriarche de Lisbonne¹.

Quelques-uns même seraient prêts à se joindre aux adversaires de la nouvelle « superstition », en vue, disent-ils, de sauvegarder le prestige de la religion compromis dans cette affaire, qu'ils se sont gardés, d'ailleurs, d'examiner attentivement et objectivement.

¹ Plus tard, rentré dans son diocèse, le cardinal-patriarche Mendes Belo montra une grande dévotion à Notre-Dame de Fátima. Il mourut (1929) sans avoir pu réaliser le désir d'aller en pèlerinage à la Cova da Iria, désir publiquement manifesté.

Le nouveau chef du diocèse voudrait faire cesser ces hésitations et ces discussions en montrant à tous où se trouve la vérité. Son amour confiant pour la Reine du Ciel ne lui interdit pas l'hypothèse que Marie a pu choisir un humble coin de son petit diocèse pour venir rappeler aux hommes les voies du salut. Et pourquoi n'aurait-Elle pas pris comme messagers de petits bergers innocents et pieux ainsi qu'Elle l'a fait ailleurs ?

Voilà pourquoi Mgr José da Silva, aussitôt installé sur son siège, se préoccupe d'étudier et de faire examiner avec soin les visions qui sont à la base de ce culte nouveau ainsi que les miracles que l'opinion du vulgaire y rattache.

Plusieurs fois, il interroge Lucie, la seule survivante des trois pastoureaux. Les réponses de l'enfant lui paraissent simples et sincères et il n'y découvre rien que de conforme aux vérités de la foi et aux règles de la morale.

Bientôt, conquis par l'évidence lumineuse du surnaturel et, sans se prononcer sur le fonds avant enquête officielle, il décide de prendre lui-même la direction du culte qui a spontanément commencé à la Cova. Pourrait-on, d'ailleurs, le laisser dans cet état d'inorganisation sans courir le risque de le voir dévier en superstition demi-schismatique ?

La source miraculeuse

Dès 1921, Mgr José da Silva achète le terrain des apparitions sur une étendue de 12 hectares et demi, deux fois la superficie de la place St-Pierre à Rome. Aussitôt, il en commence l'aménagement, sous la direction technique des architectes Cristino et Corrodi.

Après la construction d'une enceinte comportant des ouvertures monumentales, on projette de construire une chapelle pour les Messes, un hôpital pour les malades et enfin une grande basilique.

Jusque-là, les pèlerins entendaient la Messe et recevaient les Sacrements à l'église paroissiale, d'où ils allaient en procession jusqu'à la *capelinha*. Le 13 octobre de la même année, pour la première fois, le bon prélat autorisa la célébration d'une Messe à la *Cova da Iria*. Elle fut dite en plein air, devant la petite chapelle du lieu des apparitions.

La Reine du Rosaire attendait, semble-t-il, ce geste épiscopal en faveur de son culte à Fátima pour y répondre par une nouvelle preuve de complaisance. Quelques jours après la célébration de la Première Messe à la Cova, Mgr José da Silva fit creuser une citerne pour y recueillir les eaux pluviales, à l'endroit le plus bas de la « cuvette », là-même où se tenaient les enfants lors de la première apparition.

Par cette mesure, le prélat entendait seulement économiser le transport d'eau nécessaire pour les chantiers et aussi pourvoir aux besoins des pèlerins. Le plateau de Fátima étant particulièrement aride, l'eau y était une rareté précieuse ; il fallait aller la chercher très loin ¹.

A peine les ouvriers, pour creuser la citerne, eurent-ils donné les premiers coups de pioche, à leur grande stupéfaction, l'eau commença à sourdre en petits filets. Bientôt ces filets, se réunissant, formèrent une source appréciable, de sorte que le bassin en construction se remplit non d'eau de pluie, mais d'une limpide et abondante eau de source, jaillie à l'endroit même et largement suffisante pour tous les besoins des pèlerins comme des architectes (novembre 1921).

Ouvriers et paysans, tout le monde, dans le pays, sait que là il n'y a jamais eu d'eau. Très calcaire, le terrain est absolument inapte à retenir la moindre

¹ En temps de sécheresse, les gens de Fátima doivent aller chercher l'eau aux villages plus bas. Il arrive parfois que, les gens de ces villages défendant leur eau, qu'il surgisse des rixes. Il y a dans la paroisse une seule source, *Fonte Nova*, dans un ravin profond, en dessous et loin du bourg.

humidité. Aussi le peuple fut-il convaincu que le jaillissement de la source était « un miracle de Notre-Dame... ou de Monseigneur l'Evêque ».

Aussitôt, à l'usage de cette eau, l'on attribua des miracles comme à celle de la Grotte de Lourdes, de sorte que les gens du pays furent confirmés dans leur conviction qu'elle avait une origine surnaturelle.

Plus tard, le pèlerinage grandissant, Marie, « fontaine scellée, *font signatus* », devait pourvoir de même manière aux nouveaux besoins.

En 1927, à cinq ou six mètres de la première, la pioche des terrassiers fit jaillir une deuxième source plus abondante encore.

Ces eaux, captées dans un grand réservoir (qui sert de base à un monument du Sacré-Cœur), s'en écoulent par deux séries de quinze robinets à deux niveaux différents.

Quelle maternelle délicatesse de la part de la Reine du Ciel ! Comment, sans cette eau, aurait-on pu rassembler à Fátima ces imposantes masses d'un demi-million de pèlerins ? N'oublions pas que ces pèlerinages ont lieu surtout pendant les mois d'été !

Marie n'a-t-Elle pas voulu, par le gracieux symbole de la source, donner à ses fidèles un gage des incessantes faveurs qu'Elle se proposait de déverser surabondamment sur les âmes en ces lieux qu'Elle a favorisés de sa présence visible ?

Ouverture du procès canonique

Mgr José da Silva ne se laissait pas absorber par l'aménagement matériel du terrain pour le pèlerinage ; il voulait surtout donner à celui-ci un fondement doctrinal et canonique.

Le 3 mai 1922, en la fête de l'Invention de la sainte Croix, il publia une « Provision » ou Ordonnance, qui prescrivait un procès canonique, ou enquête officielle de l'Eglise, sur les événements de Fátima. A cet effet,

il nommait une Commission de sept membres, hommes de science ou de vertu, qui devaient les examiner sous toutes leurs faces ¹.

Ce sont MM. Jean Quaresma, vicaire général ; Faustino Jacinto Ferreira, prieur d'Olival, archiprêtre du district d'Ourém ; Manuel Marquês dos Santos, professeur au Séminaire ; Joachim Coelho Pereira, prieur de Batalha ; Manuel Nunes Formigão, professeur au Séminaire patriarcal de Santarem ; Joachim Ferreira Gonçalves das Neves, curé de Santa-Catarina-da-Serra ; Augustin Marquês Ferreira, curé de Fátima. La Commission pouvait s'adjoindre des experts ecclésiastiques ou laïques.

Tous les fidèles du diocèse étaient obligés (et ceux des autres diocèses invités) à rendre compte à cette Commission de tout ce qu'ils savaient, soit en faveur, soit contre les apparitions et les autres faits extraordinaires.

Les travaux de cette Commission furent conduits avec une conscience scrupuleuse, mais avec moins de rapidité. Ils devaient durer sept années, bien longues pour les dévots de Fátima.

C'est seulement le 14 avril 1929 que la Commission d'enquête tiendra la dernière session pour arrêter le texte définitif des trente et un chapitres du long rapport qui devait être soumis à l'autorité diocésaine.

Mgr Correia da Silva prendra encore six mois pour examiner lui-même à fond les pièces et préparer sa décision, laquelle sera promulguée seulement le 13 octobre 1930, treize ans après la dernière des six apparitions.

¹ Voir en partie documentaire, p. 356, le texte de ce document.

CHAPITRE III

LE SANCTUAIRE SE CONSTRUIT LE PÈLERINAGE S'ORGANISE

Les premiers pèlerinages

Le peuple chrétien du Portugal, nous l'avons vu, n'avait pas attendu si longtemps pour manifester son amour et sa confiance envers la Dame de la Cova.

Et cependant, pendant longtemps, il n'y eut, pour les réunir, d'autre sanctuaire que l'église paroissiale à plus de 2 kilomètres de la Cova da Iria. Evidemment, beaucoup se contentaient de prier auprès de la *capelinha* quand elle fut reconstruite. N'allaient guère jusqu'à l'église que ceux qui désiraient faire la sainte Communion.

Lorsque Monseigneur l'Evêque, à la grande joie de tout le peuple portugais, eut autorisé les prêtres à présider la prière et à célébrer la Messe sur le lieu des apparitions (octobre 1921), les cérémonies se firent en plein air, avec des installations de fortune.

Peu à peu, dans l'ancien terrain des Santos, se dessinaient des avenues et des esplanades. Des murs s'élevaient çà et là. Le premier édifice qui fut terminé, c'est la « Chapelle des Messes », dont l'utilité principale fut de permettre aux prêtres pèlerins, maintenant nombreux en ces lieux, de célébrer le saint Sacrifice, en attendant que soit construite la grande basilique projetée. Elle abrita aussi les confessionnaux à l'usage des pèlerins.

Alors le sanctuaire de Fátima fut érigé en « chapellenie », dont le premier aumônier fut le R. Manuel de Sousa, précédemment curé de Ceissa.

Peu à peu, l'on vit des groupes organisés, paroisses conduites par leurs pasteurs, groupements divers dirigés par leurs aumôniers.

Et c'est vraiment miracle que, jusque-là, la dévotion à Notre-Dame de Fátima ait mis tant de peuple en mouvement et ait grandi sans cesse pendant quatre ans, sans nulle direction, sans autre guide que Marie la Mère tant aimée, et qu'elle n'ait donné lieu à aucun désordre, à aucun abus notable, à aucune superstition¹.

La « Voz da Fátima »

Le 13 octobre 1922, paraissait le premier numéro de la « Voz da Fátima » (*Voix de Fátima*), organe mensuel des pèlerinages, publié avec l'approbation et sous la surveillance de l'autorité diocésaine. Cette date marque un grand progrès dans la diffusion de la bonne nouvelle de Fátima.

Dans le dessein de Monseigneur l'Evêque, ce bulletin devait servir à répandre la dévotion à Notre-Dame du Rosaire et à consigner les nouvelles relatives aux pèlerinages, aux guérisons, aux grâces extraordinaires et, aussi, rétrospectivement, raconter les événements merveilleux de 1917.

¹ Le directeur en fut celui-là même qui remplissait les fonctions de promoteur de la foi dans la Commission canonique d'enquête, le D^r Marquês dos Santos, professeur au Séminaire de Leiria. Le rédacteur principal en fut (et est encore) le D^r Nunes Formigão, professeur de théologie au Séminaire de Santarem,

¹ Cependant, Monseigneur l'Evêque dut réagir contre certaines facilités qui s'introduisaient peu à peu dans l'enceinte du sanctuaire, comme la vente du vin aux pèlerins, les explosions de pétards et de feux d'artifice dont l'usage, au Portugal, est inséparable de toute fête populaire, etc.

chanoine de Lisbonne, qui a publié de nombreuses études sur Fátima.

La « Voz da Fátima » devint aussi, par la suite, l'organe de publicité pour les nombreux règlements épiscopaux relatifs au sanctuaire¹.

Le premier numéro de ce bulletin fut tiré à 3 000 exemplaires; bientôt, il atteignit les 50 000. Le numéro de mai 1929 arriva aux 100 000. A la fin de 1934, on tirait à 214 000 exemplaires. En 1935, il en fut imprimé 323 000 et, en décembre 1937, 380 000. Depuis lors, ce chiffre se maintient, suivant les mois, entre 320 000 et 390 000 exemplaires.

Pour une population de sept millions d'habitants, un tel tirage représente un exemplaire pour trois ou quatre familles. Il correspond à un tirage de deux millions et demi pour une publication française, chiffre qui n'a jamais été atteint chez nous par aucun organe de presse.

Les « Servites » de Notre-Dame de Fátima

Pendant que croissait le nombre des pèlerins, grandissait aussi parmi eux celui des malades qui venaient chercher auprès de Marie consolation et soulagement.

D'abord, la charité individuelle s'ingénia pour leur faciliter les exercices du pèlerinage. Mais là surtout, le besoin d'une organisation régulière se faisait sentir.

La construction d'un bel hôpital fut l'une des premières entreprises. Des brancardiers et infirmiers volontaires se groupèrent dans une première Association qui fut canoniquement érigée en Confrérie, dès le 14 juin 1924. Une autre Association, réservée aux dames et aux jeunes filles, fut approuvée, le 6 mai 1926.

Plus tard, les deux Associations se fondirent en une seule, sous le titre de *Pieuse Union des Servites de*

¹ Voir quelques-uns de ces règlements en appendice, p. 362.

Notre-Dame de Fátima. Elle comprend quatre sections différentes :

1^o Le groupe des *prêtres* qui s'occupent de l'aumônerie des malades, mais aussi des autres pèlerins spécialement pour les confessions ;

2^o Le groupe des *médecins* qui rendent bénévolement leurs services aux malades ;

3^o Le groupe des *servites* de Notre-Dame proprement dits, ou brancardiers, qui assurent à la fois le transport des malades et le service d'ordre dans le sanctuaire ;

4^o Le groupe des *servantes* de Notre-Dame (femmes « servites ») qui remplissent les offices d'infirmières et collaborent à l'organisation des multiples services du pèlerinage.

Les uns et les autres donnent leur temps et leurs fatigues gratuitement, par amour pour la Vierge Très Sainte. Tout le monde rend hommage à l'abnégation et au dévouement avec lesquels ils s'acquittent de leurs charitables fonctions. On a pu dire que, même s'il n'y avait pas à Fátima autre chose que cette pure charité envers les malades, il y aurait un motif plus que suffisant de dire : « En vérité, le doigt de Dieu est là ! »

Le 11 mars 1931, le Saint-Siège devait approuver la *pieuse union* et lui accorder de nombreuses indulgences.

Le Chemin de Croix

Depuis dix ans, les foules accouraient à la Cova da Iria. L'évêché de Leiria avait acheté le terrain, commencé les constructions, approuvé l'Union des Servites, un *Manuel du Pèlerin* avait même paru (1926) avec les approbations nécessaires¹, et cependant on n'avait pas encore vu Mgr José Alves Correia da Silva accomplir publiquement un acte officiel quelconque à Fátima.

¹ Le premier tirage fut de 10 000 exemplaires ; trois autres éditions suivirent coup sur coup. On est à la sixième édition.

Ce geste tant attendu par les innombrables dévots de la Vierge, le bon et pieux évêque voulut le faire à l'occasion de l'inauguration du Chemin de Croix qui longe la principale voie d'accès au sanctuaire.

La première station se trouve à un carrefour de routes, au village de Reguengo do Fétal, à 13 kilomètres de la Cova. Les autres se suivent à un kilomètre de distance, la quatorzième marque l'entrée principale de l'esplanade du Sanctuaire. Chacune est constituée par une grande croix de pierre.

Ces croix ont été plantées là aux frais et sur l'initiative des paroisses limitrophes de la route. Elles ont voulu rendre ainsi plus pieux le pèlerinage pour ceux qui le font à pied (et c'est un très grand nombre, du moins à partir du carrefour de Reguengo).

L'inauguration eut lieu le 8 juin 1927. Elle fut présidée par Monseigneur l'Evêque lui-même.

Une grande foule était accourue pour y assister. Le cortège, formé dès huit heures du matin devant la première croix, s'arrêta à chaque station, où Mgr José da Silva prêchait lui-même la petite allocution d'usage.

On arriva au Sanctuaire vers 2 heures de l'après-midi. L'Evêque y célébra la Messe et, malgré l'heure tardive, quatre cents communions y furent distribuées.

Les organisations de piété

La dévotion à Notre-Dame de Fátima s'exprimait plus que par la visite à la Cova da Iria. Les pèlerins, rentrés chez eux, continuaient de penser à la Dame qui s'y était montrée et ne cessaient pas de la prier.

Pour assurer cette persévérance dans la prière, beaucoup se groupèrent dans une Association appelée *Confrérie de Notre-Dame du Rosaire de Fátima*. Les Statuts en furent approuvés par Son Excellence Monseigneur l'Evêque de Leiria, le 15 janvier 1928. Le siège en est au Sanctuaire même. Le but de cette Confrérie est c' :

— Travailler, prier et souffrir pour la conversion des pécheurs ;

— Réparer les péchés sociaux des nations et des peuples ,

— Promouvoir l'accomplissement des préceptes de l'Eglise, particulièrement en ce qui concerne les dimanches et les jours saints ,

— Prier pour les Missions et les soutenir ;

— Intercéder pour les âmes du Purgatoire ;

— Prier pour les malades et toutes les nécessités spirituelles et temporelles recommandées à Notre-Dame de Fátima.

L'année suivante voyait s'élever l'hôpital (*Albergo*) des malades, avec son règlement spécial. Peu de temps après, commençait l'*Œuvre des Retraites fermées*, qui possède maintenant une belle maison d'accueil pour les retraitants. Grâce à ces retraites, la Cova da Iria est devenue un puissant foyer irradiant la vie intérieure et la sainteté dans tout le pays. C'est là que vient se former à la vie chrétienne l'élite de la société portugaise et des groupements d'Action catholique.

Les chiffres disent assez l'importance toujours grandissante de cette Œuvre. La première année (1930), deux cents personnes en bénéficièrent ; or, en 1936-37-38, ce nombre s'est élevé successivement à huit cent trente-cinq, neuf cent cinq et enfin plus de mille.

Et il y a des retraites à dates fixes pour les différents mouvements spécialisés de l'Action catholique, pour les membres du Tiers-Ordre et des Conférences de Saint-Vincent de Paul, pour les étudiants, les professeurs, les avocats, les médecins. Il y en a aussi pour le clergé des divers diocèses auquel l'épiscopat portugais donne l'exemple, puisque depuis 1934, tous les évêques du pays y suivent annuellement des exercices spirituels.

Le 18 février 1934, fut fondée, puis érigée canoniquement, le 28 avril, la *pieuse union des croisés de*

Fátima (ou croisade de Fátima). C'est une association auxiliaire de l'Action catholique, qui se propose de travailler à l'extension du Règne de Dieu par la prière et par l'action. Des Statuts très détaillés prévoient les modalités de son action et règlent son organisation.

Cette institution providentielle a obtenu le plus grand succès désirable. Au bout de quatre ans (1938), elle comptait dans ses rangs plus de cinq cent mille croisés.

A l'occasion du vingtième anniversaire des apparitions, Monseigneur l'Évêque de Leiria commença la collection du *Livre d'or*. Une Ordonnance, du 20 juillet 1938, décida que, désormais, l'on inscrirait sur un registre spécial les noms des familles qui, en envoyant leur adhésion signée, prendraient l'engagement de *réciter le chapelet chaque jour en commun* (ou à l'église avec leur paroisse). On inscrit aussi ceux qui s'engagent à le dire en particulier.

Les cahiers, à mesure qu'ils sont remplis de signatures, sont offerts à Notre-Dame de Fátima et déposés dans le sanctuaire à une place d'honneur. Le premier volume, contenant les noms de vingt mille familles, fut offert à Marie, lors du grand pèlerinage du 13 mai 1939.

CHAPITRE IV

LA HIÉRARCHIE ET FATIMA

Des évêques à la Cova da Iria

Fátima, jusqu'en 1926, était resté, en quelque sorte, l'affaire particulière du petit diocèse de Leiria. Certes, le peuple y venait en foule de toutes les provinces du Portugal ; de temps en temps, surtout le 13 mai et le 13 octobre, on voyait sur la Serra de Aire des multitudes innombrables. Mais nul autre évêque que celui de Leiria n'y était jamais venu.

Peu à peu, et avec des hésitations, l'épiscopat portugais commençait à s'intéresser à la vie du sanctuaire et à la floraison de piété mariale qui y avait pris naissance.

La première impulsion fut donnée par Mgr l'archevêque d'Evora, dom Manuel Mendès da Conceição Santos. Son village natal était assez près de Fátima, dans le Conseil limitrophe de Torres Novas. Le 15 août 1926, il fit, incognito, une visite au sanctuaire.

Son exemple porta fruit. A la Toussaint suivante, le nonce apostolique à Lisbonne, Mgr Nicotra, se trouvant à Leiria pour y présider une fête, demanda à l'évêque du diocèse de l'accompagner pour visiter le célèbre monastère de La Bataille. Là, seulement, il manifesta le désir de connaître aussi le sanctuaire de Fátima.

A la Cova da Iria, on ne sait rien ; le nonce veut garder un incognito absolu.

Mais en descendant de l'automobile, le prélat aperçoit un spectacle qui lui cause une profonde impression. Quoique ce ne soit pas un jour de pèlerinage, il y a plus de soixante personnes qui prient à genoux devant la *capelinha* des apparitions avec une piété et une émotion qu'on ne peut voir que là. « Il semblait, déclara le nonce, que Notre-Dame fût présente au milieu de ces braves gens. » Il reste là quelque temps en prière et assiste à la récitation du chapelet, dirigé par Monseigneur l'Evêque.

A la fin, visiblement ému, le nonce improvise une touchante allocution aux fidèles présents et leur accorde deux cents jours d'indulgences.

Le 13 décembre suivant, Monseigneur l'Evêque de Funchal (Madère) était parmi les pèlerins et il célébra la Messe au Pavillon des Malades. C'était la première fois qu'un évêque disait la Messe, un treize, à la Cova. Le peuple exultait d'allégresse.

En 1928 et par la suite, de nombreux prélats imitèrent cet exemple, jusqu'à ce qu'enfin, le 13 mai 1931, l'épiscopat tout entier, sous la présidence de S. Em. le cardinal Cerejeira, participât officiellement au Pèlerinage national d'Action de grâces pour l'approbation canonique du culte de Notre-Dame de Fátima.

La basilique et les autres constructions

C'est le 13 mai 1928, à l'occasion du onzième anniversaire de la première apparition, que l'on posa la première pierre de la grande basilique. Elle fut bénie par Monseigneur l'Archevêque d'Evora.

Cette pierre fut placée à l'endroit précis où les trois petits bergers s'amusaient à « bâtir une maison » le jour où Marie s'était montrée à eux.

Quand il sera terminé, ce magnifique édifice aura 82 mètres de long, 50 mètres de hauteur et sera la plus grande église du Portugal, pouvant contenir deux fois plus de fidèles que la plus vaste de Lisbonne.

Une grande croix de pierre, analogue à celles du Chemin de Croix, surmontera le clocher, lequel déjà surgit au-dessus de la masse des nefs bardée d'échafaudages. Le maître-autel et quatorze autels latéraux honoreront les quinze mystères du Rosaire.

Depuis treize ans, plus de cent cinquante ouvriers de toutes corporations travaillent sans arrêt à édifier ce monument de la reconnaissance populaire ; les énormes frais sont couverts uniquement par les dons spontanés des fidèles.

A l'effort nécessité par la construction de la basilique, il faut joindre les grands travaux de terrassement qu'il a fallu faire pour aménager cette lande aride, pierreuse et accidentée, pour le nivellement des avenues, la construction de l'enceinte avec ses portes monumentales, etc...

Impressionnant encore est le labeur exigé par la construction du monument du Sacré-Cœur au-dessus de la source miraculeuse et aussi de la belle maison pour les retraites fermées et pour les mouvements d'Action catholique.

Ainsi surgit peu à peu, à la Cova da Iria, une merveilleuse cité mariale, par la seule volonté de l'évêque diocésain qui a acquis, par mille faits, la conviction que la Reine du Ciel désire posséder, dans ce nouveau sanctuaire, un trône monumental de sa gloire et de sa miséricorde.

Rome et Fátima

C'est encore en 1928 que Notre-Dame de Fátima conquist à Rome droit de cité.

Les informations publiées par l'*Osservatore Romano* sur le nouveau sanctuaire et le pèlerinage firent connaître Fátima dans la Ville Eternelle et particulièrement dans les cercles du Vatican.

L'impressionnant récit de la grandiose assemblée du 13 mai 1928 fut fort remarqué, surtout parce qu'il faisait entrevoir que, dans l'entourage du Souverain

Pontife, on envisageait avec bienveillance la nouvelle dévotion¹.

En 1928, au Collège portugais de Rome, on construisit une nouvelle chapelle. La cérémonie de la bénédiction fut fixée au 8 novembre ; on devait placer au-dessus du maître-autel une statue de Notre-Dame du Rosaire de Fátima. Par un ensemble de circonstances, la statue ne put arriver à Rome que le 13 du même mois.

C'était une œuvre remarquable du sculpteur Joseph Ferreira Thedim, offerte par lui au Collège. Cette statue en chêne est certainement la plus belle qui existe de Notre-Dame de Fátima, plus belle même que celle de la *capelinha* du sanctuaire.

L'image fut bénie, le 6 décembre, au Vatican, par le Saint-Père lui-même et Pie XI resta longuement plongé dans la contemplation de la beauté surnaturelle qu'elle rayonne².

A la bénédiction de la nouvelle chapelle, assista le représentant du Portugal auprès du Saint-Siège.

Le 9 janvier suivant, le grand Pape Pie XI lui-même trouvait un moyen discret et délicat de manifester son sentiment à l'égard de Fátima. Lorsque les élèves du collège portugais furent reçus en audience pour les vœux du nouvel an, le Saint-Père offrit à chacun d'eux une image de Notre-Dame de Fátima pour leur famille et une autre pour eux-mêmes, leur demandant de prier Marie pour le Pape.

Le grand journal catholique de Lisbonne, *Novidades*, ne manqua pas de souligner ce geste exquis, qui fut si sensible au cœur de tous les amis de la Vierge de la Cova (numéro du 20 janvier 1929) et qui, disait ce journal, ne pouvait qu'imposer un silence

¹ Voir cet article de l'*Osservatore* en partie documentaire, pp. 368 ss.

² Une statue semblable est vénérée à St-Antoine-des-Portugais. Des reproductions ont été placées dans des chapelles et des maisons particulières. Voir la photographie en face de la p. 5.

respectueux aux derniers adversaires des apparitions. Un illustre prélat n'hésita pas à déclarer que ce geste de Pie XI restera gravé en lettres d'or dans les annales de Fátima comme une véritable « approbation implicite ».

L'année suivante (11 mai 1930) fut donnée à l'Institut pontifical biblique une conférence avec projections sur Fátima par le R. P. Gonzaga da Fonseca, professeur au dit Institut.

L'impression produite sur la belle assemblée, où l'on voyait des cardinaux, des diplomates, des dignitaires de la Curie romaine, des professeurs, etc., fut profonde et contribua grandement à faire connaître, hors du Portugal, les grandes merveilles de Fátima.

Deux jours plus tard, dans la chapelle du Collège portugais, fut célébré le treizième anniversaire de la première apparition. Un décret de la Congrégation des Rites accordait à tous les prêtres qui célébreraient le Saint Sacrifice dans cette chapelle le privilège de dire la Messe de Notre-Dame du Rosaire, sous le rite double de première classe.

La même année, le 1^{er} octobre, le Souverain Pontife accordait des indulgences importantes aux pèlerins du nouveau sanctuaire¹.

¹ Nous citons ailleurs d'autres gestes des Souverains Pontifes en faveur de Fátima. Voir notamment les allusions ou déclarations de Benoit XV, Pie XI et Pie XII, rapportées au chapitre « Le plus grand miracle », p. 302-4. Voir surtout le message de Pie XII pour la clôture du jubilé de Fátima. Dans ce message, le Saint-Père, employant cette langue portugaise dont se servait Marie avec ses petits confidants de la Cova da Iria, consacrait l'Eglise et le monde au Cœur Immaculé de Marie, réalisant ainsi le désir exprimé par Notre-Dame de Fátima le 13 juillet 1917 et renouvelé depuis à Sœur Lucie de Jésus. Voir p. 390.

Le dernier des opposants

Vers cette époque-là, il restait un seul prélat portugais qui ne fût pas favorable à l'introduction dans son diocèse du culte public de Notre-Dame de Fátima : c'était le vénérable évêque de Portalegre, Mgr Domingos Frutuoso, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Or, après sa visite *ad limina*, vers la mi-janvier 1929, tous ses scrupules disparurent.

A partir de ce moment, il autorisa le culte de Notre-Dame de Fátima dans les églises et chapelles de son diocèse ; il accepta même de bénir certaines statues et de les inaugurer solennellement.

Il disait qu'il avait été poussé à changer d'attitude quand il avait vu la Vierge de Fátima publiquement vénérée dans la capitale du monde catholique et qu'il ne se croyait pas permis de se montrer « plus papiste que le Pape ». D'après certains bruits, ce changement subit aurait eu lieu à la suite d'une consultation directe et personnelle du Souverain Pontife.

Le 25 mars 1931, Monseigneur l'Evêque de Portalegre présidait un grand pèlerinage de son diocèse à Fátima, dans le but de consacrer à Notre-Dame de Fátima ses séminaristes qui, en quelques années étaient passés du chiffre de *trente-deux* à celui de *cent quatre-vingts*. Ainsi, le dernier des évêques opposants au nouveau culte fut le premier qui, à cette occasion, célébra pontificalement au sanctuaire de Fátima, car le culte de la Vierge de la Cova venait d'y être officiellement et solennellement approuvé.

CHAPITRE V

DÉVELOPPEMENT PRODIGIEUX DU PÈLERINAGE

L'approbation canonique

Rome, on vient de le voir, semblait se prononcer en faveur de Fátima et pourtant l'autorité ecclésiastique locale, tout en laissant la piété populaire se développer et en la dirigeant, ne s'était pas encore déclarée officiellement.

L'enquête, ouverte en 1922 par Monseigneur l'Evêque de Leiria, durait toujours et l'on était déjà à la treizième année depuis les apparitions. Ainsi, par une sorte de contradiction peut-être providentielle, le pèlerinage se trouvait organisé par l'autorité chargée de l'approuver bien avant que celle-ci ne se soit prononcée.

A Lourdes, en 1858, douze jours après la dernière apparition, l'enquête commençait et se terminait trois ans et demi après (19 janvier 1862). En 1871, à Pontmain, l'enquête se terminait favorablement un an seulement après l'apparition. Pour la Salette, on attendit dix mois pour ordonner l'enquête et la décision parut cinq ans après.

Pourquoi l'autorité ecclésiastique a-t-elle agi plus lentement à Fátima ? Sans doute, parce que l'ensemble des événements surnaturels à examiner était particulièrement important et que le jugement à porter demandait plus de lenteur et de maturité. Les travaux

de la Commission durèrent huit ans. Peut-être aussi voulait-elle laisser au temps et aux événements le soin de parler par eux-mêmes.

Après la dernière réunion plénière de la Commission (14 avril 1929), Monseigneur l'Evêque de Leiria eut enfin en mains tous les éléments pour un jugement définitif. Il profita de l'été pour étudier à fond par lui-même le long rapport qu'on lui avait soumis¹. Finalement, il publia sa *Lettre Pastorale sur le Culte de Notre-Dame de Fátima*, lettre qu'on a appelée la grande charte de Fátima.

C'est un document de seize pages, écrit avec autant d'intelligence que de cœur. A travers toutes les lignes on sent, sous les vibrations de l'enthousiaste reconnaissance d'un cœur filial pour Marie, l'effort de l'esprit critique pour observer la réserve prudente imposée par la responsabilité de la charge épiscopale. Ce que ne dit pas explicitement le document, c'est que l'évêque, ayant depuis dix ans jugé l'arbre à ses fruits de piété et de sainteté, ne peut qu'être fier de posséder dans son petit diocèse cette nouvelle source de grâces et de salut.

La lettre pastorale, *La divine Providence*, déclare dignes de foi les apparitions de la Sainte Vierge à la Cova da Iria du 13 mai au 13 octobre 1917 et autorise le culte de Notre-Dame de Fátima.

Elle fut proclamée solennellement, le 13 octobre 1930, dans l'enceinte de la Cova da Iria, devant une foule de plus de cent mille fidèles. Treize ans juste s'étaient écoulés depuis la dernière des six apparitions.

La décision épiscopale, si longtemps espérée, fit palpiter de sainte émotion le peuple portugais tout entier. En chaire, dans la presse, dans les conversations, c'étaient de vifs transports d'enthousiasme et d'allégresse. Le clergé, cette fois, s'y unissait sans

¹ Certains assurent qu'à ce moment le Saint-Père lui-même prit connaissance du dossier.

réserve, depuis les plus hauts dignitaires jusqu'au dernier prêtre des campagnes.

Bientôt, de tous les côtés, surgit l'idée d'un grand pèlerinage national d'action de grâces pour le 13 mai suivant. Il eut lieu, en effet, avec la présence effective de tous les évêques du pays, sous la présidence de S. Em. le cardinal Cerejeira, patriarche de Lisbonne.

Auparavant, lui-même avait lancé un appel à tout le peuple portugais pour l'inviter à cette manifestation de reconnaissance.

L'assemblée groupa au moins trois cent mille pèlerins. Ce nombre marque, dans l'histoire du sanctuaire de Fátima, une sorte de point culminant, qu'il semblait qu'on ne pût jamais dépasser.

Comme un torrent impétueux

Déjà, depuis le jour où Mgr Correia da Silva avait levé l'interdiction pour le clergé de prendre part au pèlerinage, le concours des fidèles avait pris des proportions bien plus importantes.

Désormais, plus rien n'empêchera le développement de la piété populaire envers Notre-Dame de Fátima. Aussi, à chaque anniversaire de l'une des six apparitions, l'on verra des foules toujours plus nombreuses se succéder à la Cova da Iria, au point que le dernier-né des grands sanctuaires catholiques se trouve être certainement, à ce jour, le plus fréquenté.

Durant les mois d'hiver, il est naturel qu'il y ait moins de visiteurs à la Cova, non seulement à cause de la température de cette saison, mais surtout parce qu'il ne s'y trouve pas d'anniversaire des apparitions.

Aux plus mauvais jours, le nombre des pèlerins atteint le millier. Le treize des mois d'hiver, ce sont trois mille, quatre mille, cinq mille fidèles qui viennent prier Notre-Dame.

Les mois de mai à octobre, ce nombre s'élève à cent, cent cinquante et deux cent mille, particulièrement

le 13 mai et le 13 octobre. Les habitués ne sont pas surpris lorsque l'on compte trois cent mille fidèles acclamant Marie dans l'ancien champ d'Antonio dos Santos.

Globalement, dans la seule année 1928, le nombre des pèlerins, en prenant pour base les évaluations les plus modérées données par la presse, dépassa le million¹. Depuis cette date, le mouvement n'a cessé de s'intensifier.

Et pourtant l'accès du sanctuaire n'est pas très facile. La station de chemin de fer la plus commode se trouve en bas, dans la plaine, à 15 kilomètres.

Aussi l'automobile, jadis assez rare dans ce pays, est-elle largement utilisée. Au mois de mai 1929, des agents du Gouvernement eurent mission de compter les voitures et les cars automobiles arrivant à Fátima. Ils en comptèrent onze mille environ, le 12 seulement. En mai 1931, il y en eut près de quinze mille. Au pèlerinage anticomuniste du 13 mai 1938, on en compta vingt-huit mille, capables de transporter deux cent cinquante ou trois cent mille personnes. Si on pense qu'un grand nombre de pèlerins vont à pied, en charrette, à bicyclette, etc., on ne taxera pas d'exagération les témoins oculaires ou les reporters qui parlent de quatre cent mille ou cinq cent mille fidèles présents à la Cova da Iria.

La curiosité a d'ailleurs cessé d'attirer en ces lieux les Portugais. Tous les détails des apparitions sont

¹ La même année, à Lourdes, les statistiques donnaient, au total, six cent cinquante quatre-mille pèlerins venus de toutes les nations. Comparativement, la proportion de ceux qui fréquentent Fátima est bien supérieure à celle des Français qui vont à Lourdes ou à Lisieux. Si, dans ces villes, on a vu des foules dépassant la centaine de milliers, ce fut en des cas très rares et en des circonstances exceptionnelles. A Fátima, le fait se reproduit le 13 de chaque mois d'été. En moyenne, chaque année, un Portugais sur six va prier à Fátima; Lourdes voit un Français sur quatre-vingts.

connus de tous, puisque, à raison de un million de visiteurs par an, chaque Portugais, depuis vingt ans que le pèlerinage existe, a vu plusieurs fois le sanctuaire et ce qui s'y passe.

Aspect général et esprit du pèlerinage

Ce qui augmente le mérite de ces innombrables pèlerins, c'est l'absence à Fátima de toute commodité et, en particulier, de tout hôtel pour la nuit. Ce sont donc de vrais pèlerins, animés de l'esprit de pénitence demandé par Marie à Lucie et à ses consins et recommandé par les règlements dus à la sagesse de Son Excellence Monseigneur l'Evêque de Leiria.

Voici l'un de ces textes, publié par la *Voz da Fátima*, le 13 mai 1925 :

« Les pèlerinages à Notre-Dame du Rosaire de Fátima doivent conserver leur caractère primitif de piété, de pénitence et de charité. On va à Fátima pour prier, faire des mortifications et demander à la Vierge très sainte le salut spirituel et physique des malades de l'âme et du corps qui viennent toujours plus nombreux implorer celle qui est le « Salut des Infirmes ».

« Partout et toujours, particulièrement sur les chemins et à la Cova da Iria, les pèlerins doivent s'entr'aider, prier les uns pour les autres et conserver une attitude de respect et de recueillement dans les cérémonies.

« Les malades, riches ou pauvres, tiennent toujours la première place. Qu'on s'écarte à leur passage et qu'on les aide chaque fois qu'ils en ont besoin.

« L'enceinte murée doit être regardée comme un temple pendant la durée des pèlerinages. Qu'on s'abstienne d'y causer et, si l'on est forcé de le faire, qu'on parle à voix basse.

« Les pèlerins devront obéir aux indications des servites de Notre-Dame de Fátima, afin que tout se

passé avec ordre. Le désordre déplaît à Dieu et nuit aux intérêts des pèlerins eux-mêmes... »

Depuis seize ans qu'ils furent promulgués, ces conseils n'ont cessé d'être fidèlement suivis par tous. Le pèlerinage de Fâtima est resté un pèlerinage de prière intense et de fervente pénitence.

Les manifestations spontanées de la foi, de la confiance en Marie, de la reconnaissance, de la supplication, y revêtent des formes sans cesse nouvelles de la part soit de tel groupe de pèlerins, soit de tel pèlerin en particulier.

L'organisation méthodique, que l'autorité religieuse a su imposer à ce pèlerinage, n'a pas enlevé à l'aspect de ce peuple en prière quelque chose de fruste, de primitif et, par conséquent, de profondément sincère qui dépasse tout ce que l'on peut voir ailleurs.

Quelques témoignages

Les étrangers — hélas ! trop peu nombreux, à cause des circonstances internationales — qui ont vu le spectacle des foules de Fâtima déclarent à l'envi qu'ils n'ont vu ni à Lisieux, ni à Rome, ni même à Lourdes, rien de comparable, non seulement comme multitude, mais comme édification et comme foi profonde et fervente.

Un prêtre bavarois, Dr Ludwig Fischer, professeur à l'Université de Bamberg, a été enthousiasmé par sa première visite à Fâtima et il s'est aussitôt constitué dans son pays le propagandiste de ces merveilles. Ayant assisté à l'assemblée du 13 mai 1929, il écrit, plein d'admiration : « C'est un spectacle unique au monde. J'ai assisté, à Rome, à la canonisation de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, j'ai vu cette foule débordante de plus de quatre-vingt mille personnes remplissant Saint-Pierre et inondant la gigantesque place. Mais qu'était-ce en comparaison de cette multitude

immense et pleine d'esprit de sacrifice et de dévotion à la Vierge et au Saint Sacrement¹ ? »

Le savant professeur raconte ensuite longuement les splendeurs de cette journée. Il a été surtout émerveillé par la procession de la statue de Marie², et par la procession aux flambeaux³.

Un autre témoin, le P. Gonzague Cabral, S. J., ayant pris part, comme prédicateur officiel, au pèlerinage national du 13 mai 1930, écrivait à un ami :

« Je n'aurais jamais imaginé de voir ce dont j'ai été témoin. Je ne crois même pas que la parole humaine, écrite ou parlée, puisse exprimer les sentiments que l'on éprouve là. Il faut voir. J'avais lu un peu auparavant : *Fátima, le Lourdes portugais*, du Dr Fischer. C'est un livre remarquable, le meilleur, à mon avis, de tous ceux qu'on a édités sur le sujet... Mais après avoir été à Fátima, j'ai dû avouer : l'impression produite en moi par cette lecture n'a rien été auprès de tout ce que j'ai trouvé là.

« Ce jour-là, j'avais devant moi un auditoire de plus de deux cent mille et peut-être de trois cent mille pèlerins⁴. »

Le 13 mai 1932, Mgr Jean Bède-Cardinale, alors nonce apostolique à Lisbonne, éprouvait les mêmes impressions. Après les cérémonies qu'il avait présidées en personne, il écrivait la déclaration suivante :

« J'avoue n'avoir jamais assisté à un spectacle comme celui que Fátima m'a offert le 13 de ce mois.

« Cette multitude énorme acclamant la Vierge dans un délire de foi et d'amour, multitude dans laquelle disparaissaient toutes les distinctions sociales, parce que tous se sentaient fils de la même Mère et parce que tous étaient unanimes à l'invoquer et à l'honorer,

¹ Dr L. FISCHER, *Fátima, das Portugiesische Lourdes* (1930), p. 88.

² Voir plus loin, p. 141.

³ Voir plus loin, p. 135.

⁴ *Mensagem de Maria*, 7 (1930), p. 52 ss.

c'est une chose qui, en émouvant jusqu'aux larmes, fait sur l'esprit une impression profonde, inoubliable.

« A Fátima, il n'y a rien au point de vue humain qui puisse attirer. Le pèlerinage constitue un vrai sacrifice. Et, malgré cela, le nombre des pèlerins s'accroît constamment. C'est une force intérieure qui les attire vers ce lieu béni, où la Vierge-Mère dispense ses faveurs, où les âmes reviennent à Dieu en grand nombre, où tous vont puiser une force spirituelle qui, renouvelant leurs énergies et fortifiant leur volonté, les aide à persévérer dans la pratique des vertus chrétiennes.

« Fátima est une véritable bénédiction pour le Portugal. Et je suis convaincu que Marie protégera toujours cette nation dont l'histoire millénaire rappelle tant de gloires vraiment chrétiennes, et qu'Elle la préservera des dangers qui, à cette heure si grave, menacent la société tout entière.

« Lisbonne, le 15 mai 1932.

« JEAN BÈDE-CARDINALE,
nonce apostolique. »

En dehors du Portugal

La dévotion à Notre-Dame de Fátima se répand rapidement dans les différentes nations : en Espagne, qui a déjà envoyé des pèlerinages à Fátima, en France, en Belgique, en Hollande, en Suisse, en Italie, à Malte, en Autriche, en Hongrie... En Allemagne, il y avait avant la guerre plusieurs centres de dévotion et de pèlerinages soutenus par le *Messenger de Fátima* (*Bote von Fátima*) ; une maison d'édition de Bamberg travaillait spécialement à la diffusion du culte de Notre-Dame de Fátima dans les pays de langue allemande. En Pologne, un Congrès marial en l'honneur de la Vierge de Fátima réunissait, à Tlumacz (diocèse de Stanislaopolis), en mai 1937, de trente à quarante mille chrétiens ukrainiens.

Hors du continent européen, la Vierge de Fátima a des églises, des chapelles, des oratoires ou des autels, dans les archipels des Açores, du Cap-Vert, à Madère ; dans l'*Afrique* occidentale et orientale (Guinée, Congo belge, Congo portugais, Angola, Zoulouland, Mozambique, Tanganyika) ; dans l'*Inde* (Goa, Cochin, Diu, Damão, Bombay, Méliapour, Honavan, Pallaveram) ; à Singapour ; en *Chine* (Macao, Touloun-Tong, Fouchou-Nantai) ; au *Japon* (Kobé) ; dans les *Etats-Unis* d'Amérique (New-Port) ; dans la *Guinée anglaise* (Georgetown) ; dans l'île de la *Trinidad* ; au *Brésil* (Rio-de-Janeiro et nombreuses villes des Etats de São Paulo, Minas-Geraes, Bahia, Pernambouc, Maranhão, Ceara) ; dans la lointaine *Océanie* (Timor, Nouvelle-Zélande, Hawaï) et partout la Vierge répand à profusion ses maternelles bénédictions et suscite un extraordinaire élan de piété et de gratitude.

Dans les Missions, parmi les infidèles. — On ne s'étonnera pas qu'il y ait déjà de nombreuses Missions, parmi les infidèles, établies sous l'invocation et la protection de Notre-Dame de Fátima.

La première, dans l'ordre chronologique, a été la Mission de *Ganda*, fondée en 1927, par les Pères du Saint-Esprit, dans la Préfecture apostolique du *Cubango* (Angola).

Sous la protection de la Vierge très sainte, elle s'est développée si prodigieusement qu'on a pu y ériger un Séminaire indigène. L'église est devenue le centre de pèlerinages continuels pour ces nouveaux chrétiens qui ont la joie de pouvoir imiter, chaque mois, tout ce qui se fait à Fátima.

La deuxième a été inaugurée, le 13 mai 1930, dans un des faubourgs de *Macao* (Chine), habité par des païens.

La troisième est celle des Pères bénédictins dans le Zoulouland ; elle a été inaugurée par le R. P. dom Thomas Spreiter, O. S. B., vicaire apostolique, le 13 août 1931.

La quatrième, dans la région de Naridembo (Tanganyika), a été fondée par le R. P. dom Joachim Amman, O. S. B., abbé de Netanda, en juillet 1933. Deux mois à peine après sa fondation, elle était empourprée du sang de ses premiers martyrs.

Ajoutons la Mission des Pères bénédictins portugais dans le *Moxico* (Angola), fondée la même année 1933. Puis, l'année suivante, celle de *Cacuso* (province de Malange), érigée par les Missionnaires du Saint-Esprit, et quelques autres encore.

Signalons enfin que, dans la nouvelle circonscription des diocèses portugais établie à la suite du Concordat de 1940, un nouveau diocèse est érigé dans la province de Mozambique, diocèse dont la cathédrale doit être dédiée à Notre-Dame de Fàtima.

CHAPITRE VI

UNE JOURNÉE A FATIMA

L'arrivée des pèlerins

Pour un croyant, il n'y a pas sans doute au monde de spectacle comparable à celui que présente la Cova da Iria, les 13 mai et 13 octobre de chaque année.

Dès la veille — car c'est le soir qu'on arrive à Fátima — toutes les routes et sentiers de la montagne sont comme autant de fleuves déversant leurs ondes mouvantes dans le vallon que visita Marie. Au milieu d'épais tourbillons de poussière, s'avancent de tous côtés des processions interminables où, avec grande ferveur, on dit le Rosaire et on chante des cantiques.

Au Portugal, subsistent encore les variétés des pittoresques costumes provinciaux, voire locaux. La succession, sur les chemins, des divers groupes, vêtus à la mode de leur pays respectif, donnerait à un étranger l'impression de voir quelque gigantesque cortège historique.

C'est aussi un défilé de tous les moyens de locomotion qu'on peut supposer, anciens et modernes.

Et d'abord un grand nombre de pèlerins marchent à pied : ce sont des files interminables de gens de tout âge et de toute condition sociale, marchant sur les routes vingt-quatre heures, quarante-huit heures et plus. Beaucoup vont pieds nus, portant les souliers à la main ou dans la musette.

On en voit qui font trois ou quatre cents kilomètres, mettant huit à dix jours ou davantage pour arriver des extrémités du pays.

D'autres sont à cheval, à bicyclette, sur des carrioles de tout genre, des chars à bancs les plus démodés et même des charrettes de ferme, traînées par de flegmatiques bœufs qui gardent leur placidité naturelle au milieu de cette cohue bruyante.

Parmi tout cela, du moderne : camionnettes, automobiles surchargées, robustes camions, autobus, autos de tourisme, cars de luxe.

La première démarche de tout pèlerin parvenu à la Cova est la visite de la *capelinha* qui, sur le lieu même des apparitions, garde la statue de la Madone à l'endroit précis où Elle posa les pieds. Devant ce souvenir, rares sont les yeux qui ne laissent pas couler des larmes de joie, de reconnaissance, de supplication. La Vierge est là, dans un angle de l'édifice ; Elle accueille, maternelle et bonne, tous ses enfants qu'Elle connaît et attend. Eux aussi connaissent leur Mère. Avec quelle foi et quelles larmes de joie ils la saluent ! Ils lui parlent, invoquent son aide et, pour ainsi dire, lui arrachent les grâces divines. Les mamans soulèvent leurs petits enfants afin que leurs mains puissent toucher la Vierge bénie. Chaque pèlerin apporte quelque objet de piété qu'il fait toucher à la statue et qu'il emportera chez lui et regardera comme désormais investi d'une surnaturelle vertu.

On voit souvent, autour de la chapelle, des pèlerins, parfois des familles entières, qui en font le tour à genoux. Inévitablement, la foule trop dense des survenants les presse, les bouscule, les piétine, malgré toute la bonne volonté qu'on peut mettre à respecter leur prière. Il en est qui laissent leur passage marqué par des traces du sang qui coule de leurs genoux meurtris par les cailloux.

Cependant, la nuit descend. Où va se réfugier toute cette foule ?... Mais qui s'en soucie ?... Personne n'a cherché de restaurant pour le repas du soir ni une chambre pour dormir. Chacun continue ses dévotions. On a tant de choses à demander à la Sainte Vierge ; on a tant de commissions à lui faire de la part de ceux qui n'ont pu venir !

La procession aux flambeaux

L'horloge sonne les coups de 10 heures. Jusque-là, le vallon sacré, dans l'ombre de la nuit, ressemble à un lac où la tempête agiterait les vagues sombres de ces flots humains. Mais alors le paysage se transforme prodigieusement. Çà et là, dans les ténèbres, surgissent quelques points lumineux. Laissons la parole à l'abbé Fischer :

« Je me trouvais à l'emplacement de la future basilique, d'où le regard embrasse non seulement l'enceinte sacrée, mais aussi les alentours semblables à un immense amphithéâtre.

« Soudain, s'éveillent çà et là, dans les ténèbres, de petits points lumineux. En un instant, ils deviennent centaines, les centaines se multiplient à milliers et à dizaines de milliers ; en quelques minutes, la sombre « fosse » est devenue une mer de vives flammes.

« Spectacle unique, extraordinaire, qui n'a pas son égal au monde. J'ai vu les flambeaux de Kevelaër, d'Einsiedeln, d'Altötting ; j'ai vu aussi ceux de Lourdes. Que sont-ils en comparaison de cet océan de feu ?

« Cette nuit resplendissante de mai, dans la « Cova da Iria », dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir. C'est vraiment une nuit sainte de lumière au milieu d'un monde enseveli dans les ténèbres du péché. »

Bientôt arrive Son Excellence Monseigneur l'Evêque de Leiria, c'est le signal de la procession aux flambeaux. Procession, par manière de dire... Pour se dérouler convenablement, la procession de cette foule gigantesque exigerait des kilomètres et des kilo-

mètres d'avenues. Néanmoins, cette masse compacte de peuple s'organise en une sorte de serpent lumineux qui déploie ses anneaux comme il peut dans l'espace trop étroit que lui offre la surface de la Cova.

On prie, on chante, on acclame la Vierge. Au centre de la Cova, un prêtre, devant un microphone, dirige chants, prières et acclamations. De puissants haut-parleurs¹ répercutent sa parole de tous les côtés, de sorte que ces deux cent mille voix répondent en chœur et se fondent dans un ensemble et un ordre parfaits.

Minuit approche lorsque la procession se termine par le chant du *Credo*. Ce formidable chœur de centaines de milliers de voix, à la lumière d'autant de milliers de flambeaux, c'est simplement sublime. « L'esprit des catacombes habite là : revanche de la foi éternelle et sainte sur les erreurs et les laideurs d'un monde corrompu². » C'est le triomphe de la foi ancestrale, de la foi de Nicée et des Apôtres dans le rayonnement de la Vierge-Mère. Ce spectacle a souvent profondément ému et converti des touristes venus là en simples curieux. En 1927, un professeur illustre, qui assistait pour la première fois à ce spectacle, proclamait : « Vraiment, si Marie s'était présentée visiblement, on n'aurait pas pu la recevoir mieux. »

L'adoration nocturne

Minuit ! Les pèlerins commencent l'adoration nocturne, présidée ordinairement par l'infatigable évêque de Leiria. Prenant place devant le micro, il fait réciter le Rosaire, ajoutant avant chaque dizaine une explication du mystère correspondant ; il le fait en paroles tout enflammées d'émotion et d'amour pour Marie.

¹ L'installation des haut-parleurs fut inaugurée, à la Cova da Iria, le 13 octobre 1927. La « tribune » du microphone se trouve à côté du Pavillon des Malades.

² FISCHER, *loc. cit.*

Entre temps, il indique à la foule des intentions de prières : le Souverain Pontife, les évêques, le Portugal, les malades, toutes les intentions des pèlerins et celles qu'on leur a confiées.

Et ces milliers de cœurs, battant à l'unisson dans la parfaite charité chrétienne, frémissant de sainte ferveur, se fondent dans une unanime prière. Voilà la vraie Communion des Saints !

Il est 2 ou 3 heures du matin. Le soin d'adorer le Saint Sacrement et d'honorer Marie va être confié aux diverses délégations diocésaines qui se relayeront dans l'office de la prière nocturne, veillant une heure chacune, tandis que les autres groupes se reposeront un peu.

Le plus grand nombre des pèlerins se contente de s'étendre sur le sol ; les autres utilisent les chars ou les automobiles qui les ont amenés.

Mais tout le monde ne dort pas. Les hommes, qui sont seuls à ces heures de nuit admis au saint Tribunal, se rangent en longues files devant les vingt confessionnaux pour attendre patiemment leur tour pendant trois ou quatre heures.

Un soir, le bon évêque, Mgr José da Silva, sortait du confessionnal où il avait passé de longues heures. Une des pénitentes, désolée de le voir partir, arrête Son Excellence :

— Monseigneur, pour l'amour de Dieu, entendez-moi en confession !

— *L'angelus* du soir étant sonné, on ne confesse plus que les hommes.

— Pauvre de moi ! J'attends mon tour depuis ce matin pour faire la sainte Communion... et je dois repartir...

— Etes-vous encore à jeun ?

— Mais, certainement, Monseigneur.

— Alors il n'y a pas de règlement qui tienne ! s'écrie tout ému le prélat.

Et rentrant au confessionnal, il entend la confession de cette brave chrétienne venue Dieu sait de combien de lieues ; puis, il lui donne la sainte Communion. Que de faits semblables on pourrait citer !

La Messe de Communion.

Aux premières lueurs du jour, on célèbre une Messe à l'usage des servites qui se trouveront, dès le matin, libres pour leurs charitables fonctions.

Ensuite, plusieurs centaines de prêtres célèbrent à leur tour le Saint Sacrifice, en se succédant aux divers autels du sanctuaire.

Un autel est dressé au sommet des degrés qui montent à la basilique en construction, devant la façade qui s'élève peu à peu. Il est ainsi visible de toute la Cova.

C'est là que, vers 7 heures, un des évêques présents célèbre la Messe de Communion générale. Tout le monde la suivra pieusement et, grâce aux mégaphones, activement. Toute la Cova da Iria est un immense temple dont la voûte est le ciel bleu.

Les chants de la *Schola Cantorum* s'entremêlent aux prières.

Au moment de la Communion, vingt-cinq prêtres s'approchent de l'autel avec des ciboires de dimension ordinaire pour puiser le pain eucharistique dans les grands ciboires de 26 centimètres de diamètre pouvant contenir chacun six mille hosties et qui ont servi pour la Consécration.

Puis, ils vont dans toutes les directions, dans l'immense foule, distribuer la sainte Communion. Qui veut communier se met à genoux là où il est, dans la boue ou la poussière, et le prêtre qui passe lui donne le Pain de Vie.

Pendant ce temps, la *Schola* chante au micro l'incomparable mélodie dont le charme, une fois éprouvé là, ne s'oublie jamais :

Saints Anges et Archanges !
 Ah ! tenez-nous compagnie !
 Aidez-nous à bien louer
 La divine Eucharistie.

Et il semble que les anges volent en troupe dans ce lieu pendant que l'immense multitude, saisie par la solennité du moment, répond avec un dévot enthousiasme :

Vive Jésus au Saint Sacrement.
 Vive Jésus Notre-Seigneur,
 Vive Jésus, notre Père adorable,
 Vive Jésus qui est notre Amour !

L'abbé Fischer écrit à ce sujet :

« Un groupe nombreux de fidèles, qui attendaient depuis au moins deux heures sous les rayons brûlants du soleil, me prient de leur donner la Communion. Je monte à l'autel avec la joie et le bonheur d'un jeune diacre qui, pour la première fois de sa vie, peut toucher le Corps de Notre-Seigneur. D'où me vient cette joie ? Ah ! c'est que Fátima est un lieu de grâces. Ici, tout est différent de la vie de chaque jour... »

« J'avance, le ciboire en mains. Les fidèles se rangent, laissent le passage libre. Tous, hommes, femmes, enfants, habitants de la ville et de la campagne, tombent à genoux dans la poussière, dans la boue, partout où ils se trouvent, dès qu'approche le Dieu de l'Eucharistie.

« Leur grande préoccupation est la crainte d'un nombre insuffisant d'hosties. De toutes parts, on m'appelle à voix basse : Père ! Père ! J'admire cette foi. J'admire cette faim de Jésus. J'admire cette charité mutuelle. Quelle sollicitude pour que personne ne reste sans Communion !

« Ce jour-là, plus de vingt-cinq mille communions furent distribuées sur la montagne de Fátima ¹. »

¹ *Op cit.*, pp. 81 et s.

Au mois d'octobre suivant, elles furent encore plus nombreuses, environ trente mille. Ce chiffre a été dépassé maintes fois, notamment en mai 1931 où la Communion dura plus de trois heures (33 000) et lors du pèlerinage du vœu national anticommuniste, où l'on compta plus de quarante-cinq mille communions distribuées par cinquante des prêtres présents¹.

On a fait la statistique de toutes les communions données au sanctuaire. Pendant les quatre années 1930-1933, le total s'est élevé à 390 181 ; pendant les quatre années suivantes, il est monté à 521 300. L'accroissement du total annuel est régulièrement progressif : 111 977 (1933), 120 824 (1934), 127 462 (1935), 133 500 (1936), 140 500 (1937)...

La procession de la Vierge

Midi... C'est l'heure où six fois Marie se montra aux petits pasteurs ; c'est l'heure où les milliers de témoins assistant aux apparitions voyaient les phénomènes atmosphériques qui les accompagnaient. C'est l'heure de la plus grande ferveur parmi les pèlerins de Fátima ; c'est, dans l'enceinte de la Cova, l'heure des plus grandioses et des plus émouvants spectacles de foi auxquels on puisse assister sur cette terre.

La statue, qui se trouve dans la chapelle des Apparitions, est portée solennellement jusqu'à l'autel majeur où l'on va célébrer la Messe des malades. Chaque fois, cette procession est marquée par des témoignages nouveaux et exceptionnels d'amour et d'enthousiasme.

Dans la *capelinha*, quatre servites de Notre-Dame prennent sur leurs épaules le brancard qui porte la statue et un cortège se forme.

Viennent d'abord les Eclaireurs (Scouts) qui ouvrent difficilement un passage dans la foule, car chacun

¹ Ce jour-là, il y avait à Fátima mille prêtres et cinq cent mille fidèles.

s'efforce de voir de plus près l'image bénie de la Mère du Ciel comme pour lui parler avec plus de confiance et d'abandon.

Suivent, flottant dans l'air, les bannières des divers groupes de pèlerins, puis le clergé, enfin la statue miraculeuse. On avance lentement, très lentement. Cédons encore la parole à l'abbé Fischer :

« Dès que la Vierge apparaît dans la lumière éblouissante du soleil... une pluie de roses comme je n'en ai jamais vue de ma vie commence à tomber. En un clin d'œil, la statue et ses porteurs sont couverts de pétales parfumés...

« Et pourtant les roses ne s'épanouissent pas en ce lieu sauvage. Les pèlerins les apportent pour ce moment solennel. Un tel acte doit rendre leur hommage plus agréable au Cœur très aimant de la Vierge...

« A peine étions-nous remis de l'émotion qu'une voix amie nous souffle à l'oreille : « Regardez derrière vous. » Nous regardons. On dirait que nous sommes transportés dans un vaste champ couvert de neige. Toute la vallée, depuis la partie la plus basse jusqu'à l'extrémité, est, à la lumière aveuglante du soleil de midi, blanche de mouchoirs que, par milliers et dizaines de milliers, les pèlerins agitent pour saluer la Vierge. C'est un autre spectacle grandiose que seule la Cova da Iria peut donner.

« *Refuge des pécheurs! Santé des malades!*

« *Mère de la Miséricorde! Notre-Dame de Fátima!*

crie-t-on de toutes parts.

« Tous ne peuvent approcher de la statue miraculeuse, mais leurs salutations traversent l'espace, volent comme des troupes angéliques jusqu'à la Mère avec les cœurs des enfants.

« Oh! la Cova da Iria! Si elle n'existait pas déjà, il faudrait la créer!

« L'antique paganisme a inventé l'amphithéâtre, afin que le mal pût célébrer ses triomphes. Le nou-

veau paganisme, imitant l'ancien, a rétabli le stade et l'amphithéâtre. Le diable est toujours le même et dirige ses assauts de préférence contre les multitudes.

« Le stade où Marie célèbre aujourd'hui ses triomphes est le grand amphithéâtre élevé par la nature même dans la Cova da Iria. Elle est acclamée là comme nulle part : *la Triomphatrice du péché et de l'enfer, la Lis immaculé de pureté virginale, la Reine du Ciel et de la terre, Celle qui a suffoqué toutes les hérésies dans le monde entier.* »

Ce spectacle incomparable durait encore, la procession avançait lentement, la neige des mouchoirs tourbillonnait tout autour, quand la même voix amie avertit l'étranger : « Attention, maintenant tout le monde pleure. »

« En effet, continue le même témoin, toute cette multitude, comme électrisée par des radiations de la statue miraculeuse, se sent secouée par un frisson mystérieux et, impuissante à exprimer ses sentiments d'une autre manière, pleure.

« Je regarde tout autour de moi, puis aussi loin que peut porter mon regard, je vois des larmes dans tous les yeux : dans les yeux des femmes, des hommes, des prêtres et même des évêques qui, au sommet des degrés, attendent l'image sacrée...

« M'explique qui le peut, ces pleurs dans tous les yeux ! Si encore les femmes seules pleuraient ! Mais ce sont les hommes aussi par milliers qui fondent en pleurs abondants : c'est un spectacle inouï. Je ne l'ai vu qu'une fois dans ma vie : le 13 mai 1929, dans la Cova da Iria.

« Fátima est un sanctuaire unique dans son genre. Il n'y a qu'un seul Fátima au monde ¹. »

¹ Fischer, *loc. cit.*, pp. 91 ss.

La Messe des malades

Cependant le cortège triomphal s'avance vers la basilique. Voici que la Vierge arrive dans l'enceinte réservée aux malades. Au bas des degrés, ceux-ci sont étendus sur des matelas ou assis sur des bancs, abrités contre les ardeurs du soleil ou la pluie par de grandes bâches tendues au-dessus d'eux. C'est ce que nous appelons « l'enceinte des malades ».

Leurs regards suppliants et confiants se tournent vers l'image bénie qui est bientôt placée sur le perron de la basilique, à côté de l'autel.

La Messe commence. Le peuple chante à l'unisson le *Credo*. Puis, les fidèles sont invités à unir leurs prières à celles de l'évêque célébrant, pour la conversion des pécheurs, pour les malades présents et toutes les intentions qu'on a recommandées aux pèlerins. A ces intentions, on récite le Rosaire.

La Messe terminée, le Saint Sacrement est porté devant chacun des malades pour le bénir, comme cela se fait à Lourdes, sur l'Esplanade, à la procession de l'après-midi.

Ne sont admis dans l'enceinte réservée que les malades les plus gravement atteints, la plupart déclarés incurables par les médecins.

Ils sont de trois à cinq cents chaque fois¹, et on doit refuser le billet d'admission à des dizaines, parfois à des centaines.

L'évêque, qui porte l'ostensoir, passe à travers les rangs des malades et les bénit l'un après l'autre. Quelle ferveur dans leurs regards et leur prière ! Le peuple entier prie avec eux et pour eux.

Pendant ce temps, un prêtre, ordinairement le D^r Marquès dos Santos, vice-recteur du Séminaire

¹ Ce nombre va en progressant : deux cent soixante-neuf en mai 1931 ; en 1938, quatre cents, dont deux cent quatre-vingt-cinq incurables.

diocésain, prononce devant le micro les invocations et acclamations prescrites par Monseigneur l'Evêque.

— Seigneur, nous vous aimons !

Et l'écho, comme un formidable grondement de tonnerre, répercute ce cri d'amour répété par les milliers de poitrines :

— Seigneur, nous vous aimons !

La seconde et la troisième fois, l'invocation est répétée dans un *crescendo* de ferveur indescriptible... Puis de la même manière jaillissent les autres.

La bénédiction du Saint Sacrement pour tout le peuple termine cette cérémonie.

La clôture

Il serait déjà temps de songer à repartir. Tout le monde s'arrête là où il se trouve ; rares sont ceux qui veulent s'asseoir. Et l'on écoute l'instruction qui sert aussi d'allocution d'adieux.

Il reste à reconduire la statue de Marie à la *capelinha*. Ce sont, cette fois, les Dames servites qui la portent.

L'enthousiasme du peuple, lorsque Marie passe pour la seconde fois dans ses rangs, n'est pas moindre que durant la procession. Les mouchoirs blancs s'agitent de nouveau au-dessus des têtes, avec un enthousiasme encore plus grand qu'avant la messe, chacun tenant à saluer l'image de la Madone avant qu'elle disparaisse dans la *capelinha*.

C'est presque du délire lorsque le bruit se répand que Marie a accordé quelque guérison ou grâce exceptionnelle.

Car Notre-Dame du Rosaire tient toujours sa promesse d'exaucer les prières et de guérir certains malades. Aussi le *Bureau des Constatations*, qui fonctionne suivant la sage réglementation de Monseigneur l'Evêque de Leiria, a-t-il souvent à enregistrer de vrais miracles, reconnus après enquête minutieuse et persistance de

la guérison. En 1934, la *Voz da Fátima* avait déjà publié le récit de plus de quatre cents de ces miracles. Actuellement, on a dépassé les huit cents¹.

Chaque grande journée de Fátima est l'occasion de quelque guérison retentissante. La foule des pèlerins s'applique à en remercier Marie par des manifestations touchantes avant de se diviser de nouveau en fleuves mouvants sur les divers chemins qui les ramèneront chez eux, l'âme remplie des plus douces émotions ressenties auprès de la Mère de toute bonté.

¹ Voir IV^e partie : Les miracles, chap. II, p. 246 à 270.

TROISIÈME PARTIE

LES VOYANTS ¹

¹ Pour une histoire détaillée et complète des trois pasteurs de Fátima, lire *Il était trois petits enfants...* 2e édition canadienne, par C. BARTHAS. Aux Éditions FIDES, Montréal, Canada. On en trouve la traduction allemande « Die Kinder von Fátima » au Kanisiuswerk, Fribourg, Suisse. Ce livre intéressera particulièrement les enfants. Il a été honoré de la haute approbation et de la bénédiction de Sa Sainteté le Pape Pie XII. (Lettre de S. Exc. le cardinal Maglione, secrétaire d'État, du 3 décembre 1941.) Voir plus loin, p. 405.

CHAPITRE PREMIER

AVANT LES APPARITIONS

Education familiale

Avant les événements de 1917, la vie des trois enfants choisis par Marie pour être ses messagers s'écoulait sereine et joyeuse dans l'ambiance paisible et profondément religieuse de leurs familles.

On l'a remarqué déjà, ils appartenaient à des foyers peuplés de nombreux enfants, leurs parents n'étant pas de ceux qui craignent de donner la vie et considèrent tout nouveau berceau comme une bénédiction du Ciel.

Certes, François et Jacinte, neuvième et onzième enfants d'Olimpia, ont fort peu joui des félicités d'ici-bas, puisqu'ils ont à peine paru sur cette terre. Mais ils sont maintenant une gloire et une fierté pour tout le Portugal et pour l'Eglise catholique tout entière, et les parents survivants eux-mêmes ont la certitude de les savoir infiniment heureux au Ciel, puisque Marie — ils en sont certains — est venue les appeler et les prendre.

On a été étonné sans doute de lire que nos trois petits voyants n'allaient pas à l'école et qu'ils n'y avaient jamais été. Dans ce pays au sol ingrat, il faut avant tout penser au travail de la terre et au soin des bestiaux. On se contente de faire instruire un ou deux enfants par famille afin qu'ils puissent lire à la veillée et tenir la correspondance.

Il ne faut pas croire, pour cela, que l'éducation de ces enfants fût négligée. C'était la famille qui était la grande école et la maman la véritable éducatrice. D'ordinaire, ni Maria-Rosa ni sa belle-sœur n'allaient aux champs ; elles restaient à la maison pour faire le ménage et la cuisine. Dans les moments libres, elles filaient au rouet, tissaient au rustique métier et surtout prenaient soin des enfants plus jeunes.

Dès que ceux-ci en étaient capables, elles leur apprenaient les prières et les premières notions de catéchisme. C'est de la bouche de leur mère que Lucie, comme François et Jacinte, apprirent à connaître et à aimer Notre-Seigneur et sa sainte Mère.

C'est le soir, à la veillée, que se faisait la véritable éducation des enfants. Là, les parents leur apprenaient avec le catéchisme les traditions, les règles de vie, les chants du pays, les principaux événements de l'histoire nationale, etc.

Lucie aimait mieux les récits de la vie des Saints ou de l'Évangile, dans la bouche de sa mère, que les contes fleuris ou les histoires profanes racontées par ses grandes sœurs ou par son père.

Elle, qui devait plus tard passer aux yeux de certains pour une niaise, profita si bien des leçons de sa mère que, avant même les sept ans accomplis, elle fut admise à la Sainte Table. Cette faveur lui fut accordée grâce à l'insistance d'un prédicateur de passage à Fátima, le R. P. Cruz, qui examina lui-même l'enfant et fut émerveillé de ses réponses¹.

Innocente amitié

C'est dans ces catéchismes familiaux, tantôt chez Maria-Rosa, tantôt chez Olimpia, où ils étaient admis tous trois, que François et Jacinte commencèrent à

¹ Le Père Cruz, S. J., vit encore, âgé de 84 ans. Il a, dans tout le Portugal, une grande réputation de bonté et de sainteté.

se prendre d'amitié pour Lucie. Ils en vinrent à préférer sa compagnie à toute autre. Et cela répondait, d'ailleurs, au désir de leur maman qui, craignant pour ses petits le contact de certains enfants mal élevés, leur défendait de jouer avec eux.

Ils allaient souvent trouver leur cousine Lucie pour la prier de les emmener près du puits de sa maison, qui se cachait au fond de l'enclos, parmi les oliviers, les amandiers et les châtaigniers. Une grande dalle de pierre le recouvrait.

Là, on jouait ordinairement en laissant à Jacinte, un peu exigeante, le choix du jeu. Là aussi on se répétait les récits entendus le soir, près de l'âtre. Les heures fuyaient avec rapidité.

Plus tard, au jour de la tribulation, ils reviendront là, — et que de fois ? — pour y prier et y pleurer...

Pour le moment, pour eux, tout est fête ; tout sourit et chante autour d'eux, comme dans leurs cœurs innocents. S'ils se cachent « derrière le puits », c'est pour jouir en paix de leur allégresse.

Il arrivait pourtant que le tumulte des autres enfants du hameau venait troubler leur solitude. Lorsque les voisines devaient partir pour des travaux loin de chez elles, elles laissaient souvent les enfants dans la cour de la maison Santos. C'était à Lucie de les garder, sous la surveillance de ses deux grandes sœurs, qui faisaient à la maison le métier de couturières.

Ainsi la cour et l'aire contiguë se voyaient transformées en une sorte de jardin d'enfants, où Lucie, à peine âgée de huit ans, faisait fonction de « nurse ».

Ces jours-là, François et Jacinte, ne pouvant s'enfermer dans leur petite thébaïde, se résignaient, non sans déplaisir, à prendre part aux jeux de leurs camarades.

Quelquefois, principalement pendant le Carême, la mère de Lucie qui, disait-elle, aurait été honteuse si ses enfants avaient fait vilaine figure lorsque le Curé

les interrogerait à l'occasion du devoir pascal, appelait tous ces enfants chez elle pour leur faire un peu de catéchisme. Il arriva qu'un jour un de ces garçons fut accusé par ses camarades d'avoir dit des paroles peu convenables. Maria-Rosa reprit le coupable avec sévérité devant tous les autres.

— Ces vilaines choses ne se disent pas ! Ce sont des péchés qui font pleurer le Bon Jésus ! Et ceux qui font des péchés et ne s'en confessent pas, vont en enfer.

Les enfants écoutaient tout émus, surtout la petite Jacinte. Quelques jours après, celle-ci, venant chez sa tante avec son frère François, comme de coutume, trouve un groupe d'enfants rassemblés dans la cour. Après un moment de réflexion, elle dit à Lucie :

— Aujourd'hui, tu ne restes pas avec nous ?... C'est vrai ?

— Oui.

— En ce cas, François et moi, nous repartons chez nous.

— Mais vous pouvez jouer quand même.

— Maman ne veut pas que nous restions seuls avec les autres ; elle craint que nous n'apprenions à dire de vilains mots. Ce sont des péchés qui déplaisent à l'Enfant Jésus.

Et, prenant son frère par la main, elle retourne avec lui dans la cour de leur maison. Désormais, les trois cousins ne s'amuseront guère qu'entre eux seuls et, de ce fait, leur amitié deviendra plus profonde.

Premiers élans de piété

Les jeux de ces enfants étaient bien innocents. Ils aimaient beaucoup celui des « gages ». Là, celui qui perd doit exécuter un ordre quelconque du partenaire plus heureux.

Jacinte aimait à commander qu'on lui attrapât un papillon ou qu'on allât lui cueillir l'une des fleurs qu'elle préférait.

Un jour, on jouait à ce jeu dans la maison de Lucie. Celle-ci gagna et commanda à Jacinte d'embrasser un de ses grands frères qui était à la table en train d'écrire. La fillette répondit vivement :

— Cela, non ! Commande-moi autre chose. Pourquoi ne me fais-tu pas embrasser Notre-Seigneur qui est là ?

Et elle montrait le crucifix attaché au mur.

— Tu as raison... Monte sur cette chaise, apporte-le ici... Maintenant, mets-toi à genoux et fais-lui trois baisers, un pour François, un pour toi et un autre pour moi.

— A Notre-Seigneur, j'en ferai tant que tu voudras.

Et elle baisa le crucifix avec une telle ferveur que Lucie affirme encore aujourd'hui ne pouvoir perdre le souvenir de ce geste d'amour.

Puis, l'enfant regardant fixement l'image du Sauveur, demande :

— Pourquoi le Bon Jésus est-il ainsi cloué sur une croix ?

— Parce qu'il est mort par amour pour nous.

— Raconte-moi cela.

Et Lucie s'exécute aussitôt... Il lui suffisait d'avoir entendu une fois une histoire pour la répéter presque mot pour mot.

Il ne lui fut pas difficile de satisfaire sa cousine. Jacinte, au récit des souffrances du Sauveur, s'attendrit et pleura. Dans la suite, il fallut souvent que Lucie répétât « l'histoire de Jésus » aux deux petits. La fillette pleurait chaque fois.

— Pauvre Notre-Seigneur ! disait-elle. Je ne ferai plus de péchés, je ne veux pas faire souffrir le Bon Jésus !

Une année, à l'occasion de la Fête-Dieu, Lucie fut choisie pour être vêtue en ange et jeter devant le dais des fleurs à Jésus-Hostie¹. Dès qu'elle l'apprit, Jacinte sollicita la même faveur.

¹ Au Portugal, à toutes les processions, qui sont fréquentes, figurent des « Anjinhos », petits enfants vêtus de blanc, avec une paire d'ailes attachée aux épaules.

La zélatrice, chargée d'habiller les « anges », était la sœur aînée de Lucie. Elle contenta sa petite cousine.

On fait la répétition. La zélatrice explique comment il faut jeter les fleurs à Jésus.

— Et nous le verrons ? demande Jacinte.

— Certainement ! C'est M. le Prieur qui le porte.

L'enfant saute de joie. Désormais, elle demande plusieurs fois par jour si ce n'est pas bientôt cette fête.

Le jour tant désiré arrive. Voici nos deux « angelets », scintillants d'or, avec leur corbeille pleine de pétales embaumés.

Au signal donné, comme les autres « anges », Lucie lance une poignée de fleurs et fait signe à Jacinte de jeter aussi les siennes. Mais celle-ci ne regardait et ne voyait que M. le Prieur portant le bel ostensor. La procession finie, son panier était encore intact.

— Pourquoi n'as-tu pas jeté des fleurs à Jésus ? demande la zélatrice.

— Parce que je ne l'ai pas vu.

Et se tournant vers Lucie :

— Et toi, l'as-tu vu, le Petit Jésus ?

— Tu ne sais donc pas que l'Enfant-Jésus de l'hostie ne se voit pas et qu'il se cache. C'est pour cela que nous pouvons le recevoir à la Communion.

— Quand tu communies, tu lui causes ?

— Certainement !

— Et comment se fait-il que tant de gens reçoivent en même temps Jésus caché ? Il y a un morceau pour chacun ?

— Mais non !... Il y a beaucoup d'hosties et chaque hostie renferme un Enfant Jésus-caché.

La science de Lucie, à cette époque, aurait fait sourire un théologien, mais Jésus certainement souriait plus encore avec une satisfaction divine.

Jacinte continuait :

— Je veux dire à maman de me faire faire la Première Communion.

— M. le Prieur ne te la donnera pas avant que tu aies dix ans.

— Tu ne les as pas et tu l'as déjà faite.

— Parce que je savais bien mon catéchisme. François et toi, vous ne le savez pas encore assez.

Les deux enfants demandèrent à Lucie de le leur apprendre. Ils se mirent à l'étudier avec tant d'ardeur qu'ils en oubliaient leurs amusements. Préoccupés surtout du mystère eucharistique, ils posaient sans cesse des questions auxquelles répondait de son mieux leur cousine. Mais bientôt ils eurent appris tout ce que la jeune catéchiste était capable de leur enseigner.

— Apprends-nous quelque autre chose. Ça, nous le savons déjà, disaient-ils de temps en temps.

La conclusion fut que l'on demanderait à maman Olimpia de suivre les catéchismes de M. le Prieur à l'église.

Derrière le troupeau

Cependant, Lucie avait atteint sa huitième année. Sa sœur Caroline, chargée du troupeau, pouvant maintenant se livrer aux travaux des champs puisqu'elle avait treize ans, Lucie dut la remplacer.

Elle alla informer de la nouvelle ses cousins.

— Oh !... Nous ne pourrons plus jouer ensemble !...

Les petits ne pouvaient pas se faire à cette séparation. Ils supplièrent maman Olimpia de les laisser suivre la nouvelle bergère à travers monts et vallées, à la suite du troupeau. La permission fut refusée.

La demande fut souvent réitérée. Les enfants insistèrent tant, qu'à la fin M^{me} Marto se décida à les contenter en leur donnant la garde de quelques brebis qu'elle possédait et qui, jusque-là, étaient confiées à une sœur plus grande.

Dès lors, les trois petits pasteurs s'entendaient pour rassembler tous les matins leurs deux troupeaux, afin de passer la journée ensemble.

Détail charmant, qui montre la bonne éducation donnée par Olimpia à ses enfants : Jacinte et François ne partaient jamais à la suite du troupeau sans avoir récité un *Pater* et un *Ave* en l'honneur de leur Ange gardien.

Pour les trois cousins, désormais, chaque jour est une sorte de fête qui se passe à courir dans les bois ou les landes. C'est ordinairement à Lucie, qui connaît mieux les chemins et les herbages de la montagne que revient le soin de choisir les pâturages propices.

Vers midi, on se trouve ordinairement à une ombre favorable au déjeuner et à la sieste. Le petit repas, préparé par les mamans avec du pain de seigle, du fromage et des olives, est vite absorbé.

Puis, on n'oublie pas le chapelet. On leur a recommandé de le dire tous les jours, après le petit repas, et ils s'en acquittent ponctuellement.

Hélas ! parfois, dans la hâte de jouer ou de cueillir les mûres des buissons, il leur arrive de passer les grains en disant seulement les deux premiers mots de chaque *Ave* : « Je vous salue, Marie. » Ainsi on se débarrasse en un clin d'œil du double devoir de l'obéissance à la maman et de la piété envers Marie.

Avec le nouveau genre de vie, les jeux changèrent aussi. Ils aimaient beaucoup « bâtir des maisons » avec les pierres de la montagne. Jacinte réclamait des cantiques, surtout en l'honneur de Marie : *Salut, noble patronne... Anges, chantez avec moi...* Et s'ils rencontraient un pâtre plus grand qui possédât une flûte ou un accordéon, ils lui demandaient de jouer de son instrument, afin de pouvoir faire un tour de danse.

Jacinte, surtout, aimait la musique et la danse. Elle avait, pour ce dernier divertissement, un talent spécial qu'elle aimait à montrer

Elle se plaisait aussi beaucoup à entendre l'écho de sa voix dans le fond des vallons. Elle faisait arrê-

ter ses compagnons aux bons endroits et, là, assis sur un rocher, ils lançaient à l'écho tous les noms qu'ils savaient. Celui qui était le mieux reproduit était *Maria*. Jacinte le criait souvent. Parfois, elle criait tout l'*Ave Maria*, mot par mot, de sorte que l'écho lui-même priait la Sainte Vierge.

Le soir, quand le troupeau était rentré, un divertissement très agréable à nos amis était, après avoir contemplé le coucher du soleil, d'essayer de compter les étoiles dans le Ciel. Celui qui en comptait le plus gagnait. Les nuits scintillantes d'étoiles et éclairées de la lune les ravissaient comme en extase et les remplissaient d'enthousiasme.

Pour eux, les étoiles étaient des lampes que les Anges allumaient aux fenêtres du Ciel ; le soleil, c'était la lampe de Notre-Seigneur et la lune, celle de la Sainte Vierge. Jacinte disait : « La lampe de la Sainte Vierge me plaît encore plus que celle de Jésus, parce qu'elle ne brûle pas et n'aveugle pas. »

Trois physionomies

Comment pouvons-nous nous représenter les trois petits voyants de Fátima au moment où se dessine leur merveilleuse destinée ?

On a remarqué qu'ils semblent, tous trois, porter déjà en germe des âmes d'artistes et de poètes, des âmes sensibles et profondément religieuses. Ils ont puisé dans leur éducation et aussi dans la fréquentation constante de l'œuvre du Créateur une grande facilité à s'élever vers Dieu, tendance encore accrue par les grâces apportées du Ciel par l'Ange qui les visitait.

Mais il ne faudrait pas croire que tous trois fussent des saints parfaits en tous points. C'étaient des enfants de la terre, des enfants comme les autres, avec leur caractère propre, leurs défauts et leurs petites passions.

Parmi les enfants du village, ils ressemblent en tout aux autres. Ce sont des montagnards. Leurs manières n'ont pas la délicatesse des enfants de nos villes. Mais ils sont francs, simples et naïfs¹. Leur visage, hâlé par le soleil et le vent, respire la santé.

Lucie, le chef véritable des trois petits, a tout juste dix ans. De taille moyenne, elle est forte et bien constituée. Un teint fortement basané, un regard légèrement renfrogné sous de forts sourcils, de grosses lèvres autour d'une bouche large, tout un aspect trompeur masque les profondes qualités de son intelligence et de son cœur.

Ses cheveux sont divisés au milieu de la tête par une raie et couverts par un « mouchoir de tête » ou bien par une « mante », sorte de voile qui retombe jusqu'à la ceinture. La jupe de grosse flanelle, aux larges plis arrondis, descend jusqu'à la cheville, laissant voir tout juste les gros souliers cloutés.

Quoique peu sentimentale, puisqu'elle reproche à sa cousine d'être trop susceptible et boudeuse, elle a bon cœur et sait se faire aimer, au point que François et Jacinte ne peuvent pas vivre sans elle.

Sa vertu principale est la franchise : elle l'a puisée dans les exemples et les leçons de sa mère. On lui reconnaît aussi d'autres qualités : obéissance, humilité, esprit réfléchi et goût du silence.

François, lui, n'a que neuf ans ; il est aussi grand que Lucie. Des trois, il paraît avoir le tempérament le plus robuste.

Ses traits, bien réguliers dans un visage rond, ont quelque chose de calme, de posé et lui donnent un air de rêverie. Plutôt blond, il a des yeux châains,

¹ Certains rapports de visiteurs les ont fait passer pour sauvages et timides. Cela tient à ce que, fatigués d'être traités de menteurs, ils se réfugiaient souvent dans le silence. Quant à Jacinte, elle avait promis à Lucie de ne rien dire, de peur de se tromper ou de manquer au secret.

animés d'un doux regard. Il est encore plus méditatif, silencieux et discret que sa cousine.

Parfaitement obéissant à ses parents, il est très attaché à Jacinte. Pieux comme elle, il prie avec ferveur.

Doué d'une imagination vive, il paraît aussi avoir été fort intelligent et, sans doute, s'il avait pu fréquenter l'école assez longtemps, y eût-il fait de grands progrès.

S'il fallait faire un choix entre ces trois physionomies, la plus attachante serait certainement celle de Jacinte.

Cette « petite fleur » de la montagne portugaise n'a que sept ans. De taille moyenne, elle est cependant robuste et n'a jamais eu de maladie de quelque importance.

Le visage est très régulier, le teint brun, le regard profond et vif.

Intelligente et vive, elle a des facultés supérieures à son âge. Elle a aussi très bon cœur et elle est douée d'un caractère doux et tendre qui la rend très aimable et affectueuse.

Elle aime chacune de ses brebis. Elle se plaît à caresser les petits agneaux blancs et même à les embrasser et à les presser sur sa poitrine. Le soir, elle rapporte dans ses bras le plus petit pour lui éviter la fatigue.

Un jour, sur le chemin du retour, elle marche ainsi au milieu du troupeau, avec un agnelet dans les bras. François lui demande :

— Jacinte, que fais-tu là parmi les brebis ?

— Je fais comme Notre-Seigneur. Sur l'image qu'on m'a donnée, Jésus se tient debout au milieu du troupeau avec une brebis dans ses bras.

Cette sensibilité exquise prédisposait Jacinte, encore plus que ses camarades, à goûter la céleste beauté de la Dame qui allait entrer dans leur vie et la ravir à la terre.

Confidents des Anges

La Reine du Ciel, nous le savons, se fit précéder par un messager de la Cour céleste.

Jusqu'à leur mort, François et Jacinte gardèrent un silence absolu sur les visites de l'Ange. Vingt-cinq ans après, Lucie nous les raconte ; mais avec une moindre abondance de détails qu'elle ne nous a raconté celles de la Sainte Vierge. Ainsi, malgré la sûreté étonnante de sa mémoire, elle ne peut préciser les dates des trois apparitions qu'elle mentionne.

Il est certain, d'ailleurs, qu'elles ne furent pas les seules, et peut-être, lorsque certaines raisons de discrétion auront cessé, nous apprendrons d'autres détails.

Maintenant, le but providentiel de ces visions nous semble facile à deviner. Ne s'agissait-il pas de préparer l'âme et le cœur des trois pasteurs à leur rôle de confidents et de messagers de Marie ?

Lorsque Dieu voulut sauver la France par Jeanne d'Arc, il envoya à la bergère lorraine pendant quatre ans l'archange saint Michel pour préparer son esprit et son cœur à sa mission. De même, semble-t-il, ayant décidé de sauver le monde moderne par l'intermédiaire des trois petits bergers d'Aljustrel, Dieu leur dépêcha un messager céleste pour élever leurs âmes à la hauteur de leur sublime et exceptionnelle destinée.

De fait, cet Ange leur enseigna l'art de prier avec ferveur, de prier pour ceux qui ne prient pas, de réparer pour ceux qui n'ont ni foi ni amour. Il leur apprit aussi à travailler, par la prière et le sacrifice, à la conversion des pécheurs, toutes choses qui sont bien dans la ligne des préoccupations du Cœur Immaculé de Marie et qui feront l'objet du message de la Dame de la Cova da Iria.

Quant à la communion mystique du Cabeço, elle visait probablement à accroître la charité et la ferveur

dans le cœur des petits amants de Jésus. Le symbolisme de la communion au Précieux Sang pour les petits, tandis que Lucie communiait à l'Hostie, ne signifiait-il pas — ce que Marie leur montra aussi de manière sensible à la deuxième apparition — la différence de leurs destinées terrestres ? Le Sang divin pour ceux qui doivent mourir victimes d'amour, le Pain de vie pour celle qui doit vivre et travailler ici-bas ¹.

Les enfants furent-ils dociles aux leçons du messager céleste ? Leur discrétion est absolue sur ce point. Toutefois, il est probable que certains traits de leur vie (sacrifices, actes de vertu) racontés dans les souvenirs de Lucie se rapportent à cette période qui a précédé les grandes apparitions de Marie, sans que nous puissions en aucune manière le discerner dans ses récits où elle s'imposait le silence le plus absolu sur les visites de l'Ange.

En tout cas, la docilité que les pastoureaux montrèrent plus tard pour les conseils de Notre-Dame nous permet de supposer le zèle avec lequel ils répondirent aux désirs de l'Ange.

Maintenant, connaissant ces faits, nous ne serons plus surpris de les voir, dès la première rencontre avec la Dame de la Cova da Iria, trouver toute naturelle la demande du sacrifice total qu'elle leur adresse et s'offrir en victime d'amour avec cette générosité et cet enthousiasme. La lumière divine leur avait fait comprendre, dès la deuxième visite de l'Ange, la valeur rédemptrice du sacrifice et ils en avaient déjà savouré l'amère douceur.

¹ Cette communion apportée du Ciel évoque le goûter miraculeux des enfants de Santarem, élèves du bienheureux Bernard de Morlaas, qui moururent avec lui dans l'action de grâces de leur Première Communion. Nos trois pastoureaux avaient-ils entendu raconter cette merveilleuse histoire ? — Santarem est le chef-lieu administratif du district de Fátima, à 60 km. environ.

Extérieurement, aux yeux des gens, après ces rencontres, l'existence des trois amis ne paraît pas avoir subi de modification. Seuls, dans la campagne à longueur de journée, ils pouvaient s'entretenir avec ferveur de leurs ineffables souvenirs communs, sans que personne puisse soupçonner leurs célestes relations. En tout cas, il ne paraît pas que personne de leur famille se soit douté de ces surnaturelles rencontres.

Plus tard, après le grand « signe de Dieu », on demandera à Olimpia si ses deux petits étaient plus sages après qu'avant d'avoir vu la Vierge ; elle répondra qu'ils étaient aussi sages et pieux auparavant. La maman elle-même, pourtant bien affectueuse, n'avait pas remarqué les insondables ascensions de ces secrètes petites âmes.

Notons pour son intérêt psychologique une remarque faite par Lucie. Pendant la présence de l'Ange à leur côté, les enfants étaient comme sans volonté propre, ou plutôt leur volonté était soulevée, entraînée par une force surnaturelle qui les enveloppait et les portait à imiter l'Ange dans ses gestes et sa ferveur. Après le départ de l'Ange, c'était une sorte de prostration, d'abattement physique : ils agissaient comme mus par un autre. Mais ils ressentaient une paix et un bonheur très-grands et très intimes, leur âme étant complètement concentrée en Dieu.

Lucie ajoute : « Je ne sais pourquoi, les apparitions de Notre-Dame produisirent sur nous des effets bien différents. C'était la même joie intime, la même paix, la même félicité. Mais, au lieu de cet abattement physique, une certaine vivacité « expansive » ; au lieu de cet anéantissement en la divine Présence, une exaltation d'allégresse ; au lieu de cette propension au silence, un certain enthousiasme communicatif. »

CHAPITRE II

PENDANT LES APPARITIONS

A l'école de Marie

Nul ne connaîtra peut-être jamais sur la terre tout le contenu des merveilleux entretiens de la Dame du chêne vert avec les pastoureaux d'Aljustrel. Car, même après les dernières révélations de Lucie, nous ne savons pas probablement encore tout. Ce que nous en avons dit, cependant, nous suffit pour affirmer que Marie fut pour eux une incomparable maîtresse de vie et que, d'autre part, ils se montrèrent pour Elle des disciples dociles, fervents, pleins d'amour.

Possédant parfaitement leur cœur, Elle pouvait obtenir d'eux tout ce qui était possible à des enfants de cet âge. Le lecteur s'est rendu compte, au seul récit des six apparitions, que Lucie, François et Jacinte firent de grands progrès dans la vertu dès le jour qu'ils furent devenus les confidents de la Dame venue du Ciel.

Celle-ci savait pouvoir compter sur ses petits disciples, puisque dès la première visite Elle leur proposa et obtint d'eux le total abandon à la Volonté de Dieu.

Il ne suffit pas de promettre : il faut tenir.

Dès le lendemain de la première apparition, lorsqu'on fut arrivé au pâturage, Jacinte alla s'asseoir, pensive, sur un roc.

— Jacinte, viens-tu t'amuser ?

— Aujourd'hui, je ne joue pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je pense à ce que cette Dame nous a recommandé : réciter le Rosaire et faire des sacrifices pour la conversion des pécheurs. Maintenant, quand nous dirons le chapelet, nous dirons toujours les *Ave Maria* tout entiers. Mais pour les sacrifices, comment les ferons-nous ?

Question embarrassante pour leur science en ascétisme ! Nul ne pouvait donner une réponse... C'est François qui parla le premier.

— Donnons notre manger aux brebis... Ne pas goûter, quel joli sacrifice !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Jacinte distribue la nourriture aux brebis. Et ce geste sera renouvelé les jours suivants.

A leur tour, les brebis elles-mêmes durent faire un sacrifice. Nos trois pasteureaux rencontrèrent un jour, sur un chemin, les enfants de deux familles très pauvres du hameau de La Moita que l'on envoyait mendier leur pain. Aussitôt, Jacinte propose son idée :

— Donnons notre collation à ces pauvres petits.

Et elle court la leur apporter.

Heureux de cette aubaine inespérée, les petits mendiants recherchèrent désormais leurs bienfaiteurs. L'habitude vint de se rencontrer à un endroit donné. Et ainsi les jours de jeûne se suivirent à peu près sans interruption.

Les premières heures, le trio était joyeux du sacrifice accompli pour les pécheurs. Mais, vers le soir, la faim se faisait sentir ; ils la trompaient vaille que vaille, avec des mûres, des pignons, les racines de certaines herbes et même des glands.

Nous le verrons, nos trois petits voyants pratiquèrent toutes les formes de mortification. Mais ils paraissent avoir excellé surtout dans celle de la gourmandise, si difficile aux enfants de cet âge. Lorsque la saison

fut venue, ils eurent l'occasion de l'exercer à propos de fruits savoureux.

Comme ils jouaient un jour près du puits, Olimpia leur apporta quelques belles grappes de raisin cueillies exprès pour eux à une treille voisine. Ils les acceptèrent joyeux. Dès que la maman fut partie, Jacinte courut les porter à d'autres enfants qui jouaient dans la rue. Elle y rencontra les petits mendiants de La Moita, qui profitèrent, une fois de plus, de ses libéralités.

Dans une autre circonstance, ils furent invités à puiser dans un panier plein de belles figes fraîches, d'une variété particulièrement délicieuse. Jacinte s'élança pour en prendre une ; puis, se ravisant :

— Attention ! Nous n'avons fait, aujourd'hui, aucun sacrifice pour les pécheurs. Faisons celui-ci.

Et, joignant les mains, elle en fit, au nom de tous les trois, l'offrande au bon Dieu.

Ainsi, par le sacrifice, l'âme de nos trois petits amis se purifiait et s'élevait. Il est probable qu'à chaque apparition de leur céleste Maîtresse ils lui disaient leurs efforts pour répondre à ses désirs et qu'elle les encourageait et les guidait¹.

C'est Marie qui leur enseigna cette manière d'offrir leurs sacrifices en disant : *O mon Jésus, c'est par amour pour Vous, pour la conversion des pécheurs et en réparation de tout ce qui offense le Cœur Immaculé de Marie.* Ce fut, on s'en souvient, à la troisième apparition.

Avec le sacrifice, Elle leur avait recommandé la prière et surtout la prière du Rosaire. Nous avons vu, dès le premier soir, Jacinte demander à sa mère de dire le chapelet avec elle. Les trois petits voyants se considéraient comme obligés, non seulement à réciter eux-mêmes le chapelet, mais à recommander cette

¹ Nous savons que ce fut le cas, par exemple, pour la corde dont les enfants s'étaient confectionné un cilice, comme nous le verrons plus loin, p. 174.

dévotion autour d'eux et même « à la répandre partout dans le monde entier ¹ ».

François et Jacinte obtinrent chez eux la récitation en commun du chapelet quotidien ².

Pour eux, ils n'y manquaient jamais et même ils le récitaient plusieurs fois par jour.

Contente de la générosité de ses petits disciples, la Reine du Ciel les trouva, au bout de trois mois, capables de supporter des sacrifices plus grands encore et de souffrir comme une sorte de petit martyr, qu'il convient de raconter en détail.

La haine du Ferblantier

L'administrateur du Conseil d'Ourém, M. Arthur d'Oliveira Santos, avait donc, après la troisième apparition, décidé d'empêcher la quatrième. Militant très actif de la Libre Pensée, ajoutant à la direction du journal maçonnique *La voix d'Ourém* la gérance de son commerce, « La Ferblanterie du Progrès », il exerçait sur son arrondissement une véritable dictature.

Les gens des villages tremblaient à la pensée d'être convoqués à la sous-préfecture. Quelle impression sur les petits voyants et leurs parents lorsqu'ils reçurent l'ordre d'y comparaître tous ensemble, dès le lendemain matin, samedi 11 août, à une heure donnée !

M. Marto refusa d'emmener si loin ses enfants, trop jeunes pour répondre devant un Tribunal ou une Commission. Il y alla tout seul. Quant à M. Santos, il s'y rendit en emmenant sa fille.

— Elle répondra, elle. A ces choses, moi je n'entends rien. Et si elle ment, il est bon qu'elle soit châtiée.

¹ Déposition de M^{me} Marto au procès canonique.

² C'est là le point de départ de l'institution du *Livre d'Or* dont nous avons parlé, II^e partie, p. 116.

En se séparant de ses cousins, Lucie les embrasse avec effusion. On lui a tellement fait peur qu'elle craint de ne pas les revoir. Jacinte lui dit :

— Si on veut te tuer, dis que François et moi nous sommes comme toi et que nous voulons mourir aussi. Nous irons dans le jardin, derrière le puits, et nous prierons beaucoup pour toi.

L'administrateur blâma sévèrement Manuel-Pedro pour n'avoir pas obéi ponctuellement. Puis, il interrogea longuement Lucie en présence de son père, de son oncle et d'autres messieurs, qu'elle ne connaissait pas. Il insista surtout pour lui faire dire son secret, persuadé que c'était la clef de tout le mystère.

N'aboutissant à rien, il dressa le procès-verbal de l'interrogatoire et congédia les « prévenus », en les assurant qu'il saurait bien atteindre son but, fallût-il même mettre à mort les trois coupables !

« Lorsque, le soir, je rentrai chez nous — raconte Lucie — je courus tout de suite au jardin. J'y trouvai mes cousins à genoux, le visage dans les mains, le front appuyé à la margelle du puits ; ils pleuraient amèrement. En me voyant, ils furent stupéfaits :

« — Ah ! c'est toi ?... Ta sœur est venue chercher de l'eau et elle nous a dit qu'on t'avait tuée... Nous t'avons pleurée et nous avons prié pour toi ! »

En l'embrassant, Jacinte ajouta :

— Tu vois, nous ne devons avoir peur de rien. Cette Dame nous protège toujours et elle nous aime tant !

Hélas ! la petite comédie jouée par M. l'Administrateur n'était qu'un prélude. La date du 13 août approchait et le sous-préfet voulait à tout prix appliquer la loi interdisant les manifestations religieuses hors des édifices du culte. Trouvant plus commode d'arrêter trois petits enfants qu'une énorme foule, il cherchait le moyen de s'emparer d'eux sans aucun risque.

Le 13 au matin, Lucie est déjà la proie de la multitude qui arrive pour se trouver à la Cova da Iria à

l'heure voulue, lorsqu'on lui transmet l'ordre de M. l'administrateur de se rendre à la maison Marto où il l'attend.

Son père, intimidé, l'y conduit. Il trouve le Ferblantier en train d'interroger ses neveux. Auprès d'eux comme auprès de Lucie, toutes ses tentatives sont vaines : ils ne veulent ni dire le secret ni promettre de ne pas retourner à la Cova da Iria.

Cependant, le représentant de l'autorité a pris un ton aimable. Il prétend vouloir assister lui-même à l'apparition : « Je suis comme Thomas, je veux voir pour croire ! » Il propose de prendre les enfants dans sa voiture pour les conduire à la Cova. Enfants et parents refusent.

Alors, il part, disant simplement aux enfants de se rendre chez M. le Curé, où il les interrogera devant le prêtre. Les enfants y vont, accompagnés par M. Marto.

Au presbytère, le magistrat affecte de s'entretenir amicalement avec Manuel-Pedro et les enfants, aux yeux de la foule, sur la véranda qui regarde la petite place du village. Puis, il invite les petits à monter dans sa voiture pour se rendre à la Cova.

Mais dès qu'on est sur la route, la carriole prend la droite au lieu de la gauche et file dans la direction de Vila-Nova de Ourém. Les petits font remarquer que la Cova est dans la direction opposée. Le fonctionnaire répond affablement : « Je le sais ; mais nous allons d'abord à Ourém, chez M. le Curé. Il veut lui aussi vous voir et vous interroger. Puis je vous ferai reconduire en automobile. Vous arriverez à temps. »

Les enfants, à qui la perspective de cette course en automobile ne déplait pas, se tranquillisent. Arrivés à Ourém, ils insistent pour être conduits tout de suite chez M. le Curé. On leur répond qu'il faut d'abord manger... Cependant, l'heure de l'apparition a passé, au grand chagrin des enfants, très malheureux d'avoir manqué au rendez-vous, mais à la grande satisfaction du sous-préfet qui a réussi pleinement son premier coup.

Après le repas, les enfants pensent retourner chez eux. Mais M. l'administrateur insiste de nouveau pour qu'ils révèlent le secret confié par la Dame dont ils racontent les apparitions. Devant leur refus persistant, il les déclare en état d'arrestation et les fait enfermer dans une chambre, d'où ils ne sortiront, leur dit-il, qu'après avoir obéi.

Ils y restèrent jusqu'au lendemain. De très bon matin, une vieille femme était entrée dans leur chambre et avait cherché, mais en vain, à leur arracher le secret.

On les conduisit au siège de l'administration du Conseil. Là, on les soumit à un interrogatoire serré. Par des questions insidieuses, d'abord, puis par des menaces, enfin par l'attrait de plusieurs pièces d'or, on fit tout pour les pousser à parler.

Les enfants racontent avec franchise tout ce qui leur est arrivé, mais le secret, ils ne peuvent le révéler, puisque la Dame leur a prescrit de ne le dire à personne.

Ramenés vers midi au domicile du sous-préfet, ils prennent une réfection que leur offre sa femme, laquelle, au fond, éprouve de la compassion pour eux.

Dans l'après-midi, le martyre recommence. On les enferme dans la prison publique, en leur disant qu'on viendra les prendre pour les brûler vifs s'ils ne disent pas le secret.

Les autres pensionnaires de la prison leur font bon accueil. Jacinte, cependant, s'écarte du groupe et se dirige vers une fenêtre. Elle pleure. Lucie veut la consoler et lui demande :

— Pourquoi pleures-tu ?

— Parce que nous allons mourir sans embrasser nos parents. Ni les tiens, ni les miens ne sont venus nous voir... Ils ne s'occupent plus de nous... Je voudrais au moins revoir maman !

François trouve le mot qu'il faut pour la consoler :

— Ne pleure plus ! Offrons ce sacrifice pour les pécheurs.

Et, joignant les mains, les yeux levés au Ciel, il fait l'offrande en ces termes :

— O mon Jésus, c'est par amour pour vous et pour la conversion des pécheurs...

Jacinte joint aussi ses petites mains et trouve la force d'ajouter :

— ... et aussi pour le Saint-Père et en réparation des offenses faites au Cœur Immaculé de Marie.

Témoins de cette scène touchante, les autres détenus en sont tout émus. Ils veulent les consoler. Qu'ils disent donc le secret à M. l'administrateur... Ça n'a pas d'importance !

— Cela, non ! réplique vivement Jacinte, nous préférons mourir.

Alors, nos trois captifs se rappellent qu'ils n'ont pas encore dit le chapelet pour les pécheurs. Jacinte, prenant une médaille qu'elle porte au cou, demande à un prisonnier de la suspendre à un clou planté dans le mur. L'homme obéit et voilà nos petits amis à genoux, priant avec ferveur. Les autres prisonniers se mettent aussi à genoux et répondent, comme ils savent, aux prières. Puissance merveilleuse de l'exemple et de la candeur innocente !

Sur le soir, on vient les chercher à la prison pour les conduire au bureau du Conseil. L'administrateur les tourmente par un interrogatoire plus serré, où se mêlent les cajoleries et les menaces.

Les voyant inébranlables, il recourt à un dernier et suprême stratagème.

Il se lève brusquement, manifeste une grande colère et s'écrie :

— Si vous ne voulez pas obéir de bon gré, vous obéirez par force !

Puis se tournant vers un subalterne, il lui ordonne de préparer une grande poêle avec de l'huile bouillante pour y faire frire les récalcitrants. En attendant, il les enferme dans une pièce voisine.

Moment plein d'anxiété pour les pauvres innocents ! La porte s'ouvre de nouveau et le sous-préfet appelle la petite Jacinte par son nom :

— Si tu ne parles pas, tu seras brûlée la première. Viens avec moi.

La fillette (on se rappelle qu'elle a à peine sept ans) ne pleure plus, mais ferme dans la résolution de ne pas trahir l'ordre de la Dame, suit l'homme « sans nous faire ses adieux », raconte Lucie. Elle est encore interrogée, caressée, menacée et, finalement, enfermée dans une autre chambre.

Entre temps François attend son tour avec le plus grand calme. Il dit à Lucie : « S'ils nous tuent, comme ils le disent, nous serons bientôt au ciel. Quel bonheur ! Mourir, ça ne me fait rien ! Et après un instant de silence : « Disons un *Ave Maria* pour Jacinte ; Dieu veuille qu'elle n'ait pas peur ! » Et enlevant son béret, il joint les mains et prie !

Le sous-préfet appelle alors François, lui dit que sa sœur est déjà frite et que le même sort l'attend, s'il ne révèle pas le secret. Il refuse et ne se montre pas moins ferme que Jacinte. Saisi violemment, il est enfermé avec elle.

C'est alors le tour de Lucie, avec qui la même scène se reproduit.

Maintenant, quand on demande à cette dernière ce qu'elle éprouvait alors, elle répond :

— J'étais convaincue que cet homme parlait pour de bon et que, désormais, tout était fini pour moi sur la terre. Mais je n'avais pas peur et je me recommandais à la Sainte Vierge.

Cependant, M. l'administrateur ne jouait que la comédie. Lucie retrouva ses cousins sains et saufs, sinon exempts de toute frayeur.

Le lendemain, c'est la grande fête de l'Assomption. Les enfants, ayant passé la nuit de nouveau au domicile de M. l'administrateur, sont ramenés au siège

du Conseil. Ils y subissent un nouvel interrogatoire analogue au précédent.

N'obtenant aucun résultat, le sous-préfet se résigne à les ramener enfin à Fátima. Il arrive là-bas pendant la grand'messe. Il dépose les enfants à la cure et reste avec eux sur la véranda.

Le peuple sort de l'église. Quelqu'un dit à M. Marto :
— Voyez vos enfants sur le perron du presbytère, avec M. l'administrateur.

Manuel-Pedro les rejoint. Le « Ferblantier » fait l'innocent.

— Tout va bien ; les enfants peuvent continuer d'aller à la Cova da Iria. (Il venait de leur dire qu'il les ferait arrêter s'ils y revenaient)... Mais il faudra les soigner ! ils sont malades... Ils voient des choses...

A ce moment, un groupe de jeunes gens, armés de gourdins, s'avancent vers la cure d'un air peu rassurant. Le Ferblantier a saisi le mouvement ; il invite Manuel-Pedro à aller boire un verre au café. Voulant éviter les violences, M. Marto accepte. Les jeunes gens, voyant en si bons termes le papa des victimes et leur persécuteur, pensent que tout est arrangé et se retirent sans plus.

Pendant ce temps, ayant embrassé leurs parents, Lucie, François et Jacinte ont couru à la Cova da Iria remercier Notre-Dame.

Durant ces deux terribles journées, les parents de Jacinte s'étaient préoccupés de faire prendre de leurs nouvelles en envoyant un grand fils à la sous-préfecture. Mais Maria-Rosa s'était montrée presque dure. A la personne qui lui apprenait la ruse de l'administrateur et l'enlèvement de sa fille, elle avait déclaré :

— C'est bien fait.

— Bien fait !... Et comment ?

— C'est comme je vous dis. Si c'est des mensonges ce qu'elle raconte, elle a ce qu'elle mérite. Si c'est vrai, la Sainte Vierge se chargera de la défendre.

La Vierge, en effet, l'avait défendue. Et Elle vint du Ciel, quatre jours après, comme nous le savons, pour la consoler, elle et ses petits amis.

Soif de souffrances

Lors de sa visite aux Valinhos, la Dame de lumière confia aux enfants que beaucoup d'âmes vont en enfer parce qu'il n'y a personne pour se sacrifier pour elles.

Cette pensée revenait fréquemment dans les conversations intimes des trois pasteurs et elle exerça une influence décisive sur leur vie morale. Elle redoubla, si possible, leur volonté de s'offrir en victimes pour que les pauvres pécheurs ne tombent pas dans ces terribles flammes qu'ils avaient entrevues le 13 juillet.

Dans leur imagination et dans leurs souvenirs de la vie des Saints, ils trouvèrent l'idée de pénitences volontaires qui vinrent s'ajouter à tous les sacrifices résultant de leur vocation de voyants en butte à la curiosité et à la malignité publiques.

Avec la faim, ils s'ingéniaient aussi à mortifier la soif. Un jour d'août, qu'il faisait une chaleur particulièrement torride, les pasteurs avaient rencontré leurs petits protégés de La Moita et leur avaient donné l'aumône habituelle.

Dans l'après-midi, ils ne peuvent plus résister à la soif. Tout proche, il y a un groupe de maisons. Lucie va frapper à une porte pour demander un peu d'eau. Une petite vieille lui répond, lui donne une carafe d'eau et y ajoute un morceau de pain.

Le pain est partagé entre les trois affamés. Puis Lucie présente la carafe à François.

— Je ne veux pas boire.

— Pourquoi ?

— Je veux souffrir pour la conversion des pécheurs.

— Toi, Jacinte, bois donc.

— Moi aussi, je veux faire pénitence.

Alors Lucie verse l'eau dans un creux de rocher et la fait boire aux brebis.

De temps en temps, ils faisaient la promesse de passer une neuvaine, ou même un mois, sans boire en dehors des repas à la maison.

Ils cherchèrent aussi à mortifier directement leur corps. Jacinte s'étant piquée sans le vouloir avec des orties en prit une poignée et en offrit aux autres :

— Voyez, voyez ! Une autre chose pour nous mortifier !

Et les voilà à s'en flageller les jambes, pénitence qu'ils renouvelèrent quand ils trouvaient des orties.

Entre la quatrième et la cinquième apparition, sur un chemin, ils trouvent une corde. Par manière d'amusement, Lucie se l'attache au poignet ; elle remarque bientôt que cette corde lui meurtrit la peau.

— Savez-vous que ça fait mal !... Nous pourrions nous l'attacher autour des reins et offrir ce sacrifice au bon Dieu.

L'idée est acceptée. On n'a pas de couteau pour couper la corde, mais on trouve un caillou bien affilé pour la frapper sur une grosse pierre. Et bientôt, chacun porte son petit cilice sur la chair nue.

La corde est grosse et rude, ou bien aussi on l'a trop serrée : elle fait par moments souffrir horriblement. Jacinte parfois en pleure. Si alors Lucie lui parle de l'enlever :

— Non, il faut bien souffrir en réparation des péchés et pour la conversion des pécheurs.

D'abord, ils portèrent ce cilice jour et nuit. Mais à sa visite suivante, le 13 septembre, la Dame de la Cova da Iria leur dit avec une maternelle bonté :

— Notre-Seigneur est très content de vos sacrifices, mais il ne veut pas que vous gardiez la corde au lit. Portez-la seulement pendant le jour.

Les enfants obéirent. Ils persévérèrent dans cette pénitence qui plaisait à Jésus et à Marie.

Et combien d'autres sacrifices semblables, ces généreux enfants ne faisaient-ils pas?... Dieu seul les connaît tous. La difficulté était de les garder secrets et surtout de les cacher à leurs parents, car jamais ils ne parlèrent à personne de la promesse faite à la Dame, ni de ce qu'ils faisaient pour y être fidèles.

C'est seulement près de vingt ans plus tard, sur l'invitation pressante de Monseigneur l'Evêque de Leiria, désireux de connaître les mérites de la petite Jacinte, que Lucie, devenue Sœur Marie des Douleurs, dévoila les sacrifices que nous racontons.

Humilité profonde, discrétion admirable, marque certaine d'une œuvre divine ! et qui rend encore plus attendrissante cette soif de souffrances pour les âmes !

Heureux enfants qui, en peu de jours, ont compris si parfaitement le mystère de la croix, le plus difficile et le plus sublime élément de la science qui fait les saints !

La froideur des parents

Une épreuve particulièrement pénible pour eux, c'était le peu de compréhension qu'ils trouvaient auprès de leurs familles. Si les époux Marto ne tourmentaient pas trop François et Jacinte, leurs frères et sœurs ne se privaient pas de se moquer d'eux.

Mais chez les Santos, Lucie se trouvait isolée et comme abandonnée, parfois même elle était rebutée. Cette cruelle torture de son cœur affectueux fut une des principales raisons du découragement qui l'envahit avant la troisième apparition. On lui reprochait d'être une menteuse, une fausse sainte et aussi d'être la cause d'une perte considérable de récolte dans les champs de la Cova da Iria.

Antonio, en effet, possédait là plus que le terrain pierreux aux chênes verts ; dans le bas-fond, il y avait un champ assez fertile qui donnait chaque année une

bonne quantité de pommes de terre. Le reste du terrain constituait tout de même un pâturage assez intéressant pour le troupeau.

Avec l'affluence du peuple attiré par les visions en ce lieu, on ne peut plus y faire la moindre culture. Tout était piétiné et ravagé par les bêtes et les gens.

Maria-Rosa se lamentait de cette perte, il lui arrivait de dire à Lucie :

— Toi, quand tu auras faim, tu iras demander à manger à cette Dame !

Et ses autres filles renchérisaient encore, comme heureuses d'humilier la « fausse Bernadette ».

La fillette, impressionnée par tous ces raisonnements, se demandait si elle avait le droit de prendre à table une bouchée de pain.

Et il fallait compter aussi le manque à gagner provenant de la perte de temps. Constamment, quelqu'un de la famille était à courir après Lucie que les gens demandaient à voir, au point qu'il fallut bientôt (vers la mi-septembre) se débarrasser du troupeau et se priver de ce rapport si utile à la famille.

Il y avait encore les récriminations des autres propriétaires de la Cova da Iria. Chaque champ piétiné, chaque récolte endommagée entraînait des plaintes et des demandes d'indemnité. De tout cela, Lucie était rendue responsable et on ne se faisait pas faute de le lui dire¹.

Alors, elle n'avait qu'une ressource : se rappeler sa vocation de victime et la promesse faite à la Dame de tout souffrir pour les pécheurs.

¹ Il ne faudrait pas, pour cela, taxer d'avarice la famille Santos. Elle a prouvé depuis son désintéressement total, notamment en ne touchant pas un réal des sommes abandonnées par les pèlerins sur son terrain et en vendant à très bas prix ce terrain à Monseigneur l'Evêque de Leiria qui lui a rendu publiquement témoignage sur ce point. Il semble surtout que la famille de Lucie ait voulu éprouver sa vertu et se rendre compte si elle méritait de recevoir la visite de la Sainte Vierge.

Après la quatrième apparition (19 août) et surtout après le « Signe de Dieu » (13 octobre), ces marques d'hostilité se calmèrent. Antonio, qui ne consentait guère à s'occuper de ces « histoires de femmes », toléra moins facilement qu'on persécutât sa fille.

Quand on l'agaçait trop, il disait :

— Laissez-la donc tranquille, nous ne savons pas si ce qu'elle raconte est vrai, mais nous ne pouvons pas prouver que c'est faux.

Olimpia et Manuel-Pedro étaient trop certains de la loyauté de leurs enfants pour les traiter de menteurs. Ils ne comprenaient pas, mais ils acceptaient le mystère. En tout cas, eux n'auraient pas permis, comme les parents de Lucie, qu'on injuriât ou maltraitât les deux petits ! Il arriva même à ceux-ci, tellement ils avaient soif de sacrifices, de regretter cette situation privilégiée... C'était une occasion de souffrir avec Notre-Seigneur pour les pécheurs qui leur échappait ainsi.

Le clergé et les voyants

Mais une croix que tous trois portèrent en commun, c'était l'indifférence, pour ne pas dire la froideur hostile, que leur montrait le père de leur âme, M. le Curé de Fátima. Certes, il fut toujours pour eux juste, correct et paternel, mais il ne pouvait se résigner à admettre la réalité des visions.

Sans doute, avait-il été mal impressionné par les réticences qu'il sentait dans le récit des enfants et par le fameux secret. Il écoutait les plaintes de gens se fâchant de ce que ses petits paroissiens n'étaient pas assez aimables pour ceux qui voulaient les questionner. L'abbé Ferreira eût voulu qu'ils répondissent à tout le monde et particulièrement à ses confrères dans le sacerdoce, avec une patience inlassable et la distinction de gens du monde.

Et puis, que d'ennuis pour lui depuis ces événements ! Personne n'apprécie sa « neutralité », les uns

lui reprochant de ne pas faire cesser cette « comédie », les autres l'accusant d'être de connivence avec les sectaires.

Cette deuxième accusation prit corps sérieusement dans le peuple, le 13 août, lorsque M. l'administrateur, pour enlever les enfants, partit de son presbytère. La foule soupçonna le curé de complicité avec le Ferblantier, et à lui aussi, sans les prodiges qui se passèrent à la Cova da Iria, on eût fait un mauvais parti.

La rumeur calomnieuse se répandit au point que l'abbé Ferreira crut devoir se disculper publiquement dans une lettre au journal *A Ordem*, de Lisbonne (15 août 1917).

Il y avoue que sa vie a couru, le 13, un grand danger.

Dans cette lettre, le prêtre explique pourquoi il ne va pas à la Cova da Iria, les 13 de chaque mois, avec la foule : le patriarcat de Lisbonne a demandé au clergé la neutralité ; de plus, si les apparitions sont surnaturelles, sa présence n'y est pas nécessaire ; si elles ne le sont pas, en y assistant, il fournirait un argument aux ennemis de la religion.

Pour tous ces soucis et ces tracas, le bon curé en voulait presque à ses petits paroissiens. Et puis, passionné pour sa paroisse et son église, il ne voyait pas sans une certaine inquiétude ce culte à demi schismatique qui s'établissait à la Cova da Iria. Quand il voyait, le dimanche, des milliers de gens se réunir là-bas, sur la lande déserte, il pensait que leurs prières eussent été plus agréables à Dieu dans son église.

Et celle-ci avait besoin de grosses réparations, alors qu'on jetait là-bas de l'argent inutile au pied d'un arbre¹ !

Si malgré sa « neutralité », l'abbé Manuel Ferreira ne fit rien pour humilier positivement les petits voyants,

¹ Depuis lors, l'église de Fátima a été très convenablement restaurée et même agrandie (1931).

il n'en fut pas de même pour tous ses confrères. Parmi les curieux qui assaillaient de questions les enfants, on voyait souvent des prêtres. Il arriva à certains d'entre eux, ou de leur poser des questions indiscretes, ou de se moquer de leurs réponses. Inutile de dire que, respectueux du sacerdoce comme ils l'étaient, ils éprouvaient, dans ces cas, une grande peine.

Il est vrai que plusieurs prêtres les soutenaient de leurs encouragements et de leurs conseils. Nous connaissons déjà le saint et populaire P. Cruz, qui avait fait admettre Lucie à la Première Communion, trois ans plus tôt. Il revint à Fátima pour interroger les petits voyants et se faire une idée de ces événements dont tout le monde parlait.

Merveilleux rayonnement de la vertu et de la bonté ! Les enfants se sentent attirés vers ce saint homme et lui ouvrent leur cœur avec une confiante ingénuité. Quant à lui, il se trouve plus que convaincu de la parfaite sincérité des voyants.

Après un long entretien, il demande à Lucie et à Jacinte de l'accompagner jusqu'au lieu des apparitions. Il monte sur un ânon si petit que les pieds de l'ecclésiastique touchent la terre. Les deux fillettes l'accompagnent, l'une à droite, l'autre à gauche. On parle de la Sainte Vierge, on récite le Rosaire ; puis, le Père Cruz leur apprend une série d'oraisons jaculatoires qui leur serviront à élever leur cœur vers Dieu, le long du jour.

Un autre prêtre les encouragea à la reconnaissance envers Dieu pour toutes les grâces qu'ils recevaient. Et, dès ce jour, les enfants prirent l'habitude de dire de temps en temps : *Mon Dieu, je vous aime en reconnaissance de toutes les grâces que vous m'avez accordées.*

Jacinte répétait sans cesse cette prière, car, disait-elle :

— J'aime tant Notre-Seigneur et la Sainte Vierge que je ne me lasse jamais de le leur dire.

Après la troisième apparition, deux prêtres leur parlèrent du Pape avec amour et conviction, de ses soucis et de ses responsabilités. A partir de ce moment, ils ajoutèrent « *et pour le Saint-Père* » à leurs formules d'offrande de sacrifices et ils récitèrent trois *Ave Maria* supplémentaires à son intention, après chaque chapelet.

Celui qui a le plus souvent encouragé les petits pasteurs d'Aljustrel dans leur mission de voyants et de victimes, c'est l'abbé Faustino Jacinto Ferreira, curé d'Olival et archiprêtre de l'arrondissement d'Ourém.

Pieux, zélé, savant, très populaire, le curé d'Olival s'éprit, dès le début, d'une véritable amitié pour Lucie, Jacinte et François. Il se fit un devoir de les initier à la vie spirituelle et de leur enseigner la pratique de la pénitence.

Plusieurs fois, il fit venir Lucie chez lui pour l'instruire, l'encourager, lui prodiguer les plus sages conseils. S^r Marie des Douleurs garde encore la plus profonde reconnaissance à ce premier guide de sa vie spirituelle.

Plus tard, nous l'avons vu, il se déclara partisan de la réalité des apparitions et Monseigneur l'Evêque de Leiria le désigna comme membre de la Commission canonique d'enquête

CHAPITRE III

DES APPARITIONS

A LA MORT DE FRANÇOIS

Le supplice des interrogatoires

A mesure que les apparitions se répètent, les foules viennent plus nombreuses à la Cova da Iria et le terrain d'Antonio dos Santos devient une sorte de sanctuaire sans autel et sans prêtre.

Tous ces gens, ou presque tous, voulaient voir les enfants et causer avec eux.

Le jour du grand prodige, ils furent particulièrement en proie à cette curiosité de la foule. Leurs parents durent les arracher aux importuns pour les faire manger et se reposer. Vers minuit, Lucie, vaincue par la fatigue, se laissa tomber sur le plancher et s'endormit. Des gens passèrent la nuit dans le pays pour l'interroger le lendemain...

Et cela devait continuer sans arrêt... Tous les jours, désormais, encore plus qu'auparavant, ils seront questionnés par des publicistes, des médecins, des ecclésiastiques, de simples curieux. Les uns sont croyants, les autres athées, beaucoup sont indiscrets. « Ceux qui viennent les interroger sont si nombreux, déclara Maria-Rosa, le 25 octobre, à M. le Curé de Fátima, que c'est un grand miracle qu'ils ne soient pas encore malades. »

C'est là, pour les enfants, une véritable torture qu'ils ont d'ordinaire le courage d'offrir à Notre-Seigneur, mais qu'il leur arrive parfois de supporter malaisément et même d'éviter.

Ils sont ennuyés d'avoir à toujours répéter les mêmes choses ; mais aussi ils craignent de révéler le grand

secret confié par la Vision ou même de faire connaître des choses qu'ils veulent tenir cachées, notamment leurs pénitences et leurs sacrifices.

Aussi rivalisent-ils tous trois à qui trouvera un nouveau procédé pour échapper aux curieux indiscrets sans manquer à la charité ou à la vérité.

Un jour, se trouvant sur le mauvais chemin qui relie Aljustrel à la grand'route, ils voient descendre d'une auto, arrêtée au carrefour, un groupe de messieurs et de dames élégamment vêtus. Pas de doute possible sur ce que cherchent ces gens. Jacinte dit :

— En fuyant, nous serions remarqués. Allons au-devant d'eux.

Les étrangers les rejoignent et les arrêtent.

— Connaissez-vous les petits bergers auxquels apparaît la Sainte Vierge ?

— Parfaitement, nous les connaissons.

— Pourriez-vous nous dire où ils habitent ?

— Prenez cette traverse ; là-bas, vous tournerez à gauche...

Et Lucie décrit minutieusement sa maison et celle de ses cousins. Les voyageurs partent en remerciant et les enfants, contents comme trois alouettes, courent se cacher dans les champs.

Une autre fois, François, s'étant écarté, vit arriver un groupe de belles dames coiffées de chapeaux « avec des rebords larges comme des tamis ».

— Grimpons sur ce figuier, dit-il ; avec ça sur la tête, elles ne nous verront pas.

De fait, les dames passèrent sous l'arbre et sous les enfants sans les apercevoir. Une fois hors de portée de leurs regards, ils s'enfuirent dans un champ de maïs.

Souvent, le trio s'éclipsait pendant des heures et des heures sans qu'on pût les découvrir. Où se cachaient-ils ? On ne l'a jamais su. Mais, dans ses souvenirs sur Jacinte, S^r Lucie le révèle.

Ils se tenaient « derrière le puits » de l'enclos Santos, disparaissant le moment voulu derrière les haies et les fourrés. Ils allaient souvent aussi dans cette sorte de grotte que nous avons appelée le « trou du Cabeço » et où, pour la première fois, ils avaient eu la visite de l'Ange du Portugal.

Là, comme « derrière le puits », ils priaient aux intentions de la Dame et s'entretenaient des intérêts qu'elle leur avait confiés. Là, ils se trouvaient en paix pour réciter les *prières de l'Ange*, parfois des heures entières et jusqu'à tomber de fatigue, et aussi pour faire, sans témoins indiscrets, leurs petites pénitences.

S'ils se cachaient ainsi, ce n'était pourtant pas un principe chez eux de se refuser à toute enquête. Ils ont raconté cent et cent fois les apparitions ; on a sténographié leurs récits ; on les a photographiés souvent. Est-ce bien utile de répéter sans cesse les mêmes choses ?

Et puis, trop de gens cherchent visiblement à les embarrasser par des questions captieuses... Ce sont des petits enfants et on les provoque à dire des sottises... Il est juste qu'ils se défendent.

D'ailleurs, les enquêteurs sérieux, comme le Dr Formigão, ont rendu maintes fois témoignage de la politesse et de la bonne grâce des trois petits voyants quand ils étaient interrogés de façon convenable et pour des fins utiles.

Un témoin oculaire des phénomènes de la cinquième apparition, dans le récit qu'il en fait, rapporte : « Dès notre arrivée (à Fátima), mon ami F... et moi, nous allons chez les enfants pour les photographier et les interroger. Cette entrevue, c'est ce qui m'a le plus impressionné ce jour-là ; j'en reste vraiment enchanté : leur simplicité angélique prouve qu'ils ne mentent pas. »

N'oublions pas, pour comprendre leur attitude en certains cas, que ces interrogatoires posaient pour eux un cas de conscience assez troublant. Ils avaient résolu de cacher et la promesse faite à la Dame de se

sacrifier pour les pécheurs et les pénitences qu'ils faisaient pour tenir cette promesse. Il leur répugnait, et à juste raison, de s'afficher aux yeux des gens comme des victimes et des martyrs.

N'auraient-ils pas perdu tout le mérite de leur vie pénitente?... Et leurs parents n'y auraient-ils pas mis obstacle ?

Mais alors, ne faisaient-ils pas un mensonge lorsque les curieux leur demandaient si la Sainte Vierge ne leur avait pas dit autre chose et qu'ils répondaient « non » ?

Sur ce cas de conscience, en particulier, les conseils de M. le Curé d'Olival leur furent très précieux.

Ecoliers

A la deuxième apparition, la Dame avait recommandé à Lucie « d'apprendre à lire ». Lorsqu'on demandait à l'enfant pourquoi elle n'allait pas à l'école, elle ne savait que répondre.

Après que ses parents eurent vendu le troupeau, rien n'empêcha plus la réalisation de ce désir de Marie. Ses cousins, libérés eux aussi de la garde des brebis, l'accompagnèrent à l'école du village.

Avec quelle curiosité furent observés les trois retardataires !... Intelligents et appliqués, ils firent de rapides progrès. Le grand souci des deux petits était d'apprendre leur catéchisme pour pouvoir faire leur Première Communion.

François savait de source certaine qu'étudier les sciences de ce monde ne lui servirait de rien. Aussi, il lui arrivait de passer à l'église même le temps de la classe.

En arrivant au bourg, ils allaient ensemble saluer Jésus-Caché dans son tabernacle. François disait quelquefois à Lucie :

— Toi, il faut que tu ailles en classe. Mais moi, je vais rester ici. Sous peu, j'irai au Ciel. Vaut-il la peine

que j'étudie ? Après la classe, tu passeras me prendre.

Aux récréations, Lucie et Jacinte laissaient leurs compagnes jouer et le rejoignaient devant le Saint Sacrement.

— Il semble qu'on me devine, disait Jacinte. Dès que j'entre à l'église, il y a des gens qui y viennent. J'aimerais tant rester seule avec Jésus ! Mais jamais on ne nous laisse tranquilles !

C'étaient, une fois, des gens d'un village voisin qui cherchaient les petits voyants pour leur recommander quelque pécheur, scandale et malheur de sa famille.

— Nous prierons pour lui, dirent-elles, et nous offrirons des sacrifices pour qu'il se convertisse et n'aille pas en enfer, le malheureux !

Après la classe, elles retrouvaient François, dans un coin de l'église, près de l'autel où était gardé le Saint Sacrement.

En dehors des heures de classe, Jacinte, François et Lucie se rendent parfois à la Cova da Iria, lorsqu'ils pensent qu'il n'y a pas trop de monde, le soir, très tard. Mais souvent, ils y trouvent des pèlerins dont ils doivent subir ou les questions ou les suppliques, voire les compliments et les embrassades... Quelle épreuve pour leur humilité !

Malgré tout, nos trois petits amis trouvent encore le moyen de se réunir à l'écart, « derrière le puits » de Lucie ou dans le trou solitaire du Cabeço. Loin de tout et de tous, ils prient ensemble et s'encouragent mutuellement à souffrir. Ils revivent là les moments délicieux des apparitions et échangent leurs pensées sur les promesses qu'ils ont faites à la Dame et sur le secret qu'Elle leur a confié.

Les trois écoliers sont si habiles à cacher leur jeu que rien ne les distingue apparemment de leurs camarades du village. En devenant des voyants, ils n'ont pas cessé d'être des enfants. Ils parlent, ils rient et chantent comme avant. Ils s'appliquent de toutes leurs forces à ne pas se singulariser et à ne pas attirer

l'attention sur eux. L'humilité n'a pas plus de secret pour eux que la mortification.

Certes, quand ils sont seuls, ils parlent beaucoup... mais si quelqu'un s'approche, ils se taisent ou se mêlent tout naturellement à la nouvelle conversation.

On demandait à Olimpia :

— Avez-vous remarqué un grand changement dans vos enfants ?

— Rien d'extraordinaire. Ils sont aussi sages et aimables qu'auparavant, répondit la maman, les larmes aux yeux.

Oui, en tout comme les autres... et cependant, ils portent, eux seuls, un important secret et ils ont les yeux grands ouverts sur la destinée terrible qui les attend, toute proche.

Faveurs extraordinaires

Notre-Dame n'oubliait pas ses petits messagers. Elle avait promis d'exaucer leurs prières, s'ils étaient dociles. Sans doute était-Elle satisfaite de leur obéissance, puisqu'Elle leur accordait de temps en temps quelque grâce de choix.

A ceux qui leur demandent une prière, ils ne refusent jamais. Et il arrive que la Vierge les exauce visiblement.

Une pauvre femme en larmes se jette à genoux devant Jacinte pour qu'elle lui obtienne de la Sainte Vierge la délivrance d'une très douloureuse infirmité. Jacinte saisit cette femme par les mains pour la relever. Se trouvant trop faible pour cela, elle s'agenouille à côté d'elle et prie avec elle... Bientôt la femme revint à la Cova da Iria pour remercier Marie de sa guérison.

Une autre fois, c'est un soldat qui, pleurant comme un enfant, se recommande aux prières des voyants. Il doit partir pour la guerre, en laissant sa femme malade avec la charge de trois enfants tout petits.

— Ne pleurez pas, dit Jacinte. Notre-Dame est si bonne !

Les pasteurs prièrent pour le soldat et ajoutèrent pour lui un *Ave Maria* à leur chapelet quotidien.

Au bout de quelques mois, l'homme revint avec sa femme et ses enfants remercier la Sainte Vierge. Il avait été doublement exaucé. La veille du départ, pris de forte fièvre, il avait été envoyé chez lui en congé illimité. Et bientôt son épouse s'était trouvée guérie, « par un vrai miracle de la Vierge », déclarait-il.

Il y avait, dans la paroisse, une femme qui insultait les voyants toutes les fois qu'elle les rencontrait. Un jour, comme elle sortait, prise de vin, de l'auberge, elle ajouta les coups aux injures habituelles. Quand ils furent échappés de ses mains, Jacinte dit :

— Il faudra beaucoup prier la Vierge pour la conversion de cette femme, et faire bien des sacrifices. Elle dit tant de péchés et si gros que, si elle ne se confesse pas, elle ira en enfer.

Quelques jours après, les deux fillettes jouent à se poursuivre. Elles sont justement devant la maison de la mégère. Jacinte s'arrête soudain et dit à Lucie :

— Cessons le jeu ! Faisons ce sacrifice pour la conversion des pécheurs.

Et, sans penser qu'on peut la voir, elle lève les mains jointes et ses yeux vers le Ciel, et récite la formule d'offrande. Précisément, la pauvre femme regardait les enfants derrière une petite lucarne de sa maison. Elle fut si frappée de la prière de Jacinte qu'elle n'insulta plus les enfants, leur demanda de prier pour elle et devint une croyante de la Cova da Iria.

Lucie raconte encore qu'un jour M^{me} Emilie, de la Soutaria, paroisse d'Olival, vint la prendre, ainsi que Jacinte, pour les conduire chez M. le Curé d'Olival : c'était la première fois. Il faisait nuit lorsqu'on arriva à la Soutaria et on décida que les enfants y coucheraient. Mais il vint beaucoup de monde, amené par la curiosité, entre autres, une pieuse personne du voisinage

chez qui tous les jours un groupe de fervents se réunissaient pour réciter ensemble le chapelet. Elle voulut que les enfants aillent chez elle dire le chapelet avec ses amies. Il fallut céder aux instances ; mais la foule les suivit.

Entre l'une et l'autre maison, les deux petites sont arrêtées par une jeune fille en larmes qui supplie les enfants d'entrer chez elle pour voir son père et demander sa guérison. Il est affligé depuis trois ans d'un hoquet intolérable et continu. Jacinte se dévoue pour rester auprès de l'homme et prier avec lui.

Trois jours après, quand ils repartaient pour Aljustrel, la jeune fille et son père arrêtent les enfants pour les remercier. L'homme était délivré de son mal.

Voici un fait encore plus curieux. Une tante de Lucie, habitant Fátima et appelée Victoire, avait un fils qui avait déserté la maison paternelle et ne donnait plus de nouvelles. Cette femme vint trouver sa nièce pour lui demander de prier pour le prodigue. Lucie étant absente, la requête fut présentée à Jacinte.

Au bout de quelques jours, le jeune homme revint à la maison et demanda pardon à ses parents. Il raconta que, sur le chemin du retour, il s'était égaré à travers des montagnes et des bois inconnus, pendant la nuit et dans une violente tempête. Apeuré, il s'était mis à genoux pour implorer le Ciel. Et bientôt, il avait vu à côté de lui sa cousine Jacinte. Elle lui donna la main et le conduisit sur la route, puis le laissa en lui montrant la direction qu'il devait suivre.

Quand on demanda des explications à Jacinte, elle répondit :

— Je ne sais où sont ces montagnes et ces forêts. Mais j'ai beaucoup prié Notre-Dame pour lui, à cause du chagrin de tante Victoire.

« Comment cela s'est fait, dit Lucie, je ne le sais ; Dieu le sait. »

Ames de voyants

Nous ne pouvons aisément nous rendre compte de la place que tenaient dans l'âme des enfants la pensée de la Dame de la Cova da Iria et les entretiens dont Elle les avait favorisés.

En ce qui concerne Lucie, nous pouvons seulement essayer de la deviner, car elle est, dans les souvenirs qu'elle nous rapporte, profondément attentive à parler d'elle-même le moins possible. Résolument et sans cesse, elle se met à l'écart pour laisser paraître sur la scène ses petits cousins seuls.

Nous ignorons donc si, parmi les révélations de Marie ou parmi les éléments de son message, Lucie n'avait pas été frappée plus spécialement par tel ou tel détail. De quoi aimait-elle particulièrement s'entretenir dans l'intimité avec ses deux confidents ? Comme elle devait rester sur la terre dépositaire du secret jusqu'au temps marqué par la Providence, elle s'estimait peut-être plus personnellement chargée de ce dépôt. Ces vues sur son avenir à elle, sur l'avenir de sa patrie et du monde, sur son rôle futur dans la diffusion de la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, ces prévisions concernant la guerre actuelle (et peut-être d'autres éléments qui ne nous sont pas encore connus), voilà sans doute ce qui remplissait sa pensée et alimentait sa prière comme ses entretiens avec ses petits cousins.

Pour ce qui est de Jacinte, nous le savons déjà, son cœur délicat avait surtout retenu la vision des souffrances des damnés. Depuis la terrible apparition de l'enfer, le 13 juillet, elle ne savait pas en détacher sa pensée.

Dès le soir de ce jour, elle avait demandé des explications à Lucie sur l'éternité de l'enfer dont l'idée l'impressionnait vivement.

— Alors, après beaucoup d'années, l'enfer ne finit pas !... Et ces gens qui y brûlent ne meurent pas,...

ils ne deviennent pas de la cendre?... Et si les chrétiens prient beaucoup pour ces malheureux, le bon Dieu ne les tire pas de là?... Pas même en faisant beaucoup de sacrifices?...

— Non, pas s'ils sont morts en état de péché mortel. Mais nous pouvons prier et offrir des sacrifices pour les pécheurs afin qu'ils se convertissent, comme la Dame nous l'a dit.

— Pauvres malheureux ! Alors nous prierons beaucoup et nous ferons pénitence pour la conversion des pécheurs.

Parfois, elle s'asseyait pensive et répétait :

— L'enfer!... l'enfer!... Quelle peine me font ces âmes qui y tombent!... Et les gens qui sont là brûlent comme du bois dans le feu!... Il faut prier beaucoup pour empêcher les âmes d'aller en enfer.

Alors, toute tremblante de frayeur et d'émotion, elle s'agenouillait et, les mains jointes, disait la prière enseignée par la Dame :

— O mon Jésus, pardonnez-nous, etc.

Et les jours de grande affluence à la Cova da Iria, elle disait à Lucie :

— Tu devrais dire à Notre-Dame de montrer l'enfer à tous ces gens-là ! Tu verrais comme ils se convertiraient !

Et pensive, elle ajoutait :

— Tant de monde tombe dans l'enfer!... Tant de monde !

— Ne crains rien, puisque toi tu iras au Ciel.

— Je le sais. Mais je voudrais que tous ces gens-là y viennent aussi.

Et plus tard, si elle fut si courageuse pendant sa longue et crucifiante maladie, ce fut dans la pensée que ses souffrances convertissaient et rachetaient des pécheurs et leur évitaient la damnation.

Elle gardait aussi une profonde impression de la seconde apparition, quand la lumière mystérieuse leur avait révélé les douceurs du Cœur Immaculé de Marie. Elle disait parfois à Lucie :

— Notre-Dame a dit que son Cœur Immaculé sera ton refuge et la voie qui te conduira à Dieu. Cela ne te fait pas plaisir ? Je l'aime tant son Cœur !... Il est si bon !

Elle ajoutait avec la simplicité de son âme d'enfant :

— J'aime tant le Cœur Immaculé de Marie ! C'est le Cœur de notre Mère du Ciel ! Tu ne trouves pas bien doux de répéter souvent : Cœur de Marie ! Doux Cœur de Marie !... J'y ai tant de plaisir !... tant de plaisir !..

Quand elle cueillait des fleurs dans la campagne, elle se mettait à chanter sur un air qu'elle avait improvisé elle-même : « Doux Cœur de Marie, soyez mon salut ! Immaculé Cœur de Marie, convertissez les pécheurs, préservez leurs âmes de l'enfer ! »

Lorsqu'elle connut les désirs de Marie concernant la communion réparatrice, elle se plaignait doucement :

— J'ai tant de chagrin de ne pas pouvoir communier en réparation des péchés qui offensent le Cœur Immaculé de Marie !

Pour François, ce qui l'avait le plus frappé, c'était la douceur de la présence divine et la pensée qu'un Dieu si bon était offensé par le péché.

Afin de pouvoir mieux se concentrer en Dieu, il laissait souvent ses compagnes pour aller prier à l'écart. Il s'absorbait dans le souvenir de cette lumière immense dans laquelle, dès la première apparition et deux autres fois, tous les trois s'étaient vus plongés. Il en parlait souvent à ses compagnes

— Nous étions comme en feu dans cette lumière qui est Dieu et nous ne brûlions pas ! Comment est Dieu !... Il est si beau que nous ne pouvons le dire. . Mais quelle peine qu'il soit si triste ! Si je pouvais le consoler !

Consoler Dieu si bon et si attristé par les péchés du monde, c'était sa grande pensée.

Un jour, il s'était écarté en montant sur un rocher élevé, pendant que Jacinte et Lucie s'amusaient à

prendre des papillons « afin de faire le sacrifice de les laisser échapper ». Là, il pria. Lorsque les fillettes, sans doute lasses de courir, voulurent prier avec lui, il les appela sur son promontoire où tous trois purent à peine se tenir agenouillés.

— Mais que fais-tu là si longtemps, lui dit sa sœur ?

— Je pense au Seigneur qui est si affligé à cause de tant de péchés !... Oh ! si j'étais capable de le satisfaire !

Et dans cette intention, il passa la journée dans la prière et... sans manger.

Il disait :

— J'ai eu beaucoup de plaisir à voir l'Ange ; plus encore à voir la Sainte Vierge. Mais ce qui m'a plu davantage, c'est de voir Dieu dans cette grande lumière que la Dame nous a mise dans la poitrine. J'aime tant Notre-Seigneur ! Mais il est si triste à cause de tous les péchés !... Non, nous ne ferons plus aucun péché.

Un jour de l'automne 1917, Lucie lui demanda s'il lui était plus agréable que ses sacrifices servent à consoler Notre-Seigneur ou bien à sauver de l'enfer les pécheurs.

— A choisir, je préférerais consoler Notre-Seigneur. N'as-tu pas remarqué comment la Sainte Vierge, le mois dernier, devint si triste lorsqu'Elle demanda que « l'on n'offense plus Notre-Seigneur qui est tant offensé » ? Je voudrais consoler Notre-Seigneur, mais aussi convertir les pécheurs pour qu'ils ne l'offensent plus !

Lucie nous raconte encore qu'un jour où Jacinte n'avait pas voulu aller seule à un poste de garde qu'elle lui assignait, François s'était offert à la remplacer afin de « faire ce sacrifice pour les pécheurs ». Ne le voyant plus revenir, elle envoya Jacinte le chercher. Celle-ci, ne le trouvant pas, l'appelle de toutes ses forces et revient désolée de ne pas l'avoir vu.

Lucie, à son tour, va à sa recherche ; elle appelle aussi inutilement et enfin elle le trouve prosterné en prière derrière un tas de pierres qui le cachait. Il faut le secouer pour le ramener à lui :

— Tu priais Dieu ?

— Oui. Je me suis mis à réciter les prières de l'Ange et depuis je suis occupé à penser.

Ainsi, ce petit bonhomme de dix ans pouvait s'absorber en Dieu au point de ne pas entendre son nom crié à quelques mètres de lui.

On ne s'étonnera pas que des âmes aussi unies à Dieu et agréables à Marie aient été favorisées de grâces extraordinaires. Nous croyons savoir, en effet, que pendant la période 1917-1918 les petits voyants reçurent d'autres visites de la Reine du Ciel. Ne voulant faire état que de ce qui est publié avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique, nous ne parlerons que des apparitions à François et à Jacinte pendant leur maladie.

Ils eurent aussi des sortes de visions prophétiques. Voici deux récits de visions qui paraissent bien en rapport avec les événements écoulés et avec les malheurs actuels.

Un jour, Jacinte était restée près du puits pendant que son frère et sa cousine allaient chercher du miel sauvage dans un fourré voisin. Ceux-ci l'entendirent crier :

— Lucie ! Lucie ! Tu as vu le Saint-Père ?

— Le Saint-Père ? Non.

— Je ne sais pas comment ça s'est fait, mais je l'ai vu dans une maison très grande, agenouillé devant une petite table¹, le visage entre les mains et il pleurait. Dehors, il y avait beaucoup de monde. Certains lui jetaient des pierres ; d'autres lançaient des imprécations et beaucoup de mauvaises paroles... Pauvre Saint-Père !

Lorsque, quelques jours après, les deux prêtres dont nous avons parlé donnèrent aux petits voyants le conseil de prier pour le Pape, la fillette dit à ses compagnons :

¹ Un prie-Dieu.

— Mais c'est bien celui que j'ai vu pleurer et dont la Dame nous a parlé dans le secret... n'est-ce pas vrai ? Sans doute, la Dame l'a montré aussi à ces deux prêtres. Vous voyez donc que je ne me suis pas trompée et qu'il faut beaucoup prier pour lui.

Une autre fois, pendant qu'ils disaient la prière de l'Ange dans la grotte du Cabeço, Jacinte se mit debout et appela sa cousine :

— Regarde !... Tu ne vois pas tant de routes, tant de sentiers et tant de champs pleins de gens qui pleurent de faim et qui n'ont rien à manger ?... Et le Saint-Père dans une église devant le Cœur Immaculé de Marie, en prière ? Et tant de monde en prière ensemble avec lui¹ ?... (Ici une réticence.)

Jacinte demanda par la suite à Lucie si elle pouvait dire qu'elle avait vu le Saint-Père. Sa cousine l'en dissuada parce que, par là, on pourrait deviner une partie du secret.

Maladie et mort de François

Le 23 décembre 1918, Jacinte et François tombèrent gravement malades. Ils étaient frappés par le terrible fléau qu'on appela la grippe espagnole et qui fit tant de ravages en Europe. Successivement, tous les membres de la famille Marto, sauf le père, durent s'aliter². Aidé par des parents et des voisins charitables, Manuel-Pedro remplit comme il put l'office d'infirmier.

La maladie ne diminue en rien la ferveur des deux petits dans la prière et dans le sacrifice. Ils semblent

¹ Cette vision semble bien s'être réalisée le 8 décembre 1942, lorsque Sa Sainteté Pie XII a solennellement consacré l'Eglise et le monde au Cœur Immaculé de Marie devant une foule énorme, dans la Basilique St-Pierre.

² Voici les dates des décès qui se produisirent chez les Marto : Francisco (François), 5 avril 1919 ; Jacinte, 20 février 1920 ; Florinda, 1920 ; Theresa, 1921. Chez les Santos, le père seul fut emporté par le fléau (31 juillet 1919).

même heureux d'avoir plus d'occasions de souffrir pour les pécheurs.

Parlons d'abord de François, puisqu'il doit mourir le premier. Des trois voyants de Fátima, il est le plus oublié. Dans les apparitions, son rôle est plus effacé : il n'a même pas entendu la voix suave de la Dame !

Mais était-il besoin qu'il entendit, puisqu'il aurait si peu à porter témoignage ? Pour se rendre compte des beautés du Paradis qui l'attend et pour le désirer, ne lui suffisait-il pas de voir ?

En tout cas, Marie viendra le chercher le premier : ne serait-ce pas comme le plus digne ? Il n'a jamais été moins fidèle, moins généreux que sa sœur et sa cousine. Et il priait avec une ferveur !

Il n'oubliait pas que Notre-Dame lui avait promis le Paradis à condition qu'il dit beaucoup de chapelets. Il l'oublia encore moins quand il fut cloué au lit par la maladie. Même au moment de la plus forte fièvre, il pensait à son chapelet et il le récitait plusieurs fois par jour.

Pendant les quinze premiers jours de sa maladie, il ne put quitter le lit.

« Dans sa maladie, écrit Lucie, il souffrait avec une patience héroïque, sans laisser échapper un gémissement ou une plainte. Il prenait tout ce que lui apportait sa mère et je ne suis jamais arrivée à savoir si quelque chose lui répugnait. »

Si Lucie venait le voir, il lui demandait de réciter le chapelet avec lui. S'il était trop faible pour pouvoir dire les cinq dizaines d'un seul trait, il se désolait. Sa mère le consolait en lui disant que Notre-Dame se contentait d'une prière mentale.

Quand il put se lever, il lui arriva de pouvoir sortir à certains jours. S'il s'en sentait le courage, il allait jusqu'à la Cova da Iria. Là il ravivait en lui l'image de la Dame de lumière, disant que son plus grand désir était d'aller la voir au Ciel.

Les bonnes âmes qu'il rencontrait lui disaient pour l'encourager qu'il guérirait bientôt. Il répondait invariablement par un « non » dont l'accent impressionnait.

Sa marraine voulait un jour faire un vœu pour que la Sainte Vierge le guérit¹.

— C'est inutile d'y penser, marraine. Je n'obtiendrai pas la guérison.

Vers la fin février, l'état du petit malade s'aggrava sensiblement. Il s'alita de nouveau. Jacinte, qui devait elle aussi garder la chambre, venait passer de longues heures près de son lit. Si Lucie venait et qu'ils se trouvaient seuls, ils parlaient de la Dame et priaient.

Un jour, Lucie demanda à son cousin :

— François, souffres-tu beaucoup ?

— Oui, beaucoup. Mais je le supporte pour l'amour de Jésus et de Marie.

Cependant il portait toujours la corde de pénitence autour des reins. Ne pouvant plus la porter, il la donna à sa cousine.

C'est vers ce temps-là qu'avec sa sœur il fut favorisé d'une visite de la Sainte Vierge. Jacinte la raconta à Lucie :

— Notre-Dame est venue nous voir. Elle a dit qu'Elle viendra bientôt chercher François pour le Ciel. A moi, Elle m'a demandé si je voulais convertir d'autres pécheurs. Je lui ai dit que oui.

Elle m'a annoncé que j'irais dans un autre hôpital, que j'y souffrirais beaucoup, mais que je dois tout supporter pour la conversion des pécheurs et en réparation des offenses contre le Cœur Immaculé de Marie.

— Je pensais à Notre-Seigneur, à sa divine Mère, aux pécheurs et à la guerre qui doit venir. Il mourra

¹ Elle voulait promettre à la Sainte Vierge d'offrir, pour l'entretien de son autel, un poids de blé égal au poids de l'enfant guéri. C'est une formule de promesse assez répandue dans le peuple portugais pour demander la santé d'un malade.

tant de monde ! Il y en a tant qui vont en enfer !... Il y aura tant de maisons détruites !... tant de prêtres morts !... Quel chagrin !... Si on cessait d'offenser le Seigneur, la guerre ne viendrait pas et les gens n'iraient pas à l'enfer. Ecoute, je vais au Paradis. Mais toi, quand tu verras, la nuit, cette lumière dont la Dame a parlé, prends la fuite et viens Là-Haut !...

— Mais je ne crois pas qu'on puisse s'enfuir au Ciel !...

— C'est vrai, cela ne se peut pas. Mais ne crains rien ! Au Ciel, je prierai beaucoup pour toi, pour le Saint-Père, pour le Portugal, pour que la guerre n'y arrive pas et pour tous les prêtres.

Pendant François s'affaiblissait toujours. Le petit malade continuait à mettre en première place l'intention de consoler Jésus et sa divine Mère. Il leur offrait souvent ses souffrances qui, parfois étaient grandes.

Un jour, il dit à sa cousine :

— Tu vois, je vais bien mal. Il me reste peu de temps pour aller au Ciel.

— Alors, fais attention ! répondit Lucie. Quand tu y seras, n'oublie pas de prier beaucoup pour les pécheurs et pour le Saint-Père, pour Jacinte et pour moi.

Et toujours préoccupé et absorbé par la vision de Dieu, il répliquait naïvement :

— Oui, je prierai. Mais, dis ! il vaudrait mieux que tu fasses ces recommandations à Jacinte parce que je crains de ne pas y penser quand je verrai Notre-Seigneur. Je voudrai tellement le consoler !...

Maintenant son état s'aggravait de jour en jour. L'appétit manquant totalement, il ne s'alimentait guère, et ses forces diminuaient.

Un matin, de très bonne heure, sa sœur Thérèse court chercher Lucie, car François est plus malade et veut lui parler. Lucie s'habille en hâte et accourt ; le malade fait sortir tout le monde de sa chambre.

Il doit se confesser le jour même pour se préparer à mourir bientôt. Il veut que sa cousine l'aide dans son examen de conscience. Lucie ne trouve comme

péché que la désobéissance à maman pour s'échapper des curieux importuns. Jacinte, consultée à son tour, rappelle deux autres peccadilles. Avant les apparitions, il a pris dix sous à la maison pour acheter un harmonica et un jour que les enfants d'Aljustrel lançaient des cailloux à ceux de Boleiros, il en a lancé lui aussi.

— C'est vrai, et je m'en suis confessé. Mais je les confesserai de nouveau. Qui sait si, par ces péchés, je ne suis pas cause que le Seigneur est si triste ? Mais même si je ne devais pas mourir, je ne les ferais plus. J'en suis bien repentant.

Et joignant les mains, il récita la prière : « O mon Jésus, pardonnez-moi mes péchés... etc. »

Il supplia Lucie de demander pardon pour lui. Elle le rassura :

— Si Jésus ne t'avait pas pardonné, la Sainte Vierge n'aurait pas dit l'autre jour à Jacinte qu'Elle allait venir bientôt te prendre pour le Paradis.

Lucie part pour la messe.

— Demande à Jésus-Caché que M. le Prieur me donne la Communion.

C'était le 2 avril, Olimpia, trouvant que l'état de son petit s'était particulièrement aggravé, fit appeler M. le Curé. Pâques d'ailleurs approchait.

La grande crainte de François était que le prêtre ne lui apportât pas le Saint Viatique, parce qu'il n'avait pas encore été admis à la Sainte Table.

Quelle joie quand l'abbé Ferreira, l'ayant confessé, promit de lui apporter la Sainte Communion le lendemain matin !

Il voulut rester à jeun et, quand le prêtre revint, il voulait se confesser de nouveau pour communier avec plus de respect.

Après avoir reçu l'Hostie « avec une grande lucidité d'esprit et une grande piété¹ », il parut tout rayonnant de joie.

¹ Déclaration du curé au procès canonique.

Seul avec Lucie et Jacinte, il leur dit :

— Je vais partir pour le Ciel. Je prierai beaucoup Jésus et la Très Sainte Vierge de vous y amener vous aussi bientôt.

Sa marraine lui servait d'infirmière ; il lui demanda pardon pour tous les déplaisirs qu'il avait pu lui causer.

Le lendemain, 4 avril, vers 6 heures du matin, il dit à sa mère :

— Regarde, maman, quelle belle lumière, là, près de la porte !

Et au bout d'un moment :

— Maintenant, je ne la vois plus...

Alors son visage s'illumina d'un sourire angélique et, sans agonie, sans contractions, sans gémissements, il expira doucement.

Étant né le 11 juin 1908, il n'avait pas encore onze ans.

CHAPITRE IV

MALADIE ET MORT DE JACINTE

« Tout ce qu'ils voudront »

Lorsque, la veille de sa mort, François lui avait fait ses adieux, Jacinte lui avait donné ses commissions pour le Ciel.

— Donne beaucoup de compliments à Notre-Seigneur et à Notre-Dame. *Dis-leur que je souffrirai tout ce qu'ils voudront* pour les pécheurs et pour faire réparation au Cœur Immaculé de Marie.

« Souffrir tout ce que Dieu voudra », ce fut désormais le programme de sa vie. Nous avons connu Jacinte plaintive, délicate, aimant à la folie les jeux et la danse. La grâce a maintenant transformé son âme. Elle est devenue patiente, forte et même dure devant la souffrance : elle sait que rien ne compte ici-bas, sinon sauver son âme et les âmes des autres. Cette fillette de neuf ans se montre une pénitente héroïque, une victime d'amour, une véritable martyre.

Et à mesure qu'elle approche de sa fin, son amour pour Jésus et Marie, sa résignation, son esprit de sacrifice gagnent en intensité, comme si elle voulait faire un suprême effort pour gagner, tant qu'il en est temps, une plus belle couronne.

Elle pense beaucoup à son frère François.

— Qu'il me tarde de le voir ! disait-elle avec des larmes

Elle veut aller là où il est, avec Jésus qu'elle aime. Comme elle répète souvent son oraison jaculatoire préférée :

— *O mon Jésus, je vous aime!*

Si Lucie vient la voir, elle lui demande de la dire avec elle.

— J'aime tant dire à Jésus que je l'aime ! Quand je le lui dis très souvent, il me semble que j'ai une flamme dans la poitrine, mais une flamme qui ne brûle pas.

Ou bien encore :

— J'aime tant Notre-Seigneur et la Sainte Vierge, que je ne me fatigue jamais de le leur dire !

Et par amour pour eux, elle supporte patiemment sa cruelle maladie.

La grippe espagnole a dégénéré en pleurésie avec complications. Ses souffrances sont parfois très grandes, mais elle n'en laisse rien paraître.

— Dis, Jacinte, tu vas mieux ? lui demande sa cousine.

— Tu sais bien que non... Comme j'ai mal au côté !... Mais je ne dis rien, je souffre pour la conversion des pécheurs.

Il fallut bien qu'elle se débarrassât elle aussi de son petit cilice de corde. Elle le donna à Lucie.

— Garde-le-moi. Je crains que ma mère ne le voie. Si je vais mieux, je te le redemanderai.

Cette corde avait trois nœuds ; elle était un peu tachée de sang. Lucie la cacha soigneusement. Plus tard, elle la brûla avec celle de François.

Olimpia se lamentait sur l'état de sa fille.

— Pourquoi te chagrines-tu ? Je vais bien.

D'autres fois :

— Ne te plains pas, maman ! J'irai au Ciel ; là, je prierai beaucoup pour toi.

Elle aime beaucoup les visites de Lucie. Avec sa cousine, elle s'entretient du secret et des autres confidences de la Dame. Or, Lucie est presque toute la

journée à l'école. Quelle pénitence à offrir à Jésus !

Son amie la dédommage en lui apportant des fleurs qu'elle a cueillies de préférence du côté de la grotte du Cabeço, où elle revient parfois et qui leur rappelle tant de souvenirs communs.

— Je ne reviendrai plus là-haut, dit la petite, ni aux Valinhos, ni à la Cova da Iria ! Et j'en ai tant de peine !

— Mais que t'importe ? Tu vas au Ciel, voir Notre-Seigneur et Notre-Dame.

— C'est vrai !

Et la voilà tout heureuse...

Un jour de printemps 1919, elle annonça à Lucie d'une voix entrecoupée par la suffocation :

— Notre-Dame m'est apparue. Elle veut que j'aille dans deux hôpitaux. Mais ce n'est pas pour guérir. C'est pour souffrir davantage. Je mourrai bientôt... et je vais mourir sans avoir reçu Jésus-Caché !... Si la Sainte Vierge me l'apportait en venant me chercher !

Aimer et être aimée

Vers ce temps-là, une cousine lui donna une image représentant un calice et une hostie. Elle la prit, la baisa avidement et dit, comme emportée dans un beau rêve ou dans une vision lointaine, et sans doute plongée dans les doux souvenirs de la Communion mystique du Cabeço :

— C'est Jésus-Caché. Je l'aime tant ! Qui me donnera de le recevoir à l'église ?... Est-ce qu'au Ciel on ne communie pas ?... Si on y communie, je le ferai tous les jours. Si l'Ange venait à l'hôpital m'apporter une seconde fois la Sainte Communion ! Que je serais contente !

Lorsque Lucie revenait de l'église ayant **communié**, elle la faisait mettre tout près d'elle pour mieux sentir la divine Présence. Elle disait parfois :

— Je ne sais comment cela se fait. Je sens Notre-Seigneur au dedans de moi ; je comprends ce qu'il me dit, sans le voir ni l'entendre. Mais il fait si bon être avec lui !

On avait donné à Lucie une image du Sacré Cœur de Jésus ; elle en fit cadeau à Jacinte, qui la gardait constamment avec elle, et la baisait souvent :

— Je baise le Cœur de Celui que j'aime le plus. Je voudrais aussi avoir une image du Cœur de Marie !... J'aurais plaisir d'avoir les deux ensemble.

Clouée sur son lit de souffrances, Jacinte est heureuse de souffrir. Sa résignation et son esprit de sacrifice deviennent même plus intenses comme si, sentant sa fin prochaine, elle voulait faire un suprême effort pour gagner une plus belle couronne.

Son grand, son seul bonheur était de recevoir la visite de Lucie, sa confidente et sa conseillère. Elle lui disait les ambitions apostoliques de son cœur ardent. Son amour pour Jésus et pour Marie, comme elle aurait voulu le communiquer à tous les cœurs !

— Il ne me reste plus longtemps pour aller en Paradis. Toi Lucie, tu restes ici-bas pour faire savoir que le Seigneur veut établir dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Quand il faudra que tu parles, tu n'iras pas te cacher. Dis à tout le monde — que le bon Dieu nous accorde ses grâces par l'intermédiaire du Cœur Immaculé de Marie — qu'on ne doit pas hésiter à les lui demander, que le Cœur de Jésus veut être vénéré avec le Cœur Immaculé de Marie, que les hommes doivent demander la paix à ce Cœur Immaculé — parce que Dieu la lui a confiée !

« Si je pouvais mettre dans les cœurs de tous ce que je sens là-dedans, qui me fait tant aimer le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie !... »

Et elle s'y efforçait effectivement lorsque les autres enfants du hameau venaient la visiter dans sa chambre de malade. Elle y admettait fillettes ou garçons, mais seulement ceux qui étaient plus petits qu'elle.

Elle leur enseignait des prières, des cantiques. Puis elle jouait avec eux, assise sur son lit, ou bien par terre, au milieu de la chambre, s'ils la trouvaient levée.

Puis elle leur faisait dire le chapelet, et leur conseillait de ne plus offenser Dieu Notre-Seigneur pour ne pas aller en enfer.

Certains passaient là des matinées ou des après-midi entières. « Quand ils étaient partis, dit Lucie, ils n'osaient pas revenir ; un certain respect les retenait. Ils venaient me chercher et me demander de les introduire. D'autres attendaient devant la porte que ma tante ou Jacinte les appelât et les invitât à entrer. »

Les femmes du hameau venaient aussi la voir ; elles s'installaient près d'elle à coudre ou à tricoter, pendant que leurs petits enfants jouaient avec la malade. S'il échappait aux uns ou aux autres des expressions qui blessaient la charité ou quelque autre vertu, Jacinte ne manquait pas de les reprendre doucement.

Des gens venaient de loin, par curiosité ou par dévotion, la visiter. Ils étaient dans l'admiration devant cette patience toujours égale, car les souffrances, qu'on devinait grandes, ne lui arrachaient jamais la moindre plainte ni exigence. Devant ces étrangers, elle prenait d'ordinaire une attitude excessivement sérieuse et gardait le silence. Certains restaient près de son lit de longs moments, heureux seulement d'être auprès d'elle. Aux interrogations, si minutieuses fussent-elles, elle répondait brièvement et simplement, sans montrer impatience ni déplaisir. Mais quand elle retrouvait Lucie :

— La tête me fait mal d'entendre tous ces gens ! Maintenant je ne puis plus fuir pour me cacher. Comme cela, j'offre plus de sacrifices à Notre-Seigneur.

Tous ces visiteurs paraissaient éprouver à côté d'elle quelque chose de surnaturel. Un prêtre disait devant Lucie après une visite de ce genre, du vivant de François :

— Ce qui m'impressionne le plus, c'est l'innocence et la sincérité de Jacinte et de François.

Et un confrère qui l'accompagnait, ajoutait :

— J'éprouve un je ne sais quoi à côté de ces petits. Il me semble que je sens quelque chose de surnaturel. De parler avec eux, cela m'a fait du bien à l'âme.

Encore souffrir !

Cependant la maladie de la petite Jacinte s'aggravait toujours. Bientôt le médecin parla de pleurésie purulente et estima qu'il valait mieux hospitaliser l'enfant.

Jacinte s'y attendait ; elle pensait même que le départ serait la séparation définitive d'avec ses parents et d'avec Lucie. Sa céleste Amie lui a dit qu'elle resterait seule à l'hôpital où sa mère la conduirait.

— Si tu venais avec moi, Lucie!... Je vais là-bas souffrir toute seule!...

Admise à l'hôpital Saint-Augustin, à Ourém, moyennant une modique pension payée par ses parents, elle y séjourna en juillet et août 1919.

Quand sa mère allait la voir, la grande faveur qu'elle demandait, c'était qu'elle lui amenât Lucie. Et pendant qu'Olimpia faisait ses autres courses en ville, les deux enfants se confiaient mutuellement leurs mystiques préoccupations.

« Je la trouvais, dit Lucie, joyeuse de souffrir par amour pour Dieu et pour le Cœur Immaculé de Marie, pour les pécheurs et pour le Saint-Père. Elle ne savait pas parler d'autre chose. »

Au bout de deux mois d'hôpital, Jacinte revint à Aljustrel aussi malade qu'à son départ. Une fistule s'était ouverte à son côté gauche qui la faisait horriblement souffrir. Le pansement quotidien était très douloureux, mais elle ne se plaignait jamais.

Un tourment nouveau, c'est de ne pouvoir échapper aux visites des curieux qui viennent encore la questionner.

— Que j'aimerais pouvoir m'en aller réciter le Rosaire sur la montagne !

La plaie s'envenime chaque jour. Bientôt, le pus jaillit si abondant qu'elle peut, en se baissant, le faire couler sur un tesson.

Jamais une plainte, toujours le même aimable sourire.

Au support de ses souffrances, elle trouve encore la force d'ajouter des sacrifices volontaires.

Quand on lui demandait si elle avait besoin de quelque chose, elle répondait :

— Merci, je n'ai besoin de rien.

Mais à peine était-on sorti qu'elle confiait à Lucie :

— J'ai bien soif, mais je ne veux pas boire pour offrir cela à Jésus pour les pécheurs.

Elle n'aime pas du tout le lait, mais elle le prend au point que, parfois, sa mère croit que maintenant elle se met à l'aimer.

Certaines nuits, elle offre le sacrifice de ne pas changer de position dans le lit.

Comme au temps de sa bonne santé, elle se lève pour réciter la prière de l'Ange. Elle est si faible qu'elle ne peut plus incliner le front jusqu'à terre sans tomber ; elle se contente de rester à genoux.

Or, Lucie ayant dit cela à M. l'archiprêtre Jacinto Ferreira, curé d'Olival, celui-ci lui fit défendre de quitter le lit pour prier. Elle obéit parce que Lucie l'assura que Jésus « aime qu'on suive les conseils de M. l'archiprêtre ».

Quelquefois sa mère, survenant, la trouvait le visage dans les mains, immobile, pensive.

— A quoi penses-tu, ma fille, depuis si longtemps ?

Elle lui répondait par un sourire et bientôt retombait dans le même recueillement. A Lucie, elle confiait :

— Je pensais à Notre-Seigneur, à la Sainte Vierge, aux pécheurs et à...¹. J'aime beaucoup à penser.

¹ Chose qui fait partie sans doute du « secret ».

Le Saint-Esprit ne nous dit-il pas qu'il a des colloques délicieux avec les innocents et les simples de cœur ?

A Lisbonne

Pendant une de ces méditations, la Sainte Vierge lui apparut encore. Jacinte, d'ailleurs, n'était nullement surprise de ces visites de la Mère du Ciel.

Cette fois, Elle venait pour lui annoncer son dernier Calvaire et l'y préparer comme elle l'a raconté à Lucie.

— Elle m'a annoncé que j'irai à Lisbonne, dans un autre hôpital. Je ne te reverrai plus, ni mes parents. Après avoir souffert beaucoup, je mourrai seule. Elle m'a dit aussi de ne pas avoir peur, car Elle viendra me chercher pour le Ciel.

Toute en larmes, Jacinte embrassait sa cousine :
— Jamais plus je ne te verrai. Tu ne viendras pas me voir. Ecoute, prie beaucoup pour moi, car je mourrai seule...

Cette pensée de « mourir seule » ne la quitta plus. Un jour, Lucie la trouva serrant sur son cœur une image de la Vierge et disant :

— Oh ! ma bonne Mère du Ciel, alors je dois mourir toute seulette ?...

— Que t'importe, si la Sainte Vierge vient te prendre ?

— C'est vrai... Je ne sais pas pourquoi, il y a des moments où j'oublie qu'Elle viendra me chercher...

Et Lucie l'entendait répéter :

— O Jésus, je pense que vous pouvez convertir beaucoup de pécheurs. Ce sacrifice est si grand !

Cependant, une circonstance imprévue vint hâter l'accomplissement des prédictions de la Vierge très sainte. Vers la mi-janvier¹, un médecin réputé de Lisbonne, le D^r Enrico Lisboa, spécialiste en ophtal-

¹ Un dimanche, probablement le 11 janvier 1920. Le D^r Lisboa était accompagné du D^r Formigão qui insista lui aussi auprès des parents de Jacinte pour le transfert à Lisbonne.

mologie, vint en pèlerinage à la Cova da Iria. Il voulut voir les enfants. Trouvant la petite Jacinte dans un état pitoyable, il insista pour qu'elle fût transportée à Lisbonne, assurant qu'une opération pouvait la sauver.

Les parents objectent que la petite n'a qu'un désir : rejoindre son frère au plus tôt « chez la Sainte Vierge », et que les soins seront inutiles comme ils l'ont été à l'hôpital de Vila Nova de Ourém, puisque la Sainte Vierge doit venir la prendre.

Le médecin réplique que la bonne façon d'être sûr que la Sainte Vierge la veut au Ciel, c'est de la soigner le mieux possible. Après on verra ce que Notre-Dame fera. Il s'offre à payer tous les frais.

Olimpia refuse toujours de laisser partir la petite malade. Le docteur parle de cette affaire au baron d'Alvayazere, lequel en parle avec le nouveau curé de Fátima. On convoque Olimpia à la cure et enfin on la persuade. Jacinte, qui assistait à l'entrevue, ne fit pas d'opposition, sans doute parce qu'elle savait que sa destinée était d'aller à Lisbonne et d'y mourir.

« Le départ, écrit Lucie, fut un déchirement. L'enfant m'embrassait sans fin, les yeux pleins de larmes ; elle me disait :

— « Prie beaucoup pour moi jusqu'à ce que je parte pour le Ciel. Quand j'y serai, je prierai beaucoup pour toi... Ne dis jamais le secret à personne, même si on veut te tuer. Aime beaucoup Jésus et le Cœur Immaculé de Marie et fais beaucoup de sacrifices pour les pécheurs.

On avait demandé à une riche famille de Lisbonne d'héberger l'enfant en attendant son entrée à l'hôpital. Mais en voyant le véritable état de la petite malade, elle refusa de la recevoir.

Olimpia alla frapper à la porte d'un orphelinat, contigu à l'église de Notre-Dame des Miracles, tenu par une religieuse franciscaine sécularisée, S^r Marie Puri-

fication Godinho. Précisément, très frappée, par les récits des événements de Fátima, elle souhaitait vivement de pouvoir s'en instruire et priait Dieu d'avoir au moins la grâce de voir les enfants privilégiés. Elle exprimait cette prière au moment précis où le facteur tirait la sonnette de sa porte pour lui remettre une lettre d'une dame de Lisbonne, amie du D^r Lisboa et de Jacinte, lui demandant d'accepter celle-ci parmi ses pensionnaires¹. La réponse fut évidemment favorable et l'enfant fut accueillie avec la plus généreuse charité.

A peine était-elle entrée, une autre dame se présente pour la voir, lui demande une prière et lui laisse cinquante escudos que l'enfant remet aussitôt à la directrice. Sa pension était ainsi payée d'avance !

S^r Godinho avait alors une vingtaine d'orphelines toutes recueillies gratuitement ou presque. Aussi, elles l'appelaient « marraine ». Jacinte lui donna le même nom et elle appela son établissement « Maison de Notre-Dame de Fátima ».

L'enfant passa là à peine quinze jours ; elle y laissa un impérissable souvenir par sa gentillesse, sa piété, sa patience, sa modestie, son esprit de prière et aussi par la manière touchante dont elle manifestait sa reconnaissance. Ses compagnes étaient très impressionnées par ses exemples.

Ce qui faisait son bonheur, c'était de vivre sous le même toit que Jésus-Hostie. Elle parlait souvent de lui, manifestait un grand désir de la Communion et, de fait, la recevait tous les jours². Elle se rendait à la chapelle et y restait longtemps, les yeux fixés sur le tabernacle.

¹ Plus tard, S^r Godinho put voir aussi Lucie lors d'un voyage de l'enfant à Lisbonne.

² D'après les déclarations répétées de S^r Godinho, qui ajoutait le 30 novembre 1937 : « Je crois qu'elle avait fait déjà la communion privée chez elle. » Sur ce point il y a controverse entre les auteurs portugais ; nous n'y entrerons point.

La Sainte Vierge lui apparut plusieurs fois et certains récits mentionnent aussi des apparitions de saint Joseph et de son Ange gardien.

Un jour qu'elle gardait le lit, la directrice étant venue lui faire visite, elle lui dit :

— Revenez plus tard, marraine ; maintenant, j'attends la Sainte Vierge.

Et elle regardait fixement, comme transfigurée, dans la direction d'où la Vierge venait.

L'imagination ni la fièvre n'étaient pour rien dans ces visions. On le voit surtout par les pensées que l'enfant proférait après ces célestes colloques. C'étaient des choses bien au-dessus de son âge et de sa rudimentaire instruction.

Sa marraine, qui a recueilli certaines de ces pensées¹, lui demanda un jour qui lui avait appris ces choses.

— La Sainte Vierge, répondit-elle ; quelques-unes, je les ai trouvées moi-même. J'aime tant à penser !

Une autre preuve du caractère objectif de ces apparitions dont parlait Jacinte, c'est la réalisation de nombreuses prédictions qu'elle a faites dans ces derniers jours de sa vie.

Elle a prédit à sa « marraine » la mort prochaine de deux de ses sœurs que maman Olimpia ne consentait pas à laisser entrer au couvent. Elle lui a annoncé qu'elle réaliserait son désir d'aller à Fátima, mais seulement après sa mort. Et en effet, Sr Godinho y alla pour accompagner la dépouille mortelle de l'enfant quand on la transporta à Ourém.

A un médecin qui se recommandait à ses prières quand elle serait au Ciel, Jacinte déclara :

— Vous me suivrez bientôt.

Un autre médecin s'approche et lui demande aussi ses prières pour lui et une de ses filles. Jacinte promet ; puis, après un long regard sur lui :

¹ Voir un choix de ces Maximes plus loin, IV^e partie documentaire, p. 374.

— Vous me suivrez aussi tous deux ; votre fille d'abord, vous ensuite.

Ces deux prédictions se sont vérifiées. Et on cite d'autres exemples. On mentionne même des cas frappants de pénétration des consciences.

L'opération et la mort

Jacinte ne cessait de répéter que l'intervention chirurgicale était inutile, car Marie l'assurait qu'Elle viendrait bientôt la chercher. Elle aurait voulu mourir dans la « Maison de Notre-Dame de Fátima » et sa marraine l'aurait voulu aussi. Mais le Dr Lisboa fut inflexible. Il demanda l'intervention à son ami le Dr Leonardo de Castro Freire, directeur de l'hôpital Dona Stefania.

Le jour de la Purification¹, s'étant confessée, elle communie et part pour l'hôpital, non sans avoir fait ses adieux, plus avec des larmes qu'avec des paroles, à Jésus-Caché au tabernacle de la petite église.

A Dona Stefania, médecins et infirmières grondent Mère Godinho d'avoir gardé avec ses autres enfants une fillette si malade. Jacinte défend sa marraine.

Elle est admise à la section des enfants². On savait à l'hôpital que c'était une voyante de Fátima. Le personnel cependant n'a gardé aucun souvenir de cette malade... un numéro comme les autres.

Heureusement, Sr Purification venait la voir tous les jours avec une dame bienfaitrice. Elle recevait la visite du médecin de l'orphelinat, Dr Cardoso Tavares ; son père et sa mère vinrent aussi jusqu'à Lisbonne pour la voir.

Elle répétait que l'opération était inutile. Elle fit écrire à Lucie : « La Sainte Vierge est venue de nou-

¹ 2 février, qui était, cette année, le lundi de la Septuagésime

² Salle inférieure, lit n° 60.

veau me voir ; Elle m'a dit le jour et l'heure qu'Elle viendra me prendre et m'a recommandé d'être bien sage. »

Comme l'ambiance de l'hôpital différait de celle de l'orphelinat de S^r Godinho ! Les prédictions de la Vierge et les sombres pressentiments de la fillette allaient vraiment se réaliser : elle était « seule », elle mourrait « seule »...

C'est là qu'il faut placer la plupart de ces réflexions sur les modes, sur les médecins, sur ces choses qui attristaient tant la Sainte Vierge, etc.

L'opération fut faite le mardi de la Sexagésime, 10 février, par le chirurgien en chef, D^r Castro Freire, assisté du D^r Elvas. N'osant pas la chloroformer à cause de sa faiblesse, on se contenta de l'anesthésie locale. Elle pleura beaucoup quand on lui ôta ses vêtements.

On lui enleva deux côtes à gauche, ce qui lui fit une plaie large comme la main.

Au moment du pansement, elle éprouvait des douleurs spasmodiques, mais elle ne se départait jamais de son angélique patience. « O ma bonne Vierge !... O ma bonne Vierge !... », gémissait-elle au moment des douleurs les plus aiguës.

Elle s'encourageait souvent elle-même en disant :
— Patience ! Tous nous devons souffrir pour gagner le Ciel !

Et dans le fond de son cœur, elle ajoutait sans doute :
— O Jésus, tout pour votre amour et pour la conversion des pécheurs ! Vous pouvez en convertir beaucoup, ce sacrifice me coûte tant !

Quatre jours avant sa mort (lundi 16 février), elle parla à sa marraine de ses souffrances particulièrement atroces. Mais le lendemain (mardi gras), comme elle l'exhortait à la patience, Jacinte lui déclara :

— Ecoutez, marraine, maintenant je ne me plains plus. Notre-Dame m'est apparue encore. Elle va bientôt venir me chercher. Elle m'a enlevé toutes mes douleurs.

Dès cette heure, elle ne se plaignit plus et ne laissa plus apparaître sur son visage le moindre signe de souffrance.

Elle ajoutait que, cette fois, la Sainte Vierge lui avait paru bien triste et lui avait même dit la cause de son chagrin :

— *Les péchés qui conduisent le plus grand nombre d'âmes à la perdition sont les péchés de la chair. Il faut renoncer au luxe, ne pas s'obstiner dans le péché comme on a fait jusqu'ici. Il est indispensable de faire grande pénitence.*

Et Jacinte ajoutait :

— Oh ! j'ai beaucoup de peine pour Notre-Dame ! J'ai beaucoup de peine !¹

Le vendredi, 20 février, vers 6 heures du soir, elle déclare qu'elle va mourir et demande les derniers sacrements. Vers 8 heures, M. le Curé des Saints-Anges, l'abbé Pereira dos Reis, vient la confesser et parle de revenir le lendemain pour le saint Viatique. Jacinte insiste pour qu'on ne tarde pas, car elle va mourir. Le prêtre croit tout de même pouvoir attendre au lendemain. Mais le soir même, vers 10 h. 30, surveillée seulement par la garde de nuit, elle expire dans la paix la plus profonde.

Le caveau blanc

Sa marraine habilla ce petit corps innocent, qui avait tant souffert pour la conversion des pécheurs, avec une robe blanche de communiant et une ceinture bleue, comme l'enfant l'avait demandé.

A la nouvelle de sa mort, il se fit, parmi les croyants de Fátima habitant la capitale, une souscription pour faire rapporter ses restes au pays natal.

¹ Ce jour-là, l'enfant se distrait en regardant des images pieuses. Elle trouva une image de Notre-Dame de Sameiro, pèlerinage fameux de Braga. Elle dit que, de toutes les images de Marie, c'est celle qui ressemble le plus à Notre-Dame de Fátima.

Après la cérémonie funèbre à l'église des Saints-Anges, qui attira une grande foule, le cercueil fut porté à la sacristie pour y attendre son transfert. Il vint tellement de monde pour voir le petit cadavre et lui faire toucher des objets de piété, qu'il fallut laisser le cercueil ouvert. Cela dura quatre jours.

« Couchée dans son petit cercueil, nous dit un témoin, elle paraissait vivante, avec ses lèvres et ses joues roses. Elle était très belle. Quand les gens arrivaient devant la bière, c'était un enthousiasme, une admiration, un délire. Elle exhalait un parfum suave comme celui des fleurs les plus exquises : le plus grand incrédule n'aurait pu en douter¹. »

Le Dr Lisboa trouve le fait d'autant plus surprenant que la maladie avait un caractère infectieux et que la bière était restée ouverte pendant trois jours et demi².

Le 24 février, vers midi, on plaça le corps dans un cercueil de plomb, avec de la chaux vive, selon les règles. Un cortège nombreux l'accompagna jusqu'à la gare. Le train le déposa à la station de Chão de Maçãs et il fut enseveli, non dans la terre à Fátima, mais à Ourém, dans le caveau familial du baron d'Alvayàzere.

.....

Quinze ans plus tard, le 12 septembre 1935, malgré les instances de la famille d'Alvayàzere qui avouait avec reconnaissance avoir reçu beaucoup de grâces par la petite confidente de Marie, Monseigneur l'Evêque de Leiria fit transporter les restes de Jacinte dans

¹ Lettre de M. Antonio Rebelo de Almeida, chargé de la garde et du transfert du corps. Voir FISCHER, *Hyazintha*, 1934, pp. 149-150.

² Dr ENRICO LISBOA, dans : *Notes sur la maladie et la mort de Jacinte Marto*.

le cimetière de Fátima. Il avait fait construire un petit caveau blanc où reposait déjà le corps du cher petit François.

Le convoi qui portait la précieuse dépouille passa par la Cova da Iria où déjà arrivaient les fidèles pour le pèlerinage du lendemain 13. Monseigneur l'Archevêque d'Evora célébra la messe de *Requiem*. Puis, un cortège fervent accompagna le cercueil jusqu'au cimetière.

Et maintenant, devant le petit caveau blanc des deux confidents de Marie, les prélats et les princes de l'Église ne dédaignent pas de venir s'agenouiller, implorer leur protection pour leurs personnes, leurs diocèses et les groupements d'Action catholique.

CHAPITRE V

LA VOCATION DE LUCIE

L'évêque et la voyante

« *Sacramentum regis abscondere bonum est.* » Il est bon de tenir cachés les secrets royaux¹. Cette parole de la Sainte Ecriture paraît s'appliquer à certains éléments du mystère de Fàtima que la Providence n'a pas encore « explicités » ; elle s'applique, en particulier, à la vie de la seule survivante des trois voyants, S^t Marie des Douleurs, et il est peut-être prématuré d'en parler au public.

Elle-même désire se cacher dans le silence, se fondre dans l'oubli. Et sans doute, à moins de circonstances providentielles qui la contraindraient à parler de nouveau, faudra-t-il attendre sa mort pour connaître la totalité des révélations que lui a faites la Très Sainte Vierge et la portée réelle, historique, je dirais, de ces révélations.

Aussi nous prévenons le lecteur que ce chapitre ne peut satisfaire sa curiosité qu'en ce qui concerne le côté extérieur et apparent de la vie de Lucie d'Aljustrel. Elle est d'ailleurs assez intéressante par ce seul côté².

Après la mort de ses deux cousins, Lucie continua de venir seule au lieu des apparitions. Très simple et modeste, elle disait le chapelet avec la foule des croyants. Par le fait de l'abstention complète du clergé, cette

¹ Tobie, XII, 7.

² On aura plus de détails dans *Il était trois petits enfants*, par C. BARTHAS.

fillette de treize ans se trouvait être, en quelque sorte, le guide religieux des multitudes qui accouraient à la Cova da Iria.

Quant à elle, sa vocation de victime n'a pas cessé. La mort de François, suivie trois mois après de celle de son propre père, puis bientôt de celle de Jacinte et de deux autres cousines, ont tour à tour broyé son cœur. Elle souffre de ce qu'elle appelle sa « solitude », c'est-à-dire de la séparation d'avec ses chers confidents ; elle souffre aussi de l'empressement des foules ferventes si facilement indiscrètes, du silence de l'autorité religieuse, de l'hostilité parfois violente de certains sectaires ou fanatiques. N'a-t-elle pas été frappée dans la rue parce que M. le Curé a annoncé publiquement qu'il allait quitter une paroisse qui lui causait tant d'ennuis ?

Elle souffre aussi de se sentir impuissante toute seule à accomplir la mission que lui a confiée Marie, de faire connaître et aimer son Fils Jésus. Et combien lui sont cruelles les réflexions blessantes provoquées par la mort de son père et de ses cousins !

— Il fallait, disaient quelques-uns, faire disparaître ces petits qui auraient fini par découvrir ceux qui ont monté la comédie...

— Il faudra qu'ils disparaissent tous, les enfants et les parents !... Tant qu'il en restera quelqu'un de vivant, l'affaire ne peut marcher...

Or, voilà que tout à coup, vers la mi-juin 1921, Lucie elle-même disparaît à l'improviste. C'est, dans le pays, une sorte de scandale. Que de commentaires contradictoires de la part des amis de Fátima comme des adversaires ! Au point que le nouveau sous-préfet d'Ourém croit devoir intervenir. Il fait appeler la veuve d'Antonio pour lui demander des explications. Maria-Rosa répond avec sa rondeur habituelle :

— Ma fille est où elle a voulu être et où moi je la veux. Je n'ai pas d'autres explications à vous donner.

Le sous-préfet n'insista pas.

De fait, Lucie était entrée dans une modeste pension de Vilar (nom d'un faubourg de Porto), dirigée par les Sœurs de Sainte-Dorothee.

C'était là le résultat d'une décision prise d'un commun accord entre Monseigneur l'Evêque de Leiria, le nouveau curé de Fátima, la famille de Lucie et la voyante elle-même.

Mgr José da Silva, dès qu'il eut pris contact avec son nouveau diocèse, estima qu'il ne pouvait plus abandonner à une fillette de treize ans la responsabilité du mouvement religieux de la Cova da Iria, ni laisser cette enfant en proie à la curiosité et à la malignité publiques, ou même au fanatisme des foules croyantes, ni enfin exposée — qui sait ? — aux tentations de l'orgueil.

Il fallait aussi l'instruire, puisqu'elle s'y disait invitée par la Vision.

Et puis, en l'éloignant quelque temps — le temps de ses études —, on éprouverait à la fois ses sentiments et ceux des pèlerins et, du même coup, on ferait taire de nombreuses objections des adversaires de Fátima et de ceux de la religion.

Lucie, appelée à l'évêché, répondit à tout avec simplicité et franchise. Dans ses récits, rien que de conforme à la foi. De plus, elle déclara souhaiter ardemment l'éloignement du pays natal pour vivre à l'écart des foules, dans la pensée de Marie et des deux confidentes qui l'ont précédée au Paradis.

L'avant-veille de son départ, le bon et pieux évêque fit à Lucie ses dernières recommandations. Puis, il ajouta :

— Mon enfant, vous ne direz à personne où vous allez.

— Oui, Monseigneur.

— Au pensionnat, vous ne direz à personne qui vous êtes.

— Oui, Monseigneur.

— Vous ne parlerez jamais à personne des apparitions de Fátima.

— Oui, Monseigneur.

La fidélité à tous ces *oui*, proférés avec le calme d'une âme sûre d'elle-même, devait être pour le prélat la démonstration décisive que la pastourelle d'Aljustrel était pour le moins apte au rôle de confidente de la Reine du Ciel.

Quinze ans de silence

Et, de fait, Lucie devait garder cette fidélité jusqu'à ce que le prélat dévoilât son identité et, encore maintenant, son plus vif désir serait de retomber dans l'ombre et le silence dont elle réussit si longtemps à s'envelopper.

La veille de son départ, elle avait fait secrètement ses adieux aux choses de la petite patrie et surtout au cimetière de Fátima et à la Cova da Iria.

A l'*Asilo de Vilar* (ainsi s'appelle la nouvelle demeure de Lucie), la voyante n'est acceptée qu'à contre-cœur par une directrice qui ne croit pas aux visions de Fátima, qui, au premier abord, prend sa nouvelle pensionnaire pour une « sauvageonne des bois », et qui l'accepte uniquement à cause des instances pressantes de Monseigneur l'Evêque de Leiria.

Cette directrice gardera le secret de l'identité de Lucie ; de peur qu'elle-même ne le viole, elle lui impose ses consignes :

— Quand on te demandera ton nom, tu diras : Marie des Douleurs¹.

— Oui, madame la directrice.

— Au sujet de ce qui s'est passé et se passe à Fátima, tu n'en diras jamais rien à personne : aucune question, aucune réponse.

¹ Maria-das-Dores. Le prénom français correspondant serait Dolorès, mot espagnol qui signifie *douleurs* et se dit pour *Maria-de-los-Dolores*, Marie-des-Douleurs.

— Oui, madame la directrice.

Lucie tiendra si bien sa promesse que jamais elle ne dira un mot concernant ses visions et le pèlerinage qui en est résulté, *pas même à sa mère* lorsque Maria-Rosa viendra la voir, une fois à Porto, une fois à Braga! . . . N'est-ce pas simplement héroïque, surtout pour une jeune fille de cet âge ?

A Vilar, Marie des Douleurs resta quatre ans. Au début, elle laissait paraître avec ses compagnes son petit caractère de montagnarde. Mais bientôt elle mérita d'être reçue *Enfant de Marie* et de se voir confier la surveillance du dortoir des plus petites.

Elle réussissait, d'ailleurs, assez bien dans ses études et, n'eût été la nécessité de cacher son état civil, elle eût pu passer avec succès certains examens.

En plus des matières classiques, elle apprit aussi les travaux pratiques du ménage, la broderie et la dactylographie.

Pendant les quatre ans de son séjour à Vilar, pas une compagne, pas une maîtresse, pas une personne du dehors, absolument personne ne parle à Lucie des choses de Fátima. Et si par hasard des curieux viennent à la conciergerie demander si ce n'est pas là que se trouve Lucie de Fátima, la Sœur portière répond de très bonne foi :

— Ici, il n'y a pas de Lucie.

La voyante ignore donc, à moins qu'elle ne le sache par révélation, le prestigieux développement du sanctuaire de la Cova da Iria, comme aussi le magnifique mouvement de piété mariale qui est en train de transformer le pays tout entier. Elle ne sait pas davantage le jaillissement de la source miraculeuse, là même où le deuxième éclair la cloua sur place, le 13 mai 1917. Elle ignore les miracles dont tout le monde parle. La directrice veille avec soin que nul bruit de ce genre n'arrive jusqu'à elle et elle . . . se tait.

Elle cherche à se perdre dans la masse des autres pensionnaires et à passer inaperçue. Ce qui frappe surtout en elle, c'est le calme et l'équilibre, une humeur toujours égale. Pourtant, elle sait rire et plaisanter. Sans doute, elle n'oublie pas plus que jadis ses amis « les pauvres pécheurs », mais personne ne s'en aperçoit. Tout au plus quelques maîtresses ou compagnes remarquent-elles une particulière dévotion à la Très Sainte Vierge.

Un jour, elle dit à la directrice :

— Ma Mère, je voudrais être S^r Dorothée.

— Si jeune, ma fille ! Et pourquoi voulez-vous être Sœur ?

— Pour avoir plus de liberté pour aller à la chapelle.

— Mais vous êtes trop jeune. Il faudra attendre.

Lucie se tut et attendit plus d'un an. Quand elle eut atteint ses dix-huit ans, la supérieure lui dit :

— Vous ne pensez plus à devenir religieuse ?

— J'y pense toujours, je le désire, je le veux !

— Alors ?

— Vous m'avez dit que je devais attendre, j'ai attendu.

Pour faire son noviciat, Marie des Douleurs se rendit à Tuy, en Galice espagnole, où avait dû s'exiler la maison provinciale des Sœurs Dorothées¹, après la révolution de 1910. Elle y fut admise directement comme postulante et dispensée du stade d'aspirante comme elle l'avait demandé à Dieu (été 1925).

Pendant les trois ans qu'elle passa là, Lucie apprit à connaître l'esprit de la vie religieuse et la Règle de sa Congrégation. Les Sœurs y sont classées en deux catégories : maîtresses et coadjutrices. Ne pouvant aspirer plus bas, elle désira devenir coadjutrice.

¹ Ordre fondé en 1834, par la bienheureuse Paule Frassinetti (1809-1882). Béatifiée en 1930.

Le 2 octobre 1926, elle revêtait l'habit noir des Doroathées avec le voile blanc des novices.

Ici encore, sa seule ambition est de paraître en tout « comme les autres », et elle y réussit parfaitement, au point que nul, sauf la Révérende Mère, ne sait que S^r Marie des Douleurs est la voyante de Fàtima dont tout le monde parle.

Au Portugal, vaguement, on sait que Lucie de Jésus est en Espagne, dans quelque couvent de Galice ou des Asturies.

Vers la fin de son noviciat, elle voit par hasard une image de la Vierge de Fàtima dans un des couloirs de la Maison-Mère.

— Tiens, je le supposais bien ! se dit-elle en baisant les yeux et en rougissant.

Bientôt, elle trouva une médaille abandonnée sur un banc... Elle représentait Notre-Dame de Fàtima avec les trois pasteurs... Quelle souffrance ! Elle se met à pleurer abondamment.

— Mon Dieu, gémit-elle, pourquoi m'avez-vous choisie ?... Par miséricorde !... Mais pourquoi pas votre miséricorde à toute autre que moi ?...

Maintenant, Lucie a vingt et un ans. Le 30 octobre 1928, elle prononce ses premiers vœux.

Peu à peu, cependant, la rumeur se confirmait que la voyante de Fàtima était Sœur Doroathée, à Tuy. Il arrivait souvent aux religieuses de cette Congrégation d'être interpellées par des gens qui voulaient savoir à tout prix où elle était. Ne sachant rien elles-mêmes, elles ne pouvaient guère renseigner les autres.

S^r Marie des Douleurs fut questionnée elle aussi à ce sujet. Elle savait répondre avec assez d'esprit pour ne pas manquer à la vérité ni trahir son secret.

Toute à Dieu

Cependant, elle continuait à faire l'édification de ses compagnes par sa parfaite obéissance, sa profonde humilité, son esprit de prière et cette alerte vaillance au travail qui semble la note dominante de son caractère.

Au bout de six ans, le 3 octobre 1934, elle fut admise aux vœux perpétuels. Pour la première fois, depuis quatorze ans, elle se vit en cette circonstance entourée d'affection. Sa mère, deux de ses sœurs, des cousines et une dame amie, vinrent du lointain Fátima pour assister à ses noces mystiques.

Bien plus, Mgr José Alvès Correia da Silva voulut venir lui-même présider la cérémonie. C'était, de la part de Son Excellence, renverser le mur d'ombre et de silence qui emprisonnait la voyante. Comment, d'ailleurs, douter maintenant que son humilité ne soit de taille à résister à l'épreuve ?

Maria-Rosa, ayant insisté par trois fois pour que sa chère Lucie — qu'elle n'accuse plus de tromper les gens — indiquât le cadeau qu'elle préférait, Sœur des Douleurs demanda des fleurs et des... abeilles. Et sa mère lui apporta, avec une gerbe parfumée, une ruche remplie d'abeilles d'or.

Quelques jours après, la nouvelle professe fut envoyée à Pontevedra, dans une pension de jeunes filles appelée Collège Notre-Dame des Sept Douleurs.

Elle y retrouva pour directrice celle qui l'avait reçue sans enthousiasme à l'Asilo de Vilar.

Quoiqu'elle évite de lui parler encore de Fátima et que même elle s'applique à la traiter en tout comme les autres coadjutrices, elle a maintenant compris que la Vierge très sainte a pour Lucie des complaisances particulières.

Quand on lui demande ce qu'elle pense de sa subordination, elle répond : « Elle est extraordinaire dans l'ordinaire », ce qui signifie que la voyante de Fátima,

sans se distinguer extérieurement en rien de ses compagnes, remplit ses devoirs avec une perfection exceptionnelle et jouit d'une vie intérieure profonde.

Dans sa vie spirituelle, ses préférences vont à la petite voie de sainte Thérèse de Lisieux et à la joyeuse soumission à la Règle pratiquée par saint Jean Berchmans.

Mais, plus sans doute que dans les livres, ou même dans les conseils de son confesseur, elle trouve les principes de direction dans les confidences de Celle qui lui dit jadis à la Cova da Iria : « Je ne t'abandonnerai pas. Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et la voie qui te conduira à Dieu. »

Comment supposer que Lucie de Jésus ne s'intéresse pas à tout ce qui se passe à Fátima ? Elle ne vit que pour cela, par la prière et par le sacrifice. Personne autour d'elle ne s'en aperçoit, quoique l'on n'ignore plus qui elle est.

Soyons persuadés que, le 13 de chaque mois, il n'y a pas dans le magnifique sanctuaire édifié sur l'ancien pâturage de son père de pèlerin plus fervent que la petite Sœur Dorothée de Pontevedra. Elle suit, par la pensée, toutes les phases de ces rassemblements innombrables. De la sorte, tout en s'appliquant ces jours-là, comme les autres, à sa tâche quotidienne, elle peut dire qu'elle les passe à Fátima, alors qu'en réalité elle n'a jamais vu de ses yeux de chair ni le sanctuaire ni le pèlerinage.

Et sa vie tout entière d'ailleurs appartient à Notre-Dame de Fátima. Pourrait-elle oublier un instant les paroles de la Dame de lumière, ou la promesse qu'elle lui fit de souffrir et de prier pour la conversion des pécheurs, ou le grand secret qu'elle doit encore garder scellé parmi les hommes ?

Heureux François et Jacinte qui ont pu, là-haut, le révéler aux autres saints ! Compagnons invisibles, elle vit, peut-on dire, dans leur intimité. Aussi, comme elle a obéi avec bonheur à Mgr Correia da Silva lui

demandant de faire connaître les vertus de sa petite cousine ¹ !

En fait d'ambition, elle n'en a plus qu'une : aimer tous les jours un peu mieux Notre-Seigneur et sa Très Sainte Mère, afin d'être moins indigne du Ciel que Marie, jadis, lui a promis.

Certains assurent que, en attendant, sa céleste Amie la favorise de nouvelles révélations. Peut-être, un jour, sera-t-il permis de les faire connaître pour la plus grande gloire de Dieu et de sa Très Sainte Mère, Notre-Dame de Fátima ².

¹ Elle a, d'autre part, répondu à des désirs de ce genre, particulièrement à l'occasion du XXV^e anniversaire des apparitions. Voir l'*Avant-propos* pour la 2^e édition, p. 13 à 16.

² Monseigneur l'évêque de Leiria vient de publier une de ces révélations. Voir Partie documentaire, p. 379, *la grande promesse*. — Voir aussi p. 63-65.

— L'illustre écrivain portugais, Antero DE FIGUEIREDO, fait connaître bien des choses de la vie de Sœur Lucie dans son livre : *Fátima — Graças, segredos, mistérios*. Les faits, racontés avec art, sont substantiellement authentiques. En particulier, les paroles attribuées à Lucie sont historiques, comme nous l'a confirmé la Rév. Mère Provinciale, Eugénie Monfalim, un peu avant sa sainte mort. L'auteur s'est borné à leur donner parfois une forme littéraire plus élégante.

QUATRIÈME PARTIE
DES MIRACLES

CHAPITRE PREMIER

LES PRODIGES ATMOSPHÉRIQUES

« Signes dans le ciel »

C'est une des caractéristiques des apparitions de Fátima que les assistants étaient avertis de la présence de l'Être invisible par des « signes » extérieurs manifestes. Par leur nombre, leur variété, leur étrangeté, ces phénomènes insolites étonnèrent d'abord certaines gens, du moins parmi ceux qui n'en avaient pas été témoins. D'aucuns essayèrent même de les mettre en opposition avec l'esprit de l'Évangile.

C'est bien à tort, car Notre-Seigneur lui-même a largement utilisé l'argument du miracle en faveur de son enseignement. Les saints Évangiles, surtout celui de saint Jean, en sont témoins à toutes les pages. Saint Pierre, dans son discours aux Juifs, lors de la première Pentecôte, base sa démonstration sur les prophéties, mais aussi sur les miracles : « Jésus de Nazareth, dit-il, cet homme à qui Dieu a rendu témoignage pour vous par les *prodiges*, les miracles et les *signes* qu'il a opérés au milieu de vous... » (Act., II, 22).

Si le Sauveur refusa un jour aux Pharisiens un « signe dans le Ciel », ce fut sans doute pour punir leur prétentieuse obstination à mépriser le témoignage des

innombrables miracles qu'il avait accomplis pour eux comme pour les autres. Aux âmes sincères, il accordait de ces marques extérieures et sensationnelles de sa divinité : multiplication des pains, tempête apaisée, marche sur les eaux, prodiges de la Transfiguration, résurrection des morts, sa propre Résurrection, etc... Des phénomènes terrifiants accompagnèrent sa mort sur le Calvaire et il en annonce de semblables pour les temps qui précéderont la fin du monde : « Il y aura... dans le Ciel d'effrayantes apparitions et des signes extraordinaires » (LUC, XXI, 11). « Et il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles » (*Ibid.*, 25).

A Fâtima, il faut le reconnaître, Marie s'est montrée très généreuse en fait de « signes ». Mais on ne saurait en inférer autre chose que la volonté de cette divine Mère d'attirer notre attention sur le message, sans doute particulièrement urgent, qu'Elle nous y transmet par le truchement des trois petits pasteurs. La puissance des miracles contraste, en effet, avec la faiblesse des confidents de Marie. Les ayant choisis innocents et sans défense, Elle se devait d'authentifier leurs témoignages par des preuves irrécusables.

Le moment n'est pas venu d'établir un examen scientifique et critique des phénomènes qui accompagnèrent les visions à la Cova da Iria et qui sont, au surplus, attestés par des témoins innombrables encore vivants. Pour tout Portugais, la réalité de ces prodiges est l'évidence même. Nous nous bornerons simplement à rapporter l'essentiel de ces manifestations prémonstruelles avec quelques-unes des circonstances caractéristiques qui les accompagnèrent.

Pendant les quatre premières apparitions

Le 13 mai 1917, les enfants se trouvaient seuls à la Cova da Iria. Nous n'avons que leur témoignage pour nous faire connaître les prodiges qui précédèrent ou accompagnèrent la première apparition. Ils ont parlé d'un premier *éclair* pendant qu'ils « bâtissaient » la petite maison au sommet du coteau, puis d'un deuxième éclair lorsqu'ils couraient vers le bas de la pente et enfin d'une *auréole de lumière* qui les enveloppait ainsi que l'arbre et la Vision elle-même.

Entre les deux éclairs, les enfants ont marché environ 80 mètres et ils ont dû se tourner vers la droite pour apercevoir, sur le petit chêne vert, la Vision à quelques mètres d'eux.

Ici, l'éclair n'a qu'un rôle avertisseur. Il en sera de même, semble-t-il, au moment des apparitions suivantes.

D'ordinaire, ces éclairs étaient perçus par les voyants seuls ; mais d'autres fois, entre autres le 13 août, ils furent vus par toute la foule.

Lors de la deuxième apparition, les assistants entendent Lucie crier : « Voilà l'éclair !... La Dame va arriver !... » C'est alors que les enfants s'approchent du petit chêne vert, dont ils étaient séparés par une trentaine de mètres. Les quelques dizaines de témoins ne perçurent pas cet éclair ; mais ils assurent avoir entendu un grand bruit, venant du chêne vert, comme l'explosion d'une bombe de feu d'artifice. De plus, pendant la vision, *les branches de l'arbuste ployèrent en rond de tous les côtés* comme si le poids de la Dame avait réellement porté sur elles ; puis, au moment de son départ, on les vit *s'infléchir toutes vers l'est* comme si l'arbre avait voulu s'incliner pour saluer la céleste Visiteuse.

Pour la troisième apparition, les témoignages signalent, visibles pour tous, deux autres phénomènes. La *luminosité du jour* — c'était le plein midi — *subit un abaissement notable* comme au moment d'une éclipse, tout le temps que dura l'extase des enfants. Et de plus — ce qui semble avoir étonné encore davantage les spectateurs — il se forma autour du groupe des voyants une *nuée blanchâtre*, fort agréable à voir.

La diminution de la lumière solaire était accompagnée d'une *modification de teinte* : l'atmosphère devenait jaunâtre, « jaune d'or », disent les témoins. Ce phénomène à double aspect fut observé lors des apparitions suivantes, sauf le 13 octobre, où l'astre du jour resta invisible jusqu'au moment du grand prodige.

Le 13 août aurait dû avoir lieu la quatrième apparition ; mais les enfants, enlevés par le sous-préfet, manquaient au rendez-vous. Nous avons dit comment leur céleste Visiteuse voulut dédommager la foule des chrétiens accourus là, en leur manifestant ses maternelles préoccupations par les prodiges habituels, lesquels, survenant au moment de la grande colère de la foule contre le magistrat, eurent pour effet de la calmer.

L'éclair, cette fois, fut vu par tout le peuple présent, et il s'accompagna de deux formidables coups de tonnerre entendus par tous. Au bout d'un moment, un autre éclair sillonna tout le vallon.

Ensuite, il se forma autour du tronc du chêne vert le nuage déjà remarqué le mois précédent et qui resta visible la durée ordinaire des visions, tout comme si la Dame avait été là.

Le 19 août, lors de l'apparition aux Valinhos, c'est d'abord la teinte jaunâtre de l'atmosphère et non l'éclair qui avertit Lucie et François de l'arrivée prochaine de la Vision. Lucie, cependant, voit ensuite les deux éclairs. Jean, frère de François, aperçoit aussi la modification de la lumière solaire ; il part chercher sa

petite sœur et, au retour, il constate le même phénomène jusqu'à la fin de la scène, dont il est le seul témoin en dehors des acteurs eux-mêmes. A ce moment-là, il entend une *grande détonation*, semblable à un coup de bombe.

Ce même jour, Marie récompense la constance que ses petits amis ont montrée dans la prison d'Ourém par une surprise délicate. La branche sur laquelle avait paru reposer la Vision, Jean l'a coupée pour la porter jusqu'à la maison. En passant devant la demeure de son oncle Antonio, Jacinte la porte à sa tante, Maria-Rosa, qui est sur le seuil de sa porte. Pendant que celle-ci tient en mains cette branche, tous les assistants de cette scène sentent *une suave odeur, d'une essence inconnue*, qui embaume la maison et le voisinage.

Jusqu'ici, les prodiges opérés à l'occasion des apparitions avaient intéressé seulement les sens de la vue et de l'ouïe ; cette fois, l'odorat est affecté et cela de façon si sensible et si caractéristique que les parents de Lucie en sont sérieusement impressionnés et commencent à accepter l'hypothèse de la sincérité de leur fille.

A la cinquième apparition, le globe lumineux

Le 13 septembre, la Dame revenait pour la cinquième fois. Cette visite fut l'occasion de merveilles plus surprenantes encore, comme si la Reine du Ciel, heureuse de voir les foules accourir sur le témoignage des enfants, voulait encourager ou récompenser leur bonne volonté.

D'après tous les témoins — et il y en avait une trentaine de mille — l'éclat du jour s'atténua¹ et sa teinte changea de nuance, comme les fois précédentes.

¹ La diminution de la lumière fut telle qu'on put voir les étoiles au firmament. précisent certains témoignages.

Mais aussitôt après le début de ce double phénomène, il se produisit un prodige tout nouveau. Voici le récit d'un témoin oculaire, particulièrement autorisé : il s'agit du Rév. João (Jean) Quaresma, qui devait devenir vicaire général de Leiria. Il était venu là incognito, sous un costume de clergyman, en même temps qu'un prêtre de ses amis, Manuel do Carmo Gois, dans la même tenue. Tous deux s'étaient placés en haut de la colline, un peu à l'écart de la foule, observant les événements. Ils ont d'ailleurs exprimé le regret de ne pas s'être approchés davantage de l'arbre des apparitions.

« Le peuple, raconte M. Quaresma, priait toujours... Tout à coup, nous entendons des cris de surprise et de joie. Des milliers de bras se lèvent et indiquent un coin du Ciel.

— Regardez... Là!... Tenez, la voilà... Elle arrive! Là-bas, voyez-vous?...

— Ah oui! Je vois... Que c'est beau! Que c'est beau!...

« Dans le ciel bleu, pas le moindre nuage. Je me mets à regarder dans la direction indiquée. Mon ami me dit avec une pointe de malice :

« — Eh bien, vous aussi, vous regardez en l'air ?

« Et voilà qu'à ma grande surprise je vois clairement et distinctement un globe de lumière qui avance de l'Est vers l'Ouest, glissant lentement et majestueusement à travers l'espace.

« De la main, je fais signe à mon voisin qui se moquait de moi. Il lève les yeux à son tour et il a le bonheur de contempler lui aussi cette apparition, si inattendue.

« Puis, subitement, ce globe, avec la lumière extraordinaire qu'il dégagait, disparut à mes yeux et le prêtre qui était à mes côtés cessa de le voir. Près de nous cependant, une fillette, vêtue comme la petite Lucie et à peu près du même âge, continuait de crier toute joyeuse :

« — Je la vois... Je la vois encore... Maintenant, Elle descend vers le bas de la colline », c'est-à-dire vers le chêne vert où se montre Marie.

(Alors se déroulent les faits de la cinquième apparition. Pendant que les trois enfants s'entretenaient avec l'Être invisible, le peuple apercevait la *nuée blanche* qui entourait le chêne vert avec le groupe des voyants et du Ciel tombait une *pluie de fleurs blanches*.) Reprenons le récit de M. le Vicaire général.

« Quelques minutes après, exactement une fois écoulé le temps que duraient ordinairement les apparitions, la même fillette s'écrie de nouveau, en montrant la chose du doigt :

« — Voilà !... Voilà !... Maintenant Elle remonte.

« Et l'enfant continue de voir et d'indiquer de la main le globe de lumière jusqu'à ce qu'il ait disparu dans la direction du soleil, en se fondant dans l'éclat de sa lumière.

« Par l'enthousiasme du peuple, nous avons pu supposer que tous (sauf des exceptions individuelles) avaient vu la même chose, car de tous côtés montaient des cris de joie et des vivats en l'honneur de la Sainte Vierge.

« — Que pensez-vous de ce globe, ai-je alors demandé à mon ami, qui manifestait un grand enthousiasme au sujet de tout ce qu'il venait de voir.

« — Que c'était la Sainte Vierge, répond-il sans hésiter.

« C'était aussi ma conviction. Les pasteurs, en une céleste vision, avaient contemplé la Mère de Dieu ; à nous, il avait été seulement donné de voir le véhicule — si l'on peut dire — qui l'avait transportée du Ciel sur l'inhospitalière Serra de Aire.

« Nous nous sentions vraiment heureux. Avec quel transport mon collègue allait ensuite de groupe en groupe, dans la Cova da Iria, ou le long de la route, s'informer de ce que les autres avaient vu ! Les personnes interrogées appartenaient aux catégories sociales les plus diverses et toutes affirmaient avec la même

certitude la réalité des phénomènes dont nous venions d'être les témoins. Excessivement contents, nous sommes partis, résolus à revenir le 13 octobre. »

Il y avait eu cependant des exceptions : tous les présents ne percurent pas le globe brillant de blancheur. Le vicomte de Montelo, qui était là, raconte : « Certains observèrent le phénomène pendant un temps plus long que d'autres. Pour moi, je ne l'ai pas vu et j'en éprouve de la peine. » Une femme, pourtant pratiquante et pieuse, qui se trouvait à côté des deux prêtres plus favorisés, se lamentait en disant : « Moi, je n'ai rien vu ! » Pourquoi Marie, ce jour-là, a-t-elle excepté quelques fidèles de ses faveurs alors que, le mois suivant, elle les prodiguera à tous les présents et encore à des gens éloignés ? Mystère de sa miséricorde ! En tout cas, cette inégalité dans la vision exclut absolument l'hypothèse de l'hallucination collective, car précisément parmi ceux qui n'ont point vu, il en est qui désiraient de toute leur âme voir ce que les autres voyaient.

Certains récits précisent que le globe lumineux avait une forme ovale, le côté le plus large tourné vers le bas. Tous ceux qui l'aperçurent, unanimement, eurent l'impression, comme les deux ecclésiastiques déjà cités, que c'était une sorte d'aéroplane céleste apportant la Mère de Dieu au rendez-vous promis aux petits pasteurs et la rapportant ensuite au Paradis. C'était, sans nul doute, l'auréole de lumière au milieu de laquelle la Dame se montrait aux enfants.

La nuée blanche et la pluie de fleurs

La vision de cet « aéroplane » de lumière précéda et suivit immédiatement la durée de l'apparition. Pendant l'extase des enfants, la foule put contempler deux autres « signes » de la céleste présence : la nuée blanche et la pluie de fleurs.

Une *nuée, agréable à voir*, se forma autour de l'arc rustique qui dominait le petit tronc d'arbre déchiqueté. Se levant du sol, elle grossit et s'éleva dans l'air jusqu'à atteindre une hauteur de 5 à 6 mètres ; puis elle s'évanouit comme une fumée qui se dissipe au vent.

Quelques instants après, des volutes analogues se formèrent et se dissipèrent de la même manière. Et encore une troisième fois.

Tout se passa comme si des thuriféraires invisibles encensaient liturgiquement la Vision. Les trois « encensements » durèrent ensemble tout le temps de l'apparition, c'est-à-dire de dix à quinze minutes.

Dans sa lettre d'approbation du culte de Notre-Dame de Fátima, Monseigneur l'Evêque de Leiria déclare ce phénomène « humainement inexplicable ». Il ajoute : « N'est-il pas dit au *Cantique des Cantiques* : Qu'elle est belle celle qui monte du désert comme une colonne de fumée, exhalant la myrrhe et l'encens ! » (*Cant.* III, 6.)

Ce prodige se reproduira, le 13 octobre, absolument de la même manière.

Les trente mille spectateurs du 13 septembre jouirent d'un autre spectacle, tout à fait inouï. Sous leurs yeux émerveillés, des pétales blancs, une sorte de *flocons ronds et brillants, descendaient assez lentement vers le sol dans un formidable jet de lumière* préternaturelle.

Ce prodige, qui dérouta la raison, se reproduisit plus tard, pendant les pèlerinages, notamment les 13 mai 1918 et 1924. Cette seconde fois, S. Exc. Mgr José Correia da Silva était présent. Il faut signaler ce fait très remarquable, que les « fleurs » et la lumière « célestes » impressionnèrent la plaque photographique. M. Antoine Rebelo Martins, vice-consul du Portugal aux Etats-Unis, qui se trouvait à Fátima en vertu d'un hasard tout à fait accidentel, obtint la photographie que nous reproduisons.

Le verso porte les signatures du R. Manuel Carreira Ramos, curé de Regêdengo do Fétal, et de deux notables habitants de cette paroisse : François Carreira Poças, commerçant, et Joachim-Louis Ribeiro, professeur. Ces signatures sont authentiquées par M^e Pierre Dias, notaire à Leiria.

Le lecteur apercevra facilement le grand faisceau de lumière qui tombe du Ciel et se déverse, en s'élargissant, sur la foule, laquelle ne paraît pas sur l'image, car l'objectif regardait le Ciel. On distinguera aussi les boules blanches qui projettent au-dessous d'elles un petit cône d'ombre. Ce qui montre que c'étaient des objets ayant une certaine matérialité. On remarquera, enfin, que contrairement aux lois de la perspective, les « fleurs » étaient grandes au loin et devenaient de plus en plus petites en approchant du sol. D'ailleurs, elles étaient complètement évanouies avant de toucher le sol ou bien la main qui voulait les recueillir.

L'académicien portugais, M. Marquès da Cruz, originaire de Reixida, près de Fátima, dans son poème *La Vierge de Fátima*, parle de ces pluies de fleurs comme de la chose la plus certaine et la mieux authentiquée par les témoignages.

Sa propre sœur, cette dame qui réussit à avoir dans sa maison Lucie et Jacinte pendant plusieurs jours, entre la cinquième et la dernière apparition, en parle ainsi dans une lettre à son frère : « ... J'ai aussi observé, le 13 mai de l'année suivante (1918), comme des boules blanches qui descendaient du Ciel. Un autre 13 mai, j'ai vu aussi tomber beaucoup de « pétales de roses ». Ils sortaient du soleil, mais alors en grande quantité ! Là-haut, ils étaient grands, mais en se rapprochant de nous, ils devenaient petits et s'évanouissaient ! ... Des hommes tendaient même leurs chapeaux pour les ramasser, mais lorsqu'ils voulaient les prendre, ils ne trouvaient plus rien. Un de ces pétales tomba

sur mon épaule gauche. Je voulus vite le prendre avec les mains, mais je n'ai plus rien trouvé!... »

Le 13 septembre 1917, il y avait là le curé de Santa Catarina da Serra, qui observait la foule sur une colline, à l'écart. En voyant la pluie de fleurs, il fut tellement saisi qu'il en oublia la consigne du Patriarcat et se mit à réciter le chapelet avec le peuple.

La « danse » du soleil

Le grand prodige, qui, aux yeux de tout le peuple portugais, authentifie comme divin tout l'ensemble du mystère de Fátima, c'est le « signe de Dieu », c'est-à-dire le phénomène solaire qui suivit la dernière des six grandes apparitions et en clôtura le cycle.

Dans sa Lettre pastorale d'approbation, Monseigneur l'Evêque de Leiria en parle ainsi :

« Le phénomène solaire du 13 octobre 1917, décrit par les journaux de l'époque¹, a été le plus merveilleux et celui qui a fait le plus d'impression sur toutes les personnes qui ont eu le bonheur de le contempler.

« Les trois enfants avaient fixé à l'avance l'endroit et l'heure où il devait avoir lieu, et leur prédiction avait vite parcouru tout le Portugal. Aussi, malgré une journée mauvaise et pluvieuse, des milliers et des milliers de gens se sont-ils trouvés à Fátima à l'heure de la dernière apparition. Et cette foule a assisté à toutes les manifestations de l'astre-roi qui rendait ainsi hommage à la Reine du Ciel et de la Terre, plus brillante que le soleil à l'apogée de son éclat, comme le dit le *Cantique des Cantiques* (VI, 9).

« Ce phénomène solaire qu'aucun observatoire astronomique n'a enregistré et qui, par conséquent, n'était pas naturel, a été observé par cette foule, composée

¹ Voir à la partie documentaire, p. 349 la traduction d'un article de O SECULO.

de gens de toutes les catégories et classes sociales, par des croyants et des incroyants, par les reporters des principaux journaux portugais et même par des gens qui se trouvaient à des kilomètres de distance, ce qui détruit toute explication par illusion collective. »

Tel est le fait brutal, résumé par une plume particulièrement autorisée et dans un document officiel, historique même.

« Comment admettre, objecteront peut-être ceux qui en entendront parler pour la première fois, que le soleil ait « dansé » ? Mais il eût été aperçu de tout l'hémisphère qu'il éclairait ! Bien plus, il n'eût pas sitôt commencé son mouvement que le monde planétaire aurait subi une perturbation complète dans laquelle aurait certainement disparu notre pauvre globe terrestre. »

Mais précisément, et Mgr José da Silva le fait remarquer, le fait que les phénomènes observés à Fátima n'ont pas été enregistrés par les observatoires prouve bien qu'ils sont dus seulement à la volonté de Celle qui avait promis un signe visible de sa présence.

Si, sur le moment, les spectateurs du prodige ont pu penser que la masse elle-même du soleil était agitée de ces mouvements giratoires ou de ces bonds en zig-zag — ce qui les faisait penser à la fin du monde — à la réflexion, dès que le phénomène eut cessé, tout le monde se rendit bien compte qu'il n'y avait rien de changé dans les rapports réels de notre planète avec l'astre du jour.

Et pour qu'il y ait le « grand miracle » promis par la Dame et annoncé par les enfants dès le mois de juillet, il n'était pas nécessaire que le soleil dansât réellement. Il suffisait que les assistants voient réellement ce qui, pour eux, devait être la preuve, le « signe » de la véracité des enfants.

Par ailleurs, il est manifeste que la vision de ce signe ne fut pas une perception purement subjective. Il n'est pas possible que les sensations de cette foule de soixante-

dix mille personnes aient été le fruit de leur imagination. Elles furent — et elles ne pouvaient pas être autre chose — le résultat de phénomènes lumineux et atmosphériques extérieurs à leurs yeux et à leurs cerveaux. La Reine du Ciel jouait, pour ainsi dire, avec les rayons du soleil pour produire devant eux ce magnifique feu d'artifice qui les éblouit.

Rien n'empêche de concevoir aussi que Dieu fit réellement « danser » le soleil, sans troubler le système planétaire et en modifiant les lois de la propagation de la lumière pour tout le reste de l'univers, comme il a fallu qu'il les modifiât pour les témoins du miracle dans l'hypothèse que nous venons de développer.

De toute façon, il y eut intervention exceptionnelle de la Toute-Puissance divine. Quelque procédé qu'il ait employé, c'est Dieu qui a manifesté sa puissance d'une manière extraordinaire au jour et à l'heure fixés par la promesse de la Dame.

L'objectivité du signe de Dieu ressort de bien d'autres considérations.

On ne saurait parler d'auto-suggestion ou d'hallucination collective, puisque personne ne s'y attendait ni ne pouvait s'y attendre. Certes, la Dame avait annoncé un miracle que tout le monde verrait ; mais rien ne laissait prévoir de quelle nature serait ce miracle. Personne n'avait imaginé ou pu imaginer qu'il consisterait à faire mouvoir de cette étrange façon aux yeux des témoins l'astre du jour.

Il y avait une seule chose prédite avec certitude : c'est le jour et l'heure du miracle. Et cette prédiction s'est trouvée juste : preuve de plus que le prodige a été produit par la volonté de Celle qui l'avait annoncé.

Que d'autres circonstances il faudrait signaler encore ! Toute la matinée, le soleil est resté invisible, ce qui est très rare pour le pays en cette saison et a fort sur-

pris les gens. Comment soupçonner que le signe attendu proviendra de cet astre ?

Et les nuages sombres qui tout d'un coup débarassent le Ciel ! Et ces habits, mouillés depuis le matin, qui subitement deviennent secs ! Sont-ce là des phénomènes qu'on puisse attribuer à l'imagination populaire ?

Parmi les témoins, on mentionne des savants, des journalistes, des incrédules, des ecclésiastiques fortement prévenus contre les apparitions et jusqu'à la sévère Maria-Rosa qui n'osera plus traiter sa fille de menteuse !... Tous ces gens-là auraient-ils été suggestionnés ?

Léopoldo Nunès, dans son livre *Fátima*, parle ainsi : « Au moment du grand miracle, il se trouvait là quelques-uns des hommes les plus illustres dans les lettres, dans les arts et dans les sciences, presque tous des incroyants, venus là en simples curieux amenés par la prédiction des enfants. » Or, tous ces gens-là racontèrent le prodige dans les mêmes termes que les paysans des villages voisins.

Marquès da Cruz ajoute : « Plusieurs hommes de science qui ont assisté à ce spectacle ont avoué franchement : « Oui, j'ai vu ! Mais je ne sais pas comment expliquer. »

Chose frappante encore. Les documents officiels témoignent que le grand prodige fut aperçu jusqu'à 4 et 5 kilomètres de distance de la Cova da Iria et par des gens qui ne partageaient nullement ni l'attente ni les émotions de la foule des pèlerins et des curieux.

D'autres témoignages irrécusables déclarent que cette vision lointaine des phénomènes solaires atteignit 10, 20 et jusqu'à 50 kilomètres, frappant même des gens qui ne pensaient nullement à ce qui se passait à Fátima.

M. Marquès da Cruz cite le cas de son ami, le grand poète D^r Afonso Lopes Vieira. Il ne se souvenait plus

que c'était le jour et l'heure prédits pour le miracle, mais se trouvait à ce moment sur le balcon de sa maison de campagne, à 50 kilomètres de la Cova da Iria. Il y fut tout à coup surpris par ce spectacle inattendu.

Nous ne résistons pas à la tentation de reproduire ici quelques passages d'une lettre du R. P. Ignace Lourenço Pereira, actuellement missionnaire dans l'Inde. Interrogé sur ce miracle par Mgr Antoine Teixeira, alors évêque de Méliapour, il lui écrivit :

« Quatorze ans se sont écoulés depuis cet événement, mais je garde très vives en ma mémoire les impressions produites dans mon jeune esprit par le merveilleux spectacle du soleil, le 13 octobre 1917.

« J'avais alors neuf ans à peine. Je fréquentais l'école primaire de mon pays natal, petit village perché sur une colline solitaire, juste en face de la montagne de Fátima, à 10 ou 11 kilomètres de distance. Il était midi environ lorsque, subitement, nous fûmes alarmés par les cris et les clameurs des hommes et des femmes qui passaient sur la voie publique devant l'école. Notre institutrice, femme vraiment pieuse et bonne, mais facilement impressionnable, se leva comme un ressort et se précipita dehors... Les enfants se sauvèrent derrière elle.

« Dehors, sur la place, les gens rassemblés pleuraient et criaient en montrant le soleil, sans même entendre les questions que leur posait notre institutrice tout angoissée !...

« C'était le grand miracle solaire avec tous ses merveilleux phénomènes que l'on voyait distinctement... Ce miracle, je me sens incapable de le décrire tel que je l'ai vu et senti à ce moment-là...

« Je regardais fixement l'astre ; il me paraissait pâle et privé de son éblouissante clarté ; il semblait un globe de neige tournant sur lui-même. Puis, tout à coup, il parut descendre en zigzag menaçant de tomber sur la terre.

« Affolé, absolument affolé, je courus me mettre au milieu des gens. Tous pleuraient, attendant d'un moment à l'autre la fin du monde !... A côté de nous, un incrédule qui avait passé la matinée à se moquer de ceux qui parlaient pour Fâtima... était là comme paralysé, stupide, les yeux braqués sur le soleil. Je le vis ensuite qui tremblait des pieds à la tête... Enfin, levant les mains au Ciel, il tomba à genoux dans la boue du chemin, répétant : Sainte Vierge !... Sainte Vierge !... Il ne pouvait dire autre chose.

« Cependant les gens continuaient de crier et de pleurer leurs péchés... Puis, de tous les côtés, l'on se précipita vers les deux chapelles du village qui, bientôt, furent pleines et débordantes de peuple...

« Pendant les longues minutes du phénomène solaire, les objets placés près de nous reflétaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel... Nos visages étaient tantôt rouges, tantôt bleus, tantôt jaunes, etc. Ces phénomènes étranges augmentaient notre terreur.

« Au bout de dix minutes, le soleil reprenait sa place de la même manière qu'il était descendu, toujours pâle et sans éclat. Lorsque la foule fut persuadée que le danger avait disparu, elle devint toute rayonnante d'allégresse. Tous éclatèrent ensemble en actions de grâces et s'écrièrent : Miracle !... Miracle !... Loué soit notre Dieu ! »¹.

La chose est donc jugée pour tout homme de bonne foi : le grand miracle de Fâtima est absolument irrécusable et le peuple portugais a raison de voir la signature de Marie au cycle des six apparitions racontées par les petits pasteurs d'Aljustrel.

La Dame leur avait promis un grand miracle *pour que tout le monde les croie*. Le miracle est arrivé, plus grand qu'on ne l'avait soupçonné, au jour et à l'heure prédits. Et cette dernière et suprême manifestation

¹ Lettre parue dans la revue *Catholic Register*, juillet 1931.

était le couronnement de toute une série de prodiges plus éblouissants les uns que les autres.

Tous ces phénomènes, dont l'abondance et la diversité déconcertent notre pauvre raison, marquent les apparitions de Fâtima d'une façon incomparable. Nulle part auparavant, à Lourdes, à Pontmain ou ailleurs, Marie n'était intervenue avec un tel déploiement de puissance surnaturelle¹.

C'est donc qu'ici Elle a voulu accréditer d'une manière particulière le récit de ses voyants et forcer l'attention de nos esprits distraits sur l'ensemble du mystère que sa miséricorde accomplit à Fâtima.

¹ A Fâtima, il y a aussi le prodige de la *source*, naissant spontanément dans un terrain aride, et qui, par les circonstances qui l'entourent, semble bien la réponse du Ciel à l'approbation des apparitions par l'Evêque de Leiria. Ce miracle présente de grandes analogies avec celui de la source de Lourdes. Mais il est d'un ordre bien différent des prodiges *atmosphériques* que nous venons d'énumérer. Il en est de même du miracle de la conservation du corps de la petite Jacinte.

CHAPITRE II

GUÉRISONS MIRACULEUSES

« Salus infirmorum »

Le miracle que demande principalement le peuple, celui dont il éprouve davantage le besoin et auquel il est le plus sensible, c'est le soulagement de ses maux corporels. Personne n'avait demandé à Notre-Dame les prodiges qu'Elle a daigné accomplir dans les airs, tandis que, dès la deuxième apparition, Lucie et ses compagnons étaient chargés de Lui présenter plusieurs suppliques en faveur des malades.

Maternellement, Marie a plusieurs fois promis d'en guérir *quelques-uns*. Cette promesse, Elle la tient magnifiquement et cela dès le temps des apparitions.

Le jour même du grand prodige, le bruit se répandait dans la foule qu'un grand miracle de guérison s'était produit sur le lieu des apparitions. Voici de quoi il s'agissait :

Maria do Carmo, âgée de quarante-sept ans, épouse de Joachim dos Santos, du village d'Arnal (paroisse de Maceira), diocèse de Leiria, souffrait, depuis cinq ans. Son état général, très grave, présentait tous les symptômes de la tuberculose. Depuis le commencement de 1916, il s'y était ajouté des douleurs continues et aiguës dans tout le corps et des malaises faisant soupçonner l'existence d'une tumeur à l'utérus. Ne pouvant ni manger ni dormir, elle était réduite, en juillet 1917, à la dernière extrémité. Elle entend alors parler des faits extraordinaires arrivés à la « Cova da Iria », distante de 35 kilomètres de son village.

Un rayon d'espoir illumine son âme et elle promet d'aller à Fâtima quatre fois pieds nus, pour demander sa guérison à la Dame qui s'y montre et dont sa foi simple a percé l'anonymat.

Le 13 août, elle veut faire le premier pèlerinage ; son mari s'y oppose : « Nous sommes pauvres et n'avons pas d'argent pour prendre une voiture ; à pied, c'est impossible, tu pourrais mourir en chemin. »

Mais elle insiste et, à une heure, elle se met en route, soutenue par son mari. Après de longues heures d'un voyage très fatigant, elle arrive à Fâtima, à bout de forces, ressentant « une douleur absolue de la tête aux pieds », disait-elle. Après quelques instants, à sa grande surprise, elle se sent mieux. Le retour est moins pénible et elle peut commencer à prendre quelque nourriture.

Le 13 septembre, le second pèlerinage se fait plus facilement et la malade continue lentement à aller mieux.

Le 13 octobre, retournée à Fâtima pour la troisième fois, elle est surprise, à peu de distance de chez elle, par une pluie torrentielle qui l'accompagne jusqu'au lieu des apparitions, où elle arrive toute trempée. Là, elle se sent encore mieux ; les douleurs, la toux, le gonflement des jambes et les autres symptômes de mal disparaissent. L'appétit et les forces reviennent ; la guérison est parfaite. Un an plus tard, elle affirmera « ne s'être jamais de sa vie aussi bien portée ».

Dans les foules qui affluèrent désormais à Fâtima, l'on racontait de nombreux cas analogues, et de plus en plus aux pèlerins se mêlaient des malades.

Aujourd'hui il existe un vaste et élégant hôpital (le projet en comporte deux : un pour les hommes, un autre pour les femmes), où les pèlerins malades sont reçus et assistés par les « Servites » de Notre-Dame de Fâtima. A mesure qu'ils arrivent, ils passent au *Bureau des Constatations*, dont le médecin-chef est

le D^r Pereira Gens. Celui-ci, aidé des médecins servites et de tous les autres médecins présents — il y en a parfois une trentaine ou plus — examine les papiers que portent les malades, leur fait passer une visite minutieuse et donne aux plus gravement atteints un billet leur permettant d'être admis dans l'enceinte réservée aux malades, devant la basilique. Ils assistent là à la messe de midi et reçoivent individuellement la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Nous possédons les statistiques depuis mai 1926, date de la fondation du Bureau des Constatations, jusqu'en décembre 1937. Dans ces onze ans et demi, le Bureau a inscrit 14 735 malades ainsi répartis :

1926 : 965	1930 : 1195	1934 : 1069
1927 : 1546	1931 : 1151	1935 : 1206
1928 : 1639	1932 : 1162	1936 : 1076
1929 : 1336	1933 : 1092	1937 : 1290

Tous ces malades sont l'objet des soins les plus assidus de la part des Servites qui s'appliquent à observer ponctuellement les sages règlements de Monseigneur l'Evêque de Leiria.

Certes, tous ne s'en retournent pas guéris. Il serait absurde de le penser. Mais tous, ou presque tous, reçoivent un réconfort moral, une grâce pour porter avec résignation et mérite la croix que leur impose la Providence. Beaucoup y trouvent un soulagement physique à leurs souffrances ; un certain nombre, la guérison complète.

Et combien d'autres sont venus au Sanctuaire sans se faire inscrire ! Combien ont recouru à la Vierge de Fátima, sans pouvoir y aller !

La *Voz da Fátima* a enregistré plus de huit cents cas de guérison reconnue parmi lesquels il y a des phtisies, des cécités, des méningites, des pleurésies, des paralysies, des ulcères de divers genres regardés comme incurables, des fractures osseuses, des cancers, etc.

Nous rapporterons quelques-unes de ces guérisons parmi les plus remarquables.

Des hommes

Mal de Pott (avril-mai 1924). — José de Oliveira, âgé de vingt-sept ans, né à Adaufe (prov. de Braga), commerçant à Porto, souffrait depuis déjà deux ans du terrible mal de Pott, avec un volumineux abcès, dans la région lombaire. Après des traitements nombreux et inutiles, sinon nuisibles, il en arriva à un tel état que — je cite le certificat médical — « visité par un collègue spécialiste pour les maladies des os, celui-ci ne donna à la famille qu'un délai de huit jours pour un dénouement fatal. Quelques jours après, au contraire, le malade ressentait un mieux extraordinaire, presque subitement. La fièvre disparaît, la fistule cesse de suppurer, les mouvements de la jambe droite se font sans efforts, les douleurs lombaires cessent et le malade, au bout de peu de jours, demande à se lever. Bientôt il eut retrouvé son bon aspect de jadis, sans le moindre trouble ni malaise ».

Ainsi écrit le médecin traitant, D^r Soares Junior, le 20 janvier 1925. Toutefois, il ne dit pas que ce changement si soudain s'est opéré le jour où le malade a commencé à boire de l'eau de Fátima et à prier la Sainte Vierge conjointement avec les siens.

Un médecin accidenté (mars 1926). — Le récit suivant me paraît doublement intéressant : d'abord en lui-même, puis par le fait qu'un médecin, le D^r Acacio da Silva Ribeiro, en étant le bénéficiaire, il pouvait mieux apprécier ce qu'il y a eu d'extraordinaire. Résumons la longue relation qu'il en fait lui-même dans le *Voz da Fátima*.

« Je suis absolument convaincu que j'ai été préservé de la mort uniquement par l'intervention de Notre-Dame du Rosaire de Fátima, après le terrible accident où je me suis fracturé une jambe, une clavicule, un métacarpe et fait diverses blessures avec contusions, entre autres, une de gravité exceptionnelle, à cause de sa localisation et de l'hémorragie qui en est résultée... »

« C'était le soir du 9 mars 1926, vers les 18 h. 30, en pleine route, un peu avant la station de Canas de

Senhorim (Beira Alta) ; je montais une motocyclette et roulais à grande vitesse. Tandis que j'évitais une charrette, j'entendis une forte explosion et je fus projeté au loin. Un pneu s'était détaché de la roue et une chambre à air avait éclaté. C'était sans doute la cause de l'accident qui, par miracle seulement, ne m'a pas coûté la vie. Le moment a été terrible ! J'ai entendu sonner ma dernière heure et, comme médecin, je suis convaincu que ma vie ne devait plus durer que quelques instants, après cette horrible chute et les formidables hémorragies qui la suivirent sans que je puisse les arrêter aussitôt.

• Je pense alors à ma femme, à mes enfants, qui m'attendent à 3 ou 4 cents mètres de là ; j'invoque Notre-Dame du Rosaire de Fátima et j'attends la mort, en disant mentalement : « Dieu l'a voulu ! »

• Quelques instants s'écoulaient, minutes de suprême anxiété. En voyant que ma lucidité d'esprit se maintient, je retrouve l'espoir de vivre encore et de revoir les miens. Alors, je fais une promesse à Notre-Dame de Fátima et, dans un élan de piété et de dévotion indescriptibles, je la prie de m'aider et de me conserver la vie.

• Je dois noter le détail suivant : ma femme, informée de l'accident, était accourue quelques instants après. Avant même de venir à mon secours, elle s'était agenouillée sur la route, les mains jointes et les yeux levés vers le Ciel, et avait demandé à Notre-Dame de Fátima la grâce de me trouver encore en vie, en lui faisant aussi une promesse.

• En faisant un rapide examen de mon état, je reconnus que la jambe droite était cassée en deux endroits. Une des extrémités du tibia brisé avait perforé les muscles, la peau, le caleçon, la culotte, la gabardine d'automobiliste, de sorte qu'on pouvait voir l'os. L'hémorragie était considérable et, si j'avais perdu connaissance, elle aurait été suffisante pour causer la mort. La main droite tuméfiée avec douleurs aiguës au moindre mouvement, la clavicule et le bras me causant des souffrances à la plus petite tentative d'action, étaient la preuve de multiples fractures. Je sentais enfin une grande abondance de sang couler de l'œil droit, que je croyais perdu.

• Lorsque quelques femmes, gémissant et pleurant, la tête dans les mains, s'approchèrent de moi, je les pria

de faire tout ce que je leur dirais. L'une d'elles avait un seau contenant un peu d'eau. Je me lave avec la main gauche, l'œil droit, d'où je croyais que sortait le sang et je constate que la vue est intacte. Je me fais alors lier un mouchoir autour de la tête, de manière à arrêter l'hémorragie qui provient, en réalité, d'une blessure à la région pariétale droite, de 8 centimètres de longueur, pénétrant les tissus jusqu'à l'os. Je prie les femmes de me redresser la jambe cassée et de la lier avec un tablier en guise de bande, pour diminuer l'hémorragie que je cherche à arrêter en comprimant, avec la main gauche l'artère fémorale.

* Cependant, ma femme arrive avec des amis, qui me transportent en automobile, et non sans d'horribles souffrances, dans mon bureau, où me suivent deux collègues, les Drs Aurelio Gonçalves et Justin Lopés qui, une heure après l'accident, font une première désinfection et mettent un pansement provisoire.

* Je demande ensuite à ma femme d'appeler M. le curé d'Oliveira do Conde, pour qu'il entende ma confession et me donne le saint Viatique aussitôt après minuit. Je me souviens très bien d'avoir commencé ma confession par ces mots : « J'ignore si, dans une demi-heure, je serai encore vivant ! » Ma conviction était, en effet, que je ne passerais pas la journée...

* A 7 heures, je suis transporté, en chemin de fer et sur un brancard, à l'hôpital de l'Université de Coïmbra où, vers une heure, le Dr Bissaia Barreto me fait le pansement définitif, après avoir pris la radiographie.

* Un des fragments du tibia, couvert de terre, était resté en contact avec le tablier, plutôt sale, avec lequel on avait fait le premier bandage et on avait extrait des blessures de la tête des morceaux de pierre et du sable de la route.

* Malgré cela et nonobstant les circonstances septiques, contre l'attente de tous et contrairement à ce qui arrive habituellement dans les cas de gravité beaucoup moindre, il n'y eut pas, à ma grande surprise, la plus petite infection et je n'eus aucune fièvre !

* Il faut dire qu'une infection aurait été synonyme de gangrène et, par conséquent, d'amputation ; il s'était déjà formé, en effet, dans la région autour de la fracture,

un énorme hématome de 8 à 10 décilitres de sang, selon le calcul du D^r Bissaia Barreto.

« On ne peut expliquer impartialement et honnêtement, ni même bien comprendre, au seul point de vue de la science, ce qui est arrivé. C'est un cas, au moins, si extraordinaire et si exceptionnel, une coïncidence si providentielle, que je ne puis m'empêcher de l'appeler *miracle* ! Je ne trouve aucun autre mot qui puisse le remplacer et traduire plus exactement ce que je pense, après ce qui est arrivé et que je viens de raconter.

« Outre les raisons exposées, il y en a une encore plus forte et plus convaincante, mais qui n'est pas destinée à la publicité, parce qu'elle est intime...

« Moi qui me jugeais bien heureux de pouvoir seulement conserver la vie, même avec une jambe de moins, comme j'en ai dit au D^r Bissaia, je me vois sain et sauf avec ma jambe, sans claudication, sans aucune gêne, capable de mener une vie normale et d'élever mes enfants.

« Dieu veuille que le souvenir d'un si grand miracle reste bien gravé dans mon esprit !

« J'oubliais un détail : j'avais eu à l'hôpital, par l'entremise d'un collègue et ami, une bouteille d'eau de Fátima ; j'en avais bu et avais mouillé les bandes de mon pansement...

• Lisbonne, rua Augusta, 270-III. 13 septembre 1927.

« *Acacio da Silva Ribeiro.* »

Gastrite ulcéreuse (octobre 1926). — Alfred-Auguste da Rocha, de Porto, était malade depuis 1918. Plusieurs fois, les médecins avaient parlé d'opération ; ils y avaient renoncé à cause de sa grande faiblesse. Inutile d'énumérer toutes les consultations de spécialistes, tous les régimes et les médicaments essayés.

A partir de 1923, son alimentation se réduit à du lait glacé et aux remèdes prescrits. Il faut avoir souvent recours à la morphine.

Le 13 octobre 1926, il va à la Cova da Iria et est admis au nombre des malades inscrits. Il suit tous les exercices du pèlerinage et demande sa guérison, surtout pendant la Messe des malades et au moment de la bénédiction individuelle du Saint Sacrement.

Le voyage de retour est horriblement douloureux. Revenu chez lui, pendant neuf jours, il boit de l'eau de la source miraculeuse en accompagnant ce geste de la récitation de trois *Ave Maria*; le dernier jour, il récite un chapelet entier avec sa femme.

Le lendemain, 25 octobre, à son lever, il se sent mieux; peu à peu, les douleurs gastriques disparaissent, et il peut s'alimenter normalement sans le moindre malaise.

Le 25 janvier 1927, le médecin traitant, Dr Charles da Costa Frias, délivre un certificat de guérison.

Quelques femmes

Phtisie à la dernière période (été 1922). — Thérèse de Jésus Martins, âgée de dix-neuf ans, née à A-dos-Cunhados (Torres-Vedras), mariée et résidant à Lisbonne. En mars 1922, trois mois après la célébration de son mariage, elle commence à se sentir mal et à cracher le sang en grande quantité. Après diverses péripéties, on la met à l'hôpital. Mais lorsque, à la suite d'une indiscretion d'un employé, elle connaît son état — phtisie au dernier degré — elle ne peut résister au désir de se faire porter dans son pays natal, pour mourir, comme elle disait, assistée de sa maman. Elle se recommande à la Vierge de Fátima, promettant d'y aller en pèlerinage et de faire à genoux tout le chemin qu'elle pourrait. Chaque jour, elle remarque qu'après la prière les douleurs disparaissent pendant quelques heures et qu'elle se trouve bien. L'hémoptysie diminuait aussi progressivement; elle avait cessé, ainsi que la fièvre, au bout de huit jours. Trois semaines après, ayant absorbé la petite quantité d'eau de Fátima dont elle disposait, les douleurs avaient disparu définitivement, avec tous les symptômes du terrible mal.

En octobre, elle peut retourner à Lisbonne, où le médecin traitant, Dr Fernandès, déclare inexplicable son retour à la santé.

Tuberculose généralisée et ascite (13 juillet 1922). — Cécile Augusta Gouveia Prestès, âgée de vingt-deux ans, célibataire, née et demeurant à Torres-Novas: tuberculose pulmonaire et péritonite tuberculeuse compliquée d'ascite. Il y avait trois ans que les premiers symptômes du mal

s'étaient fait sentir. Sur le conseil des médecins, elle reçut les derniers sacrements (13 juin 1922) et la famille fit préparer la bière. Mais la malade voulait à tout prix être portée à Fátima. Un des médecins, le D^r Auguste Mendès, excellent catholique, interrogé, répondit : « Comme médecin, je m'oppose absolument à ce voyage qui pourrait vous être fatal ; mais, si vous avez une vraie confiance en la Sainte Vierge, comme catholique, je ne peux vous le défendre ; je vous conseille seulement de ne pas le faire. »

La malade ne démord pas de son projet et, le 13 juillet, elle est transportée, avec des précautions infinies, à la *Cova da Iria*. Le voyage est un calvaire pour elle et pour ses compagnons, qui craignent de la voir mourir d'un moment à l'autre. Au Sanctuaire, elle n'éprouve aucune amélioration et même lors de la bénédiction, elle a une nouvelle syncope.

En retournant, après quelques heures de marche, on s'arrête pour se reposer. Soudainement, la malade se sent un appétit dévorant. Elle saisit le reste des provisions apportées par ses compagnons qui, d'abord, la laissent faire. Mais voyant bientôt que l'appétit ne tend pas à diminuer, ils lui soustraient ce qui reste encore, par crainte des conséquences. Les conséquences sont une loquacité excessive : elle parle, rit, chante ; elle est guérie, malgré tous les pronostics des médecins. Son pharmacien, voyant arriver chez lui, pour lui régler un compte, celle qu'il croyait morte, s'écrie :

— Oh ! voilà un vrai miracle !

— Mais vous croyez encore aux miracles ?

— Et comment ? Mais j'en vois un de mes yeux, un vrai et authentique !

Certificats de guérison du D^r Eugène Ribeiro de Almeida et du D^r Auguste de Azevedo Mendès (20 avril 1926).

Tumeurs multiples et ulcère (13 octobre 1928). — M^{me} Margarida Maria Teixeira Lopès, d'une famille distinguée des faubourgs de Lousada, souffrait, depuis dix ans, d'une maladie qui avait provoqué cinq cents tumeurs ! « On aurait dit qu'elle était couverte de liège de la tête aux pieds », selon l'expression de son médecin. Il s'était en même temps formé, à l'estomac, un ulcère rebelle à

tous les soins des plus habiles cliniciens de Porto. La malade se rendit en pèlerinage à Fátima, le 13 octobre 1928, et en recevant la bénédiction du Saint Sacrement, elle se trouva guérie. Le 20 novembre, le Dr Mendès de Carvalho déclarait que sa cliente « ne portait aucune trace de ses anciennes maladies ».

« Elle est morte ! » (13 octobre 1928). — M^{me} Emilia Martins Baptista, née à Santiago de Aldreu (Barcelos) et âgée de quarante-deux ans, était, depuis six ans, alitée dans un hôpital. Elle pouvait à peine se mouvoir et, à la fin, se trouvait dans un état désespéré ; son estomac ne gardait aucun aliment, pas même le peu de lait qu'elle prenait. Pleine de foi, elle voulait aller à Fátima, mais étant très pauvre, les moyens de faire le voyage lui manquaient.

De pieuses personnes se cotisèrent pour lui louer une automobile et, le 12 octobre 1928, on la porta à bras, de son lit à la voiture. Elle partit, accompagnée de l'infirmière et de deux de ses sœurs.

Arrivée à Porto, son état était si grave qu'on crut devoir s'arrêter pour lui faire recevoir les derniers sacrements.

Elle les reçut avec piété, mais demanda avec insistance que, « pour l'amour de Dieu, on ne rebroussât pas chemin ».

Plusieurs fois, pendant ce long voyage, elle dut répéter la même supplication, quand se renouvelaient des crises paraissant mortelles. A son arrivée au Sanctuaire, on la porta, sur un brancard, à l'hôpital ; et, le lendemain, à l'enceinte des malades. Là, elle eut plusieurs syncopes.

A un moment donné, un des médecins, l'ayant examinée rapidement, dit : « Elle est morte ! » La « servite », dona Francesca Fitipalda, d'origine italienne, fit observer :

— Pardon, Docteur, elle vit encore.

— Comment le savez-vous ?

— De temps en temps, on sent battre le pouls, bien que faiblement.

On a recours aux injections pour la ranimer, mais inutilement : pas la moindre réaction. On arrive ainsi jusqu'au moment de la bénédiction des malades par le Très Saint Sacrement. A peine l'a-t-elle reçue qu'elle s'éveille comme d'un profond sommeil ; elle ouvre les yeux, se ranime

peu à peu, reprend sa pleine connaissance et, sentant soudain un bien-être indéfinissable : « Je suis guérie ! » s'écrie-t-elle. Alors, élevant les mains, elle dit : « Louée et remerciée soit Notre-Dame de Fátima ! » Elle veut se lever, mais les « servites », craignant l'enthousiasme indiscret de la foule, la retiennent jusqu'à la procession finale. Ils la conduisent, alors seulement, au Bureau pour les constatations d'usage.

Au mois de février de l'année suivante, le médecin qui l'avait soignée délivra un certificat de guérison où, après avoir décrit exactement le cours de la maladie, il conclut : « Aujourd'hui, elle se meut parfaitement, mange bien, ne sent aucune douleur à l'estomac ; il n'y a aucun signe de bacillose et tout est arrivé soudainement. C'est un cas scientifiquement inexplicable.

« En foi de quoi, je dresse le présent certificat, signé de ma main.

« Barcelos, 4 février 1929.

« J.-G. Matos Graça. »

Tumeur au cerveau et phtisie (janvier 1929). — Maria José dos Santos Nunès, âgée de vingt-huit ans et native d'Alcochette, mais depuis longtemps résidente à Lisbonne, avait manifesté, en mai 1914, les premiers symptômes de tuberculose pulmonaire.

Malgré tous les soins, la maladie progressait et, en 1925, elle s'aggravait de complications intestinales. En janvier 1929, s'ajoutèrent de très graves symptômes cérébraux.

Le fameux spécialiste, Dr Egas Moniz, appelé d'urgence, déclare à la famille que l'état de la malade est très grave et qu'il n'y peut rien. Après sa visite, il dit clairement à une personne amie : « Il s'agit d'une tumeur au cerveau ; dans quelques jours, la malheureuse aura une mort horrible. Un miracle seulement pourrait la sauver. »

En effet, deux jours après, un lundi, deux crises se produisent : la seconde dure quatre heures, avec douleurs et convulsions atroces. Le médecin assistant dit à la famille désolée que « si cet état persiste, il faudra, par compassion pour la chère malade, prier Dieu de lui envoyer la mort le plus tôt possible ».

A cette déclaration, la famille se tourne vers la Vierge de Fátima. Elle mouille des linges avec l'eau miraculeuse et les applique sur la tête de la malade, qui reprend connaissance. Son état reste stationnaire pendant deux jours. Le jeudi, la malade fait le vœu d'aller à Fátima, en pèlerinage d'action de grâces, si la Sainte Vierge daigne l'exaucer. « Vers dix heures et demie, raconte-t-elle, je sens une confiance telle que je n'en avais jamais ressenti de ma vie. J'appelle ma sœur, mon infatigable infirmière, et la prie de réciter avec moi le chapelet à la Vierge de Fátima. Avant de commencer, je dis encore dans un élan de foi et en pleurant nerveusement : « O ma Très Sainte Mère, soulagez-moi, guérissez-moi de mes maux ! » Je prends, au même moment une gorgée d'eau de Fátima. Impossible de décrire ce que j'éprouve en cet instant... Je jette un cri prolongé... et je dis en souriant à ma famille accourue autour du lit : « Ne pleurez pas ; la Sainte Vierge m'a exaucée ! Je ne sens plus de douleur, je suis guérie ! Mon cri était une exclamation de soulagement. » Et, à genoux sur son lit, elle fait une fervente prière de remerciement.

Le médecin qui la soignait atteste que : « Convaincu que la malade ne pouvait survivre (après la seconde crise si violente) et que je pouvais peu pour la soulager, je ne revins la voir que huit jours plus tard. La malade, dont l'état de santé, avant même cette dernière infirmité, était déjà précaire, se trouve maintenant en d'excellentes conditions. Elle a récupéré l'usage de toutes ses facultés et le changement, évidemment en mieux, se remarque aussi dans l'appareil respiratoire. »

Paralysie (13 mai 1929). — M^{me} Emilia de Jésus Marquès, native de Lousada (Porto), âgée de trente-deux ans, était malade depuis deux ans et alitée sans interruption depuis six mois. Son médecin, le D^r Joachim Hermano Mendès de Carvalho, avait mis en œuvre toutes les ressources de la science, mais en vain. Le mal s'aggravait chaque jour, les douleurs devenaient continuelles, l'appétence était complète. Très rarement et seulement sur les instances du médecin, elle prenait quelque nourriture. Elle paraissait un vrai cadavre...

Elle entend dire alors qu'une compatriote a été guérie

à Fátima, et elle forme le projet d'y aller. Mais le médecin le lui défend absolument : « Ce serait un vrai suicide », lui dit-il.

En dépit de la défense, elle part le 11 mai 1929. Le voyage, comme c'était à prévoir, est un martyre : les deux nuits à Fátima, sans sommeil et avec souffrances atroces, une agonie interminable. Le 13, portée de bonne heure au parvis des malades, elle y reste plusieurs heures, attendant la Messe des infirmes et la bénédiction. *Elle semblait morte*, disait ensuite la « servite » à qui elle avait été confiée.

A midi, quand la statue miraculeuse pénètre dans l'enceinte, la mourante éprouve une sensation indescriptible, « qu'elle ne sait comment expliquer ». Les douleurs disparaissent et elle sent comme une onde de vie lui parcourir tout le côté gauche, qui était paralysé ; elle a conscience de pouvoir marcher. Après la procession finale, elle se lève et retourne seule au Bureau des constatations.

Pendant que les médecins, parmi lesquels se trouve le Dr Mendès de Carvalho, discutent le cas, deux des plus grandes miraculées des derniers mois entrent dans la salle : la compatriote d'Emilia, dona Margarida Maria Teixeira Lopès et dona Maria dos Santos Nunès, de Lisbonne. C'est alors une scène émouvante. Elles s'embrassent et se félicitent ; tous les assistants sont profondément remués.

Presque deux ans plus tard, interpellé par le Dr Joachim da Silva Tavarès, directeur de la revue *Broteria*, le Dr Mendès de Carvalho écrivait : « J'ai le plaisir de vous communiquer que, en vérité, la guérison de dona Emilia de Jésus Marquès, obtenue à Fátima, le 13 mai 1929, continue absolument. »

Délivrée d'un purgatoire de ténèbres. — On était au 13 juin 1931. La procession terminée, alors que l'on remettait dans sa niche la statue miraculeuse, un cri se fait entendre au dehors : Miracle ! Miracle ! et, de toutes parts, on court vers l'enceinte des malades.

Qu'était-il arrivé ?

Allongée, à droite de l'autel, gisait une jeune fille de dix-sept ans, nommée Carmina da Conceição, native d'Almoester (Santarem), mais depuis longtemps résidant à Lisbonne. Elle était malade depuis cinq mois et avait

passé les quatre derniers sur son lit, souffrant d'atroces douleurs dans tout le corps, principalement aux poumons et aux reins. Le mal avait tellement progressé que la malade ne pouvait plus supporter le moindre bruit, ni voir le plus mince rayon de lumière. Elle vivait dans un *Purgatoire de ténèbres*, disait sa mère désolée. Les trois médecins, qui lui prodiguaient leurs soins, ne réussissaient pas à arrêter le progrès de la maladie. En mai, le médecin constata, dans une visite, une phtisie galopante. Toute espérance était perdue.

La famille pense alors à appeler le prêtre pour les secours religieux. Carmina n'est pas encore baptisée ! Elle reçoit, avec le Baptême, le Viatique et l'Extrême-Onction. Une confiance très vive en la Vierge de Fátima naît alors dans son cœur. Elle veut être conduite au Sanctuaire et dit aux siens « de ne pas s'effrayer des lourdes dépenses, car elle reviendra guérie » !

Le 12 juin, on la met sur une chaise-longue que l'on suspend, à l'aide de cordes, dans une automobile et, accompagnée de sa mère et de sa sœur, elle est conduite à Fátima.

Ses souffrances, dans ce long voyage de dix heures, sont indescriptibles ; elle a plusieurs hémoptysies.

Le lendemain, les « servites » la portent, sur un brancard, de l'hôpital au quartier des malades, où elle entend la messe, reçoit la bénédiction et assiste aux autres exercices du pèlerinage.

Aucun changement ne s'opère dans son état.

L'image miraculeuse s'éloigne et, avec elle, semble-t-il, le dernier espoir.....

Un prêtre qui, à peu de distance, regarde la malade, ému profondément au spectacle de cette immense tristesse, s'approche d'elle pour la consoler :

— Vous voudriez vraiment guérir ?

— Oh ! oui !

— Ne le désirez pas ! La meilleure part vous est réservée. Ecoutez ! Jésus est notre chef et nous, chrétiens, nous sommes ses membres. De deux bras dont l'un est sain et l'autre malade, lequel est plus aimé de Lui ?

— Le malade, je pense...

— Donc, vous voyez...

La malade incline la tête et cherche à se résigner

à la volonté de Dieu et de la Vierge bénie, quand, instantanément, elle se sent mieux. Elle s'assied, puis se lève. Le peuple accourt, mais il est tenu à distance par les « servites », qui accompagnent la privilégiée jusqu'au Bureau des constatations.

Le Dr Pereira Gens qui, quelques heures auparavant, l'avait examinée et avait déclaré son état très grave, maintenant, pâle de surprise et d'émotion, dit aux médecins qui l'entourent :

« Ça paraît impossible ! Une malade venue ici sur un brancard et qui s'en retourne ingambe !... »

La jeune fille est examinée de nouveau et le procès-verbal de la guérison est dressé. Elle se met ensuite à marcher et se rend à la chapelle des Apparitions où, debout sur une chaise, elle prie avec ferveur au milieu des spectateurs en larmes.

La miraculée fit le voyage de retour commodément assise dans l'automobile, sur laquelle on avait placé la chaise-longue, désormais inutile. Qu'on s'imagine la surprise des parents et connaissances, à son arrivée. La grand-mère s'était mise à la fenêtre. En voyant la chaise-longue repliée sur l'automobile, elle jette un cri : « Pauvre Carmina ! Elle est morte », et rentre dans la chambre en pleurant. Quelle immense joie elle éprouva quand, quelques minutes après, elle la vit devant elle, vivante et heureuse de se sentir guérie !

Un groupe d'enfants

La Vierge Très Sainte est Mère, et quelle Mère ! Son Cœur comprend, mieux que tout autre, le déchirement des cœurs maternels qui craignent pour la vie de ceux qui leur sont chers. Aussi, dans les crises les plus désespérées exauce-t-Elle prodigieusement leurs supplications.

Méningite cérébro-spinale (novembre 1924). — Jeannin, fils de Maximien Correia Sanchès da Costa Ferreira et de Belmira Pereira, de Lisbonne, avait été atteint, à quatre ans, d'une très grave maladie. En novembre 1924, des symptômes alarmants se manifestent : l'enfant perd la vue et la parole ; tombe en léthargie

et, immobile, étendu sur son lit, il ressemble à un cadavre. Le médecin déclare que c'est un cas très grave de méningite cérébro-spinale et regarde la fin comme prochaine. Dans cette circonstance, les parents désolés reçoivent la visite d'une dame amie, qui leur remet une fiole d'eau de Fâtima ; ils en mettent sur la tête du mourant.

Vingt-quatre heures après, l'enfant donnait des signes de vie. Rappelé d'urgence, le médecin, qui le croyait mort, déclare, tout surpris, que le malade est sauvé et sans lésion aucune.

Broncho-pneumonie (mars 1928). — Gumerzindo Henriques da Silva, un angelet de dix-huit mois, né à Aveiro, souffrait d'entérococolite et de bronchite. Malgré les soins des médecins, la maladie s'aggravait. Après quinze jours, le 27 mars 1928, apparaît une broncho-pneumonie d'une telle violence que le médecin perd aussitôt toute espérance. Il reste, néanmoins, toute la journée au chevet du malade, faisant tout le possible pour l'arracher à la mort. Un peu avant les dix-neuf heures, il sort de la chambre, dit à la famille : « Il n'y a plus rien à faire ! » et part.

De fait, l'enfant était à l'agonie et son petit corps avait déjà perdu la chaleur vitale.

A dix-neuf heures, tinte l'Angelus à l'église voisine. Il semble à la mère affligée que les cloches sonnent le glas : « Seigneur, dit-elle en tombant à genoux, par pitié, rendez-moi mon fils ! »

A ce moment (réponse du Ciel à sa prière ?), l'idée lui vient à l'esprit : « Et l'eau de Fâtima ? »

Il est à remarquer que, quelques heures auparavant, la marraine du bébé avait reçu un flacon d'eau de Fâtima et l'avait placé près du lit où, dans la consternation générale, on l'avait oublié.

La mère prend nerveusement la fiole, mouille deux de ses doigts qu'elle passe légèrement sur les lèvres froides de l'enfant. Celui-ci ouvre les yeux, à la surprise de tous. La mère, dans un élan croissant de foi, baigne le front et tout le visage de l'enfant. A ce contact la chaleur vitale revient lentement, très lentement ; peu après,

le mourant recouvre l'usage de toutes ses facultés et parle... comme si rien n'était arrivé.

On fait venir alors le médecin, qui s'écrie avec surprise : « Quelle transformation s'est opérée en ce bambin ! »

Il revint le lendemain et put constater que la broncho-pneumonie était complètement disparue, mais il ne savait comment expliquer « cette résurrection ».

Méningite (mai 1928). — Michel Vieira de Sousa Basto est un charmant enfant de cinq ans, natif de Barcelos (archidiocèse de Braga). A cet âge si tendre, il montre déjà une grande piété et une dévotion spéciale à la Vierge de Fátima, dévotion sucée avec le lait de sa pieuse mère.

Un beau jour de mai 1928, l'enfant commence soudain à invoquer, avec des cris stridents, la Vierge de Fátima, afin qu'elle le délivre d'un insupportable mal de tête. La mère, alarmée, appelle le médecin. Lui aussi manifeste de l'inquiétude et demande une consultation avec trois autres collègues. Tous reconnaissent qu'il s'agit d'un cas grave de méningite, rendu encore plus dangereux par des complications aux poumons, au foie et aux entrailles. Un spécialiste de Porto, appelé d'urgence, confirme le diagnostic et dit à la mère : « Madame, il ne faut pas perdre courage. Recommandez-vous à quelque saint pour lequel vous sentez de la dévotion. »

La pauvre mère comprend !...

Dès que les médecins sont partis, elle se jette aux pieds d'une statue de Notre-Dame de Fátima qu'elle avait dans son oratoire et lui demande de sauver son fils. Celui-ci continue de crier, au moment des crises particulièrement douloureuses : « Ma Mère, Notre-Dame de Fátima, venez à mon aide ! » Il refuse tout remède si on n'y a pas mis quelques gouttes d'eau miraculeuse. Dieu seul sait ce qui arriva. Le fait est que, quelques jours après, l'enfant quittait son lit et jouait allégrement. Le spécialiste, ayant eu connaissance de la guérison qu'il jugeait humainement impossible, voulut savoir toutes les phases de la maladie. Il en fit un rap-

port qu'il envoya à Paris, où la *Revue de Médecine* le publia, comme un « cas anormal ».

Aveugle et muette (13 octobre 1928). — Ce jour-là, une pauvre femme se trouvait à la Cova da Iria, près de la source miraculeuse, avec une fillette aveugle et muette. Tout à coup, l'enfant appelle : « Maman ! » et prenant de sa main la médaille de Notre-Dame de Fátima qu'elle porte au cou, elle la contemple tout étonnée, pour la première fois de sa vie.

Impossible de décrire la joie de la mère qui, hors d'elle-même, embrassait à plusieurs reprises sa chère petite fille doublement miraculée. L'enthousiasme du peuple qui, ordinairement, entoure nombreux la fontaine, n'était pas moindre : tous les gens se pressaient pour voir de près et toucher l'heureuse enfant. L'un des spectateurs eut l'idée d'élever la fillette en l'air pour contenter tout le monde et, en faisant ainsi, il la sauva du danger d'être étouffée par la foule qui affluait.

Deux miracles, plus récents, le même jour

Sinusite (13 mai 1937). — M^{me} Marie Natalie dos Santos, née le 3 janvier 1917 et résidant à Lisbonne, commença, dès son enfance, à souffrir de l'oreille gauche et, malgré une intervention chirurgicale, le mal empira d'année en année. En 1934, elle fut obligée, après une cure spéciale de six semaines, d'entrer à l'hôpital pour une nouvelle opération (9-11 avril). Le 19 juin, elle revint au même hôpital pour y subir une opération au nez. Elle en sortit dans les premiers jours d'août, et continua les soins chez elle, sans aucun succès. Le 22 février 1935, elle subit une autre opération (sinusite maxillaire). Le 11 août, elle fut opérée de nouveau à l'oreille et, en outre, on lui fit des ponctions lombaires. Son état étant devenu désespéré, on lui administra les derniers Sacrements. La malade se remit un peu et, en octobre, elle quitta l'hôpital, mais sans interrompre les soins. Les douleurs de tête ne diminuaient pas ; elle sentait aussi du mal aux yeux, elle avait des vertiges, des fièvres tierces. Elle dut rentrer à l'hôpital

le 24 octobre. Le 13 novembre, nouvelle ponction lombaire qui lui cause une douleur très violente et, quelques heures après, elle reste paralysée, la tête rejetée en arrière et incapable de se mouvoir. L'estomac refuse tout aliment et la douleur à l'oreille devient spasmodique.

Le 8 janvier 1936, il faut encore faire une opération chirurgicale (mastoi'dite). Son état est si grave qu'on doit la séparer des autres malades ; elle reçoit de nouveau les Sacrements des mourants. Sept jours plus tard, pendant qu'on la soigne, les douleurs à la tête et à l'épine dorsale deviennent telles que la pauvre malade ne peut plus les supporter et jette des cris continuels. Le 17, elle perd totalement la vue, l'ouïe et la parole.

Au commencement de février, une légère amélioration se remarque et elle obtient d'être reconduite chez elle. Le fait de se retrouver dans sa famille lui produit un certain bien-être physique et moral, de peu de durée, car le lendemain son mal empire : des douleurs plus violentes à la tête et à l'épine dorsale paralysent ses mouvements et elle ne peut que remuer légèrement les bras.

Cependant, le 13, elle sent un peu de soulagement et commence une neuvaine à Notre-Dame de Fâtima. Elle prie d'ajouter un peu d'eau miraculeuse à l'eau oxygénée qui sert au lavage de l'oreille. Le 21 octobre, après une violente crise, elle se sent un peu mieux, mais sans pouvoir encore se mouvoir dans le lit ; le moindre mouvement lui occasionne des douleurs insupportables.

Le jour où elle accomplit ses vingt ans (3 janvier 1937), on lui fait cadeau d'une chaise roulante sur laquelle elle est placée avec peine et soulevée avec des coussins sous les épaules, car elle ne peut les supporter sous la tête. Le 13 du même mois, elle réussit à se lever, par un grand effort de volonté, mais ne peut s'asseoir. Elle reste un quart d'heure debout et fait quelques pas en appuyant au mur sa tête et ses épaules. La jeune fille reste dans cet état jusqu'au 19 mars, où une autre crise la contraint à se remettre au lit. Les jours suivants, elle va un peu mieux et, le 27, elle peut entendre la Messe pour satisfaire à une promesse. Quinze jours après, elle pouvait marcher avec un peu moins de difficulté, mais n'arrivait pas à se plier pour

s'asseoir ; il en était ainsi depuis seize mois. Sa faiblesse était très grande : les injections de dynamol, le traitement électrique, rien ne pouvait faire disparaître les douleurs de tête et de l'épine dorsale, ni la suppuration de l'oreille.

Or, le 12 mai, la malade prend part au pèlerinage de Fátima, voyage très pénible. A son arrivée, les médecins présents vérifient son cas ; on l'admet à l'hôpital du Sanctuaire. Le lendemain, avec de grandes souffrances qui impressionnent tous les témoins, elle assiste à la Messe des malades.

« Durant la procession — dit le D^r Cursino Dias, dont nous résumons le récit — une « servite » me prie d'aller voir une malade se trouvant dans un état très grave. J'y cours aussitôt et je constate que c'est un cas de lipothymie. Je cherche à ranimer la malade en aspergeant d'un peu d'eau son visage humide de sueur. Mais, lorsque je tente de la soulever légèrement pour lui faire avaler quelques gorgées d'eau, la malade, non encore pleinement revenue à elle-même, lance des cris de douleur. Une de ses compagnes me fait remarquer qu'il serait impossible de la faire asseoir sur le brancard, attendu qu'elle ne pouvait, depuis dix-huit mois, prendre cette position. Tout en la laissant couchée, je réussis pourtant à lui faire absorber quelques gouttes d'eau. »

Le médecin ordonne alors de la ramener à l'hôpital, mais la malade lui dit : « Laissez-moi ici » et le médecin s'éloigne sans rien ajouter.

A ce moment, la statue miraculeuse est reportée vers la chapelle des Apparitions. La malade demande à ses assistants de l'aider à s'asseoir. C'est l'heure de la grâce.

« Durant quelques instants, continue le D^r Cursino Dias, mon attention fut attirée sur Natalie dos Santos, qui s'était d'abord assise, puis était facilement descendue du brancard et marchait. Ce fait avait produit un grand étonnement chez ceux qui connaissaient l'état de la malade et attira aussitôt une foule de gens désireux de contempler le prodige. Je voulais l'empêcher d'être bousculée par la foule, mais je la vis se diriger d'elle-même vers l'hôpital, en marchant sans difficulté. Plus tard, je l'y trouvai assise et sans aucune douleur.

Depuis lors, elle est venue dans mon bureau, à Lis-

bonne, et je sais qu'elle mène maintenant une vie tout à fait normale et sans aucun symptôme de son ancien mal. Voilà tout ce que je peux et dois déclarer en ma qualité de médecin et de catholique. »

Ulcère au pylore : suite d'opération (13 mai 1937).
— Une autre grâce extraordinaire fut accordée le même jour, à M^{me} Gloria Ferreira da Rocha Malheiro, mariée au Dr Antonio Malheiro de S. Freire, avocat à Parèdes (Douro). Elle avait été opérée en 1929, d'un ulcère au pylore. Quelques années plus tard, conséquence peut-être de la maladie et de l'opération, elle commence à souffrir du foie, subissant des crises intenses avec des douleurs violentes à la tête et au foie qui, souvent, la réduisent à la dernière extrémité. La première crise avait eu lieu le 27 février ; la malade se trouvait déjà dans un état comateux et les médecins pensaient qu'elle ne passerait pas la nuit.

La radiographie révélait, en novembre de cette même année 1934, une ptose rénale droite, ptose totale des entrailles, accompagnée de typhlo-colite, un point appendiculaire très sensible et un état spasmodique du segment. Quelque temps après, apparaissait une ovarite qui exigeait une opération chirurgicale ; mais l'extrême épuisement de l'organisme ne permettait pas de la faire.

Il était clair qu'en outre, il existait des adhérences, incurables elles aussi, et les médecins ne cherchaient qu'à atténuer les souffrances horribles de la malade. Cet état, fait d'alternatives de mieux et de pis, s'aggravait continuellement, et la science se déclarait impuissante à sauver la malade. L'insuffisance artérielle, la difficulté de marcher, de s'alimenter, croissaient toujours...

Le 26 novembre, elle s'alite. Des hémorragies abondantes se produisent, qui augmentent l'anémie. Elle en arrive, à cause de sa faiblesse — elle pèse alors 36 kg. 5 — à ne plus pouvoir soutenir sa tête, même assise dans son lit, ni à supporter la lumière, ni à marcher, par suite de la contraction des nerfs. Elle passe plusieurs nuits de suite sans dormir et le moindre bruit est pour elle un tourment. Quand il lui faut prendre quelque nourriture, elle éprouve de violentes douleurs. Enfin, des crises nerveuses,

accompagnées de syncopes, se multiplient. Tout fait craindre un malheur imminent.

Convaincue que ses jours sont comptés, elle désire aller à Fâtima, non pour obtenir sa guérison, mais pour recommander à la Vierge la pureté des deux fillettes qu'elle va laisser orphelines. D'autre part, elle craint d'y aller, à cause, disait-elle, des mécréants de la ville qui, la voyant revenir dans le même état, pourraient en prendre occasion pour blasphémer la Vierge Très Sainte. Son confesseur lui enleva tout scrupule, lui ordonna de se rendre à Fâtima et d'y demander sa guérison, si cela pouvait servir à la glorification du bienheureux Jean de Brito.

On partit donc le 12 mai 1937. Il est facile de deviner combien fut pénible pour la pauvre malade ce long voyage, malgré les précautions prises. A son arrivée au Sanctuaire, on la porte à bras à l'hôpital, où le médecin présent reconnaît facilement les grandes souffrances qu'elle doit ressentir et lui assigne une place parmi les malades. Au moment d'être portée à la Messe, elle boit un peu d'eau de Fâtima et dit à la Vierge avec grande ferveur et en pleurant : « O ma Mère du Ciel ! On m'a commandé de demander ma guérison ; je Vous la demande par obéissance. Si c'est Votre Volonté, guérissez-moi pour manifester votre gloire. Quant à moi, je renonce volontiers à ma guérison, en faveur de quelque autre de ces pauvres malades. Et je reviendrai chez moi contente, pour continuer de souffrir, jusqu'au jour où je Vous verrai dans le Paradis. »

La procession se déroule. Lorsque passe la statue miraculeuse, quelque chose d'extraordinaire, que la malade a déclaré ne pouvoir divulguer, sinon à son confesseur, intervient entre la Vierge et elle. Elle se redresse, s'assied sur le brancard et pleure convulsivement en disant à la Mère de Dieu : « O ma Mère du Ciel ! Prenez soin de mes filles, que je confie à Votre pureté. » En prononçant ces mots, je sentis, disait-elle, « comme des liens, trop serrés de la tête aux pieds, se relâcher et laisser libres tous mes mouvements ».

Elle porte les mains à l'estomac et au ventre ; les douleurs ont disparu. « O ma Mère du Ciel ! — dit-elle trois fois à voix basse, mais de tout cœur — je préfère souffrir dans ma chambre que de Vous offenser dans le monde ! »

Absente à tout ce qui l'entoure, elle cherche du regard la statue de la Vierge, sans réussir à la trouver. Ce n'est que vers la fin de la Messe qu'elle l'aperçoit en haut du perron, près de l'autel.

Réfléchissant ensuite que tout pourrait être illusion, elle ne veut pas parler de la nouvelle sève de vie qu'elle sent en elle-même. Ce n'est qu'à l'hôpital qu'elle dit à la plus jeune de ses filles : « Il me semble que je pourrais aller à pied jusqu'à l'automobile, mais ne dis rien. »

Vers les dix-sept heures, on la reporte à bras dans la voiture. La famille remarque alors que la malade se meut librement sur son matelas et arrange elle-même ses couvertures, mais personne ne suppose la guérison. « Peut-être la Sainte Vierge avait-Elle aveuglé notre esprit, pour que notre joie ne troublât pas la paix de la chère malade déjà miraculée », écrit le Dr Antonio Malheiro.

Avant de se remettre en voyage, elle demande de l'eau de la source miraculeuse et, sans tenir compte des observations des siens, elle en boit deux verres ; elle veut ensuite manger une partie des aliments apportés ; elle le fait avec appétit et sans incommodité aucune.

Le voyage du retour se fait dans les meilleures dispositions physiques et morales. La malade parle avec animation, regarde le mouvement des pèlerins, et prend intérêt à tout, contrairement à ce qu'elle faisait à l'aller.

Ils arrivent chez eux le 14 au soir. La malade, toujours en excellentes dispositions, mange et dort tranquillement. Le lendemain matin, elle se lève et marche lestement ; ses nerfs, en effet, ont repris leur position normale. Sous prétexte qu'elle a besoin de mouvement, elle reprend enfin ses occupations domestiques, délaissées depuis des années. Alors, mais alors seulement, la famille s'aperçoit de la grâce reçue. On peut aussi constater la disparition de l'ovarite. Puis, les forces augmentent rapidement ainsi que la tension artérielle.

Le 15 novembre, après examen de son état, elle pesait 47 kg. 560 et la tension artérielle était normale.

Les deux miraculées, dont nous venons de raconter la guérison, comparurent, par la suite, deux fois (le 13 octobre 1937 et le 43 mai 1938) devant une Commission médicale, au Sanctuaire de Fátima. Il fut re-

connu que toutes deux se maintenaient en parfait état de santé. Aussi, l'autorité ecclésiastique décida-t-elle d'introduire le procès canonique de ces deux grâces. Le cas de M^{me} Malheiro a même été, comme elle l'avait désiré sur le conseil de son confesseur, retenu et reconnu dans le procès de la canonisation de saint Jean de Brito (1941).

Un dernier cas

Enfin voici une guérison rapportée dans un des plus récents numéros de la *Voz da Fátima*. Nous résumons la déposition de l'intéressée devant le tribunal ecclésiastique du diocèse de Porto, sous la foi du serment.

M^{me} Dulce Magalhaès Moreira de Sà, âgée de cinquante-cinq ans, habitant le quartier de Cedofeita, à Porto.

Dès l'âge de seize ans, elle avait souffert d'une otite gauche qui avait entraîné la perte de l'ouïe de ce côté. Après beaucoup de soins inutiles, en 1935, on lui conseille une opération. Elle entre dans une clinique. L'opération se fait normalement, mais quelques jours après, la malade ne peut plus remuer la tête.

Elle prend deux mois de repos absolu, mais sans autre résultat que des complications : vertiges, faiblesse des yeux, souffrances horribles du côté gauche de la tête.

En février 1936, consultation (à la clinique) par plusieurs médecins réputés. On fait une analyse du liquide rachidien. Après quoi, les symptômes s'aggravent et de nouveaux se produisent : hémorragies nasales, troubles de la vue, impossibilité de supporter la lumière, etc.

La malade se décide à quitter la clinique. Chez elle, elle suit de nombreux traitements ; mais en vain. Les médecins l'abandonnent.

Alors elle est prise d'un désir intense d'aller à Fátima. Les médecins s'y opposent à cause de la difficulté de la transporter. En octobre 1939, elle insiste auprès de son mari, qui refuse et lui fait seulement suivre les cérémonies du pèlerinage avec le poste de radio.

A l'approche de mai 1940, elle demande à son médecin traitant de la laisser partir.

— Comment vous porterait-on là-bas ? On ne peut même pas vous toucher dans le lit !

Elle répond que Notre-Dame l'appelle et qu'elle est prête à tout, même à mourir. Enfin, elle part, le 10 mai, couchée sur un brancard, dans une voiture d'ambulance. Voyage très pénible ; coucher à l'hôpital de l'Université à Coïmbre.

Le 11 au soir, on arrive à Fâtima, à l'hôpital du Sanctuaire. Le 13 au matin, elle communie, puis assiste à la Messe des malades.

« Quand le Saint Sacrement passa devant moi, étendue sur mon brancard, Il s'arrêta un instant. Alors, je sentis une grande volonté de me lever et je le fis sans l'aide de personne, tellement j'étais certaine que j'étais guérie ! »

Cris de joie de son mari qui se met à genoux pour remercier Dieu. On la fait asseoir sur une voiturette et on la porte à l'hôpital. Elle supporte toute la lumière du jour et elle mange normalement.

Elle repart en auto, mais assise. Elle n'a plus éprouvé ni douleurs ni vertiges ; elle mène une vie normale.

(Déposition du 25 août 1940 ; rapportée dans la *Voz da Fâtima* du 13 octobre et du 13 novembre 1941, Nos 229 et 230.)

Il serait facile de raconter beaucoup d'autres guérisons non moins surprenantes. Les quelques-unes que nous avons rappelées suffisent à montrer la maternelle bonté de la Vierge de Fâtima, ainsi que la délicatesse et la variété des procédés avec lesquels Elle l'exerce envers ceux qui l'invoquent avec confiance.

CHAPITRE III

MIRACLES MORAUX

Marie guérit quelquefois les corps, mais Elle se plaît encore plus à guérir les âmes ! Il est des miracles invisibles, qui se produisent dans l'intime des cœurs, de la conscience, de la raison : pensées redressées ; intelligences illuminées ; courages ranimés ; angoisses apaisées ; foi attiédie, ou même perdue depuis longtemps, qui se ranime ; volonté aigrie qui se soumet enfin au sacrifice ; tristesse changée en joie, doutes en certitude ; brebis égarées loin du Pasteur unique qui, enfin, Le retrouvent... Les merveilles de la grâce, dans l'ordre spirituel, sont d'une variété infinie, mais, s'épanouissant au plus intime des âmes, elles sont perceptibles aux seuls intéressés et n'ont d'autre retentissement que celui que veut bien leur donner le bénéficiaire.

A Fátima, Notre-Dame les multiplie avec profusion... Et qui pourrait les découvrir au fond des cœurs pour en dresser la statistique ! — « Ah ! si les confessionnaires pouvaient parler ! », proclame un fervent apôtre de la Vierge de Fátima ¹.

Cependant, la grâce de la conversion, par les changements d'attitudes extérieures qu'elle provoque nécessairement, n'échappe pas à toute observation. Il est des retours à Dieu si subits qu'ils sont remarqués par l'entourage, lorsque ce n'est pas l'intéressé lui-même qui les proclame tout haut.

¹ R. P. A. Magalhaès, dans une lettre au R. P. da Fonseca.

A la Cova da Iria, ces conversions « sont bien plus fréquentes et plus admirables que les miracles physiques ». Ainsi s'exprime le même bon religieux que nous venons de citer. Il n'y a pas, ajoute-t-il, de pèlerinage où il ne s'en produise. Et il raconte les traits suivants :

C'était le 13 octobre 1928. Monseigneur l'Evêque de Leiria avait donné la bénédiction du Saint Sacrement au dernier malade admis dans l'enceinte réservée, quand un homme jeune, élégamment vêtu, s'avance et, étouffé par les sanglots, tombe aux genoux du Prélat.

Encore un malade ?... Mais il n'a pas le billet d'admission, comme les autres...

Le Dr Pereira Gens, qui accompagne toujours le Saint Sacrement, avec les autres médecins, lui demande ce qu'il veut :

— *Je suis un malade spirituel et voudrais, moi aussi, recevoir la bénédiction.*

Monseigneur l'Evêque, plein de compassion, le bénit avec le Très Saint Sacrement. Le converti se lève et s'écrie en embrassant le médecin :

— *Qu'il y a longtemps que j'aurais dû venir ici!*

— Mon ami, répond le docteur, il n'est jamais trop tard...

Dans un autre pèlerinage, la procession aux flambeaux défilait imposante. Un groupe de messieurs, venus là uniquement pour voir et être vus, jouissaient du spectacle, debout, le chapeau sur la tête et l'air plutôt moqueur.

Soudain, l'un d'eux est pris d'une irrésistible émotion ; il se découvre, tombe à genoux et prie.

— Ohé ! toi aussi, tu sais prier ? lui dit ironiquement un de ses compagnons.

— Ici, on apprend à le faire, mon cher !... répond-il, et il continue sa prière de converti.

Libre-penseur devenu apôtre. — Ce qui caractérise souvent les conversions de Fátima, c'est la soudaineté de l'action de la grâce.

Une bonne dame de Cascaïs avait projeté, en mai 1930,

un pèlerinage à Fâtima ; elle chercha un chauffeur. La veille du départ, sur le tard, un domestique, qu'elle avait envoyé chez le pharmacien, revient l'air préoccupé.

— Madame, n'allez pas à Fâtima, demain.

— Pourquoi ?

— Parce que le chauffeur que vous avez embauché est un fripon.

Il lui raconte alors qu'il a trouvé la pharmacie pleine de gens entourant un chauffeur, très connu dans la ville, qui se vantait à haute voix « d'être retenu pour porter à Fâtima, le lendemain, certaines « bigotes ». Elles ne le connaissaient sûrement pas, autrement elles ne l'auraient pas choisi ; mais il se ferait connaître à elles, avant d'arriver à Fâtima. »

— Pour l'amour de Dieu, Madame, mieux vaut n'y pas aller ; notez que cet homme passe pour être mauvais.

— S'il est mauvais, c'est un motif de plus d'y aller avec lui. Je n'ai pas peur. Nous allons à Fâtima pour honorer la Sainte Vierge ; Elle nous préservera des dangers et peut-être fera-t-Elle du bien à cette âme-là.

— Comme Madame voudra. Il me semble qu'il vaudrait mieux annuler l'engagement et voir si on peut trouver un autre chauffeur.

La dame maintient son propos ; mais ne voulant pas assumer toute la responsabilité, elle avertit ses amies du danger. Celles-ci approuvent tout ce qu'elle a décidé, s'en remettant, elles aussi, à l'aide de la Vierge.

Les voici donc parties. Durant le voyage, elles n'ont pas à se plaindre de la conduite du chauffeur, sauf quelques phrases ironiques, mais inoffensives, qu'il lâche de temps en temps sur un ton railleur :

— Ce Fâtima est bien loin... Y a-t-il grande fête, là-bas, aujourd'hui ?... Est-ce qu'on s'amuse beaucoup à ce pèlerinage ?

— Non, Monsieur. On ne va pas à Fâtima pour se divertir, mais pour prier et faire pénitence, pour recevoir les Sacrements et remercier la bonne Vierge des bienfaits reçus.

Ils arrivent enfin. L'interminable théorie des automobiles, parmi lesquelles il a dû avancer lentement, ne l'ont pas peu surpris. Puis la multitude...

— Oh ! que de monde !... Et que font tous ces gens ? dit-il, en arrêtant sa voiture près du Sanctuaire.

— Ils prient la Vierge et accomplissent leurs promesses. Venez avec moi, à la chapelle des Apparitions.

— Je voudrais bien y aller, mais ma voiture ?

La chose s'arrange. La dame prie quelques personnes présentes de garder l'automobile, et le groupe pieux entraîne le chauffeur dans l'enceinte sacrée. Celui-ci, le chapeau sur la tête, l'air indifférent, mais l'œil observateur, suit ses clientes.

Il arrive devant la chapelle. A peine a-t-il fixé le regard sur la statue miraculeuse qu'il se sent transformé et, d'un mouvement subit et impulsif, il tombe à genoux en pleurant et en sanglotant convulsivement.

— Qu'avez-vous, Monsieur ? Vous sentez-vous mal ?

— Mais c'est merveilleux !... J'ai été si méchant !

— Ce n'est rien encore. Vous verrez la procession aux flambeaux, l'adoration nocturne, et surtout demain, les Messes, la Communion générale de tout ce monde. Vous devriez communier, vous aussi.

— Mais oui, je veux le faire !

— Alors, il faut chercher, dès aujourd'hui, un confesseur.

— Oui, mais il y a si longtemps que je ne me suis confessé et j'ai été si méchant !

— N'importe ! mieux vaut tard que jamais et, pour Notre-Dame, il est toujours temps. Allons chercher un confesseur.

— Vous me faites grand plaisir. Je donne un coup d'œil à l'auto et je reviens tout de suite.

Les dames pensèrent que c'était là un prétexte pour s'esquiver, mais cinq minutes plus tard, le chauffeur était de retour.

— Je suis prêt.

Il alla se confesser et en revint tout radieux. Le lendemain, il fit la sainte communion et assista à toutes les cérémonies du pèlerinage national. Il semblait transfiguré.

Non content de cela, de retour au pays, il va chez le pharmacien, où ses amis aiment se réunir pour se divertir aux dépens des « bigotes ». Il leur déclare qu'il est venu pour rétracter tout ce qu'il a dit deux jours auparavant. « Ce qui se passe à Fátima, dit-il, ne se peut décrire :

c'est tout simplement merveilleux. Et vous devriez y aller tous pour devenir bons chrétiens, comme je me propose moi-même de l'être désormais. »

De fait, on eut de ses nouvelles pendant longtemps au Sanctuaire : il continuait de vivre bien chrétiennement, ne manquait jamais la messe le dimanche et communiait souvent...

Pas même baptisé. — Le 13 mai 1930, un des prêtres qui entendaient les confessions depuis plusieurs heures, voit s'approcher un homme dont l'air emprunté démontre une personne pas trop habituée au confessionnal.

— Que désirez-vous ? — demande le prêtre.

— Monsieur l'abbé, je voudrais vous prier de me confesser, de me donner la communion et le baptême.

Exactement dans cet ordre.

Il dit ensuite qu'il est commerçant à Lisbonne, qu'il est venu à Fátima pour se distraire un peu, mais à ce spectacle de foi et de piété eucharistique et mariale, il a senti naître en son cœur un très vif désir de devenir bon chrétien comme les autres.

De fait, le commerçant se prépara très bien au baptême et aux autres Sacrements qu'il reçut dans les sentiments les plus édifiants.

Voici deux autres faits que nous tenons directement du prêtre zélé qui y a eu une grande part¹.

Il va chercher sa guérison et il trouve sa conversion. — Un pauvre jeune homme de vingt-sept ans, malade depuis longtemps et demeurant dans un village du Bas-Alentejo, où il n'y avait pas de prêtres, était totalement privé d'instruction religieuse ; il savait seulement qu'il avait été baptisé.

Il entend dire un jour, par hasard, qu'« à Fátima, il y a une « petite Sainte » qui fait des miracles ». Il y va dans l'espoir d'en obtenir un. Etant donné son état, on l'admet facilement parmi les malades. Au moment de la communion, croyant que l'Hostie sainte est une pastille

¹ R. P. A. Magalhaès, S. J., dans une lettre au P. Fonseca, 21 décembre 1931.

miraculeuse, il la reçoit comme les autres. Mais quelqu'un s'en aperçoit et le réprimande :

— Qu'avez-vous fait ? Vous ignorez donc qu'on ne peut communier sans s'être confessé d'abord ? Vous avez commis un gros péché mortel.

Pour toute réponse, l'homme se met à pleurer à chaudes larmes, au point de ne pouvoir être consolé. Un prêtre cherche inutilement à le rassurer et voyant passer un Père de la Compagnie de Jésus, il l'appelle et lui recommande le jeune homme. Le religieux réussit enfin à lui faire comprendre qu'il n'a pas fait de péché et que le bon Dieu s'est servi de son erreur pour lui faire désirer l'instruction religieuse dont il a tant besoin, et qu'il reçut effectivement par la suite.

Après trente-neuf ans d'abstention. — L'autre fait n'est pas très différent. Le même Père était occupé à entendre les confessions, le 13 octobre 1931, quand quelqu'un frappe avec insistance à la porte du confessionnal. C'était une femme qui, baignée de pleurs, montrait un homme l'accompagnant également tout en pleurs.

— Mon Père, dit-elle, mon mari a fait un gros péché mortel ! Pour l'amour de Dieu, admettez-le à confesse.

Le brave homme, se trouvant parmi des fidèles qui avaient fait la communion, avait cru pouvoir la faire aussi. Mais sa femme qui l'avait vu et se doutant qu'il avait fait mal, s'était informée auprès d'une voisine et avait appris qu'il faut d'abord se confesser, sans quoi on commet un sacrilège. Ayant fait part de cette réponse à son mari, tous deux se sont mis à pleurer inconsolablement.

Ils viennent donc demander le remède au Père et lui racontent que, demeurant dans un village sans curé, ils ne se sont pas confessés depuis trente-neuf ans, c'est-à-dire depuis la célébration de leur mariage.

— Et pourquoi cherchez-vous à remédier à la faute de votre mari et ne pensez-vous pas à vous confesser vous-même ?

— Parce que nous sommes venus ici seulement pour accomplir une promesse.

— Très bien ; mais la Vierge veut vous accorder la grâce complète. Agenouillez-vous ici ; votre mari d'abord, et vous ensuite.

Leur confession faite, ils ne se tenaient plus de joie et allèrent devant la statue miraculeuse faire leur pénitence et remercier la Vierge ; ils y restèrent longtemps tout absorbés. Ils semblaient ne pouvoir se détacher de ce lieu où la Mère Très Sainte, sans en être priée, leur avait concédé une grâce bien plus grande que celle dont ils étaient venus La remercier.

« Là, il y a quelque chose ! »... ou le communiste converti. — Un ouvrier, N. N..., natif de Porto, n'était pas méchant par tempérament ni éducation ; mais l'influence d'agents communistes l'avait complètement transformé. Il avait abandonné ses devoirs religieux et était devenu haineux au point d'entrer en furie s'il voyait son entourage accomplir un devoir pieux. Il mettait en pièces tout objet de dévotion qui lui tombait sous la main. Jamais il n'entraît à l'église, mais courait les auberges où, le dimanche soir, il dépensait tout le gain de la semaine.

Conséquence fatale : chez lui, la ruine et la misère que sa femme non seulement devait supporter, mais encore payer cher, lorsque le mari arrivait ivre du cabaret.

Près d'eux vivait une famille estimable avec laquelle ils entretenaient de bonnes relations. Or, une fille de cette maison tomba malade ; son état s'aggrava au point que les médecins l'abandonnèrent. Dans son angoisse, la malade se recommanda à la Vierge de Fátima et fut inespérément guérie.

Quand l'ouvrier communiste la rencontre, un beau jour, sur la route, il ne peut retenir sa surprise.

— Vous vivez encore ?

— Vous me vouliez déjà dans l'autre monde ?

— On m'avait dit que les médecins vous avaient abandonnée et que ce n'était plus qu'une question d'heures...

— J'ai été très malade, oui, mais ce que les médecins n'ont pu faire, la Sainte Vierge l'a accompli. Après-demain, j'irai à Fátima La remercier.

— Il y a de quoi ! On dit que ce Fátima... ce sont des craques de curés. Mais non, « il y a quelque chose... là ».

La jeune fille, le voyant impressionné, profite de l'occasion :

— Si je vous demande une faveur, me l'accorderez-vous ?

— Certainement, parce que ce sera vous qui me la demanderez.

— Pensez-y bien, puis ne vous dédisez pas.

— Oui, j'ai promis, je tiendrai ma parole.

— Alors, vous devez venir avec moi à Fâtima.

— Cela ?... Vraiment ?... Demandez-moi autre chose.

— Non, Monsieur ! Vous avez promis... vous avez donné votre parole, vous ne devez pas vous dédire.

— Ça va bien ! Je l'ai promis, j'irai.

De retour chez lui, il raconte la chose à sa femme.

— Sais-tu ? Après-demain, nous allons à Fâtima.

— Ne commence pas avec tes sottises ! On ne plaisante pas avec ces choses-là.

— Je ne plaisante pas. Je l'ai promis, ce soir, à M^{lle} F... Il faut se préparer au voyage.

Et ils y allèrent.

A Fâtima, la foule immense et recueillie, si différente des réunions auxquelles il était habitué, ce qu'il voit et sent pendant l'adoration nocturne, en particulier la ferveur avec laquelle prient et chantent ces dizaines de milliers de personnes, l'impressionnent profondément.

— Réellement, « il y a quelque chose là », répétait-il.

L'étonnement grandit encore le jour suivant. A la procession de la statue miraculeuse, l'enthousiasme de ces deux cent mille cœurs, acclamant la Vierge Très Sainte, le remue tellement que, d'un mouvement instinctif, il prend son mouchoir et s'apprête à étendre le bras pour la saluer comme les autres. Mais un reste de respect humain le retient. Il se contente de s'essuyer furtivement les larmes qui, malgré lui, roulent sur ses joues.

— Eh bien, Monsieur N..., que pensez-vous de tout cela ?

— Réellement... « il y a quelque chose ».

Il ne se confessa pas ; je ne sais s'il fit une prière, mais en retournant, il était songeur. Il se montra pensif les jours suivants, ne faisant aucune de ces scènes dont il était coutumier dans ses moments de mauvaise humeur.

Le samedi suivant, au lieu d'aller à l'auberge, il se rend à la cathédrale et va trouver un prêtre.

— Monsieur l'abbé, je désire vous parler.

Le prêtre lui répond :

— Venez à la sacristie. Nous serons plus libres.

— Il m'a plu, car il m'a compris tout de suite, disait-il plus tard, en racontant ses impressions.

Il se confessa dans les meilleures dispositions et s'en trouva aussi content que si on l'avait déchargé d'un poids énorme.

Quand, une demi-heure après, il rentra chez lui et annonça la nouvelle aux siens, les invitant tous à communier ensemble le lendemain, on ne peut décrire la surprise, l'allégresse de toute la famille et leurs remerciements à la Sainte Vierge.

Le mois suivant, ils retournent à Fátima avec M^{lle} F. . . , pour remercier à nouveau la Mère de Dieu, et font part de leur félicité à quiconque veut les écouter. Le bonheur règne maintenant chez eux. La meilleure distraction du père est de rester avec ses enfants, avec qui il passe les heures les plus gaies après le travail, et les jours de fête.

Une famille heureuse. — Une famille du diocèse de Coïmbre : le père, la mère, un garçon et deux fillettes. Les parents ne s'étaient pas confessés depuis dix-sept ans, depuis le jour de leur mariage, car le père, d'un naturel méchant et de principes encore pires, « ne voulait pas disait-il que les prêtres missent leur nez dans ses affaires ». Il avait laissé baptiser ses enfants et leur avait permis de faire la première communion, mais rien de plus. . . Par contre, les disputes, les imprécations, les bastonnades, les mauvais traitements envers la femme et les enfants étaient, chez lui, à l'ordre du jour. C'était un enfer ! A telle école, le fils, Emmanuel, s'instruisait. . . Au commencement, il se contentait de répondre grossièrement ; mais, un jour où le père l'avait bâtonné, il lui rendit la pareille.

De là, une haine mutuelle, qui durait depuis deux ou trois ans ; ils ne se parlaient pas et ne voulaient, pour ainsi dire, pas se voir.

Cependant, Antoine (appelons-le ainsi) tomba gravement malade. Sa femme, le voyant à l'extrémité, se tourna vers la Très Sainte Vierge et lui promit d'aller à pied à Fátima et de réciter un certain nombre de chapelets, s'il guérissait.

Et, de fait, il se trouva mieux ; mais quand sa femme lui dit qu'elle irait à Fátima pour accomplir sa promesse, il répondit sèchement :

— Pourquoi as-tu fait cette promesse ? Tu n'iras pas à Fâtima.

Et comme elle insistait, il lui défendit méchamment de lui reparler de cela, sinon elle verrait ce qui arriverait.

Quelques mois plus tard, il retombe malade.

— Tu vois ? Tu ne m'as pas laissée accomplir ma promesse et le même mal est revenu.

— Qu'il revienne donc ! Mais personne d'ici n'ira à Fâtima. Je ne veux pas tant de bigoterie.

Un peu après cette scène, sa femme rencontre une bonne dame, son amie qui, tout émue, lui annonce qu'elle doit se rendre, le lendemain, à Fâtima avec sa famille et l'invite à y aller aussi.

— Ah ! avec quel plaisir j'irais, ayant promis, moi aussi, de m'y rendre pour remercier la Sainte Vierge de la guérison de mon mari ; c'est Elle qui l'a sauvé ! Mais il ne veut pas qu'on lui parle de cela. Si vous veniez, ce soir, chez nous, pour lui en parler ?

Le soir, la dame était chez eux.

— Monsieur Antoine, nous allons, demain, à Fâtima. Je suis en train de préparer le repas froid ; il est même prêt... Et elle lui détaille tout le menu du jour suivant. Vous aussi, Monsieur Antoine, vous devez venir.

— Moi ? Mais, Madame, vous rêvez !...

— Il faut au moins laisser venir avec nous votre femme et vos filles.

L'homme écoute la proposition d'un air renfrogné, mais comme elles insistent toutes ensemble, il finit par céder pour ne pas paraître impoli.

— Pourvu qu'elles me laissent le manger prêt pour toute la journée, qu'elles aillent où elles voudront. Le mieux serait que vous, Madame, vous ne reveniez plus ici...

C'était maintenant l'heure d'aller au lit. La femme et les filles s'empresaient de mettre la dernière main aux préparatifs du voyage, quand il leur dit :

— Ecoutez un peu ! J'y vais aussi. Je veux voir les bigoteries que vous ferez là.

— Ah ! ma bonne Vierge ! était sur le point de s'exclamer sa femme, à mains jointes, dans une explosion de joie ; mais elle se contient et remercia intérieurement Notre-Dame qui commençait à toucher le cœur de son mari.

Le lendemain, ils partirent de bonne heure avec leurs amis, en joyeuse compagnie. Le fils, qui voulait aussi y aller, tout en évitant de parler à son père, les suivait à distance.

Le voyage était long. A mesure que les heures passaient et qu'augmentait la fatigue, l'enthousiasme d'Antoine diminuait. A une montée rapide de montagne, il entra en fureur et lança une kyrielle d'imprécations, qui semblait ne devoir pas finir. Sa femme, honteuse et affligée, invoquait continuellement la Vierge, tout en s'efforçant de le calmer. Ce fut sans grand succès, jusqu'au moment où ils se virent près du Sanctuaire.

— Oh ! que de monde ! Qu'est-ce que c'est ?

— C'est Notre-Dame de Fátima ; nous sommes arrivés, et nous assisterons à la procession ; tu verras si elle est belle.

Mais à peine a-t-il passé l'entrée du Sanctuaire qu'il est frappé de syncope et roule par terre. Les « servites » accourent et le portent à bras à l'hôpital, où deux médecins s'efforcent de le ranimer par des massages, des injections. Tout est inutile. Il semble mort. Sa femme, hors d'elle-même, se lamente :

— Ah ! quel malheur ! Il meurt sans recevoir les Sacrements ! Il y a déjà dix-sept ans qu'il ne s'est pas confessé — et elle continue de gémir, en invoquant la protection de tous les saints et en faisant la confession publique de son mari.

On la fit éloigner, elle et ses filles, et une « servite » resta seule à veiller le malade¹. Peu après, celui-ci fait un léger mouvement et tout à coup s'étire violemment.

— C'est la mort ! — se dit en elle-même l'infirmière.

Cependant, il ouvre les yeux et, regardant autour de lui, comme effrayé :

— Où suis-je ? demande-t-il.

— A Fátima, à l'hôpital de Notre-Dame. Attendez un moment, je vais vous chercher quelque chose de chaud à boire. Il est presque minuit et vous voulez sûrement

¹ La Mère Maria-da-Piedade Lima e Lemos, directrice de la Pension de Notre-Dame de Fátima (Leiria), à qui nous devons les détails de ce récit et quelques autres.

communier demain, n'est-ce pas ? dit la « servite » feignant d'ignorer ses dispositions.

— Moi !... Peut-être... mais je ne me suis pas confessé.

— Ne vous préoccupez pas. Je vais appeler un confesseur, fait exprès pour vous. Vous verrez comme vous en serez satisfait.

En sortant de la chambre, elle rencontre la femme du malade qui continuait de se plaindre de son triste sort et de celui de sa famille.

— Bonne femme, ne pleurez pas. Votre mari va mieux et il se confessera bientôt.

— Madame ! de grâce, ne vous moquez pas de moi !
— C'est la vérité.

Et elle lui raconte brièvement ce qui est arrivé. Maintenant, elle ne pleure plus de tristesse, mais de joie et elle bénit la Sainte Vierge.

— Ah ! si mon Emmanuel qui, depuis tant d'années, est en guerre avec lui, se confessait aussi !

— Aujourd'hui, à Fátima, tout le monde se confesse ! Allez le chercher et venez tous ici.

Tandis que la femme cherche son fils dans la foule, arrive le prêtre, pour entendre la confession d'Antoine. Elle fut pour lui la cause d'une indicible consolation, que partagea le confesseur en voyant les excellentes dispositions de son pénitent.

A ce moment, se présente le fils.
— Emmanuel, ton père se confesse, il faut te confesser aussi, pour que vous communiez demain tous ensemble.

— Mon père est en train de se confesser ?
— Oui, actuellement. Le prêtre est encore là.
— Alors... si vous voulez... moi aussi...

Après la confession, il paraissait un agneau et voulait parler avec son père. On le conduit dans la chambre. Mais à peine en a-t-il franchi le seuil qu'il s'arrête confus, le chapeau à la main et les yeux fixés sur la pointe de ses souliers.

— Papa, dit-il, ne sois plus fâché avec moi. Pardonne-moi tout.

Le père, de son côté, répond les larmes aux yeux
— Viens ici, Emmanuel ; c'est à toi de me pardonner, j'ai été si méchant envers toi !

La grâce et, avec elle, les bénédictions divines sont descendues sur cette famille, par l'intercession de Marie.

Le lendemain, ils communiquèrent tous ensemble, pour la première fois, et assistèrent pleins de joie à toutes les cérémonies.

Avec quels regrets ils partirent de ce lieu béni !... Au point que, le mois suivant, ils étaient là de nouveau pour remercier la Vierge très Sainte du bonheur jamais éprouvé jusqu'ici et témoigner à la « servite », qui avait été l'instrument de la miséricorde de Marie, toute leur reconnaissance.

Trois ménages régularisés. — Que d'exemples semblables on pourrait citer, si la place et la discrétion le permettaient ! Au reste, c'est la caractéristique de la Vierge de Fátima : où Elle entre, Elle fait l'office de « Missionnaire ».

Le célèbre littérateur portugais, le Dr Lopes Vieira, dont il a été question à propos du grand prodige, p. 242, en reconnaissance d'une grâce extraordinaire, non seulement s'est fait inscrire parmi les « servites », dont il est un des plus assidus et plus zélés au service des malades, mais il a voulu encore élever, en l'honneur de la Vierge, une très élégante chapelle, regardant l'Océan Atlantique, dans sa villa de St-Pierre-de-Moel.

La veille de l'inauguration, un habitant d'un village voisin vint lui faire une visite et lui dit :

— Docteur, demain c'est la fête de notre Vierge... On dit que Monseigneur viendra pour la bénédiction...

— Justement ! Il est même déjà arrivé.

— Voici, Docteur... je voudrais vous demander un service, si cela ne cause pas trop de dérangement.

— Dites toujours.

— J'ai pensé... comme ma femme et moi nous ne sommes mariés que civilement, si vous vouliez être assez bon de prier Monseigneur de nous administrer le sacrement de mariage, ici même, dans votre chapelle.

Inutile de dire que le docteur offrit de faire lui-même toutes les démarches, trop heureux de voir que la Sainte Vierge agréât ainsi sa dévotion.

Mais sa joie devait se tripler, car avant le soir, deux autres ménages, non moins distingués, se présentaient dans le même but. C'est ainsi que la Très Sainte Vierge commen-

çait sa mission en ce lieu ; Elle apportait la grâce de Dieu à trois familles par le mariage chrétien aux parents et le baptême à leurs enfants. Et la mission de Marie dans cette chapelle ne cesse de porter des fruits abondants.

... Et in hora mortis nostrae. — Pour combien de personnes arrivées impénitentes aux portes de l'éternité, Fátima a-t-il été la clé du Paradis ! Deux ou trois exemples seulement.

Le premier est extrait d'une lettre écrite de Setubal, le 18 juillet 1928 :

« ... Grâce au journal *Voz da Fátima* et à l'eau bénite de ce lieu, nous avons eu ici plusieurs guérisons et, ce qui est plus important, plusieurs conversions. J'avais envoyé un peu d'eau de Notre-Dame de Fátima, pour qu'il en bût, à un tuberculeux sans religion aucune et qui s'était marié civilement ; il ne voulait pas entendre parler de confession, alors qu'il était presque sur le point de mourir. Il but un peu de cette eau et, le lendemain, il demanda à se confesser. Il reçut ensuite le Sacrement de mariage et mourut, deux jours après, dans des sentiments de foi tels qu'ils faisaient l'édification de tous. »

Marius dos Santos, âgé de trente-cinq ans, et demeurant à Porto, était réduit à l'extrémité par la tuberculose, mais ne voulait pas se confesser, ni même « voir l'ombre d'un prêtre », disait-il.

Une dame pieuse, s'intéressant au salut éternel de cette âme, la recommande avec grande foi, un 13 février, à Notre-Dame de Fátima, avec promesse de publier la grâce, si le malade demande spontanément les sacrements. Le matin du 20, le malade, sans que personne ne lui en ait soufflé mot, demande un prêtre, se confesse, reçoit le saint Viatique en pleurant de douleur et de dévotion. Trois jours après, il mourait dans les mêmes excellentes dispositions.

Le 13 septembre, le vice-recteur du collège Antonio Vieira (Bahia, Brésil) faisait le récit de certaines grâces reçues là et écrivait :

« En octobre 1928, un vieillard, grand-père de trois de nos élèves, avait été admis à l'hôpital portugais. C'était dimanche et l'on faisait, dans notre chapelle, la neuvaine de Notre-Dame de Fátima. Le prédicateur parla de l'effi-

cacité de l'intercession de Marie, pour obtenir aux malades obstinés la grâce des derniers sacrements. Au milieu du sermon, le plus grand des trois petits-fils vient auprès de moi me demander une médaille de la Vierge de Fátima, pour la donner à son grand-père qui, bien que dans un état très grave, ne veut pas recevoir les sacrements. Je la lui donne et l'enfant part aussitôt. Après le sermon, je demande à tous une prière pour que les paroles du prédicateur se réalisent dans le cas présent.

« Résultat surprenant ! Une demi-heure après, on nous téléphone de l'hôpital que le malade, en voyant un prêtre, son ami, venu lui faire une visite, avait demandé de lui-même et reçu les sacrements : il avait rendu peu après le dernier soupir, *in osculo Domini*. »

Signalons enfin le récit de la *Voz da Fátima* du 13 novembre 1935, d'après lequel la conversion de la reine Astrid de Belgique aurait été obtenue par l'intercession de Notre-Dame de Fátima.

Miracles du corps, miracles de l'esprit, quels sont les plus démonstratifs de la puissance et de la bonté de Marie ?... Renvoyer guéri le paralytique ou de Saul le pharisien faire Paul, l'apôtre des Gentils, quel est le plus grand des deux prodiges ?

N'est-ce pas le second ?... Mais, pour ces miracles-là, il n'existe pas de Bureau des Constatations. Ils sont seulement inscrits au céleste Livre de Vie.

CHAPITRE IV

« LE PLUS GRAND MIRACLE »

Il y a des conversions individuelles : elles sont très laborieuses à obtenir. On voit aussi des conversions collectives de familles, de communautés, de villages : combien rares et combien difficiles !

Mais qui dira l'abondance de grâces que suppose la conversion, le redressement de tout un peuple, de toute une nation ?

Ce miracle des miracles, nous pouvons dire sans hésiter que Notre-Dame de Fátima l'a accompli, au XX^e siècle, en faveur du Portugal.

Avant 1917

Au XVIII^e siècle commença à décliner la grande splendeur du Portugal qui, depuis la découverte du Nouveau Monde, dominait les mers, s'était constitué un grand empire plein de richesses et avait planté sur tant de terres lointaines la croix du Christ.

Ce déclin coïncide avec le début de l'influence maçonnique dans le gouvernement du pays. Le nom de Pombal, persécuteur des Jésuites, est resté tristement célèbre.

A la faveur de l'invasion napoléonienne, les idées de la Révolution française pénétrèrent au Portugal. Le roi Jean VI s'étant réfugié dans sa colonie du Brésil, son absence ne favorisa pas l'ordre public.

Pour chasser les Français de la Péninsule, les Anglais débarquèrent, puis s'éternisèrent dans le pays. Beresford s'intitula régent du royaume.

En 1820, Jean VI revint enfin du Brésil et Beresford rentra en Angleterre. Les *Cortès* votèrent une Constitution conforme aux idées nouvelles, dites libérales.

Cependant, dom Pedro, fils de Jean VI, resté sur le nouveau continent, se proclama empereur du Brésil.

Lorsque son frère, dom Miguel, devint roi du Portugal, la guerre éclata entre eux (1828). Dom Pedro réussit à s'emparer du pouvoir. Pour mieux y parvenir, il avait promis un « ordre nouveau ». Cela se traduisit par des représailles contre le clergé qu'on accusait d'avoir soutenu le vaincu. Les relations avec le Saint-Siège furent rompues. Bientôt, tous les Ordres religieux furent chassés du pays (Ministère Aguiar, 1834).

Cette situation troublée dura jusqu'en 1842. Alors, il se produisit une sorte de restauration religieuse. L'Eglise, jouissant d'une liberté relative jusqu'à la fin du XIX^e siècle, on assista à la reconstitution de quelques Ordres religieux et à l'épanouissement d'une vie catholique assez intense, surtout dans les provinces du Nord.

Malheureusement, la presse, qui se développait, était presque toute aux mains des libéraux, c'est-à-dire des francs-maçons. La classe ouvrière, principalement dans les faubourgs de Lisbonne et de Porto, était travaillée par la propagande de la Libre-Pensée et embrigadée dans des organisations maçonniques. L'atmosphère était lourde de menaces.

En 1891, on vit une tentative d'installation de la République, à Porto. En 1901, il y eut une poussée de sectarisme, dont furent principalement victimes les Congrégations religieuses.

Pendant ce temps, la monarchie, par sa faiblesse, préparait l'abîme où elle allait sombrer. Il se créait çà et là des « Cercles républicains » qui étaient, en réalité, de véritables cellules de *carbonari*, et qui maintenaient dans le pays une agitation périodique. En 1906, João Franco parvint à rétablir l'ordre. Mais deux ans après, les fanatiques, qui n'étaient pas plus de dix mille dans le pays, réussirent à assassiner le roi Dom Carlos, et finirent par faire la révolution en 1910. Force d'ailleurs serait restée à la loi sans un malheu-

reux concours de circonstances qui favorisa les émeutiers au moment même où ils croyaient avoir échoué.

Trois jours après le départ de Manuel II, la république était proclamée (8 octobre 1910).

Le nouveau gouvernement se montra, dès l'abord, violemment antireligieux¹. Ce fut à peu près tout ce que la révolution apporta comme bienfaits et comme nouveauté au peuple portugais. Dès le 11 octobre, les lois de Pombal et celles d'Aguiar contre les religieux étaient remises en vigueur. Les décrets avaient d'ailleurs été préparés d'avance.

Bientôt, les rapports avec le Saint-Siège sont rompus, les biens d'Eglise confisqués, etc. Les évêques qui osent rejeter ou même critiquer les mesures injustes prises par le gouvernement en matière religieuse sont chassés de leurs évêchés.

Le 20 avril 1911, fut votée la loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat. Elle était mauvaise ; elle fut appliquée avec un sectarisme pire encore. Les protestations des prêtres et des évêques amenaient des représailles et des bannissements².

¹ Deux prêtres, les abbés Barros Gomès et Frague, périrent dans les troubles de la Révolution.

² Pour donner une idée de l'atmosphère qu'on respirait alors au Portugal, citons le journal officiel de la République, *Diario do Governo*, du 29 décembre 1911 :

* ARTICLE PREMIER. — Il est interdit au patriarche de Lisbonne Antonio Mendès Belo, à l'archevêque de Guarda, Manuel Vieira de Matos, à l'administrateur de l'Evêché de Porto, doyen Manuel Luis Coelho da Silva, de résider dans les limites des districts de Lisbonne, Castelo Branco et Porto. De plus, ils perdent les avantages matériels de l'Etat auxquels ils peuvent avoir droit, sans préjudice de ce qui se trouve ordonné au *Diario do Governo* du 24 novembre dernier.

* ART. 2. — Il leur est accordé un délai de cinq jours, à partir de la publication de ce décret au *Diario do Governo*, pour sortir des districts désignés. »

Le 8 mars précédent, un décret avait destitué Mgr Antonio de José Sousa Barroso, évêque de Porto.

De 1910 à 1913, le Portugal allait vivre trois années de terreur, de complots continuels, de désagrégation nationale. Malgré tout, le peuple restait foncièrement chrétien et attaché à ses pratiques religieuses traditionnelles, sauf peut-être les milieux ouvriers des grandes villes. Comme en France, à cette époque, le gouvernement ne représentait pas la véritable opinion populaire, mais celle d'une minorité, organisée et tyrannique.

Celle-ci se croyait assurée de la victoire définitive. Le 26 mai 1911, dans une assemblée solennelle tenue par la Maçonnerie portugaise, en présence d'un délégué des Loges françaises, l'auteur de la loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat, M. Alfonso Costa, devenu président du Conseil des Ministres, osait proférer cet oracle blasphématoire : « Grâce à cette loi, avant deux générations, le Portugal aura éliminé totalement le catholicisme qui est la principale cause de la triste situation où se débat notre pays. »

La politique de haine et de division amena une série de troubles graves, de convulsions violentes, provoqués par les rivalités des partis. Au fond, c'était l'anarchie avec son cortège de misères et de ruines. *De 1910 à 1926, on a compté seize révolutions sanglantes et quarante-trois changements de ministère!... Un vrai chaos.* M. Salazar a caractérisé cette période : « Un désordre qui n'était pas seulement un manque d'ordre, mais l'alliance de tous les éléments positifs de désagrégation, de ruine, de dissolution nationale¹. »

L'impiété maçonnique profitait du désordre pour semer l'irréligion dans les masses. La liberté du culte souffrait de nombreuses entraves ; l'exercice des œuvres et de l'apostolat était à peu près impossible. Les Ordres religieux étaient supprimés. Plusieurs Séminaires étaient fermés ; les autres se vidaient peu à peu et le clergé, appauvri et enchaîné, était, de plus, en nombre insuffi-

¹ *Discours.* t. II, p. 24. Coïmbre, 1937.

sant pour maintenir une vie religieuse profonde¹. La presse catholique, étouffée, se réduisait à quelques hebdomadaires provinciaux sans influence sérieuse sur les masses.

Les temps étaient mauvais, l'avenir plus sombre encore. De nombreux symptômes de décadence auraient pu faire craindre, non pour le sort de la religion qui a les promesses divines, mais pour ce pays alors bien malheureux et bien divisé.

Au spectacle des ruines qui s'accumulaient à la suite des lois antireligieuses, un vieux républicain incroyant, Guerra Junqueiro, osait appeler l'auteur de la loi de Séparation : « Le grand délinquant national. »

Et la secte maçonnique ne cachait pas son plan : faire la révolution en Espagne en se servant du Portugal comme tremplin, pour établir ensuite dans la péninsule la République ibérique, impie et maçonnisante. Nulle force humaine ne semblait pouvoir arrêter la marche fatale des événements.

En mars 1916, les dirigeants portugais se laissèrent entraîner dans la guerre européenne. Les finances du pays, déjà fort obérées, ne purent supporter ce nouveau choc : c'étaient la ruine et la faillite à brève échéance.

¹ De ce point de vue, le Portugal se divise en trois parties bien distinctes et très différentes, correspondant aux trois Archevêchés : Braga (nord), Lisbonne (centre), Evora (sud). La densité du clergé, suffisante dans le nord, va en diminuant très considérablement vers le sud du pays. En 1933, la province de Braga comptait 7 diocèses, 2536 paroisses et 2618 prêtres ; celle de Lisbonne : 4 diocèses, 870 paroisses et 950 prêtres ; celle d'Evora : 3 diocèses, 360 paroisses et seulement 176 prêtres. La superficie de ces trois provinces est, par ailleurs, sensiblement égale, mais non le chiffre de leur population.

Le Gouvernement révolutionnaire n'avait laissé subsister que trois Séminaires : Braga, Coïmbre et Evora.

Après 1917

Or, voilà que, tout à coup, dans le courant de l'hiver 1917-18, le Portugal donne des signes évidents d'apaisement et de relèvement.

Le 28 octobre 1917, *O Seculo*, journal naguère antireligieux, ose publier une protestation du vicomte de Montelo, au nom des catholiques de Santarem, contre l'attentat sacrilège de la Cova da Iria et la manifestation burlesque de Santarem. Les temps seraient donc changés ?

Le coup d'Etat de Sidonio Pais inaugure une politique de réparation¹. Quelques évêques encore bannis sont rappelés ; certaines dispositions légales, particulièrement odieuses, sont rapportées.

En février 1918, les évêques portugais tiennent une réunion à Lisbonne et ils peuvent écrire au Pape Benoît XV que la situation de l'Eglise au Portugal s'améliore un peu. Le Souverain Pontife répond à cette lettre, le 29 avril et, dans sa réponse, nous trouvons une déclaration dont les termes méritent de retenir l'attention des historiens de Fátima.

Ayant exprimé sa persuasion que la situation désastreuse de l'Eglise au Portugal ne pouvait durer, le Pape ajoute : « Cet espoir était confirmé surtout par la dévotion ardente de votre peuple pour la Vierge Immaculée, dévotion qui ennoblit si grandement cette portion du troupeau du Christ. Une telle dévotion méritait, en vérité, un *secours extraordinaire (singulare quoddam auxilium)*, de la part de la Mère de Dieu². »

Ces mots *singulare quoddam auxilium* semblent bien être une allusion aux apparitions de la Cova da Iria dont le Pape avait eu connaissance par les rapports du Nonce apostolique. On était habitué, au Vatican,

¹ Pais prit le pouvoir le 8 décembre 1917, première fête de l'Immaculée Conception après les apparitions.

² *Acta Apostolicae Sedis*, 1918, p. 230.

à ne recevoir du Portugal que de mauvaises nouvelles. Aussi, l'annonce de ces événements merveilleux faisait penser tout naturellement, en faveur de ce peuple malheureux et bon, à une miséricordieuse intervention de Marie venant à son secours par des chemins extraordinaires, des moyens exceptionnels.

Et peut-être aussi, le Pape, si préoccupé du problème de la paix, pouvait-il voir dans le message de Fátima demandant la prière pour que la guerre cesse, une réponse de Marie à sa lettre du 5 mai précédent, une intervention du Ciel en faveur de ses efforts pacifiques.

Cependant, au Portugal, la situation continue de s'améliorer. La loi de Séparation est refondue et corrigée ; on organise l'aumônerie religieuse pour les soldats de la Grande Guerre. Le 10 juillet, les relations diplomatiques avec le Saint-Siège sont rétablies par la nomination simultanée d'un nonce à Lisbonne et d'un ministre du Portugal au Vatican.

En décembre 1918, Sidonio Païs est assassiné par les sectaires. Les luttes politiques reprennent ; il y a des tentatives de retour à l'anticléricalisme ; elles échouent et nul gouvernement n'osera plus reprendre ouvertement la persécution religieuse. Enhardis par les événements de Fátima, les catholiques osent s'organiser. Même avant la création de l'Action catholique par Pie XI, on voit naître de nombreuses associations d'apostolat social.

En 1926, l'épiscopat peut tenir un Concile national, le premier des temps modernes. A la fin mai, un Congrès marial est organisé à Braga.

Le 28 de ce même mois, le maréchal Gomès da Costa, avec les généraux Carmona et Cabeçadas, par un pronunciamiento, établissent un triumvirat militaire et chassent les francs-maçons du pouvoir¹. En 1928, le

¹ En 1936, dans un discours pour le dixième anniversaire de la Révolution nationale, M. Salazar mettra en relation la réussite du coup d'Etat militaire avec les prières du Congrès de Braga.

général Carmona, ayant assumé tout seul le pouvoir, fit appel pour le ministère des finances à la personnalité, au catholicisme si marqué, de M. Oliveira Salazar, professeur de droit à l'Université de Coïmbre¹.

Le nouveau ministre s'appliqua d'abord à relever les finances et l'économie. Mais bientôt son autorité s'affirmait dans tous les domaines d'une manière incontestée. Depuis lors, ce « dictateur en veston » gouverne, dans l'ordre et la paix, ce pays naguère si troublé.

Le 12 mai 1929, M. Salazar, avec le chef de l'Etat et d'autres membres du gouvernement, vint faire son pèlerinage à la Cova da Iria et mettre le pays tout entier sous la protection de Celle qui était apparue là douze ans plus tôt.

Le vœu anticommuniste

Survint, en 1936, la terrible révolution qui mit à feu et à sang l'Espagne voisine. Rien n'était plus à redouter que la contagion d'un pays à l'autre. Or, pendant cette tourmente, le communisme international ne put réussir à troubler sérieusement un seul jour la vie politique et sociale de la nation portugaise.

¹ M. Salazar, dans l'espoir de se rendre utile à son pays, s'était fait élire député en 1921. Mais découragé par le spectacle du parlementarisme d'alors, il n'avait siégé qu'un jour.

En 1927, appelé au Ministère des finances, il y arrive un samedi et, aussitôt, il demande carte blanche pour appliquer les méthodes qu'il expose au chef de l'Etat. Celui-ci hésite. Salazar repart le lendemain.

Cependant, le Portugal, dans la lamentable situation économique et financière où il se trouve, est contraint de demander un emprunt à la Société des Nations. L'emprunt est accordé, à la condition que l'administration du pays sera contrôlée par une grande nation. Le délégué portugais repousse cette condition humiliante. Le général Carmona rappelle de nouveau Salazar, lui laissant toute liberté d'agir à sa guise. L'indépendance nationale était sauvée !

Quelques semaines avant l'explosion du cataclysme en Espagne, c'est-à-dire en mai 1936, pendant leur retraite annuelle à la Cova da Iria, tous les évêques du Portugal, préoccupés des progrès incessants de la propagande communiste qui tendait à faire de la péninsule ibérique une colonie soviétique, promirent collectivement à la Vierge de Fátima d'organiser un pèlerinage national extraordinaire, en mai 1938, pour consacrer à son Cœur Immaculé le pays tout entier, si Elle daignait préserver la « Terre de Sainte Marie » du terrible fléau du communisme sans-Dieu.

Les événements postérieurs sont bien connus. Deux mois après ce vœu, en Espagne, c'était la révolution communiste de juillet avec son monstrueux programme : extermination du clergé séculier et régulier, suppression implacable de tous les éléments d'ordre, complet anéantissement de la religion catholique et même de tout ce qui, dans les trésors publics et privés de l'histoire, de l'art et de la science, pouvait la rappeler !...

Puis la guerre civile, toute l'Espagne devenue un champ de bataille où s'accumulent, pendant deux ans et demi, les massacres, les calamités et les ruines.

Pendant ce temps, malgré les efforts, avoués ou cachés, du sans-dieuisme international, la paix et l'ordre ne cessent pas de régner au Portugal, permettant à ce pays de poursuivre tranquillement la conquête de la prospérité matérielle et du progrès moral.

Au Carême de 1937, les évêques publièrent une lettre collective sur *le Communisme et quelques graves problèmes de l'heure présente*, lettre dans laquelle les prélats rendaient public le vœu de l'année précédente.

Si, comme le prévoyait le plan des Soviets, le Portugal s'était jeté dans la révolution communiste avant ou en même temps que l'Espagne, la victoire de l'ordre dans ce pays eût été bien difficile, sinon impossible, et l'incendie révolutionnaire aurait pu, de la péninsule en feu, s'étendre à toute l'Europe.

Il fallait donc accomplir le vœu de 1936. L'évêque et le peuple le firent dignement.

On peut dire que, pour le 13 mai 1938, toute la nation prit le bâton de pèlerin et vint aux pieds de la céleste Dame de Fátima lui offrir humblement ses hommages de profonde reconnaissance.

Vingt archevêques et évêques, autour de S. Em. le cardinal Cerejeira, patriarche de Lisbonne, et un demi-million¹ de fidèles renouvelèrent leur consécration et celle de la Patrie au Cœur Immaculé de Marie, dans son sanctuaire béni.

Le même jour, dans tout le pays, des centaines de milliers de fidèles, en union avec les pèlerins et formant avec eux un seul cœur et une seule âme, rendaient dans leurs églises respectives les mêmes hommages d'amour, de reconnaissance et de fidélité à la Vierge Très Sainte.

Et maintenant...

Dans un ouvrage de ce genre, il n'est pas possible d'exposer le bilan complet de la situation — religieuse et sociale — du Portugal en 1941. Il nous suffira de montrer, par quelques traits principaux, le caractère exceptionnel — anormal, peut-on dire en ce temps où le normal est devenu une sorte de mythe — de cette situation.

Mentionnons d'abord la signature du Concordat avec le Saint-Siège en pleine guerre européenne (1^{er} juin 1940), concordat le plus parfait, sans doute, qu'aient jamais signé les diplomates du Vatican et qui apporte au Portugal la promesse d'une longue période de paix civile, de progrès religieux et social.

Sur tous les points où l'on pourrait craindre des heurts entre les deux pouvoirs, les solutions les plus

¹ Cela fait un habitant sur douze, si l'on tient compte seulement du Portugal continental. Pour la population de la France, cela ferait trois millions trois cent mille pèlerins.

heureuses interviennent. Citons, par exemple, cette clause si opportune : « L'enseignement donné par l'Etat dans les écoles publiques sera orienté selon les principes de la morale et de la doctrine chrétiennes traditionnelles dans le pays. En conséquence, l'enseignement religieux sera donné dans les écoles publiques élémentaires, complémentaires et moyennes, aux élèves dont les parents ne s'y seront pas opposés. »

Le mariage religieux obtient ses effets légaux par le seul fait de la notification aux fonctionnaires de l'Etat. Le divorce est supprimé entre époux catholiques mariés canoniquement. Le droit de posséder, acquérir, administrer des biens est reconnu aux Associations et Institutions religieuses, etc.

Le Concordat est complété par un accord missionnaire qui, sans être tout à fait le premier du genre, pourra être considéré comme une initiative digne d'imitation en matière de droit international.

Un tel acte, s'il est un point de départ, fut aussi une résultante. Les peuples ont le gouvernement — et aussi les lois — qu'ils méritent. C'est la vie profondément religieuse du peuple portugais qui a rendu nécessaire et comme naturelle la conclusion d'un tel accord.

Cette vitalité religieuse, c'est ce qui frappe le plus le voyageur étranger. La foi est professée partout ouvertement et avec fierté. Les Sacrements sont en honneur dans toutes les classes de la société. Les premiers vendredis et samedis et les treize de chaque mois sont des jours de communion habituelle pour une proportion très considérable et toujours grandissante de fidèles.

Les œuvres de jeunesse et d'apostolat se sont fondées et se développent partout. La Croisade eucharistique est organisée dans toutes les paroisses. Les divers mouvements spécialisés de l'Action catholique, travaillant en extension et en profondeur, exercent sur l'âme du pays une influence lente, mais profonde. Offi-

ciellement organisée par l'épiscopat, en 1933, sous l'égide du Christ-Roi et de Notre-Dame de Fátima, cette Action catholique comptait, l'an dernier, deux mille trois cents sections groupant cinquante-cinq mille militants. Ceux-ci encadrent la foule immense des Croisés de Fátima qui sont plus d'un demi-million.

L'Action catholique possède divers organismes communs à tous les mouvements : un secrétariat de presse et de propagande, un autre pour le cinéma et la radio, un troisième pour les questions économiques et sociales. Elle a pu créer un poste d'émission de T. S. F., intitulé Radio-Renaissance.

Un des plus heureux symptômes de relèvement, c'est l'accroissement très considérable du nombre des vocations. Tel séminaire qui comptait trente élèves arrive maintenant à la centaine et tel qui en avait soixante ou quatre-vingts, dépasse les deux cents¹ !

Le progrès est analogue dans les Ordres religieux et les Congrégations. En 1910, tous les religieux et religieuses ont été chassés. A partir de 1918, certains ont pu rentrer. En 1934, le *Dictionnaire de théologie catholique* donne le chiffre total de trois cent soixante-dix religieux prêtres, pour l'ensemble du pays. En 1941, les Pères de la Compagnie de Jésus, à eux seuls, atteignent presque ce chiffre. Au total, on comptait plus de mille trois cents religieux : en huit ans, l'effectif a quadruplé !

Pour les communautés féminines, citons seulement le cas des Sœurs Dorotheés, auxquelles appartient Lucie de Jésus. En 1917, l'Asilo de Vilar, où la voyante devait faire plus tard ses études, était le seul établissement qu'elles avaient pu maintenir ouvert, en se sécularisant, avec des maîtresses apparemment laïques. Or, en 1934, l'Annuaire de cette Congrégation men-

¹ En 1911, Magalhães Lima, chef de la Maçonnerie portugaise, prophétisait : « Avant quelques années, il n'y aura plus aucun jeune homme qui veuille se faire prêtre, en Portugal, et les séminaires resteront vides. »

tionnait une quinzaine de grands établissements : pensionnats, écoles, orphelinats, ouvroirs et même un collège universitaire ; et depuis, d'autres fondations sont survenues¹.

La presse catholique ne pouvait, dans un tel milieu, que prendre une grande extension. En particulier, le quotidien de Lisbonne, *Novidades*, lui fait le plus grand honneur. Et nous avons déjà dit que le mensuel *Voz da Fátima* tire à 350 000 exemplaires².

Comment parler du Portugal actuel sans mentionner ces grandes manifestations de foi populaire qui, comme les meetings monstres de certains pays, groupent des centaines de milliers de fidèles et où, le monde officiel se mêlant à la foule des pèlerins, les membres du gouvernement côtoient le plus humble citoyen ?

Quel autre peuple présente ce spectacle ? On le constate non seulement à Fátima, mais en d'autres endroits. L'été dernier, il s'est tenu, à Braga, un *Congrès des Vocations et des Séminaires*. Des manifestations de ce genre ont groupé, en France, pour leurs assemblées les plus solennelles, de deux à trois mille fidèles. Le Congrès de Braga se termina par une messe en plein air, à laquelle assistaient *deux cent mille* personnes³.

Chose remarquable ! Liberté absolue est laissée par la loi à toutes les opinions philosophiques et religieuses. Malgré cela, la Libre-Pensée a disparu comme organisation. A Lisbonne et Porto, il reste encore quelques fanatiques irréductibles et isolés, anciens adhérents des « Cercles républicains » ; mais la foi conquérante les gagne eux aussi l'un après l'autre. Dernièrement, S. Em.

¹ L'*Anuario Catolico* de 1941 donne le total de 1321 religieux profès et 3815 religieuses professes.

² Une exposition de presse catholique, en décembre 1942, a groupé 5 quotidiens (dont 2 de Lisbonne), 33 hebdomadaires, 20 autres périodiques, 14 bulletins de groupements d'Action catholique, et les revues diverses, dont la revue *Stella*, éditée à Fátima, pour réagir contre les abus de la mode.

³ *La Croix*, 21 août 1941.

le cardinal Cerejeira déclarait à un journaliste français¹ : « C'est à peine si dans tout le pays vous parviendriez à réunir une poignée d'ennemis de la religion. »

Nous ne voulons pas quitter notre terrain propre pour faire le tableau du Portugal économique et social. Mais quelle merveille de trouver, dans une Europe ensanglantée et dévastée, cet îlot inviolable de paix et de prospérité ? La natalité y est florissante ; avec sa moyenne de 26,7 naissances annuelles par mille habitants, le Portugal tient en Europe le deuxième rang. Les finances sont maintenant prospères et c'est le seul pays d'Europe où, en cette année 1941, le rationnement alimentaire soit encore inconnu. Et depuis quatorze ans, il jouit d'une telle continuité gouvernementale et d'un tel calme politique qu'il n'a pas vu même un renversement de ministère !

La Cause ?

Dans de nombreuses études sur le Portugal — qui, heureusement, trouve un regain d'actualité dans la presse française —, on parle de la restauration morale et matérielle du pays, sans en rechercher la cause ou sans indiquer la véritable. Ce parti pris de discrétion se rencontre même dans des publications catholiques. Le *Dictionnaire de théologie* de Vacant-Mangenot² fait de l'histoire religieuse du Portugal un résumé analogue au nôtre. Il intitule même un alinéa : « La rénovation catholique », et de cette rénovation, il met le début, comme nous, au cours de l'hiver 1917-18... Et il ne nomme même pas Fátima !...

Pourtant, pour tout esprit non prévenu, l'évidence proclame la cause de cette transformation du Portugal ; ce qu'on appelle « l'expérience portugaise » ne se comprend pas sans Fátima !

¹ M. Christian de Caters.

² Au mot « Portugal », t. XXI, col. 2612 (fascicule paru en 1934).

Car il faut expliquer pourquoi, en moins d'une génération, la vie religieuse et nationale du pays a totalement changé d'aspect ; pourquoi le catholicisme, naguère persécuté, voit une efflorescence telle qu'il n'en avait jamais connue dans les siècles passés ; pourquoi le sentiment religieux imprègne et domine maintenant toute la vie sociale, économique, politique du pays ; pourquoi le Portugal s'est arrêté tout à coup dans sa descente vers l'abîme et marche, dans le calme et la paix, vers le rétablissement de son ancienne splendeur ; pourquoi le pays de la révolution à l'état endémique est devenu celui de la stabilité gouvernementale ; pourquoi ce pays est un des rares en Europe où l'on ait su allier l'ordre et la liberté ; pourquoi il est aussi un des seuls, depuis un quart de siècle, qui ait été préservé de toute guerre civile et étrangère ; pourquoi, au milieu de la tempête et du désarroi général, ainsi que le disait récemment un journaliste français, « pour le voyageur étonné, le Portugal se présente comme un dernier et merveilleux vestige des paradis perdus ¹ ». Tout autant d'énigmes qu'il faut résoudre.

Le même écrivain parle, il est vrai, de *miracle portugais*. Mais il s'agit, dans sa pensée, d'un miracle tout naturel, d'un « miracle de volonté », attribuable uniquement à l'inflexible énergie de Salazar.

D'autres publicistes français, se plaçant surtout au point de vue de la restauration religieuse, en attribuent le mérite au zèle ardent de l'épiscopat et à l'organisation de l'Action catholique.

Pour nous, nous sommes persuadés que ni M. Salazar, ni Nosseigneurs les Evêques ne nous démentiront si nous faisons de ce double « miracle », religieux et national, un vrai miracle de Dieu, obtenu par la miséricordieuse bonté de Notre-Dame de Fátima.

Sans Fátima, Salazar n'eût pas été possible. Il n'aurait pas été appelé au gouvernement ; il n'aurait pu

¹ HUBERT BEUVE-MÉRY, dans *Temps nouveaux*.

arriver au premier rang du pouvoir et encore moins s'y maintenir. Certes, il a relevé les finances, mais il n'y a réussi qu'en accablant tout d'abord le pays d'impôts. Pourquoi a-t-on accepté ces lourds sacrifices, tout en gémissant cependant ? Sinon parce que, grâce à Fátima, l'atmosphère était plus chrétienne, les idées plus assagies, les passions calmées, les âmes changées.

Salazar a rétabli l'ordre dans le domaine politique et social, mais ce fut en écrasant les éléments de désordre, lesquels, auparavant, triomphaient toujours. Il a même réussi cette pacifique révolution sans le concours d'aucune formation para-militaire de parti de masse, sans violence ni démonstration de force. Pourquoi cela ? Sinon parce que *maintenant* le pays transformé l'appuyait tout entier.

Salazar, d'ailleurs, serait-il le chef qu'il est s'il n'était pas l'austère et pieux catholique que l'on connaît ? Un de ses compatriotes a pu dire : « Il porte le pouvoir comme un chrétien porte sa croix¹ ». Et un Français ajoute : « Une grande certitude est en lui et elle vient à Salazar de son catholicisme² ». Le secret de sa force, c'est donc sa foi !

Avant même le malheureux Sidonio Pais, João Franco, sous le règne de dom Carlos, avait, lui aussi, essayé de relever le pays par l'autorité. Il n'avait abouti, comme Primo de Rivera en Espagne, qu'à provoquer la chute de la monarchie et à hâter la révolution.

Le relèvement national fut donc conditionné par la transformation religieuse du peuple portugais. Mais de celle-ci Nosseigneurs les Evêques eux-mêmes refusent de s'attribuer le mérite. Il y avait des évêques aussi au Portugal lorsque la Libre-Pensée écrasait le pays et on ne leur fera pas l'injure d'incriminer

¹ CARNEIRO PACHECO, dans *Portrait de Chef*.

² Ch. CHESNELONG, dans les *Etudes*, 1939, p. 38.

leur zèle, eux qui souffrirent tant pour rester fidèles et défendre la foi de leurs ouailles.

Les évêques actuels, d'ailleurs, ne manquent pas d'avoir recours aux lumières et aux grâces de la Vierge de Fátima, puisque chaque année, depuis 1934, ils se réunissent auprès d'Elle pour suivre les exercices spirituels d'une retraite de dix jours dans l'enceinte de son Sanctuaire.

Quant aux succès de l'Action catholique, qui oserait dire qu'ils ne sont pas dus à la bénédiction de Notre-Dame du Rosaire ? Ce ne serait pas, en tous cas, les dirigeants des divers mouvements spécialisés, puisque eux aussi viennent annuellement se retremper dans le surnaturel, dans la maison de retraites fermées de la Cova da Iria¹ et puisqu'ils aiment conduire leurs adhérents en ce lieu béni. C'est Marie qui, par son intervention miraculeuse, a défriché le terrain et préparé les meilleurs contingents de la nouvelle armée de Dieu.

Oui, les apparitions de la Vierge aux pasteurs d'Aljustrel, en 1917, sont le principe de tout ce mouvement régénérateur².

Très discrètement, la voix du Vicaire du Christ ne nous avertit-elle pas que là se trouve la solution de l'énigme ?

Dès 1918, Benoît XV, en parlant de ce « secours extraordinaire » apporté par Marie au Portugal, ne faisait-il pas allusion aux événements de Fátima ? Et cette même année, par un pressentiment providentiel des importantes suites qu'ils auraient, ne rétablissait-il pas le diocèse de Leiria, supprimé jadis parce que trop petit ?

¹ Le nombre des retraitants dépasse maintenant le millier chaque année.

² Le vicomte de Montelo a remarqué qu'en 1910-1912 bien des catholiques portugais, qui durent émigrer, vinrent se réfugier à Lourdes et qu'ils y prièrent avec ferveur Marie Immaculée de sauver le Portugal (*Fátima, O Paraíso na Terra*, p. 16).

Pie XI, lui aussi, employait un langage analogue à celui de son prédécesseur. Le 10 novembre 1933, répondant à l'épiscopat portugais au sujet de l'organisation de l'Action catholique, il écrivait : « Sans doute, dans votre nation si florissante par l'esprit chrétien, si riche de monuments et de souvenirs de l'Eglise catholique et à laquelle dernièrement encore la Mère de Dieu a daigné accorder des bienfaits extraordinaires, il ne sera pas difficile de trouver de bons citoyens pour se faire inscrire spontanément et de bon gré dans cette sainte milice de Jésus-Christ¹.

Paroles bien remarquables. On peut certainement y voir une reconnaissance implicite des faits merveilleux de Fátima par la suprême autorité, formulée avec toutes les réserves de prudence que le Saint-Siège a coutume d'observer dans les cas de ce genre.

Et récemment Pie XII, à l'occasion de la célébration du double centenaire de la fondation et de l'indépendance du Portugal², faisait, dans sa Lettre apostolique *Sæculo exeunte octavo*, une allusion expresse au secours divin apporté à ce pays par la Vierge de Fátima.

« Dieu bénira, disait-il, le chevaleresque peuple portugais, que protège Notre-Dame de Fátima, la bienheureuse Vierge du Rosaire qui obtint la victoire de Lépante. » Le contenu de la lettre n'appelait nullement ce rappel de Fátima. Volontairement, le Souverain Pontife a dépassé le contexte pour bien marquer sa conviction de l'efficace protection du Portugal par la « Dame » qui se montra à la Cova da

¹ Lettre apostolique *Ex Officiosiis litteris. Act. Apost. Sedis*, XXVI (1934), p. 628.

² Ces fêtes rappelant la fondation (1139) et l'indépendance (1640) du royaume portugais furent célébrées dans la plus intime union de l'Eglise et de l'Etat. L'ouverture et la clôture donnèrent lieu à de grandes solennités religieuses, auxquelles assistaient le chef de l'Etat et les membres de son Gouvernement.

Iria¹. Le Jubilé du 25^e anniversaire des apparitions (mai-octobre 1942) a été pour Pie XII l'occasion de montrer de diverses manières sa confiance envers Notre-Dame de Fátima (voir partie documentaire, p. 390). Dans son message du 31 octobre, le Saint-Père « avoue que la Mère de Dieu a comblé le peuple portugais de bienfaits réellement extraordinaires ».

En définitive, qui peut mieux juger de la chose que l'épiscopat portugais ? Or, parmi ces prélats, certains qui avaient, parfois longtemps, refusé de voir le surnaturel dans les visions des petits bergers y furent enfin contraints par les merveilles de grâce qui en résultaient pour leurs diocèses. C'est le cas même pour S. Em. le cardinal Cerejeira, patriarche de Lisbonne, qui l'avouait en 1939 à un religieux français. Il ajoutait que, « pour lui, toute cette transformation du Portugal est due à un secours de la Sainte Vierge qui prend son origine à Fátima² ».

Cette même conviction, l'épiscopat portugais l'avait déjà proclamée solennellement, à l'automne 1937, dans une lettre collective, invitant le peuple tout entier au pèlerinage d'action de grâces pour remercier Marie d'avoir préservé le pays de la guerre civile et de la lèpre du communisme athée. « Depuis que Notre-Dame, déclare ce document, est apparue en 1917 dans le ciel de Fátima, une spéciale bénédiction est descendue sur la terre portugaise. Le cycle violent des persécutions s'est fermé et une époque nouvelle de pacification des consciences et de restauration chrétienne s'est ouverte. »

Dans la lettre pastorale collective de 1942, à l'occasion des fêtes jubilaires de Fátima, l'épiscopat portugais revient avec complaisance là-dessus, et affirme que le

¹ Cette Lettre apostolique contient une autre mention de Notre-Dame de Fátima que nous citons plus loin, p. 319, en note.

² Article du P. DONCEUR, dans les *Études*, 1939, t. CCXLV, p. 146.

renouveau prodigieux du Portugal a pour cause les apparitions de Notre-Dame de Fátima en 1917.

Citons-en quelques passages : « ... Il serait injuste de méconnaître l'action vigilante et patriotique de nos gouvernants, bien dignes de la reconnaissance du pays, à cause de la prudence et du zèle avec lesquels ils s'appliquent à nous tenir éloignés de la guerre. Mais la situation est si délicate, ses complications si imprévues, l'horizon politique si noir, que sans le secours spécial d'En-haut tous les efforts seraient inefficaces. La tempête est trop grande pour être apaisée par des forces humaines !

« Tout en bénissant donc le travail de ceux qui veillent avec dévouement sur le bien public, nous devons chercher plus haut le secret de la bénédiction mystérieuse, qui donne la valeur à leurs efforts et leur assure l'efficacité.

« Y a-t-il un seul Portugais croyant qui ne reconnaisse que notre situation privilégiée est une réverbération de cette lumière que la Sainte Vierge apporta à Fátima, et qu'Elle projeta sur l'âme des trois petits bergers et, par leur entremise, sur le monde entier ? Mais il n'est même pas nécessaire d'être croyant, pour admettre ce fait. Il suffit de constater ce que notre situation a d'extraordinaire, pour reconnaître qu'une puissance plus haute s'étend sur nous, et qu'un Cœur tendre et miséricordieux veille amoureux sur le Portugal !...

« Celui qui aurait fermé les yeux il y a 25 ans, pour les ouvrir maintenant, ne reconnaîtrait plus le Portugal, tellement est profonde et étendue la transformation opérée par cet humble facteur invisible que furent les apparitions de Fátima ! » — C'est l'évidence même des faits.

Notre-Dame du Rosaire, descendue du Ciel sur la montagne bénie de Fátima, charmée par la ferveur docile et les sacrifices des petits confidents qu'Elle s'était choisis, est allée ensuite — Missionnaire de Dieu — frapper à toutes les portes du pays et a forcé, pour

ainsi dire, par les instances de sa miséricorde, le seuil de chaque foyer. Bien rares sont les familles où l'on n'a pas repris l'antique usage du chapelet quotidien. L'image de Notre-Dame de Fátima est partout vénérée. Et l'on sait que partout où entre Marie Jésus pénètre aussi.

De cette unanimité nationale à honorer la Reine du Ciel et son divin Fils est née cette admirable concorde sociale et politique qui est, avec la bénédiction du Ciel, tout le secret de la situation particulièrement privilégiée du Portugal. Or, cette unanimité est le fruit de Fátima.

Au début des événements de la Cova da Iria, les impies riaient de l'enthousiasme populaire ; mais dès le 13 juillet, ils saisirent toute l'importance que pouvait prendre ce mouvement qui risquait de ruiner leur œuvre et de renverser leurs plans. La Loge, alarmée, alerta ses organes et ce fut l'odieuse campagne de dénigrement et de mensonge. De leur côté, les dirigeants catholiques étaient tellement terrifiés par les succès de la secte qu'ils continuaient de soupçonner dans les merveilles de la Cova da Iria un piège habile pour fournir au gouvernement maçonnique des prétextes à de nouveaux sévices.

Même après le grand miracle, le clergé, qui n'y avait pas assisté, restait perplexe¹. Mais le peuple, qui avait « vu », était comme électrisé à fond : c'est le mouvement populaire de foi conquérante, parti de Fátima, qui a entraîné les autorités ecclésiastiques et le clergé et qui, devenu torrent irrésistible, a emporté tous les obstacles que la secte essayait de lui opposer².

¹ Pourtant, le peuple était déjà conquis et la secte hésitante. Après le sacrilège commis par les francs-maçons de Santarem, la nuit du 23-24 octobre, le *Seculo* protesta violemment, appelant cela un crime. Or, le *Seculo* était, jusque-là, à la merci des Loges. (Voir *Partie documentaire*, pp. 345 et 349.)

² C'est là l'idée développée par S. Em. le cardinal Cerejeira dans son allocution radiodiffusée du 30 octobre 1942. (Voir *Partie documentaire*, p. 387-8.)

Après l'assassinat de Sidonio Pais, des tentatives de vexations, comme par exemple l'interdiction des réunions à la Cova da Iria, recommencèrent. Mais le peuple, enthousiasmé de plus en plus par les miracles de Fátima (tels que les pluies de fleurs de 1918 et 1924), bravait tous les arrêtés, chacun n'ayant que le souci de publier et de pratiquer ouvertement sa foi. Amendes et prisons ne faisaient que des heureux. Le gouvernement était débordé par le nombre et l'ardeur des croyants qui violaient ses décrets.

Les âmes étaient enflammées, l'esprit était changé, les vieilles méthodes devenues insupportables. Lorsque, le 8 mai 1926, l'armée, sans presque coup férir, balaya les sectaires accrochés au pouvoir, elle répondit au désir le plus profond de la nation tout entière, désormais « convertie ».

Si l'on veut donc chercher les vraies causes du « miracle » portugais, on trouvera d'un côté les prodiges stupéfiants qui ont pour ainsi dire écrasé l'âme portugaise sous une avalanche de surnaturel et, d'un autre côté, la docilité admirable de ce peuple à la grâce qui s'offrait. Ces facteurs invisibles peuvent échapper aux économistes et aux politiciens à courte vue ; ils n'en sont pas moins réels.

De par le consentement de toute la nation, on peut dire que Notre-Dame du Rosaire est devenue vraiment la Reine du Portugal. Par son intervention, Elle a arrêté la décadence du pays, Elle a forcé, pour ainsi dire, les âmes à se tourner vers la vérité intégrale, qui a été, pour ce peuple béni, la source du salut.

Si le Portugal est un exemple pour les autres nations, celles-ci ne doivent pas oublier qu'il est aussi un miracle de la grâce de Dieu. On ne réussira pas « l'expérience » politique, économique et sociale de ce pays sans imiter sa religion profonde et sa dévotion à la Reine des Anges et des hommes, *Beata gens cujus Dominus Deus ejus*, bienheureux le peuple dont Dieu est le Roi réel, dont Marie est vraiment la Souveraine !

Note du R. P. L.-G. da Fonseca

Le message de miséricorde dont était porteuse la Vierge de Fàtima n'était pas seulement pour le Portugal, comme celui de Lourdes n'était pas seulement pour la France.

On note cette coïncidence : le 16 avril 1917 (un mois après la révolte qui obligea à abdiquer le malheureux Nicolas II), Lénine et Trotzky arrivaient à Pétrograd et, dans les jours suivants, ils prenaient la tête de la révolution socialo-communiste. Le 7 novembre de cette même année, triomphait, à Pétrograd, et, quelques jours après, à Moscou, la faction bolchévique qui se proposait de mettre à feu et à sang non seulement la Russie, mais aussi le Mexique, la Péninsule ibérique... le monde entier.

Précisément entre ces deux dates, vingt-sept jours après la première et vingt-cinq avant la seconde, avaient lieu la première et la dernière des apparitions de Fàtima. Cette coïncidence n'a-t-elle pas un sens ?

Quand, à l'est de l'Europe, l'Antéchrist déchainait la plus affreuse guerre non seulement contre la vraie religion, mais contre l'idée même de Dieu et contre la société civile, à l'extrême ouest apparaissait la grande, l'éternelle Ennemie du serpent infernal.

Et elle nous rappelait l'unique voie du salut :

— En nous invitant à la pénitence et à la fuite du péché, particulièrement du péché impur, et des inconvenances de la mode — en nous recommandant instamment de réciter pieusement tous les jours le chapelet qui est la clef des trésors divins.

CONCLUSION

LE MESSAGE DE FATIMA

Retour à l'Évangile

Dans le « mystère » de Fátima, il y a deux choses : les prodiges et le message. Ce qui saisi d'abord le plus, ce sont les prodiges, vraiment uniques dans l'histoire. Mais ce qu'il faut surtout retenir, c'est le message, dont les prodiges ne sont que l'orchestration. En effet, si Notre-Dame a poussé la tendresse de son Cœur maternel jusqu'à venir du Ciel, avec un si grand luxe de preuves et de miracles, dire à ses enfants ce que le bon Dieu demande d'eux, il est bien évident qu'Elle désire voir les chrétiens porter grande attention au contenu de son message. Est-il besoin de dire qu'il doit intéresser non seulement les Portugais, mais tous les catholiques ?

Depuis la mort de Jean, le dernier apôtre, l'œuvre divine de la Révélation est close. Les révélations particulières dont Dieu favorise certaines âmes privilégiées ne peuvent rien ajouter au dépôt de la foi confié à l'Église. Aux pasteurs d'Aljustrel, Marie n'a pas enseigné un Évangile nouveau ; Elle est seulement venue rappeler, par leur intermédiaire, au monde qui l'oubliait, le Message éternel de son Fils.

Chacune de ses attitudes et de ses paroles à Fátima sont comme un écho des principales maximes de l'Évangile, les plus urgentes, sans doute, pour le monde moderne.

Le mal essentiel dont il souffre, c'est l'oubli des réalités éternelles : nous vivons, de plus en plus, dans le temps présent et pour le temps présent.

Or, si l'Évangile a pu révolutionner le monde, c'est qu'il fut essentiellement une explosion d'éternalisme dans le temporalisme juif et païen. De ce point de vue, la parole capitale du Sauveur est le « *Quid prodest ?...* Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

Marie a pensé qu'il était particulièrement opportun de la rappeler au temps actuel, où les choses de l'au-delà ne tiennent pas la moindre place dans la presse, dans les conversations, dans la littérature courante et, par suite, dans les préoccupations réelles des chrétiens.

La Vierge de Fátima est venue, maternellement, comme Elle le fit à Lourdes, rappeler à ses enfants oublieux leur véritable destinée.

Elle parle aux petits bergers, non de leurs troupeaux ou de leur avenir terrestre, mais du Ciel, de leur salut, du salut de leurs camarades morts, du sort éternel des pécheurs.

Afin de leur donner comme un avant-goût du Ciel où Elle les invite, Elle leur donne, dès la première apparition, la sensation de la présence divine par le moyen de cette lumière mystérieuse qui les pénètre jusqu'au fond de l'âme. Et l'on sait la profonde impression que les enfants en avaient gardée.

La terrible vision de l'enfer, à la troisième apparition, est bien faite pour nous donner pitié à l'égard des pauvres âmes que le péché entraîne vers cet abîme de feu, et aussi pour nous inspirer une salutaire crainte des châtiments divins.

Le même jour, Elle leur apprend — et nous apprend — une courte prière, toute simple. Tous les mots en sont une évocation de nos fins dernières et de l'au-delà. Répétée plusieurs fois par jour, entre chaque dizaine de chapelet, elle ne peut qu'ancrer profondément dans notre esprit ces grandes réalités et y déterminer des résolutions graves. Marie emploie, avec nous, la méthode d'Ignace de Loyola répétant à François-Xavier : « Que sert à l'homme... ? », jusqu'à la conversion totale de son ami.

Et aussi, en appelant si rapidement auprès de son trône céleste deux des trois petits voyants, Marie nous montre le peu de prix qu'Elle attache, pour ceux qu'Elle aime, aux biens de cette vie. De cette manière, Elle nous redit ce qu'Elle disait à Bernadette : « Je veux te rendre heureuse, non dans ce monde, mais dans l'autre. »

Comme il fut le grand désir de Jacinte et de François, le Ciel doit être la grande pensée des chrétiens et ils le gagnent, d'après le Maître, en se faisant « semblables à de petits enfants »... « Quiconque se fait petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux. »

Cette « petite voie » de l'enfance, popularisée par l'exemple et les écrits de sainte Thérèse de Lisieux, Notre-Dame de Fátima nous la rappelle en choisissant pour interprètes, pour ambassadeurs, pour amis, trois de ces petits que Jésus se plaisait à grouper autour de lui et à donner en modèles à ses disciples.

« Pour être à Jésus, disait la petite S^r Thérèse, il faut être petit, petit, comme une goutte de rosée. » A la Cova da Iria, nous apprenons que, pour être à Marie, il faut être humble, candide et « petit » comme les trois élus de son Cœur, que ce choix même nous oblige à admirer et à imiter.

Une autre caractéristique de la Bonne Nouvelle de Jésus, c'est l'appel à l'union avec Dieu, l'invitation à la prière constante : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire » ; « Demandez et vous recevrez... » « Il faut toujours prier et ne jamais cesser. »

Le temps consacré à la prière par les chrétiens de nos jours est de plus en plus réduit, minimisé. Les préoccupations terrestres, les affaires, la vie agitée moderne nous détournent de Dieu pour nous courber vers la terre — dont nous voudrions faire un paradis — et, fatalement, vers le péché.

Les merveilles de Fâtima sont le fait de la miséricorde de notre Mère du Ciel, s'efforçant de nous arracher à nos soucis pour tourner de force nos regards vers le Ciel et vers Dieu. Relisons ses paroles aux petits voyants ; rappelons-nous surtout avec quelle ferveur ces enfants ont répondu à ses désirs et se sont voués à la prière et au sacrifice par amour pour Jésus. Dès que ces petites âmes eurent été en contact avec la Vision, elles n'eurent plus d'autre désir que de faire plaisir à Jésus, que d'aimer Jésus et sa divine Mère !

Fâtima est la récompense de la prière fervente et de l'amour candide de trois petits enfants ; mais c'est aussi le lieu de prière catholique actuellement le plus fréquenté du globe. N'y a-t-il pas là, pour nous, à la fois la leçon et l'exemple ?

Cependant, le message de Fâtima insiste tout particulièrement sur deux points : la conversion ou pénitence et la récitation du saint Rosaire. Ce sont là les deux éléments de la déclaration de la Dame à sa dernière visite. Elle a annoncé, dès le début, que ce jour-là Elle dirait « qui Elle est et ce qu'Elle veut ». Or, quelques instants avant le grand prodige qui va ajouter à sa parole comme une signature divine, Elle déclare :

JE SUIS NOTRE-DAME DU ROSAIRE... continuez à réciter le chapelet tous les jours... IL FAUT QUE LES HOMMES SE CORRIGENT, QU'ILS DEMANDENT PARDON DE LEURS PÉCHÉS!... QU'ILS N'OFFENSENT PLUS NOTRE-SEIGNEUR QUI EST DÉJÀ TROP OFFENSÉ !...

« Si vous ne faites pénitence... »

Les trois Evangiles synoptiques caractérisent les débuts de la prédication du Sauveur, en disant qu'il prêchait la pénitence (en grec *metanoian*, c'est-à-dire *conversion*).

La pénitence, au sens de l'Évangile et de la théologie, est un acte de justice par lequel le pécheur, se rappelant avec douleur et confusion qu'il a offensé Dieu et violé ses droits, s'efforce de réparer cet outrage et de reconquérir la grâce divine.

« Repentez-vous, car le Royaume de Dieu est proche », « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous ! » disait le Sauveur. Sa divine Mère ne saurait tenir un autre langage, surtout à notre époque où l'homme, s'affranchissant de plus en plus de toute règle divine, le péché redouble de violence sur la terre.

A Lourdes, la Mère de miséricorde a clamé : « Pénitence !... Pénitence !... » A Fátima, Elle répète le même appel ; Elle y est venue en particulier pour cela. Il semblerait même que son Cœur Immaculé y ait eu pour unique préoccupation de détourner les hommes des voies du péché, de les décider à lutter de toutes leurs forces contre ce terrible ennemi de leur bonheur et de leur salut.

Ce mot même de péché a presque totalement déserté les lèvres humaines et la notion qu'il renferme s'oblitére, s'efface, s'atténue : la morale n'a plus guère d'autre norme que le libre caprice, ou, pis encore, l'intérêt ou le plaisir. Marie voudrait raviver le sentiment du péché, nous en inspirer une profonde horreur, nous en montrer les dangers. Que de fois, à Fátima, ce mot est venu sur ses lèvres !

Nous avons déjà lu sa déclaration si formelle : « Il faut que les hommes se corrigent et demandent pardon de leurs péchés... qu'ils n'offensent plus Notre-Seigneur qui est déjà trop offensé ! » C'est bien l'Évangile de la *metanoian*.

Dans son cahier de souvenirs, S^r Marie des Douleurs ajoute ici ces remarques qui s'adressent à nous tous : « En cette apparition, les paroles qui restèrent le plus profondément ancrées dans mon cœur furent celles par lesquelles notre Sainte Mère du Ciel suppliait les hommes de ne plus peiner Notre-Seigneur trop offensé.

Quelle amoureuse plainte elles contiennent et quelle supplication ! Oh ! que je voudrais qu'elles résonnent dans le monde entier et que tous les enfants de la Mère céleste écoutent sa voix ! »

Remarquons-le : les conseils de Marie s'accompagnent d'une promesse, d'une promesse magnifique. La conversion est la première condition du salut éternel pour chacun des enfants de Dieu ; mais elle aura déjà sa récompense ici-bas : *Si les hommes se convertissent, la guerre finira bientôt !* Peuples qui voulez la paix, que ne vous hâtez-vous davantage d'obéir à l'appel de l'Évangile, à l'appel de Marie : pénitence, conversion !

Cette suprême déclaration n'est que le couronnement des précédentes confidences de la Dame aux petits voyants. Relisons-les : l'exhortation à la pénitence en fait le fond. Dès sa première visite, ne leur demanda-t-Elle pas d'offrir des sacrifices, de s'offrir eux-mêmes en victimes pour la réparation des péchés et pour la conversion des pécheurs ?

Dans la troisième apparition principalement, Elle montre à ses petits confidents les tristes suites du péché : ici-bas la guerre, synthèse de tous les maux ; dans l'autre monde, les flammes de l'enfer. La prière intercalaire du chapelet, qu'Elle leur enseigne ce jour-là, commence par un acte de pénitence : « O Jésus, pardonnez-nous nos péchés... »

Le 19 août, particulièrement, Marie touche le cœur de ses petits amis : « Priez et faites des sacrifices pour les pécheurs, car beaucoup d'âmes vont en enfer parce qu'il n'y a personne qui se sacrifie et prie pour elles. »

Ainsi dans tous les entretiens de la Dame avec les petits bergers, Elle leur enseigne à utiliser contre le péché les deux grandes armes de la prière et de la pénitence : acceptation généreuse des peines envoyées par Dieu, offrande des sacrifices volontaires, chapelets nombreux, tout cela doit servir à la conversion des pécheurs ou du moins à l'expiation de leurs fautes et à la réparation de

la peine qu'ils font au Cœur de Notre-Seigneur et au Cœur Immaculé de Marie.

Il faudrait aussi méditer, à ce sujet, les paroles de la Sainte Vierge à Jacinte mourante : « Les péchés qui conduisent le plus d'âmes en enfer sont les péchés de la chair. Il faut renoncer au luxe, ne pas s'obstiner dans le péché comme on a fait jusqu'ici. *Il est indispensable de faire grande pénitence.* »

Par ce « luxe » auquel il faut renoncer, il semble bien qu'il faille entendre surtout les immodesties de la mode pour lesquelles Jacinte, sur son lit d'hôpital, manifestait une telle aversion. Ce sont là, sans doute, ces offenses qui attristent particulièrement le Cœur Immaculé de Marie et qui reviennent si souvent dans les paroles de la Vision et dans les prières des enfants.

C'est encore sur son lit d'hôpital que la petite voyante a parlé de la nécessité actuelle de faire pénitence : « Notre-Dame a dit qu'il y a beaucoup de guerres et de discordes dans le monde ; les guerres ne sont que des châtiments pour les péchés du monde... La Très Sainte Vierge ne peut plus retenir le bras de son Fils bien-aimé sur le monde... Il faut faire pénitence. Si les hommes se repentent, Notre-Seigneur pardonnera encore ; mais s'ils ne changent pas de vie, le châtiment viendra ¹. »

Le message de Fátima est donc essentiellement une invitation à la pénitence, à la conversion.

Heureux les trois enfants bénis, les pasteurs d'Aljustrel, qui ont si bien répondu aux désirs de leur céleste Visiteuse et ont ainsi obtenu, par leurs héroïques pénitences, la conversion de tant de pécheurs !

Heureux le peuple portugais qui a parfaitement compris la grâce qui lui était accordée, qui est si bien entré dans la voie de la conversion et qui a su donner

¹ Sur ce châtiment, voir les notes de Sr GODINHO, p. 375. D'ailleurs d'après les données du secret de la troisième apparition, on ne peut guère douter que le châtiment ainsi annoncé ne soit l'horrible guerre d'Espagne, suivie de la guerre actuelle.

et garder au pèlerinage à la Cova da Iria un caractère d'austérité et de sévère pénitence !

Heureux les peuples qui sauront imiter ce magnifique exemple !

Le Rosaire, salut du monde

Marie, à Fâtima, a étroitement uni l'esprit de pénitence à la récitation du Rosaire. En nous recommandant cette dévotion, c'est encore à l'Évangile qu'elle nous ramène. Le *Pater* que nous disons six fois par chapelet, ne résume-t-il pas les plus beaux enseignements du Sermon sur la montagne, les plus belles maximes du divin Maître ?

Et, d'autre part, la méditation des quinze Mystères du Rosaire, où se synthétise toute l'économie de la Rédemption (sauf le ministère public du Sauveur), donne au fidèle l'occasion de repenser l'Évangile et de s'encourager à la pratique de toutes les vertus qu'il enseigne. Quoi de plus efficace pour nous entraîner au bien que la méditation des exemples de Jésus et de sa Mère ?

Telle est la raison pour laquelle les saints et les papes ont tant recommandé cette dévotion. Nous ne pouvons, ici même, essayer de résumer leurs écrits sur ce sujet, tellement ils sont importants et nombreux. Léon XIII, renouvelant et commentant les enseignements de Grégoire XVI et de Pie IX, n'a-t-il pas écrit à lui seul *douze encycliques* et plusieurs autres documents sur le Rosaire¹ ? Pie X, dans son testament, parle ainsi : « La prière du Rosaire est de toutes la plus belle, la plus

¹ Encycliques de 1883, 1884, 1885, 1889, 1891, 1892, 1894, 1895, 1896, 1897, 1898 ; un Bref en 1883 ; Lettre au Cardinal-Vicaire en 1886 ; Lettre aux évêques d'Italie en 1887 ; Lettre apostolique à l'occasion de la consécration de la basilique du Rosaire à Lourdes (1901). L'institution du Mois du Rosaire est de 1883.

riche en grâces et celle qui touche le plus le Cœur de la Mère de Dieu... Si vous voulez que la paix règne dans vos foyers, récitez-y le chapelet en commun. »

Benoît XV a maintes fois recommandé, et parfois demandé avec instance, le recours à l'intercession de Marie par le moyen du Rosaire. On n'a pas oublié la lettre du 5 mai 1917, huit jours avant la première apparition de Fâtima. Pie XI a insisté encore davantage.

Pour Pie XII, entre autres documents, il nous suffira de renvoyer le lecteur à la si belle allocution prononcée lors de l'audience publique du 6 octobre 1941. C'est un hymne de louange à la gloire du Rosaire ; le Souverain Pontife montre que c'est la prière par excellence de la famille, puisqu'elle convient parfaitement aux jeunes époux, aux enfants, à la jeune fille, au jeune homme, à la mère de famille, aux vieillards, au mourant et, enfin, à la famille tout entière¹.

A Lourdes, en se déclarant l'Immaculée-Conception, Marie a, pour ainsi dire, ajouté sa signature à l'Encyclique de Pie IX, proclamant ce grand privilège. A Fâtima, en disant : « Je suis Notre-Dame du Rosaire », Elle confirme et souligne de la même manière tout l'enseignement des Souverains Pontifes sur l'importance et l'efficacité du saint Rosaire.

En plus de cette déclaration de la « Dame », bien d'autres circonstances dans les faits de Fâtima attirent notre attention sur le Rosaire !

Marie se montre aux petits bergers quand ils viennent de réciter pieusement leur chapelet, apparemment pour les en récompenser. Elle tient dans sa main droite la chaîne d'un magnifique Rosaire. Surtout, *Elle ne manque pas à chaque visite de recommander cette prière à ses petits amis.*

Dès la première apparition, Elle promet le salut éternel à François, en y mettant pour condition celle

¹ Voir la note de la page 319.

de « réciter beaucoup de chapelets ». Elle leur recommande aussi, à tous trois, de continuer à dire le chapelet avec dévotion comme ils viennent de le faire.

Le 13 juin, Marie insiste de nouveau. A la demande de Lucie : « Madame, que voulez-vous de nous ? » Elle leur enseigne la petite prière intercalaire à dire entre les dizaines.

Le 13 juillet, cinq à six mille fidèles répondant à ce désir sont là, s'unissant avec ferveur au chapelet des enfants. L'Apparition insiste une troisième fois sur la nécessité de réciter le Rosaire et Elle y ajoute la précision d'une intention particulièrement pressante, — alors comme maintenant, — « il faut réciter le chapelet en l'honneur de Notre-Dame pour obtenir la fin de la guerre, car Elle seule peut nous venir en aide » !

Le 13 septembre, devant trente mille personnes qui disent le chapelet, la Vision répète exactement la même demande. Comme Elle l'a fait le 13 juillet, elle recommande aux malades qui implorent leur guérison et aux autres personnes qui demandent des grâces d'être bien fidèles à dire le chapelet.

Enfin, le 13 octobre, c'est le grand miracle promis, vu par soixante-dix mille personnes. Comme jadis le Seigneur sur le Mont Sinaï promulgua la Loi au milieu « des éclairs et de la sainte terreur des âmes », ainsi, à la Cova da Iria, Marie, avec l'appui d'effrayants prodiges et « au milieu de la sincère contrition des âmes », proclame la loi de la pénitence, de la prière et de la prière par le saint Rosaire. « Je suis Notre-Dame du Rosaire... Continuez à réciter le chapelet tous les jours... »

On n'a pas oublié que la Vierge, après s'être montrée aux enfants cinq fois sous la même forme, leur était apparue, cette sixième et dernière fois, sous d'autres aspects. Avec la rapide succession de tableaux vivants, ils la virent avec saint Joseph et l'Enfant Jésus, puis Elle se montra à Lucie seule, sous la figure de Notre-Dame des Sept-Douleurs et, enfin, sous l'aspect de Notre-Dame du Mont Carmel.

Pourquoi cela ? L'explication la plus répandue est que Marie, commentant en action le titre qu'elle venait de se donner, a voulu rappeler les trois sortes de mystères que l'on médite pendant le Rosaire, afin de nous exhorter plus efficacement à cette dévotion et à la pratique des vertus qu'elle nous enseigne.

L'Apparition de la Vierge au sein de la Sainte Famille fait penser aux *Mystères joyeux* du premier chapelet, lesquels nous encouragent, à l'exemple de Jésus dans sa vie cachée, à la pratique des devoirs ordinaires de la vie chrétienne.

Notre-Dame des Douleurs évoque les *Mystères douloureux* du second chapelet qui nous excite au repentir de nos péchés et à la pénitence, vertus que les paroles de la Vision nous ont tant recommandées au cours des apparitions précédentes.

Notre-Dame du Mont Carmel représentait, sans nul doute, la Reine des *Mystères glorieux*. Mère de l'espérance chrétienne, Elle veut nous entraîner à l'amour parfait de Dieu et au désir du Ciel, à la suite du petit François et de sa sœur Jacinte. Salvatrice des âmes du Purgatoire par le Scapulaire du Carmel, elle nous promet d'introduire dans la gloire du Paradis les âmes de ceux qui l'auront invoquée sur la terre comme les petits enfants de Fátima.

Ainsi, cette triple manifestation n'a été autre chose qu'une explication plus distincte et plus tangible du titre que Marie s'était donné de Reine du Très Saint Rosaire.

Quelle magnifique confirmation, par la voix de Marie à Fátima, le Ciel n'a-t-il donc pas donnée à la parole insistante et unanime des Souverains Pontifes en faveur du Rosaire ! La Reine des Anges a voulu, pour ainsi dire, « canoniser » cette dévotion et la recommander à l'ensemble des fidèles¹. Non, après le Sacrifice de la

¹ Le Pape Pie XII reconnaît lui-même cette insistance de Marie lorsque, dans sa Lettre *Exeunte Saeculo Octavo*, il parle du chapelet « tant recommandé par Notre-Dame de Fátima ».

messe et l'Office liturgique, il n'y a pas de prière plus « catholique » que le saint Rosaire ! Il n'y en a pas de plus agréable au Cœur Immaculé de Marie ; il n'y en a pas de plus efficace et, partant, de plus nécessaire.

Puissions-nous enfin comprendre, à la lumière des fulgurants événements de Fâtima, que notre salut personnel, ainsi que le salut de notre pauvre société, égarée et bouleversée, se trouve dans le retour aux maximes du saint Evangile et dans le Rosaire, pieusement récité en esprit de pénitence !

Le Cœur Immaculé de Marie, notre douce espérance

Son Eminence le Cardinal Cerejeira a proclamé qu'une nouvelle ère s'ouvrait pour le monde, celle du Cœur Immaculé de Marie. Depuis vingt-cinq ans, S^r Lucie de Jésus sait qu'elle a dû rester « seule » sur la terre parce que Notre-Seigneur veut « y établir la dévotion au Cœur Immaculé » de sa Mère. Sa petite cousine Jacinte, avant de mourir, lui recommandait ne pas être infidèle à transmettre cet élément du message de la Dame : « *Quand le moment sera venu, dis bien que le bon Dieu nous accorde ses grâces par le Cœur Immaculé de Marie. . . — qu'il ne faut pas hésiter à les lui demander, — que le Cœur de Jésus veut être honoré avec le Cœur Immaculé de Marie —, que les hommes doivent demander la paix à ce Cœur Immaculé, parce que Dieu la lui a confiée.* »

La petite bergère d'Aljustrel n'avait pas oublié que l'Ange du Cabeço leur avait recommandé de consoler le Cœur de leur Mère du Ciel ; elle avait sans cesse présentes à l'esprit les paroles de la Dame de la Cova da Iria proposant aux petits voyants de consoler son Cœur de la peine que lui font les péchés des hommes,

ainsi que les promesses qu'Elle leur fit de revenir « demander la consécration du monde à son Cœur Immaculé » et la communion réparatrice des premiers samedis du mois. C'est son amour profond pour ce Cœur Immaculé qui soutenait son courage dans les cruelles souffrances qui la conduisaient à la mort et au Paradis.

Le « moment » dont parlait Jacinte semble arrivé. Depuis quelque temps, Sœur Lucie de Jésus a déclaré à l'autorité ecclésiastique que Marie désirait voir le monde se consacrer à son Cœur Immaculé et se répandre la pratique de la communion des premiers samedis du mois.

Sa Sainteté Pie XII a bien voulu satisfaire à la première de ces demandes lorsque, le 31 octobre et le 8 décembre 1942, il a solennellement consacré l'Eglise et le monde au Cœur Immaculé de Marie. Et la foule, immense et émue, qui emplissait la Basilique St-Pierre le 8 décembre, pensait bien qu'elle voyait se réaliser la vision de la petite Jacinte, apercevant, dans une période de guerre et de malheurs, « le Saint-Père à genoux dans une grande église, devant le Cœur Immaculé de Marie, et beaucoup de monde en prière avec lui ».

Le lecteur se doute-t-il que la dévotion au Cœur Immaculé est une dévotion bien française ?

La première mention connue dans l'histoire d'un culte spécial adressé au Cœur de Marie est un geste français. L'an 974, Raymond Pons, comte de Toulouse, élevait dans la basilique abbatiale d'Aurillac une chapelle dédiée au Saint Cœur de Marie.

Mais il était réservé à saint Jean Eudes d'être l'apôtre de cette dévotion, au XVII^e siècle. En 1648, il célébrait pour la première fois la messe du Cœur de Marie dans la cathédrale d'Autun. Vingt ans plus tard, le Pape Clément IX autorisait le culte conjoint des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie et établissait une confrérie en leur honneur.

En 1805, Pie VII approuva la fête du Cœur Immaculé de Marie pour tous les diocèses et institutions religieuses de France.

En 1830, Marie elle-même développe cette dévotion en faisant inscrire sur la médaille miraculeuse son Cœur transpercé d'un glaive à côté du Cœur de Jésus.

Six ans plus tard, le curé de Notre-Dame des Victoires à Paris, l'abbé Dufriche-Desgenettes, entendit, dans son église, une voix mystérieuse qui, par deux fois, lui criait : « Consacre ton église et ta paroisse au Très Saint et Immaculé Cœur de Marie. » Ce fut là le point de départ de la conversion merveilleuse de cette paroisse et du développement de l'Archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie, dite de Notre-Dame des Victoires, pour la conversion des pécheurs.

Les apparitions de La Salette, de Lourdes, de Pontmain, de Pellevoisin, toujours en terre française, développent encore la dévotion au Très Saint Cœur de Marie.

Et bientôt, au milieu de ce siècle sans foi et sans idéal, naît et s'affirme chez les dévots de la Mère de Dieu la conviction que la consécration du genre humain au Cœur Immaculé de Marie sera le suprême secours contre l'impiété qui envahit toute la terre. La pieuse pensée suggérée d'En-Haut à l'abbé Desgenettes conquiert le monde catholique. Elle est l'objectif principal de la *Croisade mariale*, fondée à Toulouse en 1900, par le R. P. Deschamps avec l'approbation de Mgr Germain, archevêque de cette ville. Cette association visait à promouvoir la consécration des individus, des familles, des paroisses, des diocèses au Cœur de Marie. Elle lança une pétition sollicitant du Saint-Père la consécration du genre humain. Quand elle fut remise, en 1906, la supplique portait plus de 50 millions de signatures.

Le 28 avril 1914, Pie X étend à l'univers entier la fête du Sacré Cœur de Marie, établie par Pie VII, et

la fixe au samedi, lendemain de l'octave de la fête du Sacré-Cœur.

La même année, le Congrès eucharistique international de Lourdes rédige un vœu suppliant le Saint-Père de consacrer le genre humain au Cœur Immaculé de Marie. La chose est décidée et le jour fixé ; mais le saint pontife meurt le 20 août, sans avoir accompli son désir.

C'est alors la grande guerre. Le canon se tait le 11 novembre 1918, en la fête de saint Martin, vrai père de la patrie française. Les négociations de paix traînent en longueur. Et ce n'est pas sans un doux sentiment de reconnaissance que les dévots de Marie remarquent la date de la signature définitive de la paix. « Pour nous, catholiques, déclarait *Franc* dans la *Croix* du 2 juillet 1919, il ne saurait y avoir de doute. Ce n'est pas par hasard que l'annonce de l'arrivée des délégués allemands a coïncidé avec cette solennité du Sacré-Cœur et que la paix a été signée le lendemain, en cette fête du Cœur de Marie, que l'Eglise... a voulu, par une délicate pensée, célébrer le lendemain, samedi, pour unir dans son hommage le Cœur du Sauveur et celui de sa Mère. »

En 1920, nouvelle pétition en France pour la consécration ; elle recueille en quelques mois l'adhésion de 30 évêques et de plus de 300 000 fidèles.

Depuis lors, en d'autres circonstances (Congrès marial de Chartres, 1927 ; de Lourdes, 1930 ; de Lisieux, 1934), la même idée est reprise. Et en 1936, S. Em. le cardinal *Verdier*, présidant les fêtes du centenaire de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, consacrait solennellement son diocèse au Cœur Immaculé de Marie.

La Providence réservait l'honneur de procéder à cette consécration pour l'Eglise et le monde tout entier au « Pasteur angélique », Sa Sainteté Pie XII, qui l'a faite en un moment particulièrement critique de l'histoire de l'humanité.

Mais la demande de Marie aux voyants de Fátima ne constituait donc pas une nouveauté. Il s'agissait là

d'une démarche conçue par la piété française, dont un ensemble de circonstances malheureuses avaient depuis longtemps retardé l'accomplissement.

Oh ! comme il faut être reconnaissant à Sa Sainteté Pie XII pour avoir filialement répondu au vœu exprimé par notre Mère du Ciel ! Comme il faut souhaiter que bientôt, d'un élan unanime, tous les diocèses, toutes les paroisses, toutes les familles chrétiennes, tous les croyants du monde entier se consacrent au Cœur Immaculé de Marie ! mais d'une consécration qui soit vraiment une donation généreuse et totale et le signe d'une transformation de nos vies individuelles et de la société tout entière par une conversion sincère ¹ !

« Le jour où Marie serait proclamée Reine de l'Univers, lisons-nous dans un excellent petit livre, c'est en Reine qu'Elle répondrait avec toutes les tendresses et toutes les libéralités de son Cœur maternel et royal ². »

C'est peut-être cette heure de sa miséricorde que notre douce Mère du Ciel a voulu hâter, en demandant par Lucie de Fátima la diffusion de la dévotion à son Cœur Immaculé et la consécration du genre humain à ce vivant symbole de son amour pour nous ³.

Tel est le message que Notre-Dame de Fátima apporte à notre siècle si troublé ! Le fait seul qu'Elle l'ait appuyé de tant et de si grands « signes dans le ciel » prouve qu'il est parfaitement adapté à nos besoins et qu'il apporterait à notre société, s'il était compris, ce qui lui manque le plus.

Catholiques du XX^e siècle, par notre inattention à la visite et à la parole de Marie, ne nous attirons pas

¹ Cf. SAUVÉ, *Le Culte du Cœur de Marie*, pp 453 ss.

² Abbé L. POUX, *Le Cœur de Marie et ses miséricordes*, p. 114.

³ Une forme spéciale de dévotion désirée par Marie est la communion réparatrice du 1^{er} samedi du mois. Voir sur ce sujet : Partie documentaire, page 378. Voir aussi p. 64.

de sa part la plainte que son Fils adressait à sa propre patrie : « Ah ! si du moins en ce jour tu pouvais reconnaître ce qui te procurerait la paix ! »

Notre devoir à nous qui connaissons ce message est donc de le faire connaître à notre tour, d'en suivre fidèlement les prescriptions, d'en recommander l'observation autour de nous et, en particulier, de réciter et de faire réciter le chapelet pour obtenir, par l'intercession de Notre-Dame du Rosaire, la conversion des pécheurs et le retour de la paix sur cette pauvre terre.

PARTIE DOCUMENTAIRE

I. INTERROGATOIRES

Le 27 septembre, à Aljustrel

Dès les premières rumeurs concernant les apparitions de Fátima, Mgr Jean Lima Vidal, administrateur du patriarcat de Lisbonne, en l'absence du Cardinal-Patriarche banni par le gouvernement, désigna M. le chanoine Manuel Nunes Formigão¹ pour surveiller de près les événements. Ayant assisté, le 13 septembre, à la cinquième apparition, il revint quelques jours après pour compléter les renseignements qu'il avait pris.

Le 27 septembre, il se présente, pour la première fois, chez les parents de Lucie. M^{me} dos Santos le reçoit avec amabilité. Ayant appris le but de sa visite, elle lui dit que sa fille est occupée à la vendange à une vingtaine de minutes de la maison. Et aussitôt, elle l'envoie chercher.

Cependant ses deux cousins, Jacinte et François, revenant des champs, apprennent par des voisins qu'un prêtre les attend chez leur tante. Jacinte arrive la première. Surprise par la présence de gens inconnus, elle paraît d'abord embarrassée. Elle répond par monosyllabes et d'une voix presque imperceptible. Heureusement l'arrivée de son frère la tire d'embarras.

François entre, le bonnet sur la tête. Sa petite sœur lui fait signe de se découvrir, mais lui n'en fait rien. Puis, sans cérémonie, il s'assied et se livre volontiers et sans gêne à l'interrogatoire du visiteur.

Interrogatoire de François. — Qu'as-tu vu à la « Cova da Iria », ces derniers mois ?

— J'ai vu la Sainte Vierge.

— Où est-Elle apparue ?

— Sur un chêne vert.

— A-t-Elle apparu soudainement, ou l'as-tu vue venir d'ailleurs ?

— Je l'ai vue venir du côté où se lève le soleil ; puis elle s'est arrêtée sur l'yeuse.

¹ Il signe ses articles et ouvrages du pseudonyme : Vicomte DE MONTELO.

- Vient-Elle lentement ou rapidement ?
- Elle vient toujours vite.
- Entends-tu ce qu'Elle dit à Lucie ?
- Non, je n'entends rien.
- As-tu quelquefois parlé à la Dame ? T'a-t-Elle adressé la parole ?
- Non. Je ne lui ai pas posé de questions, et Elle ne parle qu'avec Lucie.
- Vers qui regarde-t-Elle, vers tous les trois ou seulement vers Lucie ?
- Vers nous trois, mais son regard se pose surtout sur Lucie.
- Jusqu'ici, a-t-Elle pleuré ou souri quelquefois ?
- Ni l'un, ni l'autre ; Elle est toujours grave.
- Comment est-Elle vêtue ?
- Elle porte une robe longue ; sur celle-ci, il y a un voile, qui lui couvre la tête et descend jusqu'au bas de la robe.
- De quelle couleur sont la robe et le voile ?
- Ils sont blancs ; de plus, la robe est ornée d'un liseré d'or.
- Quelle est l'attitude de la Dame ?
- C'est celle de quelqu'un qui prie. Elle tient les mains jointes à la hauteur de la poitrine.
- A-t-Elle quelque chose en main ?
- Elle tient entre la paume et le dos de la main un rosaire qui pend sur le vêtement.
- Et aux oreilles, porte-t-Elle quelque chose ?
- Les oreilles ne se voient pas, car elles sont cachées par le voile.
- De quelle couleur sont les grains du rosaire ?
- Ils sont blancs aussi.
- La Dame est-Elle belle ?
- Oh ! oui !
- Plus belle que cette fillette que tu vois là-bas ?
- Bien plus belle !
- Mais il y a des dames plus belles que cette fillette-là.
- Elle est plus belle que toutes les personnes que j'ai jamais vues.

Interrogatoire de la petite Jacinte. — Durant l'interrogatoire de François, Jacinte était allée jouer sur le chemin avec les fillettes de son âge. On l'appelle à son tour ; on la fait asseoir sur un banc et l'on obtient d'elle des réponses aussi complètes et détaillées que celles de son frère.

- As-tu vu la Sainte Vierge le 13 de chaque mois, depuis le mois de mai jusqu'à maintenant ?
- Oui, je l'ai vue.
- De quel côté vient-Elle ?
- Elle vient du Ciel, du côté du soleil.

— Comment est-Elle habillée ?

— Elle a une robe blanche, ornée d'or et, sur la tête, un voile également blanc.

— De quelle couleur sont ses cheveux ?

— On ne les voit pas, car ils sont cachés par le voile.

— Porte-t-Elle les boucles d'oreilles ?

— Je l'ignore, parce qu'on ne lui voit pas les oreilles.

— Comment tient-Elle les mains ?

— Elle les tient jointes à la hauteur de la poitrine, les doigts en haut.

— Le rosaire est-il dans la main droite ou dans la main gauche ?

A cette question, l'enfant répond aussitôt : « Dans la main droite. »

Puis, comme on insiste pour la mettre dans l'embarras, elle devient perplexe et confuse, ne sachant pas trop préciser laquelle des deux mains correspond à celle de l'Apparition qui tient le rosaire.

— Qu'a-t-Elle recommandé à Lucie avec le plus d'insistance ?

— La récitation du Rosaire tous les jours.

— Et toi, le dis-tu ?

— Oui, tous les jours avec François et Lucie.

Interrogatoire de Lucie. — Lucie se fait attendre une demi-heure environ. Plus grande et plus développée que ses deux cousins, robuste et pleine de santé, elle se présente avec un naturel qui contraste avec la timidité de Jacinta. Son expression cependant n'accuse aucun sentiment de vanité. Elle a eu dix ans le 22 mars précédent. Son père, Antonio de Santos, est un brave homme, mais pas très pieux. La mère, au contraire, Maria-Rosa, est un modèle de femme chrétienne, tout occupée à élever ses enfants dans la crainte de Dieu et l'amour du devoir. La pieuse femme ne sait que penser des visions de sa fille. Elle désirerait bien que les visions soient vraies ; mais elle craint que Lucie ne soit victime d'une hallucination et elle ne voit pas sans inquiétude sa maison envahie à tout instant par des visiteurs. Elle assure, d'ailleurs, que depuis les apparitions elle n'a remarqué aucun changement dans la piété de la fillette, qui continue à prier avec la même ferveur et de la même manière que par le passé, tout comme ses sœurs.

Malgré la fatigue que lui causent les nombreux interrogatoires, la petite voyante se prête avec la meilleure grâce du monde à l'enquête du « vicomte de Montelo ».

— Est-il bien vrai que la Sainte Vierge te soit apparue dans le lieu dit « Cova da Iria » ?

— Oui, c'est vrai.

— Combien de fois t'est-Elle déjà apparue ?

— Cinq fois : une fois par mois.

— Quel jour du mois ?

— Toujours le 13, excepté au mois d'août, quand je fus arrêtée et conduite à la ville chez M. l'Administrateur ; ce mois-là, je l'ai vue quelques jours plus tard, aux Valinhos.

— On dit que la Vierge t'est apparue aussi l'année dernière ; est-ce vrai ?

— Ce n'est pas vrai ; ni l'année dernière, ni cette année avant le mois de mai. Je n'ai jamais dit cela, parce que ce n'est pas vrai.

— D'où vient-Elle ? Du côté de l'orient ?

— Je n'en sais rien ; je ne la vois venir de nulle part¹. Quand Elle s'en va, Elle prend la direction du Ciel, du côté où se lève le soleil.

— Combien de temps reste-t-Elle ? Un petit moment ou longtemps ?

— Un petit moment.

— Est-ce le temps nécessaire à la récitation d'un *Pater* et d'un *Ave*, ou davantage ?

— Oh ! davantage, bien davantage ! Mais Elle ne reste pas toujours le même temps ; en tout cas, jamais peut-être, le temps de réciter un chapelet.

— La première fois que tu l'as vue, n'as-tu pas eu peur ?

— Si ! et je voulais fuir avec Jacinte et François ; mais Elle nous a dit de ne pas craindre, qu'Elle ne nous voulait faire aucun mal².

— Comment est-Elle vêtue ?

— Elle porte une robe blanche descendant presque jusqu'aux pieds et, par-dessus, un voile de la même couleur et aussi long que la robe ; il lui couvre aussi la tête.

— Y a-t-il des ornements à la robe ?

— On voit, sur la partie de devant, deux cordons dorés, qui partent du cou et sont réunis à la ceinture par un nœud également doré.

¹ Voici comment S^r Lucie explique maintenant l'apparente contradiction avec la déclaration de Jacinte. Elle dit que des « éclairs » précédaient l'arrivée de la Dame, et elle précise : « Ce n'étaient pas proprement des éclairs, mais le reflet d'une lumière qui peu à peu s'approchait... Dans cette lumière, nous distinguons Notre-Dame seulement quand elle était au-dessus de l'yeuse. Le fait de ne pas savoir nous expliquer et de chercher à éviter des questions fut cause que nous disions parfois avoir vu venir la Dame, d'autres fois non. Quand nous disions que nous l'avions vue venir, nous parlions de cette lumière que nous voyions s'approcher de nous, laquelle était ensuite la Sainte Vierge elle-même ; et quand nous disions que nous ne l'avions pas vue venir, nous voulions dire que nous voyions la Sainte Vierge seulement quand elle était sur l'yeuse. »

² S^r Lucie ajoute ici un petit commentaire : « La peur que nous avons éprouvée ne concernait pas proprement la Sainte Vierge, mais bien la tempête que nous croyions imminente et que nous voulions fuir. Les apparitions de Notre-Dame n'inspirent ni peur ni crainte, mais bien de la surprise. »

- Porte-t-Elle une ceinture, ou un ruban ?
 - Aucun des deux. .
 - A-t-Elle des boucles d'oreilles ?
 - Oui, deux petits anneaux¹.
 - Dans quelle main tient-Elle le rosaire ?
 - Dans la main droite.
 - Etait-ce un chapelet ou un rosaire ?
 - Je n'y ai pas fait attention.
 - Est-ce qu'il se terminait par une croix ?
 - Oui, par une croix blanche.
 - As-tu demandé à la Dame qui Elle était ?
 - Oui, mais Elle m'a répondu qu'Elle me le dirait le 13 octobre.
 - Et lui as-tu demandé encore d'où Elle venait ?
 - Oui, et Elle m'a dit : « Du Ciel. »
 - Quand le lui as-tu demandé ?
 - La deuxième fois, le 13 juin.
 - A-t-Elle souri quelquefois, ou s'est-Elle montrée triste ?
 - Je ne l'ai jamais vue ni souriante ni triste, mais toujours sérieuse.
 - Vous a-t-Elle conseillé de réciter quelque prière ?
 - Elle nous a exhortés à dire le Rosaire, en l'honneur de la Sainte Vierge, pour la paix du monde.
 - A-t-Elle manifesté le désir de voir beaucoup de monde assister aux apparitions, le 13 de chaque mois ?
 - Elle n'a rien dit à ce sujet
 - Est-il vrai qu'Elle t'ait confié un secret, avec défense de le révéler à personne ?
 - Oui, c'est vrai.
 - Est-ce qu'Elle ne regarde que toi, ou bien regarde-t-Elle aussi tes compagnons ?
 - Elle nous regarde tous les trois.
 - Pourrais-tu révéler le secret au moins à ton confesseur ?
- A cette question, la fillette reste silencieuse. puis elle paraît embarrassée ; je crois bon de ne pas insister².
- On dit que, pour te soustraire aux questions fastidieuses de l'Administrateur, qui voulait connaître le secret, tu lui as raconté une chose fausse, et qu'ainsi tu l'as trompé, et puis tu t'es vantée de t'être moquée de lui. Est-ce vrai ?

¹ S^r Lucie précise ainsi ses souvenirs : « En réalité, je n'avais pas vu de pendants. Je me souviens que le filet d'or, semblable à un rayon de soleil plus vil, qui paraissait border la mante, brillait dans le vide que laissait la mante tombant de la tête sur les épaules, en formant des ondulations de lumière si belles et si variées que quelquefois il me donna l'idée de petits pendants. C'est à cela que je devais penser lorsque je donnai cette réponse. »

² Je restai perplexe, ne sachant que répondre, parce que je regardais comme secrètes diverses choses qu'il ne m'avait pas été expressément défendu de dire. Merci à Dieu, qui inspira à mon interrogateur de passer outre. Je me souviens d'avoir respiré ! (S^r Lucie.)

— Ce n'est pas vrai. M. l'Administrateur voulait que je lui découvre le secret ; n'ayant pas le droit de le faire, je m'y suis refusée. Sauf le secret, je lui ai raconté tout ce que la Vierge m'avait dit ; c'est peut-être pour cela que M. l'Administrateur a cru que je lui avais révélé le secret. Mais, moi, je ne l'ai pas trompé.

— La Sainte Vierge t'a-t-Elle ordonné d'apprendre à lire ?

— Oui, la deuxième fois qu'Elle m'est apparue.

— Mais si Elle t'a dit qu'Elle te conduirait au Ciel au mois d'octobre prochain, à quoi te servira-t-il d'avoir appris à lire ?

— Il n'est pas exact que la Dame m'ait dit cela ; et moi, je n'ai jamais pensé à l'affirmer.

— Que devra-t-on faire, d'après la Dame, de tout l'argent déposé au pied de l'yeuse, à « Cova da Iria » ?

— Elle a dit qu'il fallait s'en servir pour acheter deux petits brancards, qui seraient portés, l'un par moi, Jacinte et deux autres fillettes ; l'autre, par François et trois autres garçonnets, jusqu'à l'église paroissiale. Une partie de l'argent sera aussi destinée au culte et à la fête de Notre-Dame du Rosaire, et le reste, à la construction d'une nouvelle chapelle.

— Où veut-Elle qu'on érige cette chapelle ?

— Je l'ignore, car Elle ne l'a pas dit.

— Es-tu contente que la Vierge te soit apparue ?

— Oh ! oui !

— Viendra-t-Elle toute seule, le 13 octobre ?

— Elle viendra avec saint Joseph et l'Enfant-Jésus.

— Est-ce qu'Elle t'a fait d'autres révélations ?

— Elle m'a dit qu'Elle ferait un grand miracle qui prouverait à tout le monde qu'Elle est vraiment apparue.

— Pour quel motif baisses-tu souvent les yeux et cesses-tu de fixer la Vierge ?

— Parce que, parfois, Elle m'éblouit.

— Est-ce qu'Elle t'a appris quelque prière ?

— Elle m'a appris celle que nous récitons après chaque mystère du Rosaire.

Le 11 octobre, à Ourém

Deux jours avant la date fixée par la Dame pour opérer le grand prodige, le vicomte de Montelo revint à Aljustrel. En cours de route, il s'arrêta à Vila Nova d'Ourém, dans la famille Gonçalves, une des plus notables de la ville, de qui il obtint les renseignements suivants :

— Les parents de François et de Jacinte sont d'excellentes gens, profondément religieux, estimés et vénérés de tous. Le père est regardé comme l'homme le plus honnête du pays, incapable de dire un mensonge. Quant au père de Lucie, il est peu

assidu à l'église, mais n'a pas de mauvais sentiments. La mère, elle, est une femme honnête, religieuse et laborieuse.

— Que pensent les habitants de Fátima de tout ce que racontent les enfants ?

— D'abord, personne n'y croyait ; mais maintenant une grande partie de la population ajoute foi aux paroles des enfants. Pour notre part, nous en sommes tout à fait convaincus.

— Aux jours des apparitions, y a-t-il des prodiges extraordinaires ? Est-ce que des gens affirment en avoir vus ?

— Les prodiges sont nombreux et, au mois d'août, presque tous ceux qui étaient présents en furent témoins. On vit une nuée descendre sur l'yeuse. Il n'y avait pas de poussière sur les lieux. Pourtant l'air paraissait moins clair. La lumière du soleil s'affaiblit. En juillet et en août, on entendit un grand bruit de tonnerre...

— Soupçonne-t-on que quelqu'un a pu pousser les enfants à jouer la comédie ?

— Non ; ce n'est même pas vraisemblable.

— Est-ce que, en dehors des gens du pays, il vient beaucoup de monde pour voir les enfants et parler avec eux ?

— Enormément et de tous les côtés.

— Les enfants acceptent-ils de l'argent, si on leur en offre ?

— Il leur est arrivé d'accepter quelques petites choses, mais à contre-cœur et après beaucoup d'insistance de la part des visiteurs.

— Les familles sont-elles pauvres ?

— Non, pas précisément. Elles sont plutôt à l'aise, et si la famille de Lucie ne l'est pas davantage, c'est le père qui en est cause, car il néglige facilement le soin de ses terres.

— Que fait Lucie, pendant les apparitions ?

— Elle dit le Rosaire. Si elle s'adresse à l'Apparition, elle parle à haute voix. Je l'ai moi-même entendue en juin, me trouvant près d'elle.

— Le lieu des apparitions est-il bien fréquenté par les dévots et les curieux ?

— Il est très fréquenté, spécialement les dimanches, et surtout le soir, vers le coucher du soleil. Les gens qu'on y voit viennent aussi bien de loin que de près ; la plupart ne sont pas de la paroisse. Ils récitent le Rosaire et chantent des cantiques populaires en l'honneur de la Vierge.

Le même jour, à Aljustrel

La mère de Lucie. — Après cet interrogatoire, le vicomte part pour Aljustrel et se rend aussitôt chez les parents de Lucie. La mère le reçoit avec empressement et l'autorise volontiers à interroger sa fille ; elle répond elle-même à quelques questions que lui pose le visiteur

— Votre fille est-elle parente avec François et Jacinte ?

— Elle est leur cousine, car mon mari est le frère de leur mère.

— Comment avez-vous su que la Dame était apparue à votre fille ? Est-ce que c'est elle qui vous l'a dit ?

— Je l'ai su par la famille des autres enfants, car Lucie avait conseillé à ses cousins de n'en rien dire, par crainte d'être grondée. Après l'avoir interrogée moi-même, elle m'a raconté ce qu'elle avait vu.

— L'avez-vous toujours laissée libre d'aller à « Cova da Iria », le 13 de chaque mois ?

— Je ne lui ai jamais défendu d'y aller.

— Comment sont vêtus les enfants, quand ils vont là-bas ?

— La première fois, ils n'étaient pas trop bien habillés¹, comme ça arrive aux pauvres bergers. Les autres fois, ils se sont rendus à la Cova avec un habit convenable et un voile blanc sur la tête.

— Quand les enfants ont été conduits et gardés chez l'Administrateur de Vila Nova, quelqu'un est-il allé les réclamer ?

— Oui, un frère de François et de Jacinte est allé les trouver, mais non pas les reprendre ; c'est l'Administrateur lui-même qui les a reconduits à la maison.

— Est-il venu beaucoup de monde voir votre fille ?

— Oui, car infailliblement, nous avons, chaque jour, des visiteurs.

Nouvel interrogatoire de Lucie. — Ecoute, Lucie, tu m'as dit, l'autre jour, que l'argent offert par le peuple devait être porté à l'église paroissiale, dans deux brancards. Comment devons-nous faire pour nous les procurer et quand faudra-t-il les porter à l'église ?

— On les achètera avec l'argent offert et on les portera à l'église le jour de la fête de Notre-Dame du Rosaire.

— Sais-tu exactement en quel endroit la Vierge désire qu'on élève la chapelle en son honneur ?

— Je ne le sais pas au juste, mais je pense qu'Elle la veut à « Cova da Iria ».

— Qu'est-ce qu'Elle a dit qu'Elle fera, pour que l'on croie à son apparition ?

— Elle m'a dit qu'Elle fera un miracle.

— Quand a-t-Elle dit cela ?

— Plusieurs fois.

— Ne crains-tu pas d'être tournée en dérision si rien d'extraordinaire n'arrive ce jour-là ?

¹ La mère de Lucie semble faire là une confusion. La première fois, c'était un dimanche ; et ces jours-là, les enfants parlaient au pâturage avec les habits qu'ils avaient en rentrant de la messe.

— Je ne crains rien.

— Est-ce que tu sens en toi quelque chose qui te pousse à aller vers la « Cova da Iria », le 13 de chaque mois ?

— Oui, j'éprouve un grand désir d'y aller ; si je ne pouvais le faire, je serais toute triste.

— Est-ce que tu as vu parfois la Dame faire le signe de la croix, prier, ou faire glisser entre ses doigts les grains du Rosaire ?

— Non, je ne lui ai rien vu faire de tout cela.

— Est-ce qu'Elle t'a ordonné de prier ?

— Oui, plusieurs fois.

— T'a-t-Elle dit de prier pour la conversion des pécheurs ?

— Non, Elle ne me l'a pas dit¹. Elle m'a seulement commandé de prier la Vierge du Rosaire pour la cessation de la guerre.

— Est-ce que tu as vu ce que les autres affirment avoir vu : une étoile ou des roses se détacher du vêtement de la Dame ?

— Je n'ai vu ni étoile, ni choses extraordinaires.

— As-tu entendu quelque bruit, par exemple, un coup de tonnerre ou un tremblement de terre ?

— Jamais.

— Est-ce que tu sais lire ?

— Non, Monsieur.

— Tu n'apprends pas à lire ?

— Non.

— C'est ainsi que tu écoutes et que tu mets en pratique les ordres de la Dame ?

— ...

— Lorsque tu dis à la foule de s'agenouiller et de prier, est-ce que c'est sur l'ordre de la Dame ?

— La Dame ne me l'a jamais ordonné ; c'est moi qui le veux.

— Est-ce que tu te mets à genoux toutes les fois qu'Elle t'apparaît ?

— Quelquefois, je reste debout.

— Sa voix, quand Elle parle, est-elle douce et agréable ?

— Oui.

— Quel âge paraît-Elle avoir ?

— A peu près quinze ans.

— Est-ce que le voile lui couvre le front ?

— Non, on voit le front.

— Quelle espèce de splendeur l'environne-t-Elle ?

— Quelque chose de plus beau et de plus brillant que la lumière du soleil.

— Est-ce qu'Elle ne t'a jamais salué avec la tête ou avec les mains ?

¹ En effet, « pour les pécheurs elle nous avait ordonné de faire des sacrifices », (Lucie.)

— Jamais.

— Tu entends peut-être les conversations, les cris de la foule, quand tu vois la Vierge ?

— Non, je n'entends rien.

Encore la petite Jacinte. — Le vicomte de Montelo interroge alors Jacinte :

— Est-ce que la Dame t'a recommandé de dire le Rosaire ?

— Oui.

— A quel moment ?

— Lorsqu'Elle est apparue la première fois.

— As-tu reçu le secret, toi aussi, ou a-t-il été confié seulement à Lucie ?

— Je l'ai reçu aussi.

— Quand te l'a-t-Elle dit ?

— La deuxième fois, le jour de saint Antoine¹.

— Le secret a peut-être pour but de te faire devenir riche ?

— Non.

— Alors, de vous faire devenir bons et heureux ?

— Oui, il est pour notre bien à tous les trois.

— Et pour vous faire aller au Ciel ?

— Non.

— Ne peux-tu me le faire connaître ?

— Je ne puis pas.

— Pourquoi ?

— Parce que la Dame m'a dit de ne le révéler à personne.

— Si les gens savaient le secret, est-ce qu'ils auraient raison de s'attrister ?

— Oui.

— Comment la Dame tient-Elle les mains ?

— Elle les tient élevées et souvent les paumes vers le Ciel.

— A-t-Elle une auréole lumineuse autour de la tête ?

— Oui.

— Peux-tu bien fixer son visage ?

— Je ne le puis pas, car ça me ferait mal aux yeux.

— As-tu toujours bien compris ce que disait la Dame ?

— La dernière fois, je n'ai pas tout bien compris, à cause du bruit que faisait la foule.

Un nouvel interrogatoire de François ne fit connaître aucun autre détail.

¹ Il s'agit là du premier secret dont il est question, p. 53 ; le grand secret date du 13 juillet.

Après le Grand Prodige

Comment Lucie raconte l'apparition. — Le soir même du 13 octobre, le vicomte de Montelo interroge encore les voyants, chez les parents de François et de Jacinte :

— Est-il vrai que la Vierge t'a apparu aujourd'hui, à la « Cova da Iria » ? demande-t-il à Lucie.

— Oui.

— Etait-Elle habillée comme les autres fois ?

— Elle portait le même vêtement.

— Est-il vrai aussi que saint Joseph et l'Enfant-Jésus se sont également montrés ?

— C'est vrai, oui.

— As-tu vu encore d'autres apparitions ?

— Notre-Seigneur est apparu aussi, bénissant le peuple, et la Vierge s'est montrée sous deux formes.

— Que veux-tu dire par ces mots : sous deux formes ?

— Je veux dire qu'Elle est apparue vêtue comme la Mère des Douleurs, mais sans le glaive dans la poitrine, puis vêtue..., je ne saurais préciser comment : une sorte de Vierge du Carmel.

— As-tu vu toutes ces apparitions en même temps ?

— Non, j'ai d'abord vu la Vierge du Rosaire, saint Joseph et l'Enfant-Jésus, puis Notre-Seigneur tout seul, ensuite, la Mère des Douleurs, enfin, celle qui m'a paru être la Vierge du Carmel.

— L'Enfant-Jésus était-il debout ou sur le bras de saint Joseph ?

— Sur le bras de saint Joseph.

— L'Enfant était-il grandelet ?

— Non, très petit.

— Quel âge pouvait-il avoir ?

— Un an, environ.

— Ont-ils apparu aussi sur le chêne vert ?

— Non, ils ont apparu près du soleil, après que la Vierge eut quitté l'yeuse.

— Notre-Seigneur était-il debout ?

— Je n'ai vu que son buste.

— Combien de temps a duré l'apparition sur l'yeuse ? Le temps de dire le Rosaire ?

— Pas autant, il me semble.

— Et les personnages que tu as vus près du soleil, y sont-ils restés longtemps ?

— Non, peu de temps.

— La Dame t'a-t-Elle dit qui Elle était ?

— Elle m'a dit qu'Elle était *Notre-Dame du Rosaire*.

— Lui as-tu demandé ce qu'Elle voulait ?

— Oui, je le lui ai demandé.

— Et que t'a-t-Elle répondu ?

— Elle nous a dit de « nous convertir, de ne pas offenser Notre-Seigneur, déjà trop offensé, de réciter le Rosaire et de demander pardon de nos péchés ».

— N'a-t-Elle pas dit autre chose ?

— Elle a exprimé aussi sa volonté qu'on lui érige une chapelle à la « Cova da Iria ».

— Avec quel argent devra-t-on élever cette chapelle ?

— Avec l'argent recueilli là-bas, je pense.

— T'a-t-Elle dit quelque chose au sujet de nos soldats morts à la guerre ?

— Non, Elle n'en a pas parlé.

— T'a-t-Elle dit d'avertir la foule de regarder le soleil ?

— Non, Elle ne me l'a pas dit.

— Veut-Elle que le peuple fasse pénitence ?

— Oui.

— A-t-Elle bien employé le mot *pénitence* ?

— Non, Elle a dit de *réciter le Rosaire, de s'amender et de demander pardon de nos péchés à Notre-Seigneur*, mais Elle n'a pas prononcé le mot *pénitence*.

— Quand a commencé le prodige du soleil ? Après la disparition de la Dame ?

— Oui.

— L'as-tu vue venir ?

— Oui.

— De quel côté ?

— Du levant.

— Et les autres fois ?

— Je ne l'ai pas remarqué.

— L'as-tu vue partir ?

— Oui.

— Vers quel côté ?

— Vers le levant.

— Quand Elle partait, reculait-Elle, ou tournait-Elle le dos à la foule ?

— Elle lui tournait le dos.

— A-t-Elle mis longtemps à disparaître ?

— Non, peu de temps.

— Etait-Elle entourée de clarté ?

— Elle a toujours apparu resplendissante, mais cette fois, Elle éblouissait ; de temps en temps, j'étais obligée de me frotter les yeux.

— Crois-tu qu'Elle apparaitra encore ?

— Je ne compte plus la revoir ; Elle ne m'a rien dit sur ce point.

— As-tu l'intention de retourner à la « Cova da Iria », le 13 prochain ?

- Non, Monsieur.
- La Vierge ne fera-t-Elle pas d'autres miracles ? Ne guérira-t-Elle pas les malades ?
- J'ignore.
- Ne lui as-tu pas fait quelque demande ?
- Je lui ai dit, aujourd'hui, que j'avais quelques demandes à lui présenter. Elle m'a répondu qu'Elle en accepterait quelques-unes, mais non les autres.
- T'a-t-Elle dit quand ?
- Non.
- Sous quel titre veut-Elle qu'on construise la chapelle de « Cova da Iria » ?
- Elle a dit aujourd'hui qu'Elle est *Notre-Dame du Rosaire*.
- Elle veut, peut-être, qu'il vienne ici beaucoup de monde de toutes parts ?
- Elle n'a donné aucun ordre à ce sujet.
- As-tu vu des signes dans le soleil ?
- Oui, je l'ai vu tourner.
- As-tu vu d'autres prodiges, près du chêne vert ?
- Non, je n'ai pas vu autre chose.
- Quand la Dame t'a-t-Elle paru plus belle, aujourd'hui ou les autres fois ?
- Je l'ai toujours vue également belle.
- De quelle couleur était son vêtement quand Elle a apparu près du soleil ?
- Le voile était bleu et la robe blanche.
- Et celui de Notre-Seigneur, de saint Joseph et de l'Enfant-Jésus ?
- Ils portaient un vêtement rouge.
- Quand as-tu demandé à la Vierge ce qu'Elle ferait pour qu'on crût à son apparition ?
- La première fois, au mois de juin, il me semble ; au reste, je le lui ai demandé plusieurs fois.
- Quand t'a-t-Elle dit le secret ?
- La deuxième fois, il me semble.

Ce qu'ont vu Jacinte et François. — Tous ces renseignements, fournis par Lucie, ont été confirmés par les réponses de la petite Jacinte. Comme dans les autres apparitions, eux seuls, dans celle-ci, avaient entendu les paroles de la Dame. François n'avait été que spectateur et souvent avait été forcé de fermer les yeux. Voici quelques-unes de leurs réponses, faites le jour même, 13 octobre, puis confirmées le 19.

- Explications données par Jacinte. — Outre la Vierge, qui as-tu vu aujourd'hui à la « Cova da Iria » ?
- J'ai vu saint Joseph et l'Enfant-Jésus.
- Où les as-tu vus ?

- Près du soleil.
- As-tu vu aussi, près du soleil, Notre-Seigneur, la Mère des Douleurs, et la Vierge du Carmel ?
- Non.
- Mais tu m'as dit, le 11, qu'ils apparaîtraient.
- Oui, Lucie a vu l'autre Vierge, moi je ne l'ai pas vue.
- L'Enfant-Jésus était-il à droite ou à gauche de saint Joseph ?
- A droite.
- Debout ou dans les bras de saint Joseph ?
- Debout.
- Voyais-tu le bras droit de saint Joseph ?
- Non.
- De quelle taille était l'Enfant-Jésus ?
- Il n'arrivait pas à la ceinture de saint Joseph.
- Quel âge paraissait avoir l'Enfant ?
- Il était comme la petite Deolinda de José das Neves¹.
- Qu'a dit la Sainte Vierge ?
- Elle a dit de réciter tous les jours le Rosaire... et d'élever une chapelle dans la « Cova da Iria ».
- L'as-tu entendu de sa bouche, ou Lucie te l'a-t-elle répété ?
- De sa bouche même.
- D'où est venue la Vierge ?
- Du levant.
- Et, en disparaissant, de quel côté est-Elle allée ?
- Vers le levant.
- S'est-Elle éloignée à reculons et face au peuple ?
- Non, elle lui a tourné le dos.
- Vous a-t-Elle dit de revenir à la « Cova da Iria » ?
- Elle avait déjà dit que ce serait la dernière fois et Elle l'a redit encore aujourd'hui.
- La Vierge ne vous a-t-Elle rien dit de plus ?
- Aujourd'hui, Elle a dit qu'on devait réciter le *chapelet*, tous les jours.
- Et où a-t-Elle dit qu'on doit le réciter ?
- Elle n'a pas dit où.
- A-t-Elle dit de le réciter à l'église ?
- Non, Elle ne l'a jamais dit.
- Où te plaît-il davantage de le dire : chez toi ou à la « Cova da Iria » ?
- A la « Cova da Iria ».
- Et pourquoi ?
- Pour rien !...
- Avec quel argent, a dit la Vierge, doit-on faire la chapelle ?
- Elle a dit de faire une chapelle, mais n'a pas parlé d'argent.

¹ Petite fille du pays, âgée d'environ deux ans.

- As-tu regardé le soleil ?
- Oui.
- Et qu'as-tu vu ?
- J'ai vu le soleil rouge, vert et d'autres couleurs ; j'ai vu aussi qu'il tournait.
- As-tu entendu Lucie avertir la foule de regarder le soleil ?
- Oui, je l'ai entendue. Elle a dit à voix très élevée de regarder le soleil. Il tournait déjà.
- Est-ce la Vierge qui a ordonné d'avertir la foule ?
- La Vierge n'a rien dit.

Explications de François. — As-tu vu aussi la Vierge, cette fois ?

- Oui.
- Quel nom s'est-Elle donné ?
- Notre-Dame du Rosaire.
- Comment était-Elle habillée ?
- Elle était vêtue de blanc et tenait un rosaire à la main.
- As-tu vu aussi saint Joseph et l'Enfant-Jésus ?
- Oui.
- Où les as-tu vus ?
- Près du soleil.
- L'Enfant était-il sur le bras de saint Joseph ou auprès de lui ?
- Près de lui.
- Était-il grand ou petit ?
- Il était tout petit.
- Était-il comme la petite Deolinda de José das Neves ?
- Exactement comme elle.
- Comment la Vierge tenait-Elle les mains ?
- Elle les tenait jointes.
- L'as-tu vue seulement sur l'yeuse ou aussi près du soleil ?
- Je l'ai vue également près du soleil.
- Est-ce le soleil ou la figure de la Vierge qui brillait le plus ?
- La figure de la Vierge resplendissait davantage.
- As-tu entendu ce qu'Elle a dit ?
- Je n'ai rien entendu.
- Qui t'a dit le secret ? La Dame ?
- Non, c'est Lucie.
- Peux-tu me le confier ?
- Je ne peux pas.
- Tu ne veux pas parler, parce que tu as peur de Lucie, tu crains ses coups, n'est-il pas vrai ?
- Oh ! non.
- Alors, pourquoi ne veux-tu pas me le dire ?... Ce serait peut-être un péché ?

- Je crois que ce serait un péché de révéler le secret. .
- Le secret est-il pour le bien de ton âme, de celle de Lucie et celle de Jacinte ?
- Oui.
- Est-il aussi pour le bien de l'âme de M. le curé ?
- Je ne sais pas.
- Les gens s'attristeraient-ils, s'ils venaient à le connaître ?
- Oui.
- De quel côté est venue la Vierge ?
- De l'Orient.
- A-t-Elle disparu du même côté ?
- Oui.
- A reculons ?
- Non, en se retournant.
- Lentement ou vite ?
- Lentement.
- Marchait-Elle comme nous ?
- Elle ne marchait pas, mais Elle allait tout droit, tout droit, sans remuer les pieds.
- Quand t'a-t-Elle paru le plus belle, aujourd'hui ou les autres fois ?
- Je l'ai toujours vue aussi belle.
- As-tu vu aussi les prodiges du soleil ?
- Oui, j'ai vu le soleil tourner. On aurait dit une roue de feu.
- Ce prodige est-il arrivé avant ou après le départ de la Dame ?
- Aussitôt après son départ du chêne vert.
- Est-ce la Dame qui a demandé à Lucie d'avertir la foule de regarder le soleil ?
- Elle ne l'a pas dit, mais Elle a montré du doigt la direction du soleil, avant de disparaître.
- Et le prodige a commencé sur-le-champ ?
- Oui.
- Quelles couleurs as-tu vues dans le soleil ?
- J'y ai vu de très belles couleurs : le bleu, le jaune et d'autres.

II. DOCUMENTS ET NOTES

sur les réactions de la Libre-Pensée à la suite du Grand Prodiges

ARTICLES DU JOURNAL « O SECULO »

Grand quotidien « libéral » de Lisbonne

Avant et après le grand prodige

Le plus grand journal de Lisbonne était O Seculo, journal très antireligieux.

Après la troisième apparition (13 juillet), l'opinion fut fort émue et la presse commença à s'emparer des faits de Fátima. Celle qui régnait était sectaire. Elle ne parla que de « tromperies cléricales, exploitation du peuple, complot jésuitique, etc... »

Le 21 juillet, O Seculo voulut renseigner ses lecteurs sur les événements de Fátima. Sous le titre : Un Message du Ciel. Spéculation commerciale ? il donna un article daté de Meia Vila (Tórres-Novas), racontant les faits, en les déformant, naturellement, et en concluant qu'il s'agissait d'une affaire commerciale bien montée.

La prophétie du grand miracle était l'objet de bien des commentaires. Les prodiges du 13 août et ceux du 13 septembre, attestés par des milliers de témoins, firent baisser le ton des plaisanteries et des sarcasmes. Nous trouvons un reflet de cet état d'esprit un peu inquiet des sectaires dans l'article suivant du grand quotidien O Seculo, paru le matin même du 13 octobre. Il est signé du rédacteur en chef, M. Avelino de Almeida, universellement connu comme franc-maçon et adversaire de l'Eglise.

Article du 13 octobre 1917 : En plein surnaturel

Les apparitions de Fâtima

Des milliers de personnes accourent sur une lande, aux environs d'Ourém, pour y voir et entendre la Vierge Marie. Que les âmes pieuses ne se chagrinent pas et que les cœurs purs et croyants ne s'effraient pas : nous n'avons nullement l'intention d'être un scandale pour ceux qui tiennent sincèrement à leur foi et que le miraculeux attire encore, séduit, ensorcelle, console et fortifie, comme c'est le cas depuis mille ans et le sera encore certainement pour quelques autres milliers d'années !

Qu'on fasse de la satire ou de l'apologétique, personne n'a l'intention de ridiculiser ces âmes pieuses ! Il ne s'agit ici que d'un court article de journal sur un événement qui n'est pas nouveau dans l'histoire du catholicisme, mais qui, au contraire, eut lieu souvent presque sous les mêmes formes, à des époques diverses, dans des pays différents et qui a toujours été et sera toujours jugé différemment. Les uns le regardent comme un message du Ciel et une grâce ; les autres y voient un signe et une preuve que l'esprit de superstition et de fanatisme a poussé des racines profondes qu'il est difficile ou même impossible de détruire !

Les époques de grandes calamités ont toujours fait revivre et rajeunir les idées religieuses et les ont favorisées. Et la guerre, qui frappe partout, leur offre le terrain de culture le plus favorable et le plus fertile. Nous voyons cela confirmé dans la vie des tranchées et même dans l'atmosphère spirituelle des pays belligérants !

Où encore pourrait-on y voir des spéculateurs qui profitent de la bonne occasion pour réaliser des plans cachés et rémunérateurs, dont la touchante et sainte simplicité constitue le premier objet d'exploitation ? Nous ne voulons pas répondre négativement à cette interrogation, car les faits nous apprennent des choses semblables au cours des siècles. Nous ne nous étonnerons pas non plus si demain l'on découvrirait que les fameuses apparitions de Fâtima ont rapporté à pas mal de gens surtout des avantages matériels.

En quoi consistent au fond ces apparitions ? La Vierge descend le 13 de chaque mois, depuis mai, sous la forme d'une jolie femme, en cette vallée de larmes, pour se montrer à trois enfants, auxquels elle ordonne d'une voix charmante de prier et de faire connaître sa présence. Elle annonce aussi aux fidèles que le 13 octobre — donc aujourd'hui — elle communiquera la vraie raison de ses visites et consolera de son apparition céleste ceux qui sont en état de grâce.

La nouvelle du miracle a couru du nord au sud. De tous les points du pays arrivaient à Fátima des foules innombrables. Des milliers de gens se réunissaient sur la lande favorisée. Beaucoup des visiteurs se disent témoins d'événements curieux. La phénoménologie des apparitions est toujours la même. Fátima remplace Lourdes, la dernière fleur de l'arbre touffu du culte marial qui a poussé sur les Pyrénées et sur les Alpes : Mont-Oussé, Médoux, Garaison, La Salette. Comme en 1500, 1648, 1846, 1858, ce sont toujours de pauvres, de simples enfants ignorants auxquels l'Apparition se manifeste pour les exhorter à la prière et demander l'affluence et l'hommage des foules.

Nous ne sachions pas que l'Apparition de Fátima ait demandé l'érection d'une chapelle mais on a déjà organisé dans ce but une quête à laquelle les pèlerins contribueront, certes, largement.

Le miracle a lieu de midi à 1 heure, d'après les dires des gens qui y sont allés¹. Mais tous n'ont pas la chance de voir la sainte figure. Le nombre des élus semble être très petit. Malgré leurs efforts, beaucoup ne voient rien. C'est pourquoi ceux qui se trouvent tout près des enfants se contentent de les entendre parler avec une partenaire invisible. D'autres, au contraire, voient au moment divinement solennel les étoiles briller au firmament, quoique le soleil soit au zénith. Ils entendent un grondement souterrain qui annonce la présence de la Dame. Ils prétendent que la température baisse et ils comparent les impressions de ce moment avec celles qu'on éprouve lors d'une éclipse de soleil.

D'après les dires des enfants, la figure de la Vierge apparaît sur un chêne vert, entouré de tous côtés par un nuage qu'on pourrait regarder comme un nuage de poussière si, en ce moment, la poussière était soulevée par le vent.

La suggestion des masses dont dispose là le surnaturel et dont se sert une puissance surhumaine pour captiver les assistants est tellement puissante que les yeux se remplissent de larmes, les figures deviennent pâles comme des cadavres, des hommes et des femmes se jettent à genoux, entonnent des cantiques et récitent ensemble le chapelet.

Nous ignorons s'il n'y a pas déjà des aveugles qui ont recouvré la vue, des paralytiques qui ont obtenu l'usage de leurs membres, des pécheurs endurcis qui se sont détournés des sentiers du péché pour se plonger dans l'eau purifiante de la pénitence.

Mais peu importe. La nouvelle des apparitions s'est répandue de l'Algarve au Minho. Depuis l'Ascension, les pèlerins

¹ Le Portugal avait alors une heure légale de quatre-vingt-dix minutes en avance sur l'heure solaire. Le midi solaire des apparitions correspondait donc à 13 h. 30 légales.

y affluent par milliers, le 13 de chaque mois, de près et de loin. Les moyens de transport ne suffisent plus. On n'y donne ni la table ni le lit et, malgré cela, tous sont contents et édifiés, n'eussent-ils vu pour les ahurir que le bon ordre, la simplicité et le respect avec lesquels la grande foule campe sur la Serra pour y prier et dévorer ses provisions, car l'homme ne vit pas de foi seule.

Des gens pieux gardent l'espoir que la Vierge Marie les renseignera sur la fin de la guerre et ira même, dans sa bonté, jusqu'à leur dire quand sera signée la paix.

Le clergé de l'endroit et des environs conserve à l'égard des événements une prudente réserve, du moins en apparence. C'est la coutume dans l'Eglise. Il proclame à haute voix qu'en de pareilles circonstances le doute ne sert de rien, car les doutes aussi proviennent du diable ! Mais dans son intérieur, il se réjouit de l'affluence des pèlerins qui, depuis mai, grandit de plus en plus.

Et il y a même des gens qui rêvent d'une grande et magnifique église, toujours remplie, de grands hôtels à côté, avec tout le confort moderne, de magasins bien achalandés de mille et un différents objets de piété et de souvenirs de Notre-Dame de Fátima, et d'un chemin de fer qui nous emportera au futur sanctuaire miraculeux avec plus de commodité que les omnibus dans lesquels, pour le moment, la masse des fidèles et des curieux atteint encore cet endroit...

AVELINO DE ALMEIDA.

Malgré le ton gouailleur, cet article est moins sectaire et moins injurieux que bien d'autres parus auparavant dans la presse « libérale ». On y sent même passer, dans tel ou tel alinéa, un certain respect pour le surnaturel, une sorte de crainte révérentielle devant la « puissance surhumaine » qui agit à la Cova da Iria.

Le soir même du jour où cet article paraissait, le même rédacteur adressait, depuis Ourém, à son journal le reportage suivant sur les événements de la journée.

Le ton de ce second article n'est plus aussi moqueur que celui du premier. On sent que l'auteur voudrait plaisanter encore, mais l'émotion du grand événement dont il a été témoin est telle que les plaisanteries n'arrivent pas au bout de sa plume.

Article du 15 octobre 1917 : Choses étonnantes :

Comment le soleil a dansé en plein midi à Fátima

Les apparitions de la Vierge. — En quoi consiste le Signe du Ciel. — Plusieurs milliers de personnes se prononcent pour un miracle. — La guerre et la paix.

(De notre envoyé spécial.)

Ourém, 13 octobre.

En sautant du train, après un lent voyage, hier, vers 16 heures, en gare de Chão de Maçãs, où descendirent aussi de pieuses gens venues de loin pour assister au « Miracle », j'ai demandé à brûle-pourpoint à un garçon de l'omnibus régulier s'il avait déjà vu la Madone. Avec un sourire sardonique et un regard en biais, il n'a pas hésité à me répondre :

« Quant à moi, je n'y ai vu que des pierres, des chars, des automobiles, des bêtes et des gens ! » Par une équivoque compréhensible, la voiture qui devait nous conduire (avec miss Judah Ruah) jusqu'à la ville ne se montre pas, et nous nous décidons à parcourir à pied courageusement quelque deux lieues, car la diligence n'a plus de places et toutes les carrioles qui attendent des voyageurs se trouvent retenues depuis longtemps.

En cours de route, nous rencontrons les premiers groupes qui se dirigent vers le lieu saint, à plus de 20 kilomètres.

Presque tous, hommes et femmes, vont pieds nus — les femmes portant leurs chaussures dans un sac sur la tête, les hommes s'appuyant à de gros bâtons et faisant suivre prudemment leur parapluie. On les dirait tous étrangers à ce qui se passe autour d'eux, se désintéressant complètement du paysage comme des autres voyageurs, perdus dans un rêve, récitant leur chapelet en une triste mélodie. Une femme récite la première partie du « Je vous salue » ; ses compagnons, en chœur, disent la seconde partie de la supplique. D'un pas sûr et cadencé, ils frappent la route poussiéreuse qui court entre les sapinières et les oliveraies. Ils veulent arriver avant la nuit au lieu de l'apparition où, sous le serein et la froide lumière des astres, ils espèrent pouvoir dormir, en gardant les premières places auprès de l'yeuse bénie, afin de mieux voir aujourd'hui.

A l'entrée de la ville, des femmes du peuple, que le milieu a déjà contaminé d'athéisme, commentent, en blaguant, le fait du jour :

— Alors, vous allez voir demain la Sainte ?

— Moi, non. Encore si elle venait ici !

Et elles rient de bon cœur, tandis que les dévots poursuivent leur chemin, indifférents à tout ce qui n'est pas l'objet de leur pèlerinage. Ce n'est que grâce à une extrême gentillesse que nous pouvons nous loger à Ourém. Toute la nuit, se rassemblent sur la place de la ville les véhicules les plus divers, transportant croyants et curieux. Il n'y manque pas de vieilles femmes vêtues de noir, pliées déjà sous le poids des ans, mais les yeux pétillants de la lumière ardente de la foi qui les a amenées à l'acte courageux d'abandonner pour un jour entier l'inséparable petit coin de leur maison. Dès l'aube, de nouveaux groupes surgissent, intrépides ; ils traversent, sans s'arrêter, le patelin, dont ils brisent le silence par le chant de leurs cantiques que des voix féminines, très justes, entonnent, dans un violent contraste avec la rudesse des types...

Le soleil apparaît, mais le visage du ciel présage la tempête. Des nuages noirs s'amoncellent, précisément du côté de Fâtima. Rien, toutefois, ne retient ceux qui, par tous les chemins et toute sorte de moyens de locomotion, affluent vers là-haut. Les luxueuses automobiles défilent à une allure vertigineuse, faisant retentir leurs klaxons ; les charrettes à bœufs se traînent sur un côté de la route ; les landaus, les victorias, les calèches fermées, les chariots dans lesquels des sièges ont été improvisés, sont pleins à craquer... Presque tous, avec leur sac de provisions plus ou moins bien garni pour les bouches chrétiennes, emportent du foin pour ceux que le « Poverello » appelait nos frères, et qui accomplissent courageusement leur tâche... Des grelots résonnent, on voit une charrette ornée avec du buis ; cependant, l'air de fête est discret, les manières polies, l'ordre absolu... Les bourriquets trottent sur le bord de la route, et les cyclistes, très nombreux, font des merveilles pour ne pas buter contre les chariots.

Vers 10 heures, le ciel se couvre totalement et une bonne pluie ne se fait pas attendre. L'eau, battue par un vent sauvage, vous fustige la face, noyant le macadam et trempant jusqu'aux os les voyageurs dépourvus de parapluies ou de toute autre protection. Personne ne s'impatiente ; on continue sa route, et si quelques-uns s'abritent sous les arbres, auprès des murs des fermes, ou dans les maisons isolées qui se penchent sur la route, d'autres poursuivent leur marche avec une constance surprenante ; on peut remarquer certaines femmes, dont les habits collés au corps — en raison de la violence et de l'insistance de la pluie — dessinent les formes comme si elles sortaient du bain.

L'endroit de la lande de Fátima, où l'on dit que la Vierge est apparue aux petits bergers du village d'Aljustrel, est dominé en grande partie par la route de Leiria, au long de laquelle se placent les voitures des pèlerins et des touristes. Quelqu'un a compté plus de cent autos et plus de cent vélos, et il serait impossible de dénombrer les divers chariots qui encombraient la route. Parmi eux, le car de Tôrres-Novas, dans lequel fraternisaient des personnes de toutes les conditions sociales.

La masse des pèlerins, des milliers de personnes venues de plusieurs lieues alentour et auxquelles se sont adjoints les fidèles venus de diverses provinces, se réunissent autour du petit chêne vert que, au dire des petits bergers, la vision choisit comme piédestal. On peut le considérer comme le centre d'un large cirque, sur les pentes duquel le reste des spectateurs et des dévots prennent place. A le voir de la route, l'ensemble est simplement fantastique. De prudents paysans, campés sous leurs énormes parapluies, accompagnent le déballage de leurs maigres provisions avec des cantiques pieux et des dizaines du Rosaire. Personne ne craint d'enfoncer ses pieds dans l'argile pâteuse, afin de voir de près l'arbre au-dessus duquel fut construit un grossier portique où se balancent deux lampes... Les groupes se répondent pour chanter les louanges de la Vierge, et voici qu'un lièvre, abasourdi, qui se sauve en direction d'un bois, réussit à détourner l'attention d'une demi-douzaine de petits bergers qui l'atteignent et l'abattent à coups de bâtons...

Et nos pasteureaux?... Lucie, de dix ans, la voyante, et ses petits compagnons, François, de neuf, et Jacinte, de sept, ne sont pas encore arrivés. Leur présence est signalée peut-être une demi-heure avant le moment indiqué pour l'apparition. On conduit les petites filles, couronnées de fleurs, à l'endroit où se dresse le portique. La pluie continue sans arrêt, mais personne ne désespère. Des chariots retardataires arrivent sur la route. Des groupes de fidèles s'agenouillent dans la boue et Lucie les prie, leur ordonne de fermer les parapluies. L'ordre est transmis et exécuté de suite, sans résistance. Il y a du monde, beaucoup de monde en extase, dirait-on : ils sont émus, leurs lèvres desséchées ne prient plus ; des personnes en pâmoison, leurs mains en attitude de prière et les yeux qui se mouillent ; ils semblent toucher le surnaturel...

L'enfant affirme que la Dame lui a parlé encore une fois et le ciel, toujours couvert, commence tout à coup à s'éclaircir par en haut ; la pluie s'arrête et l'on devine que le soleil va inonder de lumière le paysage que le matin d'hiver a rendu encore plus triste...

L'heure ancienne est celle qui compte pour cette foule, que des calculs sans passion de personnes cultivées et tout à fait étrangères aux influences mystiques évaluent à 30 ou 40 mille

personnes... La manifestation miraculeuse, le signe visible annoncé, est sur le point de se produire — assurent bien des pèlerins... Et on assiste alors à un spectacle unique et incroyable pour celui qui n'en a pas été témoin. Du haut de la route, où s'entassent les chariots et où se trouvent de nombreuses centaines de gens, à qui a manqué le courage de se jeter dans la terre boueuse, l'on voit l'immense foule se tourner vers le soleil, qui se montre dégagé de nuages, en plein midi. L'astre rappelle une plaque d'argent pâle et il est possible de le regarder en face sans la moindre gêne. Il ne brûle pas, il n'aveugle pas. On dirait une éclipse. Mais voici que jaillit une clameur colossale et nous entendons les spectateurs les plus rapprochés qui crient :

— Miracle, miracle ! Merveille, merveille !

Aux yeux étonnés de ce peuple, dont l'attitude nous transporte aux temps bibliques et qui, rempli d'effroi, la tête découverte, regarde l'azur du ciel, le soleil a tremblé, le soleil a eu des mouvements brusques, jamais constatés, et en dehors de toutes les lois cosmiques — le soleil « a dansé », selon l'expression typique des paysans¹. . . Monté sur le marchepied du car de Torres-Novas, un vieillard dont la stature et la physionomie, à la fois douce et énergique, rappellent celles de Paul Déroulède, récite, tourné vers le soleil, et à grands cris, le *Crêdo*, du commencement à la fin.

Je demande son nom ; c'est M. Jean-Marie Aimé de Melo Ramalho da Cunha Vasconcellos. Je le vois ensuite qui s'adresse à ceux qui l'entourent et qui ont gardé leur chapeau sur la tête, en les suppliant avec véhémence de se découvrir devant une si extraordinaire démonstration de l'existence de Dieu. Des scènes semblables se répètent en d'autres endroits. Une dame s'écrie, en pleurs et quasi suffoquée :

— Quelle pitié ! Il y a encore des hommes qui ne se découvrent pas devant un si étonnant miracle !

Aussitôt, les gens se demandent les uns les autres s'ils ont vu quelque chose et ce qu'ils ont vu. Le plus grand nombre avoue qu'ils ont vu le tremblement, la danse du soleil : d'autres, cependant, affirment avoir vu le visage souriant de la Vierge elle-même ; jurent que le soleil a fait un tour sur lui-même tel une roue de feu d'artifice ; qu'il a baissé jusqu'à brûler la terre de ses rayons... Une autre raconte qu'il l'a vu changer successivement de couleur. . .

* * *

Quinze heures presque.

Le ciel est limpide et le soleil suit son cours avec son éclat habituel que personne n'ose contempler en face. Et les pasteurs ? . . . Lucie, celle qui parle à la Vierge, annonce avec

¹ C'est nous qui soulignons, non le journaliste.

des allures théâtrales, au cou d'un homme qui la transporte de groupe en groupe, que la guerre va finir et que les soldats vont rentrer...

Une telle nouvelle, cependant, n'augmente pas la joie de ceux qui l'entendent. Le Signe céleste, c'est tout. Beaucoup de curiosité, néanmoins, pour voir les deux fillettes avec leurs guirlandes de roses ; il y en a qui cherchaient à baiser les mains des « petites saintes », et une des deux, Jacinte, est plus proche de s'évanouir que de danser ; mais ce vers quoi tous aspiraient -- le Signe du Ciel -- a suffi pour les satisfaire, pour les enraciner dans leur foi de Bretons. Des camelots offrent des cartes postales avec les portraits des enfants et d'autres cartes qui représentent un soldat du « Corps expéditionnaire portugais » pensant au secours de sa protectrice en vue du salut de la Patrie, -- et même une image de la Vierge donnée comme étant la figure de la vision... Ils faisaient de bonnes affaires et certainement un plus grand nombre de sous tomba dans les poches de ces vendeurs et dans le tronc des aumônes que dans les mains tendues ouvertes des lépreux et des aveugles qui, coudoyant les pèlerins, poussaient leurs cris lancinants...

La dispersion se produit avec rapidité et sans incidents, sans l'ombre de désordre, sans que soit nécessaire l'intervention des patrouilles de police. Les pèlerins qui partent d'abord, en courant sur la route, sont ceux qui arrivèrent les premiers, avec leurs souliers sur la tête ou suspendus à leurs bâtons. Ils vont, l'âme pleine d'allégresse, répandre la bonne nouvelle dans les villages qui ne se sont pas dépeuplés tout à fait pour venir ici. Et les prêtres ? Quelques-uns s'étaient montrés sur les lieux, se rangeant plutôt avec les spectateurs curieux qu'en compagnie des pèlerins avides de faveurs célestes. Peut-être l'un ou l'autre ne réussit-il pas à dissimuler la satisfaction qui apparaît si souvent sur le visage des triomphateurs... Il reste aux compétences à se prononcer sur la danse macabre du soleil, qui, aujourd'hui, à Fátima, a fait exploser les *Hosanna* de la poitrine des fidèles et a naturellement impressionné -- des témoins dignes de foi me l'assurent -- les libre-penseurs et d'autres personnes qui ne se préoccupent pas de choses religieuses et qui étaient venus sur cette lande désormais célèbre.

Cet article, écrit le samedi 13, paru le lundi 15, eut un grand retentissement. Les catholiques se réjouissaient de voir les faits reconnus par cet impie qui était obligé de dédire ce qu'il avait écrit la veille. Les francs-maçons, ses anciens amis, le punirent de sa loyauté -- pourtant si naturelle -- en l'injuriant dans les organes restés fidèles et dans un violent pamphlet que nous allons analyser.

Note sur la manifestation sacrilège de Santarem et ses suites

Les événements formidables du 13 octobre, immédiatement connus dans tout le pays comme des faits indiscutables qui avaient renversé sur le chemin de Damas un nouveau Saul dans la personne de M. Avelino de Almeida, frappaient en plein cœur les impies du Portugal.

La franc-maçonnerie, comme étourdie par le coup, garda un silence absolu pendant dix jours : ni à Ourém, ni à Leiria, ni à Lisbonne, ni à Santarem, personne ne bougea.

Dans cette dernière ville cependant, quelques fanatiques se ressaisirent et organisèrent le sacrilège attentat que nous avons raconté. Le chef de la bande était le maire lui-même, d'une des communes (*freguesia* : paroisse, quartier, commune) qui se partagent la ville de Santarem, M. Antonio Fialho. Il se fit aider, pour le sac de la Cova da Iria, par Antonio Ganto et Francisco do Cemiterio. La burlesque manifestation dans les rues de la ville fut organisée par le « Groupe local de la franc-maçonnerie de Santarem ». Il y eut une centaine de manifestants.

La réaction de l'opinion contre cette parodie sacrilège est symptomatique du changement opéré dans les esprits par le « Signe de Dieu ».

Le journal *O Seculo*, quoique inféodé aux Loges, se fit envoyer un article de son correspondant de Santarem, où les faits sont relatés sous le titre suggestif *Un crime!* (Numéro du 25 octobre).

Le *Diario de Noticias*, aussi important et aussi « rouge » que *O Seculo*, publia aussi un article blâmant les sectaires de Santarem (26 octobre).

A Ordem, le 28 octobre, raconte le même fait sous le titre *Un nouveau crime*.

Ce même jour, *O Seculo* acceptait de publier une protestation adressée à l'opinion publique par le vicomte de Montelo, au nom des catholiques de Santarem.

Ce même Montelo adressa directement une protestation au ministre de l'Intérieur, D^r Almeida Ribeiro. Il y disait notamment :

« Cet acte est contraire à la loi de la République qui veut la *séparation* de l'Eglise et de l'Etat et non la *persécution*... Le matin du 23, on avait averti de ce qui se passait M. le préfet de Santarem, D^r José Antonio dos Reis, et il n'a rien fait pour empêcher l'attentat... »

Cependant, le produit de la fête carnavalesque devait être versé aux cantines des écoles de Santarem. La direction des écoles refusa cet argent.

Le lundi 29 octobre, un illustré satirique, *Seculo Comico*, publia des images et des articles ridiculisant les apparitions. Tous les francs-maçons ne désarmaient pas.

En effet, un manifeste très violent fut répandu dans tout le Portugal, par l'*Association du Registre Civil et celle des Libres-Penseurs*. On y proteste contre la « spéculation » de Fátima. Les lois de la République protègent la liberté de conscience et la Réaction veut nous l'enlever. Elle relève la tête. Les cléricaux critiquent le régime ; les Congrégations se reforment ; du haut de la chaire et dans les lettres pastorales, le Clergé crie contre les Libres-Penseurs et la République... Pour comble, on a maintenant recours au miracle pour abrutir le peuple et le plonger de nouveau dans la superstition moyenâgeuse.. Fátima, comédie honteuse, parodie réactionnaire, autosuggestion des foules... Des enfants qui voient une personne que personne d'autre ne voit ! En plein XX^e siècle ! Huit ans après l'assassinat de Ferrer !... (Ici des allusions très nettes à M. Avelino de Almeida) : Et il se trouve même des gens qui aident encore à la publicité de cette ignoble tromperie et qui, par là, prennent la responsabilité de ce crime !... Par respect pour leur formation, pour leur intelligence, pour ce passé peu lointain où ils brillaient comme de vraies « lanternes », ils n'ont pas le droit de s'adonner à ce rôle si répugnant. Ne cherchons pas combien ils ont touché d'argent pour cela...

Citoyens ! Tout cela est un essai déplorable pour vous faire revenir en arrière... etc.

Répandu à profusion par tracts et par affiches, ce pamphlet ne fit que soulever le dégoût de ceux qui avaient vu !

Cependant, les Libres-Penseurs tiennent des meetings, le 1^{er} décembre, à Ourém et à la Cova da Iria, sous la protection de la troupe. Malgré une publicité intense, échec complet. Le peuple insulte même les rares manifestants ; pour les protéger, la troupe tira en l'air.

Quelle faible et mauvaise réplique au grand rassemblement populaire du 13 octobre, sans convocation, sans gendarmes et sans... le moindre désordre !

La lutte de la Loge et des Pouvoirs publics contre Fátima alla croissant en acharnement, mais avec des résultats toujours plus faibles... jusqu'à ce que, enfin, en 1926, la Libre-Pensée fût chassée du pouvoir.

III. ACTES DE L'AUTORITÉ ECCLÉSIASTIQUE

Ouverture du procès canonique

S. Exc. Mgr José Alves Correia da Silva, évêque de Leiria, prit une ordonnance, le 3 mai 1922, pour ouvrir officiellement le procès canonique sur les événements de Fátima, comme nous l'avons rapporté en son temps.

Après avoir rappelé le rôle du miracle dans l'apologétique chrétienne et les règles posées par l'Eglise pour le discernement du faux et du vrai merveilleux, le distingué prélat continue :

Toutes ces généralités viennent à propos de tout ce qui a été dit et même écrit sur certains faits arrivés à la Cova da Iria, paroisse de Fátima, archiprêtre et conseil de Ourém.

Il n'est pas et il ne peut pas être indifférent à l'action pastorale que nous soyons appelés à éclaircir, dans ce diocèse de Leiria, tout fait qui se rapporte au culte de notre sainte religion.

Plus ou moins chaque jour, mais surtout le 13 de chaque mois, il y a à Fátima un grand concours de gens venus de tous côtés, gens de toutes les catégories sociales qui vont là prier Dieu et remercier Notre-Dame du Rosaire des bienfaits que, par son intercession, ils ont reçus.

L'on raconte que, dans l'année 1917, il y eut là une série de phénomènes, en présence de milliers de personnes de toutes les classes de la société et annoncés assez à l'avance par quelques petits enfants, ignorants et simples, auxquels, disait-on, Notre-Dame avait apparu et fait certaines recommandations.

Dès lors, il ne devait plus cesser d'y accourir des foules.

Des trois enfants qui se disaient favorisés par l'Apparition, deux étaient morts avant notre arrivée dans ce diocèse.

Nous avons interrogé plusieurs fois l'unique survivante.

Son récit et ses réponses sont simples et sincères et nous n'y avons rien découvert contre la foi ou la morale. Cette enfant, qui a aujourd'hui quatorze ans, pouvait-elle exercer une influence telle qu'elle explique ce concours de peuple ? Disposerait-elle d'un prestige personnel suffisant pour entraîner ces

masses humaines ? S'imposerait-elle, par des qualités précoces, au point de faire converger vers elle tant de milliers de gens ?

Ce n'est pas probable, puisqu'il s'agit d'une enfant sans instruction d'aucune sorte et d'une éducation très rudimentaire.

De plus, par la suite, la petite quitta le pays et jamais plus n'y reparut — et cependant le peuple accourut en nombre plus grand encore à Cova da Iria.

Est-ce que, par hasard, ce rassemblement s'expliquerait par l'agrément et le pittoresque des lieux ? Non. C'est un site désert, vulgaire, sans arbres, sans eau, loin du chemin de fer, perdu dans les replis d'une montagne, dépourvu de tout attrait naturel.

Le peuple irait-il là-haut à cause de la chapelle ? Des gens dévots y avaient édifié un petit ermitage, si petit qu'on n'y pouvait pas célébrer la Messe.

; Au mois de février de cette année, quelques malheureux — que la Vierge pardonne leur mauvaise action ! — y allèrent pendant la nuit et, avec des bombes à la dynamite, la détruisirent et y mirent le feu par la suite.

Nous conseillâmes de ne pas la reconstruire — non seulement en prévision de nouveaux attentats, mais aussi parce que nous voulions éprouver les motifs qui poussent là un si grand rassemblement de peuple.

Or, loin de diminuer, la multitude est chaque fois plus nombreuse.

* * *

L'autorité ecclésiastique s'est maintenue dans l'expectative. Le révérend clergé, dès le principe, s'est abstenu de prendre part à toute manifestation. A peine si, dernièrement, nous avons permis qu'on y dise la Messe basse, avec sermon, les jours de grande affluence populaire.

L'autorité civile a employé tous les moyens — y compris les persécutions, la prison et les menaces de toute sorte — pour en finir avec le mouvement religieux en cet endroit. Tous ses efforts ont été infructueux. Et personne ne pourra affirmer que l'autorité ecclésiastique ait encouragé la foi aux apparitions — bien au contraire.

A raison de tout ce que nous achevons d'exposer, il nous paraît être de notre devoir d'étudier et de faire étudier ce cas et d'organiser le procès selon les lois canoniques.

A cet effet, nous nommons la Commission suivante :

Rév. João Quaresma, vicaire général du diocèse ;

Rév. Faustino José Jacinto Ferreira, prieur d'Oliveira et archiprêtre de l'arrondissement d'Ourém ;

Rév. Dr Manuel Marques dos Santos, professeur au Séminaire ;

Rév. D^r Joaquim Coelho Pereira, prieur de La Batalha ;
 Rév. D^r Manuel Nunes Formigão Junior, professeur au Sémi-
 naire patriarcal, avec l'autorisation de Son Eminence ;

Rév. Joaquim Ferreira Gonçalves das Neves, prieur de
 Ste-Catherine da Serra ;

Rév. Agostinho Marques Ferreira, curé de Fátima ;

Cette Commission pourra s'adjoindre ou proposer à nomi-
 nation un ou plusieurs experts (Canons 2088, § 3, et 2118,
 § 1 et 2).

Nous nommons promoteur de la foi le Rév. D^r Manuel Mar-
 ques dos Santos, lequel recevra, selon les règles du droit, les
 dépositions des témoins, autant que possible oculaires (C. 2040).

Pour aider le Rév. promoteur de la foi, nous nommons comme
 notaire le Rév. Manuel Pereira da Silva, professeur au Séminaire.

Nous ordonnons à tous les fidèles de notre diocèse (Canons 2023
 à 2025) et nous demandons à ceux des autres diocèses de rendre
 compte de tout ce qu'ils sauront, soit en faveur, soit contre
 les apparitions ou faits extraordinaires... et qu'ils témoignent
 spécialement si, dans ces faits, il y eut ou il y a quelque machi-
 nation, superstition, quelque doctrine ou chose contraire à
 notre sainte religion.

Chacun des membres de la Commission est autorisé à rece-
 voir les noms de ceux qui doivent ou veulent déposer ; ceux-ci
 seront convoqués en bonne et due forme.

* * *

La première loi de l'histoire, affirme le grand Pape Léon XIII
 (Encyclique *De Studiis historicis*), est de ne jamais dire de
 faussetés, la deuxième est de ne jamais craindre de dire la vérité.

L'Eglise a soif de vérité, parce qu'elle fut fondée par Celui
 qui a dit : « Je suis la Vérité. » (JOAN, V, 6.)

C'est pourquoi, si les faits qui se sont passés à Fátima et
 qui se présentent comme surnaturels sont véritables, nous
 remercions Notre-Seigneur qui a daigné nous faire visiter par
 sa Très Sainte Mère pour augmenter notre foi et redresser nos
 mœurs ; s'ils sont faux, il convient que leur fausseté soit
 découverte...

Continuons à invoquer la Vierge Mère du Ciel, soyons exacts
 à accomplir nos devoirs chrétiens, soyons catholiques de paroles
 et d'œuvres, répandons la prière du saint Rosaire et attendons
 le jugement de la Sainte Eglise, certains qu'il sera l'écho du
 jugement de Dieu...

Approbation des apparitions et autorisation officielle du culte à Fátima

La Lettre pastorale de Monseigneur l'Evêque de Leiria, déclarant dignes de crédit les visions des petits bergers de Fátima et autorisant officiellement le culte s'y rapportant, fut proclamée à la Cova da Iria solennellement, le 13 octobre 1930. En voici quelques paragraphes tirés des conclusions :

Le culte de Notre-Dame de Fátima s'est répandu rapidement, comme nous venons de le dire, tant dans ce diocèse que dans tout le Portugal et, aujourd'hui, il s'étend à toutes les parties du monde, non seulement dans les nations catholiques, mais aussi protestantes et même païennes.

Le regard amoureux et triste de la Vierge Très Sainte — plein d'amour comme celui d'une mère, mais triste à cause de nos fautes — va en se répandant dans toute la terre, soulevant les cœurs et ravivant la foi...

.....

Combien est grande la force de la foi !

Combien est prodigieux le pouvoir de la Vierge Très Sainte, qui rassemble des multitudes sur une montagne pelée et transforme en quelques années un endroit désert en un centre magnifique de piété, par le plus étonnant miracle de vie religieuse de notre temps !...

.....

CERS DIOCÉSAINS,

Nous ne voulons pas prolonger plus longtemps et nous ne le croyons pas nécessaire.

En vertu des considérations exposées et d'autres que nous avons omises pour abréger, en invoquant humblement le divin Esprit et confiant dans la protection de la Mère Très Sainte, après avoir entendu les Rév. Consulteurs de notre diocèse,

Nous décidons :

1^o De déclarer comme dignes de crédit les visions des enfants à la Cova da Iria, paroisse de Fátima, de notre diocèse, les jours 13 de mai à octobre 1917 ;

2^o De permettre officiellement le culte de Notre-Dame de Fátima.

Il nous reste, bien-aimés fils en Notre-Seigneur, à vous avertir que, si la faveur que la Très Sainte Vierge nous accorda est pour nous un grand motif d'allégresse, plus grande encore est l'obligation de répondre à sa bonté.

L'expérience de plusieurs années démontre que, suivant la parole du Psalmiste, *les yeux du Seigneur sont ouverts et ses oreilles attentives aux prières dans ce lieu*. Mais il est nécessaire que, par la pureté de notre vie, par la pratique des commandements de Dieu, par l'observance des préceptes de l'Eglise, par le respect et la soumission envers les directives du Siège apostolique, nous nous montrions intégralement catholiques...

.....

Appel du cardinal-patriarche pour le pèlerinage national du 13 mai 1931

Que vont-ils faire à Fátima, le 13 mai prochain, les évêques du Portugal ?

Ils vont remercier officiellement la Sainte Vierge, en tant que Pontifes du peuple, de la grâce qu'Elle lui a faite de descendre auprès de lui.

La Reine du Ciel est descendue sur la terre, qui lui appartenait dès le début : Terre de Sainte Marie — et a placé son trône de miséricorde à Fátima, d'où elle montre à tous Jésus, le Sauveur du monde.

Fátima est devenue, en une certaine façon, la nouvelle Bethléem portugaise : la Mère de Dieu a daigné y apparaître, afin de donner, par cette grâce particulière, son Fils Jésus à notre Portugal ravagé par l'ouragan antichrétien.

Après que, à la suite d'un long et minutieux examen, l'autorité compétente, l'heureux évêque du diocèse des apparitions, s'est prononcée, il n'y a plus de place pour une réserve quelconque en ce qui concerne les chefs spirituels de la nation portugaise.

Représentants sacrés et officiels de Dieu et du peuple chrétien, leur voix était nécessaire au chœur d'action de grâces, afin que celui-ci revêtît un caractère véritablement catholique et national.

Les évêques portugais vont à Fátima remercier la Sainte Vierge de sa visite au terroir portugais.

Ils lui consacreront, en hommage de filiale dévotion, notre pays, afin que la Reine du Ciel le garde et le protège comme son bien.

M..., cardinal-patriarche.

(*Voz da Fátima*, N° 104.)

Acte de consécration du Portugal au Cœur Immaculé de Marie

(Extraits)

Quelques mois après la reconnaissance officielle du culte, le 13 mai 1931, en présence de tous les archevêques et évêques du pays en pèlerinage à Fátima, Son Eminence le Cardinal-Patriarche de Lisbonne lut un acte de consécration dont voici les principaux passages :

.....

Notre-Dame de Fátima, qui avez daigné descendre sur notre terre comme une étoile matinale de bénédiction annonçant, après les ténèbres de la nuit, l'aurore de la lumière et de l'espérance ;

Vous avez élevé ici votre trône de miséricorde pour répéter au Portugal tout entier ce que vous disiez à Cana. *Faites tout ce que mon Fils vous dira*, pour que nous y trouvions pardon, paix et félicité ;

Vous vous êtes montrée ici à des yeux innocents sous la triple invocation de Notre-Dame du Rosaire, de Notre-Dame des Douleurs et de Notre-Dame du Carmel...

.....

Les pasteurs choisis par votre Fils pour garder et paître en son nom les brebis qu'il a acquises avec son Sang, dans ce pays dont le nom ne peut se prononcer sans prononcer le vôtre, viennent aujourd'hui solennellement consacrer, comme représentants officiels de leurs troupeaux, la nation portugaise à votre Cœur Immaculé, dans un acte de filial hommage de foi, d'amour et de confiance. Prenez-la de nos mains fragiles dans les vôtres, défendez-la et gardez-la comme votre bien propre ; faites qu'en elle règne, vainque et gouverne Jésus, hors duquel il n'y a point de salut...

.....

Intercédez pour le Portugal, ô Notre-Dame, à cette heure très grave où soufflent de l'Orient des vents furieux apportant des cris de mort contre votre Fils et contre la civilisation fondée sur ses enseignements... — *Secours des chrétiens, priez pour nous !*

Intercédez pour le Portugal dans cette heure troublée où les vagues immondes d'une immoralité sans voiles qui a perdu jusqu'à la notion de péché exaltent, en face même de la Croix de votre Fils, la réhabilitation de la chair... — *Vierge puissante, priez pour nous !*

Intercédez pour le Portugal, ô Notre-Dame, à cette heure de passions et d'incertitudes où même les bons courent le risque de se perdre... Unissez tous les Portugais dans l'obéissance à votre Fils, dans l'amour de l'Eglise et aussi dans le culte de la vertu, dans le respect de l'ordre et dans la charité fraternelle.
— *Reine de la Paix, priez pour nous!*

Souvenez-vous enfin, ô Patronne de notre Patrie, que le Portugal enseigna jadis à tant de peuples à vous saluer bénie entre toutes les femmes. En souvenir de ce qu'il fit pour votre gloire, sauvez-le, Vierge de Fátima, en lui donnant Jésus, dans lequel il trouvera la vérité, la vie et la paix!

Cet acte fut renouvelé, le 13 juin 1938, lors du Pèlerinage national d'action de grâces.

Ordonnances de Monseigneur l'évêque de Leiria

(Extrait du *Manuel officiel du Pèlerin.*)

Règlement général du Pèlerinage

1° Les pèlerinages à Notre-Dame du Rosaire de Fátima doivent conserver leur caractère de piété, de pénitence, de charité ;

2° Les pèlerins doivent toujours, mais surtout en route et à la Cova da Iria, s'aider mutuellement, prier les uns pour les autres, observer le plus grand respect et le plus profond recueillement pendant les actes du culte ;

3° Les malades, riches ou pauvres, ont toujours la première place. On s'écarte à leur passage et on les aide chaque fois qu'ils en ont besoin ;

4° L'enceinte murée doit être regardée comme une église durant les pèlerinages. Que les pèlerins s'abstiennent donc d'y converser et, si c'est indispensable, qu'ils parlent à voix basse ;

5° Qu'on ne s'occupe pas des mendiants de profession, ni des marchands ambulants. Bien plus, qu'on avertisse les servites de Notre-Dame qui les éloigneront.

6° Les pèlerins doivent obéir aux indications des servites pour que tout se fasse avec ordre. Dieu n'aime pas le désordre... S'il y a de l'ordre, même s'ils sont bien nombreux, tous les pèlerins seront bien servis : le peu suffira pour tous. Si l'ordre manque, l'abondance sera insuffisante. Je demande instamment que ce bon ordre, joint à la pénitence et à la charité, soit observé par les pèlerins.

7° Je recommande spécialement à leurs prières et bonnes œuvres les besoins de la Sainte Eglise, de notre Patrie et les « servites de Notre-Dame de Fátima », que je remercie, dès maintenant, de leur activité et de leur abnégation.

Avis concernant les malades

Nous recommandons la plus grande charité envers les malades :

1° Les servites de Notre-Dame transporteront sur un brancard ou sur une voiturette ceux qui ne pourront pas marcher ;

2° Les malades doivent passer au Bureau des Constatations, où ils seront examinés par les médecins, ceux qui apportent un certificat médical seront inscrits de préférence aux autres ;

3° Ils seront ensuite confiés aux servites qui leur accorderont tous les soins et les attentions possibles ;

4° Les servites, comme les médecins, les infirmiers et les scouts, prêteront leurs services par dévotion à Notre-Dame, sans gratification aucune

Leiria, 13 mai 1928

† JOSEPH,
Evêque de Leiria.

Avis concernant les grâces obtenues

Les personnes ayant connaissance de faveurs extraordinaires attribuées à l'intercession de Notre-Dame de Fátima sont priées d'envoyer les comptes rendus à l'administration de la *Voz da Fátima*, Séminaire diocésain, Leiria (Portugal)

Ces faveurs peuvent, avec le consentement des intéressés, être publiées, à titre d'information, dans la *Voz da Fátima*, à la plus grande gloire de Dieu et de sa Très Sainte Mère, et pour l'édification des fidèles.

Les relations doivent faire connaître le mieux possible :

1° *La personne guérie* : nom et prénoms, âge, lieu de naissance, domicile, avec l'adresse exacte et complète ; caractère, conduite, piété, tempérament et état de santé précédent ;

2° *La maladie* : nom, nature, évolution, en en faisant l'histoire succincte, autant que possible accompagnée d'attestations ou autres écrits de médecins, qui disent la nature et la gravité du mal, les remèdes et les résultats obtenus ;

3° *La guérison* : en décrivant en détail les circonstances, les moyens spirituels employés, prières, messes, neuvaines, eau de la source des apparitions, etc. Ajouter, si possible, la relation des médecins sur la guérison et même le témoignage du curé, du confesseur et autres personnes dignes de foi ;

40 *Les conséquences* : état de santé actuel, effets spirituels sur la personne privilégiée et les siens.

N. B. — On prie de faire connaître, de la même manière, au susdit administrateur de la *Voz da Fátima*, les grâces spirituelles obtenues et, en général, les faits relatifs à l'histoire et au culte de Notre-Dame de Fátima.

Leiria, 31 mai 1928.

† JOSEPH,
Evêque de Leiria.

Lettre pastorale collective de l'épiscopat portugais annonçant l'accomplissement du vœu dit « anticommuniste »

Au Carême de 1937, les évêques du Portugal adressèrent collectivement une lettre à leurs fidèles pour leur faire connaître le vœu qu'ils avaient formulé à la Cova da Iria, au mois de mai précédent, d'organiser un grand pèlerinage national d'action de grâces si Notre-Dame préservait le pays du terrible fléau de la guerre et du communisme athée.

Les prélats profitèrent de cette occasion pour rappeler aux Portugais les enseignements les plus opportuns sur les dangers du communisme et du paganisme, ainsi que sur la nécessité de l'apostolat et de l'Action catholique.

Au bout de deux ans, le vœu des évêques ayant été exaucé, ils écrivirent une nouvelle lettre pastorale collective dont nous donnons ci-après les paragraphes qui confirment et illustrent ce que nous avons dit dans notre chapitre sur « le plus grand miracle ».

I. Le vœu de l'Episcopat en 1936

Dans notre lettre pastorale collective sur *le communisme et sur quelques graves problèmes de l'heure présente*, donnée au Carême de l'an dernier, nous rendions public le vœu que nous avons fait antérieurement d'aller, tous les évêques du Portugal continental, le 13 mai 1938, à la tête du pèlerinage national, rendre de solennelles actions de grâces à la Très Sainte Vierge, Mère de Dieu, au nom de toute la nation, si Elle obtenait, pour le Portugal, dont Elle est la patronne, la victoire sur le communisme athée et le bienfait de la paix.

Nous transcrivons ici les paroles par lesquelles nous rendions public ce vœu :

¹ Traduction sur le texte publié par le *Mensageiro de Maria*, N° 166, juin 1938.

« Lorsque, en mai de l'an passé, nous nous réunîmes, les évêques du Portugal, au Sanctuaire de Notre-Dame de Fátima, pour y faire notre retraite annuelle, nous avions les cœurs pleins de préoccupations et d'angoisse devant la vague menaçante de ceux qui nient blasphématoirement Dieu et cherchent à détruire la religion chrétienne, la famille, la propriété, la morale.

« Précisément, le Vicaire du Christ — indéfectible gardien et défenseur de l'héritage de Notre-Seigneur Jésus-Christ — venait de condamner l'audace impie de ces antichrétiens et de dénoncer le péril pour l'Église et pour la Société.

« Avant de nous séparer, nous plaçâmes plus d'une fois nos personnes et nos diocèses sous la protection spéciale de la Très Sainte Vierge, victorieuse de toutes les hérésies et protectrice du Portugal. Nous lui fîmes la promesse, avec vœu solennel, si Elle préservait le Portugal des dangers qui le menacent et menacent le monde, de revenir, au bout de deux ans, entourés des fidèles que son divin Fils confia à notre garde, pour lui rendre, au nom de la nation entière, les actions de grâces dues à Celle qui, tant de fois, sauva le Portugal. »

II. La paix au Portugal

Arrivés presque au moment d'accomplir ce vœu, notre cœur exulte d'allégresse en constatant que notre confiance en la Patronne du Portugal n'a pas été déçue.

Depuis que Notre-Dame de Fátima apparut en 1917, dans le ciel du Portugal, une spéciale bénédiction de Dieu est descendue sur la terre portugaise. Le cycle violent de la persécution religieuse s'est arrêté et une nouvelle époque de pacification des consciences et de restauration chrétienne s'est ouverte.

Mais en nous reportant spécialement à la période de deux ans écoulée depuis notre vœu, on ne peut manquer de reconnaître que *la main invisible de Dieu a protégé le Portugal, éloignant de lui le fléau de la guerre et la lèpre du communisme athée.*

Nous avons fait ce vœu à la lumière des incendies qui, dans la nation voisine et sœur, consumaient, avec les richesses de l'art, les monuments élevés à la gloire de Dieu, à l'éducation des hommes et à leur sanctification. Et le bruit courait, non sans fondement, que les ennemis de Dieu et de l'ordre social préparaient pour bientôt, dans l'officine de la haine satanique, des événements très graves pour l'Espagne et le Portugal.

Deux mois à peine après notre vœu, voilà que commence le sanglant holocauste de l'Espagne qui dure encore. L'incendie menace de se communiquer au monde, qui ne sait plus défendre la chrétienté. Mais le Portugal, qui souffre comme un frère du martyr de l'Espagne, réussit à maintenir la paix intérieure et redevient, en face d'une Europe divisée et égoïste, comme au XVI^e siècle, le paladin de la civilisation chrétienne.

Cependant, les ennemis de la paix ne désarment pas. Un jour de septembre suivant, jour dédié à la Nativité de Notre-Dame — avant même que la capitale s'aperçoive du péril — un mouvement révolutionnaire se dessine, qui est tout de suite étouffé. Le Portugal peut ainsi poursuivre tranquille son chemin de travail et de progrès (et déjà il se prépare à célébrer par de grandes fêtes les centenaires de sa fondation et de sa restauration). Et nous, qui avons les mains pures de tout le sang versé en Portugal par esprit de rébellion, nous pouvons nous réjouir, sans réserve, de la victoire de l'ordre dont l'Eglise enseigne le respect aux hommes et sans lequel il ne peut y avoir ni progrès ni liberté.

Quelques mois s'écoulent et dans l'ombre ténébreuse, on trame froidement, avec une précision diabolique, des attentats contre la vie de celui qui, plus que personne, a la charge de veiller sur la paix et sur la sécurité de tous et qui, sous la haute présidence du chef vénéré de l'Etat, a tant mérité de la nation portugaise.

.....

Mais la main toute-puissante de la Providence détourna le coup que des mains criminelles avaient préparé avec tant d'habileté et de minutie qu'on en croyait la réussite scientifiquement assurée.

Le bienfait de la paix, que l'Eglise demande si instamment dans ses prières liturgiques et que nous avons demandé avec confiance à Fátima, nous a été accordé d'une manière presque miraculeuse.

III. La défense de la civilisation chrétienne

Ici Nosseigneurs les évêques évoquent la mission historique du Portugal « né Croisé de la Chrétienté contre le Maure » et « qui donna au monde et au Christ de nouveaux mondes ».

De cette mission, le Portugal actuel prend de plus en plus conscience. Il lui incombe de défendre la civilisation chrétienne contre le communisme et contre l'étatisme totalitaire.

Déclarer la guerre au communisme athée en apostasiant le Christ, ce n'est pas défendre la civilisation chrétienne; c'est plutôt exploiter l'argument du péril communiste pour établir une autre oppression, également païenne et odieuse, de la personne humaine.

Les prélats se réjouissent de ce que le Gouvernement du pays ait compris cette vocation historique du Portugal.

IV. L'accomplissement du vœu et la prière de vos Evêques

Nous venons donc aujourd'hui vous communiquer officiellement le prochain accomplissement de notre vœu et vous inviter à vous unir à nous dans l'acquiescement de notre dette de reconnaissance.

Le 13 mai prochain, si Dieu le permet, nous serons, tous les évêques de la métropole, à la Cova da Iria, avec les fidèles qui voudront se joindre à nous, pour remercier la Très Sainte Vierge et prier pour le Portugal tout entier.

Nous irons là-bas demander que Dieu continue de nous donner la paix, — sa paix : paix dans la vérité, paix dans la justice, paix dans la liberté, paix dans le progrès, paix dans la prospérité, paix dans la joie.

Puis la lettre expose tout ce qu'il convient de demander à Dieu et à sa Sainte Mère pour que règne vraiment cette paix parfaite : justice et charité dans les rapports entre les hommes et les nations ; esprit d'apostolat chez les chrétiens ; extension du Règne de Dieu sur toute la terre, liberté de l'Eglise dans sa mission d'enseignement et de sanctification des âmes ; lumières d'en-haut pour les autorités publiques ; préservation du communisme et de l'étatisme totalitaire ; esprit chrétien et généreux de la jeunesse, etc...

V. Recommandations finales

Préparons-nous donc, dès maintenant, au grand acte du prochain mois de mai de la manière que la Très Sainte Vierge a recommandée à Fátima : rénovation et purification de notre vie par la pénitence, prière incessante et fervente.

Ici la lettre rappelle l'essentiel du message de Notre-Dame de Fátima et recommande la dévotion au Rosaire, rappelant l'institution du livre d'or où s'inscrivent les familles.

Que Notre-Dame du Rosaire de Fátima continue de garder et de protéger, non seulement ces familles, mais tout le Portugal.

Donné le dimanche de la Résurrection du Seigneur, l'an 1938.

Ont signé : Son Eminence le Cardinal-Patriarche (Lisbonne),
l'Archevêque Primat (Braga),
l'Archevêque d'Evora
et les dix Evêques du Portugal continental.

IV. DOCUMENTS DIVERS

Un article de l' « Osservatore Romano »

Souvent le journal du Vatican publiait des informations sur le nouveau sanctuaire de Fátima et les pèlerinages qui s'y déroulaient. Voici le compte rendu de la journée du 13 mai 1928, paru dans l'Osservatore du 3 juin. Il présente cet intérêt particulier de nous renseigner sur ce que l'on pensait de Fátima dans les milieux du Vatican, deux ans avant l'approbation canonique des apparitions.

Le sanctuaire de Fátima

Un pèlerinage de trois cent mille personnes

Fátima est un petit village caché dans les replis de la Serra de Aire, au centre du Portugal.

Il y a onze ans, il était complètement inconnu et aujourd'hui, comme disait récemment Mgr Dom José Alves Correia da Silva — c'est le lieu choisi par Notre-Dame pour manifester son pouvoir, sa bonté et son amour.

Les routes d'accès sont presque impraticables¹, le voyage incommode et l'endroit même n'offre aucune commodité; et pourtant, il y vient des milliers et des milliers de gens de toute classe et condition sociale, priant avec onction et ferveur.

Qui y va une fois, éprouve le désir d'y revenir.

Ce n'est pas le clergé qui créa ce grandiose mouvement, puisque, selon les instructions de ses supérieurs hiérarchiques, il s'abstenait complètement de s'immiscer dans ces événements.

Béni soit la Vierge Très Sainte, notre Mère, qui a changé ce lieu inconnu et désert en un véritable paradis, où elle répand grâces et bénédictions sur ses enfants!

Le Lourdes portugais

Fátima est aujourd'hui un grand centre de pèlerinages, le plus important de toute la péninsule ibérique.

Plus de trois millions de personnes y sont déjà venues en pèlerinage.

¹ Elles ont été refaites depuis.

Il n'est pas au Portugal un village, une maison, une personne qui n'ait entendu parler de Fátima.

Voilà onze ans que cette multitude de pèlerins va en augmentant, pouvant se compter par centaines de milliers.

Histoire de Fátima

Deux mots d'histoire.

Lorsque, en 1917, la guerre désolait l'Europe, trois enfants — deux filles et un garçon — racontèrent chez eux qu'ils avaient vu une dame dans les rameaux d'un arbre. C'était, disaient-ils, Notre-Dame du Rosaire : Elle les avait exhortés à réciter le chapelet et à faire pénitence.

Chez eux, personne ne les crut ; mais la nouvelle courut rapidement de village en village. Le mois suivant, l'apparition se répéta. Beaucoup crurent, mais la plus grande partie resta dans l'incrédulité ou dans le doute.

L'affluence se multipliait : en octobre, il se groupa là quelque soixante-dix ou quatre-vingt mille personnes.

Voilà les faits.

On ne compte pas les grâces extraordinaires, les guérisons et conversions qui se sont réalisées par l'intercession de Notre-Dame du Rosaire de Fátima.

Elle est arrivée l'occasion de décrire le pèlerinage du dernier jour 13.

Le grand pèlerinage

Depuis plusieurs jours, les pèlerins sont sur les chemins vers Fátima.

Mais le 12 mai, leur nombre grandit de manière extraordinaire. Ils font des kilomètres et des kilomètres à pied, d'autres avec de pacifiques attelages et d'autres encore en automobile ou en car.

D'après les statistiques officielles, plus de onze mille automobiles sont passées en direction de Fátima.

Le soir, le vaste rectangle muré, où peu à peu s'élèvent de nouvelles constructions, était complètement plein de peuple.

A 10 heures de la nuit, un prêtre fit des méditations sur les mystères du Rosaire.

Après le chapelet et les litanies de Notre-Dame, commença la procession aux flambeaux. L'énorme multitude de cent cinquante mille personnes se transforma en un grand torrent de lumière serpentant le long des murailles, de la route, des chapelles et de la fontaine miraculeuse, paraissant presque vouloir illuminer même le ciel par son éclat.

Après la procession, vers minuit, tout le monde se réunit autour de l'autel où doit être exposé le Saint Sacrement.

S. Exc. Mgr Dom José Alves Correia da Silva fit les méditations sur les mystères du Rosaire. Ses paroles, ardentes de foi, furent écoutées par plus de cent cinquante mille personnes, au milieu du plus profond silence.

Grâce aux haut-parleurs, installés dans l'enceinte, soit qu'on chante, soit qu'on prie, c'est toujours un puissant unisson qui monte vers le ciel.

Très remarquable est le respect de ce bon peuple pour les évêques. Dans les évêques, il honore aussi la tête, — le Pape.

L'adoration nocturne dura jusqu'à 3 heures du matin.

A cette heure commencèrent les messes qui, célébrées à six autels, se terminèrent vers midi. Cent vingt prêtres approximativement y célébrèrent la sainte messe.

Les communions durèrent depuis le premier matin jusque vers midi : dix-huit mille personnes s'approchèrent de la Table eucharistique.

Pose de la première pierre

Le jour 13, vers 10 heures, S. Exc. Dom Manuel Mendes da Conceição Santos, archevêque d'Evora, accompagné de Monseigneur l'Evêque de Leiria, se dirigea vers le lieu où devait être posée la première pierre de la future basilique. Ils étaient entourés d'un nombreux clergé, de scouts et de servites de Notre-Dame de Fátima et aussi par des fidèles de tous les âges, états et conditions sociales.

« Ici doit s'élever le plus grand monument moderne de la vénération du Portugal pour Notre-Dame », dit Monseigneur l'Archevêque d'Evora.

La procession de la Statue de Notre-Dame

Le moment le plus solennel est la messe de midi et la bénédiction des malades. La messe fut célébrée par Monseigneur l'Evêque de Leiria et la bénédiction fut donnée par Monseigneur l'Archevêque d'Evora.

Trois cent mille personnes y assistaient.

Lorsque la statue de Notre-Dame est portée processionnellement de la chapelle des Apparitions jusqu'à l'endroit où va être célébrée la sainte messe, en présence de quatre cents malades, on assiste au spectacle merveilleux de trois cent mille mouchoirs blancs agités pour saluer la Vierge.

Les applaudissements, les vivats, les larmes qui se voient aux yeux de tous, depuis les évêques jusqu'aux plus humbles voituriers, donnent à ce moment une grandeur extraordinaire. On dirait une troupe énorme de colombes blanches prenant leur vol vers le ciel.

La même scène se répète à la fin, lorsque l'image est reconduite à la chapelle des Apparitions.

Les invocations, durant la messe des malades, sont faites par le D^r Marques dos Santos.

Et Jésus passe, bénissant et réconfortant la multitude massée tout autour. Il s'abaisse jusqu'à ces âmes dont beaucoup s'en sont allées depuis longtemps loin de Lui et les autres, au contraire, qui désirent s'approcher de Lui toujours davantage.

Après la bénédiction, Monseigneur l'Archevêque d'Evora adressa un vibrant appel aux fidèles présents pour qu'ils ne manquent pas de chanter à Fátima et en tout lieu les gloires de Marie, Patronne du Portugal.

« Ce fut, aujourd'hui, ajouta-t-il, la plus grande manifestation religieuse et comme peut-être il n'en a jamais été vue aucune. »

Après l'*Ave Maria* de Lourdes et d'autres cantiques, tout le monde chanta comme profession de foi le *Queremos Deus* (Nous voulons Dieu), renouvelant pour la dernière fois la consécration à Notre-Dame.

Deux heures plus tard, ce mystérieux endroit, où chaque pierre respire la piété, la pénitence et le sacrifice, était redevenu un séjour de paix et de silence.

Ainsi se termina le grand jour de Notre-Dame au Portugal.

Pèlerins illustres

Il serait impossible de donner une liste des personnalités qui prirent part à ce pèlerinage. Nous mentionnerons cependant l'épouse et la fille du président du Ministère qui, le matin, s'approchèrent de la sainte Table et aussi l'épouse et la fille du général Carmona, président de la République portugaise.

.....

Une lettre du roi Manuel II

Exilé depuis 1910, le roi Manuel II portait toujours à l'étranger le titre de Comte d'Ourém. Or, Fátima se trouve dans le territoire de l'ancien comté d'Ourém. Le 27 octobre 1932, il adressait à Monseigneur l'Evêque de Leiria la lettre suivante, qui accompagnait une importante offrande en faveur de la basilique en construction.

RÉVÉREND MONSEIGNEUR.

Je m'adresse à l'illustre Evêque de Leiria pour lui demander d'accepter la modeste obole que la reine et moi lui envoyons pour l'église en construction de Notre-Dame de Fâtima. Il y a longtemps que cela aurait dû être fait; malheureusement, les circonstances ne l'ont pas permis plus tôt.

Le D^r Fernandes de Oliveira, mon administrateur général, remettra à Votre Excellence Révérendissime la somme de 10 millions de reis qu'elle voudra bien consacrer à l'autel de Notre-Dame de Fâtima pour laquelle nous avons une si profonde dévotion.

Nous demandons simplement au Révérendissime Prélat de vouloir bien prier pour nous Notre-Dame de Fâtima, afin qu'Elle nous bénisse.

Avec le plus grand respect, je baise l'anneau sacré du Révérendissime Evêque de Leiria.

MANUEL, roi.

Dom Manuel mourut, l'année suivante, sur le sol anglais. Le Gouvernement portugais fit transporter son corps sur un navire de guerre. Il repose aux « Jeronimos », à Lisbonne, à côté des autres rois, ses prédécesseurs.

Principales paroles de la Sainte Vierge aux voyants de Fâtima

Première apparition

— Je viens pour vous demander de vous trouver ici six fois de suite à cette même heure, le 13 de chaque mois. En octobre, je vous dirai qui je suis et ce que j'attends de vous.

— (François viendra au ciel¹.) Mais auparavant, il faut qu'il récite beaucoup de chapelets.

— Voulez-vous vous offrir à Dieu pour faire des sacrifices et accepter toutes les souffrances qu'Il vous enverra en réparation des péchés si nombreux qui offensent sa divine majesté? Voulez-vous souffrir pour la conversion des pécheurs, pour réparer les blasphèmes ainsi que toutes les offenses faites au Cœur Immaculé de Marie?

¹ Nous avons mis entre parenthèses les paroles qui sont données comme moins textuelles.

— Vous allez donc avoir beaucoup à souffrir ; mais la grâce de Dieu vous assistera et vous soutiendra toujours.

Deuxième apparition

— (Récitez tous les jours le chapelet.)

— (A Lucie.) Je veux que tu apprennes à lire, pour que je puisse te dire ce que j'attends de toi.

— Oui, je viendrai bientôt prendre Jacinte et François. Quant à toi, tu devras rester plus longtemps ici-bas. Jésus veut se servir de toi pour me faire connaître et aimer. Il veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé.

— Non, ma fille, je ne t'abandonnerai jamais. Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et la voie qui te conduira à Dieu.

Troisième apparition

— (Récitez tous les jours le chapelet pour honorer la Sainte Vierge.) Dites-le pour obtenir la fin de la guerre. Seule l'intercession de la Sainte Vierge peut obtenir cette grâce aux hommes.

En récitant le chapelet, dites après le *Gloria Patri* de chaque dizaine : « O mon Jésus, pardonnez-nous nos péchés, préservez-nous du feu de l'enfer et conduisez toutes les âmes au ciel, surtout celles qui ont le plus besoin de votre miséricorde. »

— Continuez de venir tous les mois. En octobre, je vous dirai qui je suis et ce que je désire. Et je ferai un grand miracle pour que tout le monde puisse vous croire.

— (Je ne guérirai pas cet homme et je ne lui ôterai pas sa pauvreté. Qu'il récite son chapelet tous les jours avec sa famille. Que le malade ne perde pas patience ; je sais mieux que lui le moment où il convient que je vienne le prendre... Les autres suppliants obtiendront les grâces désirées dans le courant de l'année qui vient, mais il faut qu'ils récitent le chapelet.)

— Sacrifiez-vous pour les pécheurs et dites souvent, mais spécialement en faisant quelques sacrifices :

« O Jésus, c'est pour votre amour, pour la conversion des pécheurs et en réparation des offenses faites au Cœur Immaculé de Marie. »

Quatrième apparition

— (A cause de cela, — de l'arrestation des voyants, — le miracle que je vous ai promis sera moins éclatant. Ne manquez pas de vous trouver à la Cova da Iria en septembre et en octobre, aux jour et heures indiqués.)

— Priez et faites des sacrifices pour les pécheurs, car beaucoup d'âmes vont en enfer parce qu'il n'y a personne qui se sacrifie et prie pour elles.

Cinquième apparition

— (Continuez de réciter le chapelet pour obtenir la fin de la guerre. Je reviendrai, le 13 octobre, avec saint Joseph et l'Enfant-Jésus. Soyez-y sans faute.)

— J'en guérirai certains, mais non pas tous, car le Seigneur ne se fie pas à eux.

Sixième apparition

— Je suis Notre-Dame du Rosaire. Je suis venue pour exhorter les fidèles à changer de vie, à ne plus affliger par le péché Notre-Seigneur déjà très offensé, à réciter le chapelet et à faire pénitence de leurs péchés.

— Je désire, en ce lieu, une chapelle en mon honneur.

— (Si les hommes se corrigent, la guerre finira bientôt... Je vous promets d'écouter vos prières.)

Paroles de Jacinte à ses derniers jours

(Recueillies par Sœur Marie-Purification Godinho)

Sur les vertus chrétiennes

Chère marraine, fuyez le luxe ; ne recherchez pas la richesse, aimez beaucoup la sainte pauvreté et le silence.

Soyez pleine de charité, même à l'égard des méchants. Ne dites du mal de personne et fuyez ceux qui médisent du prochain.

Soyez très patiente ; la patience conduit au Paradis.

La mortification et le sacrifice plaisent beaucoup à Jésus.

J'entrerais volontiers au couvent ; mais j'aime encore mieux aller au Ciel le plus tôt possible. Pour être religieuse, il faut être très pure d'âme et de corps.

— Et sais-tu ce que c'est que « être pure », lui dit alors sa « marraine ».

— Je le sais, je le sais. Etre pure de corps, cela veut dire garder la chasteté. Etre pure d'âme, c'est ne commettre aucun péché, ne pas regarder ce qu'on ne doit pas regarder, ne pas voler, ne pas mentir, dire toujours la vérité, même s'il en coûte.

— Mais qui t'a appris toutes ces choses ?

— La Vierge. Quelques-unes, je les ai trouvées moi-même. J'aime tant à penser !

Sur le péché

Les péchés qui jettent le plus d'âmes en enfer sont les péchés d'impureté.

Il viendra certaines modes qui offenseront beaucoup Notre-Seigneur.

Les personnes qui servent Dieu ne doivent pas suivre les modes. L'Eglise n'a pas de modes. Notre-Seigneur est toujours le même.

Il se commet beaucoup et de très grands péchés dans le monde.

Si les hommes savaient ce qu'est l'éternité, ils feraient tout pour changer de vie.

Sur les prêtres

Ma bonne marraine, priez beaucoup pour les pécheurs ! Priez beaucoup pour les prêtres ! Priez beaucoup pour les religieux !

Les prêtres doivent être purs, très purs.

Les prêtres ne devraient s'occuper que des choses de l'Eglise et des âmes.

Sur la guerre

La Vierge a dit qu'il y a beaucoup de guerres et de discordes dans le monde ; les guerres ne sont que des châtimens pour les péchés du monde.

La Très Sainte Vierge ne peut plus retenir le bras de son Fils bien-aimé sur le monde.

Il faut faire pénitence ; si les hommes se repentent, Notre-Seigneur pardonnera encore ; mais s'ils ne changent pas de vie, le châtiment viendra.

Il semble que, en disant ces choses, la Vierge se soit montré triste, car l'enfant ajoutait ;

— Pauvre Vierge, elle me fait tant pitié, elle me fait tant pitié !

(Ici Sr Godinho écrit, à propos de cette pensée : « Il s'agit d'un très grand châtiment dont elle m'a souvent parlé en secret. Que Notre-Seigneur ait pitié de nous ! Dans peu d'années, on verra bien des choses dans le monde. Il est vrai que Notre-Seigneur a dit : Si les hommes se repentent... Tout est entre nos mains. Mon Dieu, ayez pitié de nous ! »)

Sur les pouvoirs publics

Ma bonne marraine, priez beaucoup pour les gouvernements !

Si le Gouvernement laissait l'Eglise en paix et donnait la liberté à la religion sainte, il serait béni de Dieu.

V. PRIÈRES

Prières des voyants de Fátima

I. Entre les dizaines du chapelet après le « Gloria Patri »

O mon Jésus, pardonnez-nous nos péchés, préservez-nous du feu de l'enfer et conduisez toutes les âmes au ciel, surtout celles qui ont le plus besoin de votre miséricorde.

II. Oraisons jaculatoires

Mon Dieu, je vous aime en reconnaissance des grâces que vous m'avez accordées.

O Jésus, je vous aime !... Doux Cœur de Marie, soyez mon salut !

III. Formules d'offrande

O Jésus, c'est pour votre amour, pour la conversion des pécheurs et en réparation des injures faites au Cœur Immaculé de Marie !

O Jésus, c'est pour votre amour, pour la conversion des pécheurs, pour le Saint-Père et en réparation des péchés commis contre le Cœur Immaculé de Marie !

IV. Prière de l'Ange

Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime ! Je demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas ! (*Trois fois.*)

Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous offre, tout en les adorant, les Très Précieux Corps, Sang, Ame et Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, présent dans tous les tabernacles du monde, en réparation des outrages par lesquels il est lui-même offensé.

Par les mérites infinis de son Cœur sacré et par l'intercession du Cœur Immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pécheurs.

N. B. — Les enfants récitaient cette prière à genoux et le front incliné jusqu'à toucher le sol.

Neuvaine de prières à Notre-Dame de Fátima

(Approuvée par Monseigneur l'Evêque de Leiria)

Prière préliminaire

Très Sainte Vierge, qui, sur les collines de Fátima, avez daigné révéler à trois humbles petits bergers les trésors de grâces contenus dans la pratique de votre saint Rosaire, imprimez profondément dans notre âme l'estime pour cette dévotion qui vous est si chère. Faites que, méditant les mystères de notre Rédemption qui nous y sont rappelés, nous en recueillions les fruits précieux.

Faites-nous obtenir, en particulier, la grâce (de...) que nous vous demandons par cette neuvaine, si c'est pour la plus grande gloire de Dieu, pour votre honneur et pour le bien de nos âmes. Ainsi soit-il.

Pater noster, Ave Maria, Gloria Patri.

(Notre Père, Je vous salue, Gloire au Père.)

v. Reine du Très Saint Rosaire. r. Priez pour nous.

I. Oraison en l'honneur des Mystères joyeux

(Premier, quatrième et septième jour.)

Vierge Très Sainte, inondée des joies les plus douces par la présence du Verbe divin incarné dans votre sein très pur et nourri de votre lait virginal; faites que nous imitions sur la terre la pureté qui resplendit dans le mystère de votre Annonciation, la charité qui éclate dans votre Visitation, le tendre amour que vous montrez pour Jésus dans les langes de la Crèche et l'humble obéissance dont vous fîtes preuve au Temple de Jérusalem, au jour de votre Purification. Puissions-nous mériter ainsi, comme récompense de notre soin constant à chercher Jésus ici-bas, de le trouver enfin dans le temple de la Gloire pour n'être plus séparé de lui à jamais. Ainsi soit-il.

Cinq *Ave Maria* (ou un chapelet).

II. Oraison en l'honneur des Mystères douloureux

(Deuxième, cinquième et huitième jour.)

Vierge très affligée, effigie vivante de la douleur au pied de la Croix de votre Fils, lequel, après avoir agonisé et sué du sang au jardin, après avoir été cruellement flagellé et couronné

d'épines, gravit la montée du Calvaire pour y mourir crucifié sous vos yeux ; enseignez-nous le secret de cette patience divine qui vous associa à la Passion de Jésus et fit de vous la Corédemptrice du genre humain, afin que nous apprenions de vous le chemin du Calvaire, la résignation chrétienne à la souffrance et l'amour de la Croix de votre Fils. Ainsi soit-il.

Cinq *Ave Maria* (ou un chapelet).

III. Oraison en l'honneur des Mystères glorieux

(Troisième, sixième et neuvième jour.)

Très glorieuse Vierge Marie, plus que personne participante des triomphes de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus-Christ, inondée de la plénitude de l'Esprit-Saint qui descendit sur vous au Cénacle ; vous qui, après une vie de parfaite sainteté, avez été transportée au Ciel en corps et en âme, et avez mérité d'être couronnée du sublime diadème d'impératrice de gloire, faites que, vous suivant dans les mystères de votre vie glorieuse et triomphante, nous méritions d'être un jour incorporés aux nombreuses phalanges de vos dévots serviteurs pour vous rendre avec tous les élus l'hommage perpétuel de nos cœurs. Ainsi soit-il.

Cinq *Ave Maria* (ou un chapelet).

v. Priez pour nous, Vierge du Rosaire.

R. Pour que nous soyons dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIONS

Père Éternel, dont le Fils unique, par sa vie, sa mort et sa résurrection, nous a mérité la récompense de la vie éternelle, accordez à vos enfants, qui méditent les mystères du saint Rosaire de la Bienheureuse Vierge Marie, la grâce d'imiter les exemples que ces mystères contiennent et de recevoir les faveurs spirituelles qu'ils promettent. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Les cinq premiers samedis du mois de Notre-Dame de Fátima

Le 13 mai 1939, Monseigneur l'Évêque de Fátima a fait publier ce qui suit, dans la cinquième édition du *Manuel officiel du Pèlerin de Fátima*, p. 131 :

« C'est la Sainte Vierge elle-même qui de nos jours (par S^r Lucie de Jésus, la voyante de Fátima) a daigné nous apprendre cette dévotion des cinq premiers samedis, qui a pour but de faire réparation au Cœur Immaculé de Marie pour toutes les offenses et outrages dont il est l'objet de la part des hommes ingrats.

Cette dévotion consiste, ce jour-là, à :

- 1^o se confesser et communier;
- 2^o réciter le chapelet,
- 3^o méditer pendant un quart d'heure les mystères du Rosaire,
- 4^o avoir l'intention de faire réparation au Cœur Immaculé de Marie.

La Grande Promesse

La Sainte Vierge a dit à S^r Lucie de Jésus : « Regarde, ma fille, mon cœur tout criblé d'épines, que les hommes m'enfoncent à tout moment par leurs blasphèmes et ingratitude.

Toi du moins, tâche de me consoler, et fais savoir aux hommes que :

« Je promets d'assister à l'heure de la mort avec les grâces nécessaires au salut, tous ceux qui le premier samedi de cinq mois consécutifs se confesseront, recevront la Sainte Communion, réciteront le chapelet, et me tiendront compagnie pendant un quart d'heure, en méditant sur les quinze mystères du Rosaire, dans le but de me faire réparation. »

N. B. — La confession peut se faire dans les huit jours qui précèdent ou suivent, pourvu que la communion soit faite en état de grâce. La méditation peut porter sur un ou plusieurs mystères du Rosaire. Il semble préférable de méditer à fond un mystère chaque mois, de sorte qu'en répétant trois fois cette dévotion on aura médité les quinze mystères du Rosaire.

Les âmes pieuses et les religieuses ont une grande facilité pour faire ces premiers samedis ; il leur suffit, ce jour-là, d'offrir aux intentions indiquées ci-dessus leur chapelet habituel et de prendre un ou plusieurs mystères du Rosaire comme sujet de leur oraison du matin.

— Le 13 juin 1912, le Saint Office avait déjà accordé une *indulgence plénière* aux conditions ordinaires à ceux qui auront accompli, le *premier samedi* de n'importe quel mois, des exercices spéciaux de dévotion en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie Immaculée, en réparation des blasphèmes dont son nom et ses prérogatives sont l'objet. (Voir N° 335 du recueil officiel : *Preces et Pia Opera*, 1938.)

La demande de Marie à S^r Lucie ne fait donc qu'approuver et sanctionner une dévotion déjà existante et encouragée par l'Eglise. Ainsi ceux qui pratiqueront la dévotion des cinq premiers samedis rempliront par le fait même les conditions voulues pour gagner l'indulgence accordée par le Saint Office.

Prière à Notre-Dame de Fâtima pour la Patrie et pour la paix du monde

(Approuvée par Monseigneur l'Archevêque de Toulouse)

O Reine du Rosaire, douce Vierge de Fâtima, qui avez daigné apparaître sur la terre portugaise et qui avez apporté la paix intérieure et extérieure à ce pays jadis si troublé, nous vous en supplions, veillez sur notre chère Patrie, assurez son relèvement moral et spirituel.

Ramenez aussi la paix entre tous les peuples de la terre, afin que tous, et notre patrie, en particulier, se plaisent à vous appeler leur Reine et la Reine de la Paix. Ainsi soit-il.

Notre-Dame du Rosaire, priez pour notre patrie.

Notre-Dame de Fâtima, obtenez à l'humanité une paix durable !

VI. NOTES SUR LES ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE JUBILAIRE (1942)

Lettre pastorale collective sur les « Noces d'argent » de Fátima

(Publiée le 11 février 1942)

L'année 1942 ramenait le vingt-cinquième anniversaire des apparitions. Il convenait de célébrer dignement ces « Noces d'argent ». Son Eminence le Cardinal-Patriarche et les seize archevêques ou évêques du Portugal (continent et outre-mer) adressèrent donc une nouvelle lettre collective à tous les Portugais pour leur indiquer dans quel esprit ils devaient célébrer ce jubilé. Par une délicate attention, ils choisirent la date du « 11 février, 84^e anniversaire des apparitions de Lourdes ».

Il faudrait pouvoir citer en entier ce remarquable et très important document. Voici simplement les idées principales : Les prélats exposent d'abord ce que le Portugal doit à Marie : ce qu'Elle a fait pour ce pays est un « vrai miracle d'amour qui tient leur pays préservé comme un fragile vaisseau au milieu de tempêtes et de périls apparemment insurmontables... vrai miracle qui étonne le monde ».

Puis ils montrent que le Message de Marie à Fátima ne concerne pas seulement leur pays, mais qu'il a une portée universelle et ils déplorent le « silence systématique que la grande presse des capitales a gardé et garde » sur ces événements merveilleux. Le Message que Marie apporta au milieu de la guerre européenne est un message de paix et d'amour, et « chaque jour on comprend mieux combien différent serait le sort de l'humanité si ce message avait été écouté et obéi ». La transformation merveilleuse et la paix persistante dont jouit le Portugal, ne sont-elles pas le gage des mêmes bienfaits pour les autres pays qui écouteront la parole de Marie ?

Les promesses de l'Apparition sont liées à une condition : la fidélité au double devoir de la prière et de la pénitence. Dans ses entretiens avec les voyants, il n'est question que de péché, de pécheurs, d'enfer, de réparation, de conversion, de miséricorde. « Fátima, comme Lourdes, est un insistant appel à la pénitence, une anxieuse demande aux âmes de se tourner vers Dieu. »

Ce langage, trop étranger à nos habitudes modernes, les pauvres petits bergers de Fátima l'avaient bien compris, eux qui firent de si grandes pénitences pour obtenir la conversion des pécheurs et consoler le Cœur Immaculé de Marie.

Il faut donc déclarer la guerre au péché, « ce ver rougeur implacable qui dévore les fibres de l'organisme social et provoque les grandes catastrophes des peuples ». Très clairement, la Vierge a déclaré à ses confidentes que les calamités qui pèsent sur le monde sont la punition des péchés des hommes, et Elle ajoutait que, si les hommes ne faisaient pénitence et réparation, des maux plus terribles surviendraient encore.

Ce message n'a pas été suffisamment compris. Et les prélats portugais d'exposer les points principaux qui opposent la vie moderne à l'idéal de Fátima : violation des devoirs sacrés de la famille ; soif de luxe et de plaisir, abus de la richesse pour satisfaire les vices, fastueuses exhibitions de la vanité, immoralité des spectacles publics, excessive liberté de certaines toilettes, égoïsme familial qui tarit à tant de foyers les sources de la vie, manquements à la sainteté du dimanche, etc.

Ne prétendons pas associer la religion avec ces désordres et avec nos caprices. Les processions, les pèlerinages, les divers actes du culte sont choses vaines s'ils ne servent à nous détacher du péché pour nous tourner vers Dieu. Si nous voulons bénéficier de la miséricorde divine, ne nous laissons pas endormir dans le « commodisme », mais embrassons courageusement le devoir et pratiquons une généreuse charité. Que chacun de nous soit un apôtre décidé et sincère du message de Fátima !

Curieuse coïncidence : le 13 mai 1917, le jour même de la première apparition de la Vierge à Fátima, à Rome recevait l'onction épiscopale celui qui devait devenir pape sous le nom de Pie XII. Les catholiques portugais sont donc invités à fêter en même temps le jubilé de Fátima et celui du Souverain Pontife, pour qui d'ailleurs les petits voyants aimaient offrir prières et sacrifices.

Une double action de grâces montera donc vers le Ciel, non seulement du sanctuaire de Fátima, mais de toutes les églises et chapelles du Portugal.

En conclusion, Nosseigneurs les évêques donnaient des avis pratiques pour la célébration du jubilé.

Le Congrès marial d'avril 1942

Le jubilé fut préparé par des manifestations diverses. Ainsi du 9 au 12 avril fut tenu à Lisbonne le deuxième *Congrès national de la Jeunesse catholique féminine*. Les réunions d'étude furent

très brillantes. De toutes les cérémonies religieuses, la plus importante fut la messe en plein air célébrée sur la Place de l'Empire, devant une foule immense.

L'après-midi, au Colysée des Loisirs (grand théâtre de Lisbonne), 700 jeunes filles interprétèrent un chœur parlé.

Une exposition mariale fort réussie aboutit à l'idée de fonder un Musée marial à Fátima, et on prévoit déjà la pose de la première pierre.

La note la plus caractéristique de ce Congrès fut la venue à Lisbonne de la statue de Notre-Dame de Fátima : le voyage de la Madone fut une apothéose éblouissante. Portée sur une auto fleurie, accompagnée d'autres autos portant Monseigneur l'Evêque de Leiria et diverses personnalités civiles et religieuses, la statue parcourut 150 kilomètres de route sur un vrai tapis de fleurs. Sur tout le parcours, les habitants des localités traversées, heureux jusqu'au délire, lui jetaient des fleurs arrosées de larmes et chargées de supplications ferventes. Des arrêts avaient été prévus dans les villes et aux principaux carrefours des routes. Partie au début de l'après-midi, la statue arrivait à la Capitale vers 7 heures du soir. Accueillie triomphalement dans les rues, elle fut portée à l'église que Lisbonne vient de construire en l'honneur de Notre-Dame de Fátima, et qui est la plus grande de la ville. Le Cardinal Cerejeira l'y accueillit par un discours qui fut répercuté par les ondes radiophoniques : « Dans l'ancien pays de Sainte Marie, une miraculeuse lumière d'espérance s'est levée qui commence à éclairer la terre entière... A cette heure, Lisbonne semble un coin du paradis. Des harmonies angéliques flottent dans l'air qui apaisent les cœurs inquiets. Les Anges invisibles répandent certainement le baume de la joie dans les âmes qui toutes se sentent sœurs... »

Le dimanche soir, une procession aux flambeaux clôtura le Congrès. Son Eminence le Cardinal-Patriarche présidait, entouré de nombreux prélats. Des ministres y représentaient le Gouvernement. On compte que 500 000 flambeaux au moins, portés par autant de Lisbonnais, illuminèrent les avenues de la Capitale, « fleurs de feu sinueux et vibrant ».

Le lendemain, l'image de Notre-Dame retournait à sa *Capelinha* de Fátima.

Pèlerinage national du 13 mai 1942

Nous ne décrivons pas cette journée en ce qui concerne les manifestations ordinaires des pèlerinages de Fátima. Signalons seulement les particularités.

Total des pèlerins présents : 300 000 au moins, dont 10 000 jeunes gens des groupements d'Action catholique. — Pluie torrentielle toute la journée du 12 et jusqu'au matin du 13. Présence

du bon Père Cruz, l'apôtre du Portugal, qui revenait d'une mission à l'île Madère. Au nombre des 1200 malades inscrits, on trouve M. Alfredo Cortès, le célèbre auteur dramatique. Lecture d'un télégramme du Cardinal Maglione : « *Le Saint-Père, consolé par la nouvelle du 25^e anniversaire du culte de Notre-Dame de Fátima, exhorte ses fidèles dévots à une plus solennelle manifestation de foi et de piété agissante, demande à ses fils aimés leurs prières à la céleste Reine, et leur envoie de cœur Sa Bénédiction, gage de nouvelles grâces spirituelles et temporelles.* »

Ce qui fut pour tous les présents la grande allégresse du jour, ce fut l'homélie de S. Em. le Cardinal Cerejeira.

Extrayons de ce magnifique discours quelques pensées qui nous intéressent plus spécialement :

« Un double jubilé se célèbre aujourd'hui avec toute la splendeur liturgique, avec la présence vénérable de tout l'épiscopat portugais et l'assistance innombrable et fervente de fidèles de tous les coins du pays, en ce lieu saint de la Cova da Iria, où l'on peut dire que se trouve aujourd'hui le cœur du Portugal : celui des apparitions de Notre-Dame aux pasteurs de Fátima et celui du sacre épiscopal du Vicaire du Christ sur terre... Une providentielle coïncidence a réuni au même jour la réception de la plénitude du sacerdoce par celui que Dieu préparait au gouvernement de la barque de Pierre dans nos temps orageux, et la première apparition, en cet endroit même, de Notre-Dame du Rosaire apportant au monde un message dont la portée ne peut encore se mesurer.

« Ce fait ouvre de lumineux horizons d'espérance dans la brume ensanglantée du présent. Avec grande raison, nous pouvons avoir confiance que, par l'intercession du Cœur Immaculé de Celle... que nous appelons la Mère de miséricorde, Dieu prépare de grandes choses pour le monde.

« En contemplant les ruines fumantes et sanglantes sur cette terre en feu tout entière (nous pouvons bien le dire, car le Portugal est une petite oasis), peut-être beaucoup seraient tentés de croire à la fin du monde. Pourquoi ne pas penser plutôt, lorsqu'on croit à la Providence et au Cœur maternel de la Vierge Immaculée, que c'est le douloureux enfantement d'un monde nouveau ? »

.....

« Fátima n'a pas encore dit au Portugal et au monde tout son secret, mais il ne nous paraît pas excessif de dire que ce qu'il a déjà révélé au Portugal est le signe et le gage de ce qu'il réserve au monde.

« Le vocabulaire portugais, pour exprimer ce qui s'est passé ici depuis vingt-cinq ans, n'a guère qu'un seul mot : miracle. Oui, nous avons la ferme conviction que nous devons à la pro-

tection de la Très Sainte Vierge la transformation merveilleuse du Portugal...

« Et pour nous affermir dans cette conviction, qu'il me soit permis de révéler que cette protection spéciale avait été en quelque sorte promise, il y a vingt-cinq ans — ce que, nous-mêmes, vos évêques, avons appris depuis peu — aux prières et aux sacrifices de trois enfants humbles et sans instruction, par un Ange qui se nomma lui-même : Ange du Portugal. Il disait : « Priez, priez beaucoup. Les Cœurs très saints de Jésus et de Marie ont sur vous des desseins de miséricorde. *Offrez constamment au Très-Haut des prières et des sacrifices... Vous attirerez ainsi la paix sur votre Patrie j'en suis l'Ange gardien.* »

« Chrétiens, le triple fléau de la guerre, de la douleur et de la famine est la conséquence prochaine ou lointaine du péché. Vaincre celui-ci, c'est écarter celui-là. Voulez-vous chasser ce fléau de notre terre ? Faites ce que Marie a recommandé ici-même : Prière et pénitence ! »

Ainsi la plus haute autorité religieuse du Portugal mettait en relation, pour la première fois, le « secret » de Fátima avec les événements qui affligent le monde, et surtout il révélait au public portugais les apparitions de l'Ange, dont avaient été favorisés les petits bergers d'Aljustrel, apparitions dont seuls jusque-là avaient connaissance les initiés

L'année jubilaire à Fátima et dans le pays

La crise des transports, qui sévit même au Portugal, a fortement gêné le déplacement des multitudes vers Fátima. Et cependant, on n'eut jamais l'impression que les foules fussent inférieures à celles des mêmes mois des autres années.

La *Voz da Fátima* a mentionné presque chaque fois des guérisons subites surprenantes, survenues pendant les pèlerinages.

Elle a publié le 13 juillet la « Prière de l'Ange », telle que nous l'avons donnée en son lieu, avec une concession de cinquante jours d'indulgences accordée par Monseigneur l'Evêque de Leiria.

Le numéro d'août 1942 rapportait le récit de la *mort et de la sépulture de Maria-Rosa*, mère de Lucie de Jésus, qui s'est éteinte dans sa petite maison d'Aljustrel, le 16 juillet, jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Elle avait, la veille, reçu les derniers sacrements des mains du R. Père Azevedo, aumônier du Carmel. Aux obsèques, au premier rang des assistants, son frère Manuel-Pedro Marto avec son épouse, Olimpia de Jésus.

Le dimanche suivant avait lieu à Fátima le *Congrès-Pèlerinage national de la J. O. C. F.* qui groupa 3500 jeunes ouvrières.

venues de douze diocèses, mais surtout de Lisbonne, Porto, Coïmbre et Braga. La plupart firent à pied le trajet d'aller et de retour depuis la gare de Chão de Maçãs, ce qui représente une distance de 20 kilomètres. Toute la journée, ce fut l'enthousiasme, l'organisation et la discipline parfaites, auxquels nous ont habitués les congrès jocistes.

Dans tout le pays, en cette année jubilaire, chaque ville et chaque paroisse se sont efforcées de faire quelque chose de spécial pour honorer la Dame de Fátima. Ici l'on a élevé une statue nouvelle; là on a érigé une chapelle, etc.

En divers diocèses, il a été créé des *Ligues de Modestie*, dont le but est de réagir par l'exemple contre les modes indécentes et de défendre, par tous les moyens, la dignité et la pudeur de la femme. Le mouvement que ces ligues veulent lancer sera soutenu par une nouvelle revue féminine, qui s'édite à Fátima même et s'appelle *A Stella* (l'Étoile).

Il faudrait signaler la place exceptionnelle que Fátima a tenue dans la presse et la littérature en cette année jubilaire, mais il faut savoir se borner.

Le 13 octobre 1942 — La couronne d'or

L'anniversaire de la sixième et dernière apparition amena à la Cova da Iria Son Eminence le Cardinal-Patriarche et de nombreux prélats.

L'événement de la journée fut la bénédiction de la couronne d'or massif, offerte par les femmes portugaises à Notre-Dame de Fátima. L'initiative, partie du comité national de la J. C. F., avait obtenu un succès merveilleux. Chaînes, alliances, pendants, toute sorte de bijoux étaient venus de partout pour fournir la matière de cette œuvre d'art. La maison Leitão et frère a produit un vrai chef-d'œuvre de joaillerie. Douze artistes y ont travaillé trois mois.

Pour la faire, 8 kilos d'or avaient été réunis par la présidente du Comité, M^{me} la comtesse de Sabugosa, ainsi qu'une énorme quantité de pierres précieuses. Les dimensions de la statue n'ont permis d'utiliser que 1200 grammes d'or, 2650 pierres précieuses de diverses espèces et 313 perles.

La couronne fut bénite à la Capelinha par Son Eminence le Cardinal-Patriarche, qu'entouraient de nombreux prélats et prêtres, parmi lesquels le vénérable Père Cruz, celui-là même qui admit à la Sainte Table la petite Lucie et dont les catholiques portugais venaient de célébrer le 85^e anniversaire. Une fois bénie, le Comité offrit la couronne à Monseigneur l'Evêque de Leiria qui remercia.

A la messe, le Cardinal-Patriarche prononça une allocution qu'il termina en lisant quelques passages de la préface que Son Éminence a daigné écrire pour la troisième édition de *Jacinta*, édition contenant les secrets des voyants et qui était mise en vente ce jour-là dans tout le pays :

Après la messe, le Cardinal renouvela la Consécration du Portugal au Cœur Immaculé de Marie.

Le même jour, les familles qui n'avaient pu se rendre à Fátima étaient invitées à faire leur consécration à la Sainte Famille, en souvenir de l'apparition de l'Enfant-Jésus et de Saint Joseph, dont furent favorisés les petits voyants le 13 octobre 1917.

En beaucoup de villes, des cérémonies pieuses avaient lieu : la plus belle fut celle de Lisbonne, dans la nouvelle église paroissiale dédiée à Notre-Dame de Fátima. Magnifique procession aux flambeaux le soir dans les rues du quartier.

Un beau discours du cardinal Cerejeira

La clôture du jubilé, le 31 octobre, avait été annoncée par la presse et la radio comme un événement national. « Préparons-nous, écrivait le journal *Novidades*, en élevant nos cœurs au sentiment que ce jour marquera une grande étape de notre vie nationale. L'histoire enregistrera que le miracle de Fátima a conditionné et informé notre relèvement et notre rachat en ces jours. »

Cette clôture devait être célébrée à la Cathédrale de Lisbonne. En fait, elle le fut dans tout le pays, grâce à la radiophonie qui fit entendre presque dans le plus lointain hameau l'allocution du Cardinal-Patriarche et le message du Saint-Père.

Le 30 octobre au soir, S. Em. le cardinal Cerejeira préluda aux solennités du lendemain en prononçant, dans son cabinet de travail, devant le micro de la radiophonie nationale, un discours où il traita ce sujet : *Fátima et l'Église*.

Nous regrettons de ne pouvoir donner le texte intégral de cette magistrale étude apologétique, adressée aux sceptiques qui pourraient être tentés de voir dans Fátima une exploitation de la crédulité populaire par l'Église. « Cette supposition gratuite et injurieuse répugne au respect le plus élémentaire qu'inspire une auguste institution devant laquelle s'agenouillait avant de mourir, — comme le pèlerin fatigué qui découvre, au bout de longs et pénibles chemins, le miraculeux sanctuaire — le philosophe Bergson... »

Fátima est une chose sérieuse : elle est là, en vue de tous, depuis vingt-cinq ans. C'est un fait tangible, public, permanent. On ne peut nier que, pour beaucoup, Fátima a été source de santé pour le corps, et de lumière, paix et rénovation pour l'âme, comme

aucune science ou philosophie ne saurait en donner à l'homme.. Fátima est une source de lumière et de grâces que l'Immaculée a fait surgir au cœur du Portugal... »

Et l'éminent orateur de développer successivement deux idées :

1^o *Ce n'est pas l'Eglise qui a imposé Fátima à la foi populaire ; c'est Fátima qui s'est imposé à l'Eglise.*

2^o *L'Eglise n'a pas besoin de Fátima ; mais Fátima ne se comprend pas sans l'Eglise.*

Pour démontrer le premier point, le Cardinal fait cas de l'opposition entre la foi et la superstition, en citant à l'appui Pascal et Bergson. Puis il rappelle l'attitude de réserve méfiante, qui fut celle du clergé et des autorités ecclésiastiques au début des événements de Fátima.

« Sans l'Eglise et contre la puissance de l'Etat, la lumière du miracle brillait chaque fois plus claire dans le ciel du Portugal et l'enthousiasme des multitudes de pèlerins se communiquait à la nation tout entière. »

L'Eglise a examiné les faits d'un regard scrupuleux, avant de les approuver comme surnaturels, pendant treize ans ! Fátima avait mis tout ce temps pour s'imposer à l'Eglise, et pourtant encore la sentence épiscopale de 1930 est réformable par le Saint-Siège ; et même la parole du Pape qui, demain, s'unira à la nation portugaise pour fêter ce jubilé, n'aura pas la valeur d'une définition de foi.

Par ailleurs, l'Eglise n'a pas besoin de Fátima. Elle garde le dépôt de la révélation. Les révélations particulières, comme celles de Fátima, sont des grâces précieuses, mais n'ajoutent rien au trésor divin de l'Eglise. L'Eglise croit au miracle de Fátima, parce qu'il est conforme à l'Evangile du Christ, dont elle a la garde.

Le Cardinal-Patriarche conclut en affirmant que *Fátima illustre l'Eglise d'une nouvelle splendeur de foi et de grâce*. Le Christ a prédit aux apôtres que le miracle accompagnerait leur prédication. Malgré la prophétie de Renan, que « le progrès de la science ferait reculer le miracle », celui-ci s'impose plus que jamais, montrant la main du Dieu tout-puissant qui soutient l'Eglise. Fátima est un exemple de cette divine assistance.

La journée du 31 octobre 1942

Les solennités de ce dernier jour du mois du Rosaire furent un grandiose cantique de foi et d'amour reconnaissant. A Lisbonne, en particulier, la splendeur des cérémonies religieuses atteignit un éclat jamais vu. Son Eminence le Cardinal-Patriarche y présidait, entouré de tout l'épiscopat portugais.

A 10 h. 30, S. Em. le Cardinal Cerejeira célébrait pontificalement à la cathédrale, remplie des représentants de toutes les organisations catholiques de piété, d'action sociale, de jeunesse, de l'archidiocèse et du pays. L'élite de la nation était réunie là.

A l'Évangile, le cardinal prononça une allocution émouvante par l'accent de reconnaissance à Marie pour le « miracle de Fátima ». Il insista particulièrement sur la vie si attachante des trois petits pasteurs, si dévots au Saint-Père, à la Vierge et à Jésus caché dans l'Eucharistie.

L'après-midi, à 16 h. 30, un grandiose cortège religieux conduisit les prélats de l'église de la Madeleine jusqu'à la cathédrale, où l'on n'entrait qu'avec carte. A 17 h., les haut-parleurs font entendre les cloches de St-Pierre, puis la voix du Pape *parlant en portugais*.

L'allocution, dont la transmission parfaite est une vraie réussite technique du Poste national, dura vingt-trois minutes ; elle fut écoutée dans un silence religieux. Tout le monde s'agenouilla pour recevoir la bénédiction du Saint-Père.

Alors, le Saint Sacrement fut exposé et le Cardinal-Patriarche prononça l'acte de consécration du Portugal au Cœur Immaculé de Marie, puis on chanta le *Te Deum*. La cérémonie se termina par la bénédiction du Très Saint Sacrement et le chant de *Christus vincit*.

Dans chaque ville, de la plus grande à la plus petite, des cérémonies analogues à celles de la capitale ont eu lieu. Elles ont revêtu parfois les aspects d'une grandiose apothéose. Ce fut vraiment le Portugal tout entier communiant avec enthousiasme et ferveur dans la reconnaissance à Marie.

En beaucoup d'endroits, des haut-parleurs avaient été mis non seulement dans les églises, mais sur les places, dans des théâtres ou autres salles publiques, de sorte que plusieurs millions de Portugais ont entendu la voix du Père commun des fidèles.

Le soir venu, à 9 h., dans beaucoup de cathédrales et d'églises, on a prêché le message de Fátima, et même on a écouté une seconde fois le discours du Pape, retransmis par le Poste national et celui de Radio-Renaissance.

La grande nouveauté religieuse du 31 octobre, c'est la réalisation du désir, exprimé par Notre-Dame aux petits voyants de Fátima et renouvelé à la survivante Lucie de Jésus, de voir l'Église et le monde se consacrer à son Cœur Immaculé. Le Saint-Père a accompli ce vœu de la Reine du Ciel, car, dans son allocution radiodiffusée, il a formulé un acte très explicite de consécration.

A cette consécration ont fait écho celle prononcée par le Cardinal Cerejeira pour le peuple portugais et toutes celles

formulées dans chaque église de ce pays qui devient plus que jamais la « Terre de Sainte-Marie ».

S. Em. le Cardinal Cerejeira envoya un télégramme au Cardinal Maglione, secrétaire d'Etat, pour assurer le Saint-Père que tout l'épiscopat portugais et toute la nation s'unissaient avec émotion à la consécration prononcée par Sa Sainteté. Le Cardinal Maglione répondit, assurant le peuple portugais de la bienveillance du Saint-Père et lui transmettant sa bénédiction.

Le président de la République, général Carmona, a remercié le Saint-Père par un télégramme émouvant. Sa Sainteté Pie XII a bien voulu répondre lui-même.

M. Salazar, de son côté, télégraphia sa reconnaissance à Son Eminence le cardinal secrétaire d'Etat, qui répondit au chef du gouvernement.

Cependant, à Rome, par une attention délicate, Sa Sainteté Pie XII avait voulu grouper au Vatican, dans la salle du Trône, pour entendre de plus près son message et s'unir plus directement à cette consécration, tous les Portugais résidant à Rome. c'est-à-dire environ six cents.

Après l'émission, Sa Sainteté daigna passer à la salle, du Trône, où il fut chaleureusement acclamé. Puis, au nom de tous, l'ambassadeur du Portugal près le Saint-Siège, M. Carneiro-Pacheco, lui présenta ses remerciements.

Le Message du Pape

Consécration de l'Eglise et du monde au Cœur Immaculé de Marie

(31 octobre 1942)

L'*Osservatore Romano* publia deux fois (en portugais et en italien) le texte intégral du message du Saint-Père, sous le titre, en lettres énormes : *Le Pasteur Suprême consacre l'Eglise et le genre humain au Cœur Immaculé de Marie.*

En voici une traduction faite sur le texte enregistré par les services d'écoute du Poste national de Lisbonne (les sous-titres sont de l'*Osservatore Romano*).

VÉNÉRABLES FRÈRES ET BIEN-AIMÉS FILS,

« *Benedicite Deum coeli et coram omnibus viventibus confitemini ei, quia fecit vobiscum misericordiam suam.* » Bénissez le Dieu du Ciel et glorifiez-le à la face de tous les vivants, parce qu'il a montré envers vous sa miséricorde.

Plus d'une fois, en cette année de grâce, vous êtes montés en dévot pèlerinage sur la montagne sainte de Fátima, portant avec vous les cœurs de tout le Portugal croyant. Et dans cette oasis embaumée de foi et de piété, vous avez déposé aux pieds de la Vierge protectrice le tribut filial de votre amour délicat, l'hommage de votre gratitude pour les immenses bienfaits reçus en ces derniers temps, et aussi la supplication confiante pour qu'Elle daigne continuer sa protection sur votre patrie, d'en deçà et d'en delà des mers, en la préservant de la grande tribulation qui afflige l'univers.

Nous qui, comme Père commun des fidèles, faisons Nôtres tant les tristesses que les joies de Nos fils, avec toute l'affection de Notre âme, Nous Nous unissons à vous pour louer et magnifier le Seigneur, auteur de tout bien, pour remercier de ses bienfaits Celle par les mains de laquelle la munificence divine vous communique des torrents de grâces.

Et Nous le faisons avec d'autant plus de plaisir que, par une délicatesse filiale, vous avez voulu associer dans les mêmes solennités d'action de grâces et de supplication le jubilé de Notre-Dame de Fátima et le vingt-cinquième anniversaire de Notre consécration épiscopale.

La Très Sainte Vierge Marie et le Vicaire du Christ sur la terre, deux dévotions profondément portugaises et toujours unies dans le cœur du Portugal très fidèle, depuis le jour où les premières terres reconquises, noyau de la future nation, furent consacrées à la Mère de Dieu comme « Terre de Sainte-Marie » et où le royaume à peine constitué fut placé sous l'égide de saint Pierre.

L. Reconnaissance

« Le premier et le plus grand devoir de l'homme est la reconnaissance. » « Rien n'est plus agréable à Dieu qu'une âme reconnaissante pour la grâce et pour les bienfaits reçus », et vous avez une grande dette envers la Vierge, souveraine et patronne de votre patrie.

En une heure tragique de ténèbres et de discordes, la nef portugaise, ayant perdu la route de ses plus glorieuses traditions, égarée par la tourmente antichrétienne et antinationale, paraissait courir vers un sûr naufrage, inconsciente des périls présents et plus inconsciente des futurs, dont la gravité ne pouvait être prévue par aucune prudence humaine, pour si clairvoyante qu'elle fût.

Mais le Ciel miséricordieux prévint ces derniers en intervenant avec bonté. Dans les ténèbres brilla la lumière, du chaos surgit l'ordre, la tempête s'apaisa en bonace, et le Portugal put trouver et renouer le fil perdu de ses plus belles traditions de nation très fidèle, pour continuer — comme dans les jours où « dans

la petite maison portugaise ne manquaient pas les chrétiennes audaces » pour « dilater la loi de la vie éternelle » (Camoëns) — sa route glorieuse de peuple croisé et missionnaire.

Honneur aux vaillants qui furent les instruments de la Providence pour une si grande entreprise ; mais d'abord, gloire, bénédiction et action de grâces à la Vierge Souveraine, Reine, Mère de sa « Terre de Sainte-Marie » qu'Elle a sauvée mille fois, que toujours Elle secourut dans les heures tragiques !

Dans l'affliction présente, peut-être la plus tragique, Elle l'a fait de manière si manifeste que déjà, en 1934, notre prédécesseur Pie XI, d'immortelle mémoire, dans la lettre apostolique *Ex officiosis litteris*, attestait « les extraordinaires bienfaits dont Dieu avait daigné récemment favoriser votre patrie ». Et encore à cette date, on ne pensait pas au vœu de mai 1936 contre le péril rouge, si redoutablement proche et si inespérément conjuré. Encore elle n'était pas un fait, cette merveilleuse paix dont, malgré tout et tous, le Portugal continue à jouir et qui, malgré tous les sacrifices qu'elle exige toujours, est moins ruineuse que cette guerre d'extermination qui dévaste le monde.

Aujourd'hui, à tant de bienfaits s'en sont ajoutés de nouveaux ; aujourd'hui, une atmosphère de miracle baigne le Portugal, multipliant les prodiges physiques et d'encore plus nombreux prodiges de grâce et de conversion, qui fleurissent dans ce printemps parfumé de vie catholique, prometteur des meilleurs fruits ; aujourd'hui, avec plus de raison, nous devons avouer que la Mère de Dieu vous a comblés de bienfaits réellement extraordinaires. Il vous incombe donc le devoir sacré de lui rendre des grâces infinies. Et vous l'avez remerciée durant cette année. Nous le savons bien ! Les hommages officiels doivent avoir été agréables au Ciel ; mais Il a été ému aussi par les sacrifices des enfants, par la prière et la pénitence des humbles.

Vos œuvres sont consignées dans les livres de Dieu. L'apothéose de la Vierge Notre-Dame, dans la procession du sanctuaire de Fátima jusqu'à la capitale de l'Empire, durant les inoubliables journées des 8 au 12 avril passé, fut peut-être la plus grande démonstration de foi de l'histoire huit fois séculaire de votre patrie. Le pèlerinage national du 13 mai, journée héroïque de sacrifices, malgré le froid et la pluie et les énormes distances parcourues à pied, réunit à Fátima, pour prier, pour remercier, pour réparer, des centaines de milliers de pèlerins, parmi lesquels se détache, brillant de beauté rénovatrice, l'exemple de la vaillante jeunesse catholique. Dans les rassemblements enfantins de la Croisade eucharistique, ces petits, si chéris de Jésus, pouvaient, avec la confiance filiale de l'innocence, protester à la Mère de Dieu qu'ils avaient fait tout ce qu'Elle a demandé : prières, communions, sacrifices par milliers et, pour cela, ils suppliaient : « Notre-Dame de Fátima, maintenant

c'est à Vous ! Dites à votre divin Fils une seule parole et le monde sera sauvé et le Portugal entièrement préservé du fléau de la guerre. » La précieuse couronne faite d'or et de pierreries que vous avez offerte, le 13 du courant, au sanctuaire de Fátima, à votre Auguste Patronne, comme symbole et monument durable de votre éternelle reconnaissance, était encore plus faite d'amour très pur et de généreux sacrifices. Toutes ces magnifiques démonstrations de piété, dont, sous la direction zélée de l'épiscopat ont été témoins tous les diocèses et toutes les paroisses dans cette année jubilaire, montrent bien comment le fidèle peuple portugais sait se montrer reconnaissant et qu'il entend payer son immense dette envers sa céleste Reine et Mère.

II. Confiance

La gratitude pour le passé est gage de confiance pour l'avenir. Dieu exige de nous que nous lui rendions grâce pour les bienfaits reçus, non pas parce qu'Il a besoin de nos remerciements, mais parce que ceux-ci Le provoquent à nous accorder des bienfaits encore plus grands. Il est donc juste de reconnaître que la Mère de Dieu aussi, en acceptant vos actions de grâces, ne laissera pas incomplète son œuvre et vous continuera le patronage indéfectible qu'Elle vous a accordé jusqu'ici en vous préservant des plus graves calamités.

Mais pour que la confiance ne soit pas téméraire, il est nécessaire que chacun, conscient de sa propre responsabilité, s'efforce de ne pas démeriter la singulière faveur de la Vierge Mère et même, comme un bon fils reconnaissant et aimant, que chacun se concilie toujours davantage sa maternelle affection. Il est nécessaire que nous écoutions le conseil maternel qu'Elle donnait aux noces de Cana : « Faites tout ce que Jésus vous dira. » Et Il nous dit à tous de faire pénitence : « *Pœnitentiam agite* », afin que nous redressions notre vie et que nous évitions le péché, cause principale des grands châtiments que la justice de l'Éternel déchaîne sur le monde. Il nous dit qu'au milieu de ce monde matérialisé et paganisant, dans lequel « toute chair a corrompu sa voie » (Genèse), nous devons être le sel qui conserve et la lumière qui éclaire, que nous devons cultiver avec le plus grand soin la pureté, que nous devons montrer dans nos mœurs la sainte austérité de l'Évangile, que hardiment et à tout prix — comme le protestait la Jeunesse catholique à Fátima — nous devons « vivre en catholiques sincères et convaincus à cent pour cent ». Il nous demande enfin que, pleins du Christ, nous répandions autour de nous, auprès et au loin, le parfum du Christ et que par la prière assidue, particulièrement par le chapelet quotidien, et aussi par les sacrifices que le zèle inspire, nous procurions aux âmes pécheuses la vie de la grâce et la vie éternelle.

Alors vous invoquerez avec confiance le Seigneur et Il vous entendra ; vous ferez appel à la Mère de Dieu et Elle répondra : « Me voici. » Alors ne veillera pas en vain celui qui garde la cité, parce que le Seigneur veillera avec lui et la défendra ; et elle sera plus solide la maison construite sur les fondements d'un ordre nouveau, parce que le Seigneur la cimentera. Heureux le peuple dont le Seigneur est Dieu lui-même et dont la reine est la Mère de Dieu ! Elle intercédéra et Dieu bénira son peuple en lui accordant la paix, résumé de tous les biens. *Dominus benedicet populum suum in pace.*

III. Supplication

Mais vous ne vous désintéressez pas (et qui pourrait y rester indifférent ?) de l'immense tragédie qui afflige le monde. Au contraire, plus sont éclatants les remerciements que vous adressez aujourd'hui à Notre-Dame de Fâtima, et plus est certaine la confiance que vous placez en Elle, relativement à l'avenir ; plus près de vous, vous sentez la présence protectrice de son manteau de lumière et plus tragique paraît par contraste le sort de tant de nations déchirées par la plus grande calamité de l'histoire. Redoutable manifestation de la justice divine ! Adorons-la en tremblant ! Mais ne doutons pas de la divine Miséricorde, car le Père qui est dans les Cieux ne nous oublie pas, même au jour de sa colère : *Cum iratus fueris, misericordias recordaberis.*

Aujourd'hui, au début de cette quatrième année de guerre, plus triste encore dans le sinistre développement du conflit, aujourd'hui plus que jamais ayons une étroite confiance en Dieu et en la Médiatrice qu'un de nos prédécesseurs, pendant le premier conflit mondial, demanda d'invoquer comme la Reine de la Paix ! Invoquons-la souvent, car Elle seule peut nous secourir ! Elle dont le Cœur maternel s'est ému devant les ruines qui s'accumulaient dans votre patrie et qui l'a si merveilleusement secourue ! Elle qui, compatissante aux souffrances de l'immense infortune par laquelle la justice de Dieu châtie le monde, avait déjà auparavant indiqué dans la prière et la pénitence le chemin du salut. Elle ne nous refusera pas sa tendresse maternelle et l'efficacité de son patronage.

Reine du Très Saint Rosaire, Secours des chrétiens, Refuge du genre humain, Triomphatrice de toutes les batailles de Dieu, devant votre trône, suppliants, nous nous prosternons, sûrs d'obtenir miséricorde et de trouver grâce et secours opportun dans les présentes calamités, non à cause de nos mérites, car nous n'en possédons pas, mais uniquement à cause de l'immense bonté de votre Cœur maternel.

A Vous, à votre Cœur Immaculé, Nous, comme Père commun de la grande famille chrétienne, comme Vicaire de Celui à qui fut donné tout pouvoir au Ciel et sur terre et de qui Nous avons reçu la charge de toutes les âmes rachetées par son sang qui peuplent l'univers; à Vous, à Votre Cœur Immaculé, en cette heure tragique de l'histoire humaine Nous confions, Nous offrons, Nous consacrons non seulement la Sainte Eglise (corps mystique de Votre Jésus qui souffre et saigne en tant d'endroits), mais aussi le monde entier, déchiré par de profondes discordes, embrasé d'incendies de haine, victime de ses propres iniquités.

Laissez-vous toucher par tant de ruines matérielles et morales, par tant de douleurs, tant d'agonies de pères, de mères, d'époux, de frères, d'enfants innocents, par tant de vies fauchées en fleur, par tant de corps déchiquetés dans d'horribles carnages, par tant d'âmes torturées et agonisantes, en péril de se perdre éternellement! O Mère de miséricorde, obtenez-nous de Dieu la Paix et en premier lieu les grâces qui peuvent en un moment convertir les cœurs pervers, les grâces qui préparent, concilient, assurent la paix!

Reine de la paix, priez pour nous et donnez au monde en guerre la paix après laquelle les peuples soupirent, la paix dans la vérité, dans la justice, dans la charité du Christ! Donnez-lui la paix des armes et la paix des âmes pour que, dans la tranquillité de l'ordre, se dilate le règne de Dieu!

Etendez votre protection aux infidèles et à tous ceux qui gisent encore dans les ombres de la mort; donnez-leur la paix et faites que le soleil de la vérité les illumine et qu'ils puissent avec nous, devant l'unique Sauveur du monde, répéter: «Gloire à Dieu dans les Cieux et, sur terre, paix aux hommes de bonne volonté.»

Aux peuples séparés de Nous par l'erreur et par le schisme, spécialement à celui qui professa pour Vous une dévotion singulière, à celui chez qui il n'y avait pas une seule maison qui ne montrât votre icône vénérée (aujourd'hui peut-être cachée et réservée pour des jours meilleurs), donnez la paix et ramenez-les à l'unique bercaïl du Christ, sous l'unique et vrai Pasteur.

Obtenez pour la Sainte Eglise de Dieu une ère de paix et de liberté! Arrêtez le déluge inondant du néo-paganisme, tout voué à la matière, et fomentez dans les âmes des fidèles l'amour de la pureté, la pratique de la vie chrétienne, du zèle apostolique, pour que le peuple de ceux qui servent Dieu augmente en mérite et en nombre.

Enfin, comme au Cœur de votre Jésus furent consacrés l'Eglise et tout le genre humain, pour que, plaçant en Lui toutes leurs espérances, Il leur soit un gage de victoire et de salut, ainsi dès aujourd'hui, ils seront perpétuellement consacrés à Vous aussi et à Votre Cœur Immaculé, ô Mère et Reine du monde, pour que votre amour et votre protection hâtent le triomphe du règne de Dieu et que toutes les générations humaines, pacifiées entre elles et avec

Dieu, Vous proclament Bienheureuse, et avec Vous entonnent, d'un pôle à l'autre de la terre, l'éternel Magnificat de gloire, d'amour et de reconnaissance au divin Cœur de Jésus, dans lequel seulement nous pouvons trouver la Vérité, la Vie et la Paix!

Dans l'espérance que ces supplices et ces vœux seront favorablement accueillis par la Volonté divine :

— à votre cher Cardinal-Patriarche, à Nos vénérables Frères vos évêques, et à votre clergé, pour que la grâce d'En-Haut féconde de plus en plus leur zèle ;

— à l'Excellentissime Président de la République, à l'illustre chef et aux membres du Gouvernement, ainsi qu'aux autres autorités civiles, pour que le Ciel, dans cette heure particulièrement grave et difficile, continue à les assister dans leur activité en faveur du bien commun et de la paix ;

— à tous Nos bien-aimés fils du Portugal, continental, insulaire et d'outre-mer, pour que la Vierge Souveraine confirme le bien qu'Elle a daigné opérer en vous ;

— à tous et à chacun des Portugais, comme gage des grâces célestes, Nous donnons avec amour et affection paternelle la Bénédiction apostolique.

Aurore de paix.

Le public catholique français a remarqué l'article que, en commentaire du message pontifical, publia Mgr René Fontenelle, chanoine de St-Pierre du Vatican, dans *La Croix* du 19 novembre. Sous le double titre « Aurore de paix ; la Consécration du genre humain au Cœur Immaculé de Marie », le distingué prélat montre l'importance de l'intervention du Souverain Pontife.

«... Le Saint-Siège ne s'était pas, jusqu'ici, officiellement engagé. Il vient d'accomplir, à cet égard, un premier pas, qui est d'importance. Le Pape lui-même fait écho, prend une part souveraine aux noces d'argent de Fátima. *Ce ne fut certes pas sans une étude sévère et approfondie de la question.* D'autre part, n'y était-il pas incliné par l'extraordinaire coïncidence de son Sacre épiscopal avec la première apparition, le 13 mai 1917 ? La Sainte Vierge ne préparait-elle pas ainsi, de loin, l'angélique pontife destiné à ciseler l'un des plus beaux fleurons de son diadème et à faire s'agenouiller le monde aux pieds de sa Reine ?... »

Ici l'auteur rappelle que Léon XIII, à la demande d'une religieuse de Porto, consacra au Sacré-Cœur le XX^e siècle, dans la nuit du 31 décembre 1900 au 1^{er} janvier 1901. Et Pie XII, dans son Encyclique *Summi Pontificatus*, a rappelé avec émotion cet acte providentiel auquel il attribue le regain d'apostolat et les lointaines conquêtes de ce siècle.

Mgr Fontenelle cite alors les prédictions de Marie, lors de la troisième apparition à la Cova da Iria, à peu près telles que nous les donnons nous-même.

Puis il met en rapport ces prophéties avec le geste de Pie XII consacrant le genre humain au Cœur Immaculé de Marie, dans son message du 31 octobre, et priant pour le retour de la Russie à l'unité catholique.

Et alors de conclure :

« Il y a là un mystérieux ensemble de faits impressionnants, que toute âme croyante ne peut pas ne pas prendre en considération. Cette consécration mariale, qui s'ébauche aujourd'hui, sous l'égide suprême du Chef de l'Eglise, et qui devra être suivie, bien entendu, avec une exceptionnelle effusion de grâces, de l'amendement des caractères et des mœurs, ouvre, sur la foi de Marie et du Pape, de lumineuses perspectives. Sans doute, un jour, datera-t-on de ce geste l'aube de la résurrection. Déjà, les cœurs ne se sentent-ils pas gonflés, soulevés d'espoir ? Déjà ne sommes-nous pas en droit de nous approprier le consolant augure, que la liturgie de l'Avent mettra prochainement sur nos lèvres : *Proprior est nostra salus quam cum credidimus ?* (Notre salut est plus proche maintenant qu'au moment de notre conversion.) *Ave Maria!*

Notons enfin que le Souverain Pontife a renouvelé solennellement cet acte de consécration au Cœur Immaculé de Marie le 8 décembre 1942, en la Basilique Vaticane, en présence de 40 000 fidèles. Ce geste a été le point de départ de la consécration générale des diocèses et des paroisses du monde entier, consécration qui, pour la France, eu lieu le 28 mars 1943.

Inutile de faire remarquer la singulière portée que donne à cet article la situation de son auteur, constamment en contact, de par ses fonctions, avec les Autorités Vaticanes.

VII. NOTE SUR L'AURORE BORÉALE

dans laquelle Lucie crut reconnaître le signe divin
annonçant la guerre actuelle

(Voir page 64)

Tous les journaux du 26 janvier 1938 publièrent des dépêches décrivant une aurore boréale extraordinaire aperçue la veille, dans toutes les régions de l'Europe occidentale, entre 21 heures et 2 heures du matin.

Pour l'heure, toutes les dépêches concordent. Elles varient dans les termes pour la description du phénomène : « Lueur allant du rouge foncé au violet » (Fribourg, Suisse) ; — « Ciel embrasé comme un foyer provoquant une lueur rouge sang » (Alpes) ; (A Briançon, les employés des postes purent faire leur travail sans autre éclairage que celui de cette aurore) ; — « Sorte de grand arc-en-ciel rougeâtre ; on aurait dit que dans l'horizon se reflétaient les lueurs d'un immense incendie ; le phénomène a disparu dans la suite pour faire place à des lueurs blanchâtres, mais il réapparaissait peu après » (littoral belge).

Nous avons noté des dépêches de Bavière, d'Autriche, de Hongrie, de Suisse, de Norvège, de Londres, de Rome, de Lombardie, de Grèce, de Pologne, etc.

Quelques journaux commentèrent cet événement les jours suivants, essayant d'en donner une explication scientifique. Mais toutes ces hypothèses ne concordent guère. Puis le silence se fit.

N.B. — M. l'abbé Pierre-E. Théorêt, Évêché, Valleyfield, P.Q. se fera un plaisir de transmettre au Sanctuaire de la Cova de Iria, Fátima (Portugal), les noms des familles qui désireront être inscrites sur le *Livre d'Or* de Fátima. Condition : s'engager à réciter tous les jours, en commun, le chapelet, avec la prière intercalaire (Voir page 376).

Pour ce qui concerne la Confrérie du Rosaire, dirigée par les RR. PP. Dominicains, s'adresser indifféremment au

Couvent des Dominicains :

Saint-Hyacinthe — P.Q.

ou Notre-Dame de Grâce — Montréal

ou ave. Empress — Ottawa.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
LETRE DE S. EM. LE CARDINAL MAGLIONE	7
AVANT-PROPOS (de la 1 ^{re} édition)	11
AVANT-PROPOS (pour la 2 ^e édition).	13

PREMIÈRE PARTIE

Les Apparitions

CHAPITRE PREMIER. — <i>Le Portugal et Fátima</i>	19
« Terre de Sainte Marie »	19
Fátima !	22
Paisible hameau	26
CHAPITRE II. — <i>Apparitions de l'Ange (1916)</i>	30
Merveilleux récits.	30
« Priez comme cela... ! »	31
Pour la conversion des pécheurs.	34
Communion mystique.	35
CHAPITRE III. — <i>La première visite de la « Dame »</i> (13 mai 1917)	37
Matin de mai	37
La belle Visiteuse.	39
Première conversation.	41
Après l'extase	43
L'événement au village	44
CHAPITRE IV. — <i>La deuxième apparition (13 juin)</i>	49
Le rendez-vous.	49
Célestes confidences.	51
Premières contradictions.	54
Indécision du pasteur.	55
CHAPITRE V. — <i>La troisième apparition (13 juillet)</i>	58
Découragement de Lucie	58
Nouveau dialogue.	60
Le second et principal secret partiellement dévoilé.	63

	Pages
CHAPITRE VI. — <i>Intervention de la Secte. La quatrième apparition</i> (19 août)	67
En attendant le 13.	67
Déception !	69
L'apparition des Valinhos	71
CHAPITRE VII. — <i>La visite de septembre</i>	75
Nouveaux prodiges atmosphériques.	75
Cinquième entretien avec la Dame.	77
Interrogatoires	78
CHAPITRE VIII. — <i>La sixième et dernière apparition</i> (18 octobre 1917).	80
Emotion et attente populaires.	80
Le message de la « Dame »	83
La « danse » du soleil.	85
La vision multiforme	88
Après l'éblouissement	88

DEUXIÈME PARTIE

Le Pèlerinage

CHAPITRE PREMIER. — <i>Période inorganique</i> (1917-1921)	93
Autour du portique de bois	93
L'opposition sectaire	97
CHAPITRE II. — <i>Un pasteur providentiel</i>	102
Enfin, un évêque !	102
La source miraculeuse.	106
Ouverture du procès canonique	108
CHAPITRE III. — <i>Le sanctuaire se construit. Le pèlerinage s'organise</i>	110
Les premiers pèlerinages.	110
La <i>Voz da Fátima</i>	111
Les « Servites » de Notre-Dame de Fátima.	112
Le Chemin de Croix	113
Les organisations de piété.	114
CHAPITRE IV. — <i>La hiérarchie et Fátima</i>	117
Des évêques à la Cova da Iria	117
La basilique et les autres constructions.	118

	Pages
Rome et Fàtima	119
Le dernier des opposants	122
CHAPITRE V. — Développement prodigieux du pèleri- nage.	123
L'approbation canonique	123
Comme un torrent impétueux	125
Aspect général et esprit du pèlerinage	127
Quelques témoignages.	128
En dehors du Portugal	130
CHAPITRE VI. — Une journée à Fàtima	133
L'arrivée des pèlerins.	133
La procession aux flambeaux	135
L'adoration nocturne	136
La messe de communion	138
La procession de la Vierge	140
La messe des malades.	143
La clôture.	144

TROISIÈME PARTIE

Les Voyants

CHAPITRE PREMIER. — Avant les apparitions	149
Education familiale.	149
Innocente amitié	150
Premiers élans de piété	152
Derrière le troupeau	155
Trois physionomies	157
Confidents des anges	160
CHAPITRE II. — Pendant les apparitions	163
A l'école de Marie	163
La haine du Ferblantier.	166
Soif de souffrances	173
La froideur des parents.	175
Le clergé et les voyants	177
CHAPITRE III. — Des apparitions à la mort de François	181
Le supplice des interrogatoires.	181
Ecoliers	184
Faveurs extraordinaires	186

	Pages
Ames de voyants.	189
Maladie et mort de François.	194
CHAPITRE IV. — <i>Maladie et mort de Jacinte</i>	200
« Tout ce qu'ils voudront »	200
Aimer et être aimée	202
Encore souffrir !	205
A Lisbonne	207
L'opération et la mort	211
Le caveau blanc	218
CHAPITRE V. — <i>La vocation de Lucie</i>	216
L'évêque et la voyante	216
Quinze ans de silence.	219
Toute à Dieu.	228

QUATRIÈME PARTIE

Des Miracles

CHAPITRE PREMIER. — <i>Les prodiges atmosphériques</i>	229
« Signes dans le Ciel »	229
Pendant les quatre premières apparitions.	230
A la cinquième apparition, le globe lumineux.	233
La nuée blanche et la pluie de fleurs	236
La « danse du soleil »	239
CHAPITRE II. — <i>Guérisons miraculeuses</i>	246
« Salus infirmorum »	246
Des hommes.	249
Quelques femmes.	258
Un groupe d'enfants	260
Deux miracles plus, récents, le même jour	268
Un dernier cas.	269
CHAPITRE III. — <i>Miracles moraux</i>	271
CHAPITRE IV. — « <i>Le plus grand miracle</i> »	286
Avant 1917	286
Après 1917.	291

	Pages
Le vœu anticommuniste.	293
Et maintenant...	295
La cause ?	299
CONCLUSION. — <i>Le Message de Fátima.</i>	309
Retour à l'Évangile.	309
« Si vous ne faites pénitence... »	312
Le Rosaire, salut du monde.	316
Le Cœur Immaculé de Marie, notre douce espérance	320
Partie documentaire	
I. <i>Interrogatoires</i>	329
Le 27 septembre, à Aljustrel	329
Le 11 octobre, à Ourém	334
Le même jour, à Aljustrel	335
Après le grand prodige.	339
II. <i>Documents et notes sur les réactions de la Libre-Pensée</i>	345
Deux articles du journal <i>O Seculo</i>	345
Notes sur la manifestation de Santarem	354
III. <i>Actes de l'autorité ecclésiastique</i>	356
Ouverture du Procès canonique	356
Approbation des apparitions et du culte.	359
Appel du Cardinal-Patriarche	360
Consécration du Portugal au Cœur Immaculé de Marie	361
Ordonnances de Monseigneur l'Évêque de Leiria	362
Lettre collective de l'Épiscopat portugais.	364
IV. <i>Documents divers.</i>	368
Un article de l' <i>Osservatore Romano</i>	368
Une lettre du roi Manuel II	371
Principales paroles de Notre-Dame à Fátima	372
Paroles de Jacinte à ses derniers jours.	374
V. <i>Prières</i>	376
Prières des voyants de Fátima	376
Neuvaine approuvée	377

	Pages
Les cinq premiers samedis du mois	379
Prière pour la Patrie et pour la paix	380
VI. <i>Notes sur les événements de l'année jubilaire (1942)</i>	
Lettre pastorale collective sur les « Noces d'argent »	381
Congrès marial d'avril	382
Pèlerinage national du 13 mai 1942	383
L'année jubilaire à Fátima et dans le pays	385
Le 13 octobre 1942. La couronne d'or	386
Un beau discours du Card. Cerejeira.	387
La journée du 31 octobre 1942	388
Le message du Pape. Consécration du genre humain au Cœur Immaculé de Marie	390
Aurore de paix	396
VII. <i>Note sur l'aurore boréale du 25-26 janvier 1938</i>	398

Lettre de S. Em. le cardinal Maglione
Secrétaire d'Etat de Sa Sainteté le Pape Pie XII,
à l'auteur de : **IL ÉTAIT TROIS PETITS ENFANTS...**

SEGRETERIA DI STATO
DI SUA SANTITÀ

Dal Vaticano, 3 décembre 1941.

MONSIEUR LE CHANOINE,

Sa Sainteté a agréé, avec une paternelle satisfaction, l'hommage que vous avez eu à cœur de Lui adresser, de votre livre si touchant : **IL ÉTAIT TROIS PETITS ENFANTS.**

C'est avec autant de piété que de talent que vous avez écrit cette vraie page de légende dorée, sous un jour bien propre à exciter la dévotion mariale de vos lecteurs. Petits et grands en tireront un profit certain. Les enfants surtout, voulant suivre les traces de leurs trois petits camarades portugais, aimeront adhérer aux groupements de l'enfance chrétienne et, particulièrement, à la Croisade Eucharistique et à l'Œuvre du « Chapelet des Enfants », si souvent et si instamment recommandée par le Souverain Pontife.

Le Saint-Père vous remercie, Monsieur le Chanoine, de ce filial hommage et, comme gage des meilleures grâces célestes, Il vous envoie de tout cœur la bénédiction apostolique.

Très heureux et honoré de m'acquitter auprès de vous d'un si noble message, je vous prie d'agréer, Monsieur le Chanoine, avec mes compliments personnels, l'expression de mon religieux dévouement.

L. Card. MAGLIONE.

**Dernière entrevue connue de sœur
Lucia dos Santos avec le père
Augustin Fuentes,
le 26 décembre 1957**

Je [le père Fuentes, N.D.L.R.] veux vous raconter seulement la dernière conversation que j'ai eue avec elle, le 26 décembre de l'an passé. Je l'ai rencontrée dans son monastère, très triste, pâle, émaciée. Elle me dit :

Père, la Très Sainte Vierge est bien triste, car personne ne fait cas de son message, ni les bons, ni les mauvais. Les bons continuent leur chemin, mais sans faire cas du message. Les mauvais, ne voyant pas tomber sur eux actuellement le châtiment de Dieu, continuent leur vie de péché sans se soucier du message. Mais, croyez-moi, Père, Dieu va châtier le monde et ce sera d'une manière terrible. Le châtiment céleste est imminent.

Que manque-t-il, Père, pour [*que le 3^e secret de Fatima soit révélé en, N.D.L.R.] 1960 [comme l'a ordonné la Très Sainte Vierge à Lucie et comme le pape Pie XII souhaitait le faire, N.D.L.R.] et qu'arrivera-t-il alors ? Ce sera vraiment triste pour tout le monde, nullement réjouissant si auparavant le monde ne prie et ne fait pas pénitence. Je ne peux donner d'autres détails puisque c'est encore un secret. Seuls le Saint-Père et Monseigneur l'évêque de Fatima pourraient le savoir, de par la volonté de la Très Sainte Vierge, mais ils ne l'ont*

Supplément 2019

pas voulu pour ne pas être influencés. C'est la troisième partie du message de Notre Dame qui restera secret jusqu'à cette date de 1960.

Dites-leur, Père, que la Très Sainte Vierge, plusieurs fois, aussi bien à mes cousins François et Jacinthe qu'à moi-même nous a dit que beaucoup de nations disparaîtront de la surface de la terre, que la Russie sera l'instrument du châtement du Ciel pour le monde entier si nous n'obtenons pas auparavant la conversion de cette pauvre nation. (...)

Père, le démon est en train de livrer une bataille décisive avec la Vierge, et comme il sait ce qui offense le plus Dieu et qui en peu de temps lui fera gagner le plus grand nombre d'âmes, il fait tout pour gagner les âmes consacrées à Dieu, car de cette manière il laisse le champ des âmes désemparé, et ainsi il s'en emparera plus facilement.

Dites-leur aussi, Père, que mes cousins François et Jacinthe se sont sacrifiés parce qu'ils ont toujours vu la Très Sainte Vierge très triste en toutes ses apparitions. Elle n'a jamais souri avec nous et cette tristesse, cette angoisse que nous remarquons chez Elle, à cause des offenses à Dieu et des châtements qui menacent les pécheurs, pénètre notre âme et nous ne savions qu'inventer en notre petite imagination enfantine comme moyens pour prier et faire des sacrifices (...).

L'autre chose qui sanctifia les enfants vient de la vision de l'enfer (...).

Voilà pourquoi, Père, ma mission n'est pas d'indiquer au monde les châtements matériels qui arriveront certainement si le monde ne prie pas et ne fait pas pénitence. Non. Ma mission est d'indiquer à tous l'imminent danger où nous

Supplément 2019

sommes de perdre notre âme à jamais si nous restons obstinés dans le péché.

Père, n'attendons pas que vienne de Rome un appel à la pénitence de la part du Saint-Père pour le monde entier ; n'attendons pas non plus qu'il vienne de nos évêques dans leur diocèse, ni non plus des congrégations religieuses. Non. Notre-Seigneur a déjà utilisé bien souvent ces moyens et le monde n'en a pas fait cas. C'est pourquoi maintenant il faut que chacun de nous commence lui-même sa propre réforme spirituelle. Chacun doit sauver non seulement son âme, mais aussi toutes les âmes que Dieu a placées sur son chemin. (...)

Père, la Très Sainte Vierge ne m'a pas dit que nous sommes dans les derniers temps du monde, mais Elle me l'a fait voir pour trois motifs :

Le premier parce qu'Elle m'a dit que le démon est en train de livrer une bataille décisive avec la Vierge et une bataille décisive est une bataille finale où l'on saura de quel côté est la victoire, de quel côté est la défaite. Aussi, dès à présent, soit nous sommes avec Dieu, soit nous sommes avec le démon ; il n'y a pas de moyen terme.

Le second parce qu'Elle a dit, aussi bien à mes cousins qu'à moi-même, que Dieu donnait les deux derniers remèdes au monde : le Saint Rosaire et la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Et ceux-ci étant les deux derniers remèdes, cela signifie qu'il n'y en aura pas d'autres.

Et, troisièmement, parce que toujours dans les plans de la Divine Providence, Dieu ne châtie jamais le monde avant d'avoir employé tous les remèdes possibles. Ainsi, quand Il voit comment le monde se détourne, comme nous le disons dans nos mots maladroits, non sans crainte, Il nous offre les

Supplément 2019

derniers moyens de salut, Sa Très Sainte Mère. Non sans crainte, car si nous méprisons et repoussons ces derniers recours, nous n'aurons plus aucun pardon des Cieux, car nous aurons commis ce péché que l'Évangile appelle le péché contre l'Esprit Saint. Ce péché consiste à rejeter ouvertement, en pleine connaissance et consentement, le salut qu'Il nous offre. Rappelons-nous que Jésus Christ est un Très bon Fils et qu'Il ne permet point que nous puissions offenser et mépriser Sa Très Sainte Mère. Nous avons vu au travers l'histoire de l'Église le témoignage évident de ces châtiments tombés sur ceux qui attaquèrent l'honneur de Sa Très Sainte Mère et comment Notre Seigneur Jésus Christ a toujours défendu l'honneur de Sa Mère.

Les deux moyens pour sauver le monde sont la prière et le sacrifice (...).

Mon père, la Très Sainte Vierge, en ces derniers temps que nous vivons, a donné une efficacité nouvelle à la récitation du Rosaire. De telle façon qu'il n'y a aucun problème, si difficile soit-il, temporel ou surtout spirituel, se référant à la vie personnelle de chacun de nous, de nos familles, des familles du monde ou des communautés religieuses, ou bien à la vie des peuples et des nations. Il n'y a aucun problème, dis-je, si difficile soit-il, que nous ne puissions résoudre par la prière du Saint Rosaire. Avec le Saint Rosaire, nous nous sauverons, nous nous sanctifierons, nous consolerons Notre Seigneur et obtiendrons le salut de beaucoup d'âmes. Enfin, la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, notre Très Sainte Mère, en la considérant comme le siège de la clémence, de la bonté et du pardon, et comme la porte sûre pour entrer au Ciel.

Commentaire du site *fidecatholica.wordpress.com*

Il s'agit ici de la dernière déclaration connue de sœur Lucia Dos Santos de Fatima. Le père Augustin Fuentes était le chef postulateur pour les causes de béatification de Francisco et Jacintha, les deux autres petits voyants de 1917. Rentré au Mexique, le père Fuentes donna une conférence le 22 mai 1958 pour exposer ce que sœur Lucie lui avait révélé. Cette conférence eut un retentissement international énorme et fut relayée dans de grands quotidiens occidentaux. Toutefois, une suite de graves et mystérieux événements, manifestement liés à l'imminente diffusion du Secret, ainsi qu'à la popularité croissante de Notre Dame de Fatima (*qui était jusque-là encore relativement peu connue*), vont se jouer immédiatement après la mort de Pie XII, dernier pape catholique, et l'élection de Jean XXIII, qui sera le grand architecte de la révolution Vatican 2.



Père Augustin Fuentes

Supplément 2019

Le 2 juillet 1959, alors que le pape Pie XII était décédé depuis neuf mois et que Jean XXIII et les modernistes avaient pris le contrôle du Vatican, le diocèse de Coimbra en Espagne, celui où se trouvait alors sœur Lucie, publia une déclaration officielle dans laquelle le père Fuentes était accusé d'avoir menti et d'avoir exagéré les propos de sœur Lucie. Dans cette lettre, les autorités de ce diocèse affirmèrent :

« Le R.P. Augustin Fuentes, postulateur de la cause de béatification des voyants de Fatima...a rendu visite à sœur Lucie au carmel de Coimbra et a parlé avec elle exclusivement des choses concernant le procès en question. Mais revenu au Mexique...ce prêtre s'est permis de faire des déclarations sensationnelles, de caractère apocalyptique, eschatologique et prophétique qu'il affirme avoir entendues de la bouche même de sœur Lucie. Étant donné la gravité de telles affirmations, la curie diocésaine de Coimbra a cru de son devoir d'ordonner une enquête rigoureuse sur l'authenticité de telles informations et sur les choses qui se rapportent à sœur Lucie, la curie diocésaine de Coimbra rend publiques les paroles de Lucie, en réponse à des questions qui lui furent posées par qui de droit. »

– Communiqué officiel du diocèse de Coimbra, 2 juillet 1959

À ce communiqué est adjointe une soi-disant rétractation de sœur Lucie, rédigée à la machine à écrire, et non manuscrite:

« Le père Fuentes a parlé avec moi en tant que postulateur de la cause de béatification des serviteurs de Dieu, Jacinthe et François Marto. Nous avons traité uniquement des choses qui concernent ce sujet. Pour le reste, auquel il se réfère, ce n'est ni exact ni vrai. Ce que je déplore, car je ne comprends pas quel bien on peut faire aux âmes avec des choses qui ne se basent pas sur

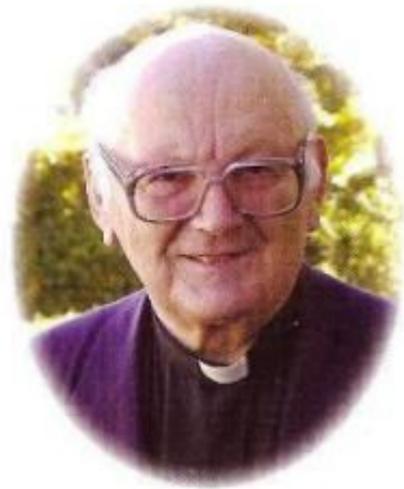
Supplément 2019

Dieu qui est la vérité. Je ne sais rien, et par conséquent je ne pouvais rien dire sur de tels châtiments que l'on m'a attribués faussement. »

Le communiqué du diocèse de Coimbra s'achève ainsi :

« La curie diocésaine de Coimbra est habilitée à pouvoir déclarer que sœur Lucie ayant dit jusqu'à présent ce qu'elle a cru devoir dire sur Fatima, et qu'on put trouver dans les livres publiés sur Fatima, n'a rien dit de nouveau et en conséquence, n'a autorisé personne à publier, tout au moins depuis février 1955, quoi que ce soit de nouveau qu'on puisse lui attribuer au sujet de Fatima. »

À la suite de ces événements de 1959, le brave père Fuentes se vit curieusement retirer sa charge de postulateur pour les causes de béatification de Jacintha et Francisco, malgré le soutien qu'il reçut de l'archevêque Manuel Pio Lopez et du Cardinal José Garibi y Rivera. Ce n'est que le 19 mars 1961 que les nouvelles autorités en place au Vatican nommèrent à cette charge le père Luis Kondor, prêtre aux tendances libérales, officiant dans la Hongrie communiste.



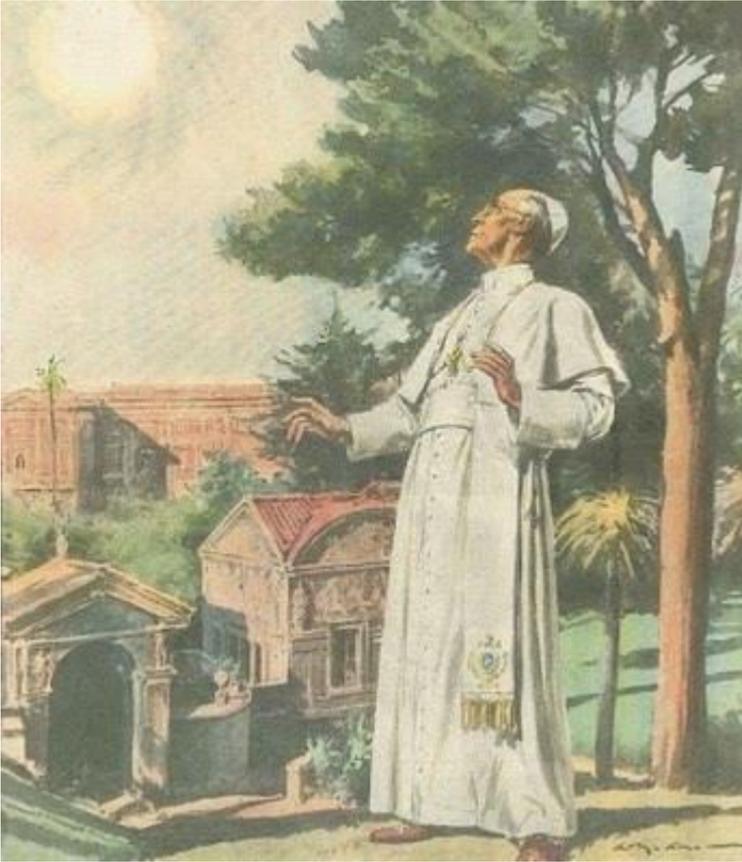
P. Luis Kondor

Supplément 2019

Il faut aussi savoir que l'évêque José Alvès Da Silva de Fatima, l'un des rares amis qui restaient à sœur Lucie à la fin des années 1950 et qui avait joué un rôle immense auprès d'elle, décéda au cours de l'année 1957. C'est lui qui avait encouragé sœur Lucie à compléter la rédaction du 3^e secret afin de le faire connaître au Siège apostolique.



Il faut également savoir que le pape Pie XII a été marqué pendant toute sa vie par La Très Sainte Vierge Marie, envers laquelle il a constamment montré une profonde dévotion. En effet, Eugenio Pacelli a été consacré évêque le 13 mai 1917, au jour et à l'heure même de la première apparition de Notre Dame de Fatima. En outre, le 22 août 1944, il proclama l'institution de la fête du Cœur Immaculé de Marie. En 1952, il consacra le peuple de Russie au Cœur Immaculé de Marie par la lettre **Sacro Vergente Anno**, conformément aux demandes de la Sainte Vierge aux petits enfants de Fatima.



Ajoutons encore que le pape Pie XII a été témoin de quatre répétitions du miracle du Soleil de Fatima entre la fin du mois d'octobre et le début du mois de novembre 1950 alors qu'il se trouvait à Rome, dans les jardins du Vatican. La même année, à la même période, Pie XII venait de proclamer le dogme de l'Assomption de Marie, le 30 octobre 1950.

Il est admis que le pape Pie XII, souhaitait attendre 1960 pour ouvrir le secret, conformément aux demandes de la Sainte Vierge, mais il mourut, possiblement d'un empoisonnement chimique, le 9 octobre 1958. Quant à sœur Lucie, il ne fait aucun doute que celle-ci disparut, mourut ou fut tuée par des ennemis de l'Église entre janvier 1958 et le mois de juin 1959, date à laquelle le diocèse de Coimbra, comme nous l'avons

Supplément 2019

vu plus haut, a de toute évidence commencé à publier des récits faussement attribués à sœur Lucie. Ainsi, à partir de la fin de l'année 1959 et le début de l'année suivante, des proches de sœur Lucie remarquent qu'il devient de plus en plus compliqué d'obtenir de ses nouvelles et encore plus d'obtenir une autorisation de la voir.

« Dans sa note du 2 juillet 1959, nous l'avons vu, la curie épiscopale déclarait, d'autorité, que "sœur Lucie n'a plus rien à dire sur Fatima" ! Aussi, devint-il de plus en plus difficile de la rencontrer et l'on ne publia, pendant des années, aucun écrit de sa plume. Son témoignage devenait gênant. En 1962, Maria de Freitas remarque que "de plus en plus les visites à sœur Lucie sont interdites ; de plus en plus, elle devient invisible. »

– F. Michel, Toute la vérité sur Fatima, T. 3, p. 506

« Le 11 octobre 1990, Carolina, la sœur de sang de sœur Lucie, dit au Père Gruner qu'elle avait visité sœur Lucie au Carmel de Coimbra pendant plus de 40 ans et qu'elle n'avait jamais été capable de parler seule à seule avec sa sœur dans la même pièce. Elles étaient toujours séparées par la grille et beaucoup d'autres nones du couvent étaient présentes à toutes les visites. »

– Francis Alban, The Fatima Priest, Introduction

Supplément 2019

L'introduction de la fausse sœur Lucie

Ainsi, il est clair que c'est à cette période, entre 1957 et 1960, que les ennemis de l'Eglise ont mis en place la fausse sœur Lucie qui devint par la suite une ardente supportrice de la révolution Vatican II et de ses antipapes.

En effet, voici une photographie montrant la vraie sœur Lucie en 1945 à l'âge de 38 ans :



Supplément 2019

Et une autre montrant la fausse soeur Lucie en 1967, prétendument âgée de 60 ans :



Supplément 2019

L'imposture apparaît plus clairement à l'examen attentif du visage de la vraie Soeur Lucie, lequel est marqué par des fossettes sur les joues, ainsi qu'un sourire en U lorsqu'elle sourit :



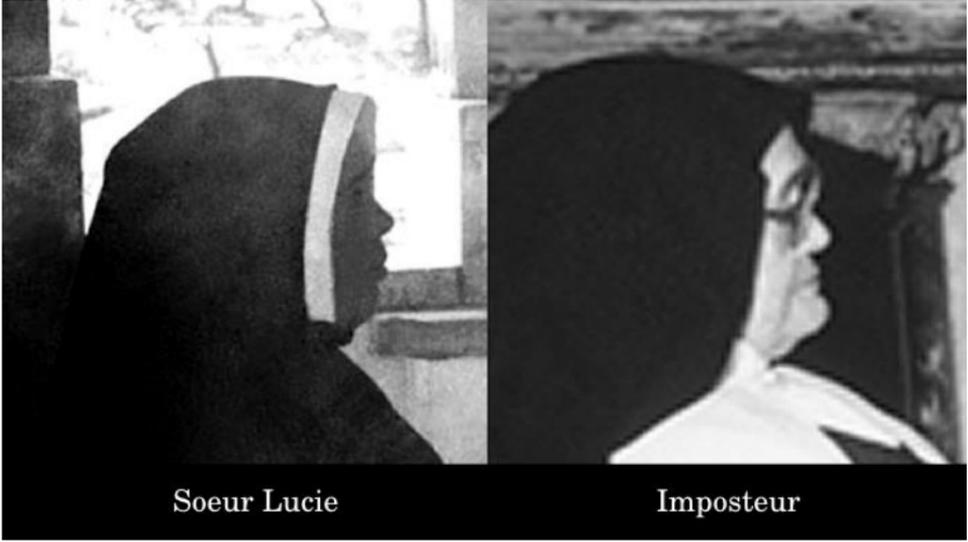
Supplément 2019

Tandis que la fausse soeur Lucie d'après 1959, si elle ressemble vaguement à la vraie soeur Lucie de par la forme générale du visage, ne présente aucune marque de fossettes et lorsqu'elle sourit, son sourire forme un U inversé :



Supplément 2019

Concernant la forme du visage de soeur Lucie, on voit aussi nettement ici que la vraie soeur Lucie avait un visage plat et allongé, tandis que la fausse soeur Lucie avait un menton beaucoup plus proéminent :



Supplément 2019

Enfin, comment expliquer que la vraie soeur Lucie était marquée par une dentition irrégulière, comme en témoigne William T. Walsh dans Notre Dame de Fatima, page 25 : « *Ses dents, irrégulières, faisaient ressortir sa lèvre supérieure, et sa lèvre inférieure était épaisse et lourde...* »

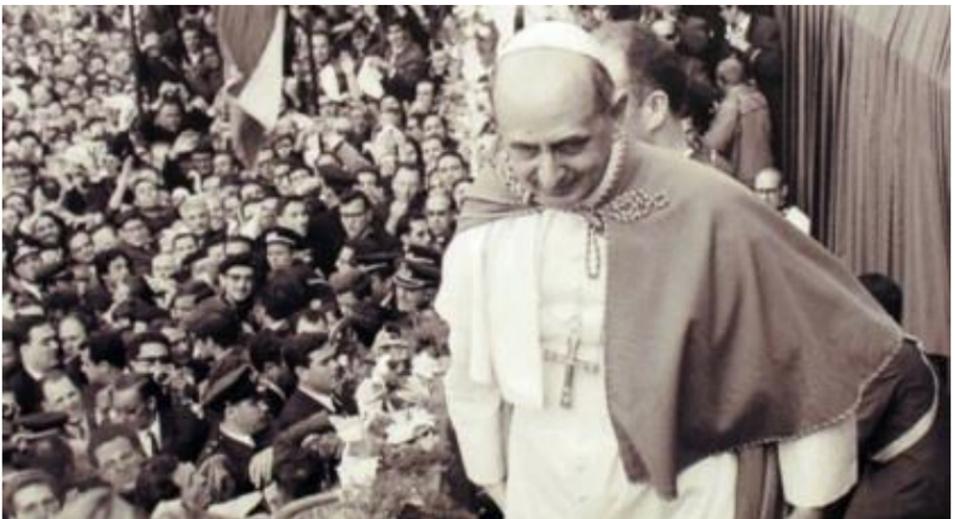


Supplément 2019

Alors que la fausse soeur Lucie lors de sa première sortie publique à Fatima en 1967 avec l'antipape Paul VI, aborde une dentition absolument régulière. Mais ce n'est pas tout : la photographie ci-dessous est en réalité un montage.



Voici la photographie originale :



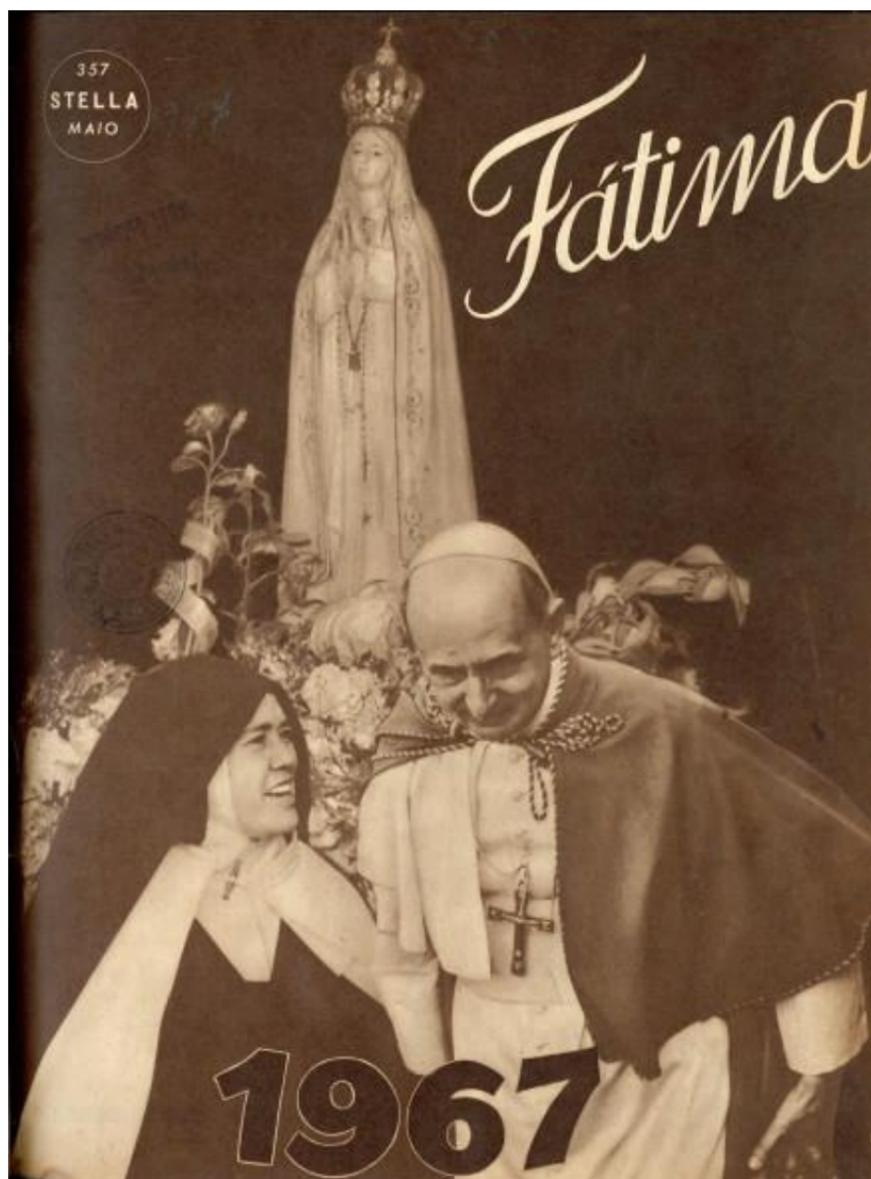
Supplément 2019

De même que celle-ci :



Supplément 2019

Ceci a été démontré par le groupe d'enquête scientifique créé en 2017 par le Dr Peter Chojnowski, un catholique traditionaliste. Vous pouvez lire sur son site un passionnant dossier sur ces stupéfiants montages photographiques, accompagnés des sources originales dans lesquels ces forfaitures apparaissent pour la première fois.



Supplément 2019

Ces images de la pseudo-sœur Lucie accompagnée du pseudo-pape Paul VI ont fait le tour du monde et sont connues de tous les dévots de Fatima. Or, il s'agit irréfutablement de photomontages. L'image précédente fut publiée pour la première fois dans le magazine 'Stalla', édité par la Congregação das Irmãs Reparadoras de Nossa Senhora de Fátima, fondée en 1949 par le père Manuel Nunes Formigão, un authentique fatimiste. Cette congrégation fut totalement mise sous le contrôle de la secte moderniste après sa mort en 1958 et après le concile Vatican 2.

Avec son organisation, The Sister Lucy Truth Project¹, le Dr Chojnowski a engagé une batterie d'experts scientifiques indépendants afin de déterminer avec certitude, au moyen de différentes technologies scientifiques modernes, que la « sœur Lucie » connue depuis la fin des années 1960 n'était pas la même personne que la vraie sœur Lucie, c'est-à-dire la voyante de Fatima. Les résultats de cette enquête, qui dura plus de deux ans, sont sans appel. Il y a bien eu une substitution de personnes et une usurpation d'identité.

Le faux 3^e secret de Fatima et la secte moderniste

Le 8 février 1960, contre toute attente, les autorités de la secte moderniste désormais installée au Vatican informent le monde que le 3^e secret de Fatima ne sera pas révélé. Le 26 septembre 1959, Jean XXIII publia son encyclique Grata

¹Il y a aujourd'hui une certitude morale qu'une fausse « sœur Lucie » a remplacé la vraie sœur Lucie. C'est en grande partie grâce aux preuves présentés sur le site du Dr Chojnowski : sisterlucyimposter.org

Supplément 2019

Recordatio, dans laquelle il introduisait la grande révolution apostate de Vatican 2 :

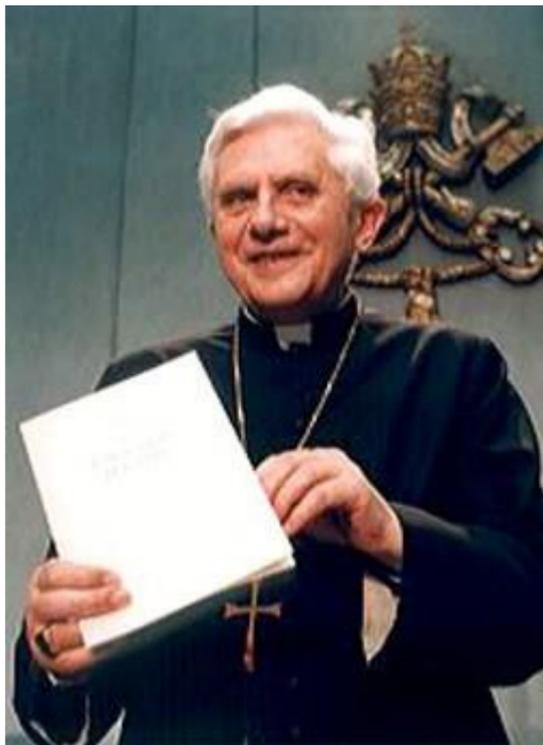
« Nos pensées se tournent sur les territoires de cette Terre ; Nous voyons l'humanité entière désirer un avenir meilleur ; Nous voyons l'éveil d'une force mystérieuse, et ceci nous fait espérer que l'homme sera tiré par une conscience droite et un sens du devoir pour faire avancer les vrais intérêts de la société humaine. »



John XXIII in intimate conversation with the two envoys to the Council from the Russian Orthodox Church, Vladimir Kotlyarov and Vitaly Borovoi.

Supplément 2019

En effet, le 26 juin 2000, à la demande de l'antipape Jean-Paul II, la « congrégation pour la doctrine de la foi », présidée par le « cardinal » Ratzinger, divulguait une lettre présentée comme étant le 3^e secret de Fatima. Même les traditionalistes et autres dévots de Fatima en union avec la secte Vatican 2 tiennent cette lettre pour un faux grossier, en raison des incohérences qui y apparaissent².



Remarquons à ce sujet que la fausse sœur Lucie était présente à cette occasion et que même certains dévots de Fatima qui adhèrent à la thèse selon laquelle sœur Lucie n'a pas fait l'objet d'une substitution et d'une usurpation d'identité,

² Le Dr Chojnowski explique les incohérences dans un article de son blog personnel (*en anglais*). La fourberie du « cardinal » Ratzinger est patente du fait qu'il ne mentionne nulle part le « *Miracle du Soleil* » dans toute son analyse !
<http://radtradthomist.chojnowski.me/2018/12/euthanizing-third-secret-again-assault.html>

Supplément 2019

furent obligés d'admettre que le comportement de cette dernière [*la fausse sœur Lucie*] fut extrêmement étrange :

« En fait, son exubérance à Fatima en 2000 était presque troublante. Il est certain que la cause de son bonheur éclatant, et sa nouvelle grâce envers Jean-Paul, résultait de la béatification de ses deux cousins. Et pourtant, elle est restée dans cet état d'exubérance, même à l'écoute de la version du Troisième Secret par le Cardinal Sodano, allant jusqu'à faire de grands gestes maladroits vers la foule. »

– Mark Fellows, *Fatima in Twilight*, page 327

Or, la fausse sœur Lucie a en effet validé non seulement tous les enseignements hérétiques de la secte Vatican II, mais de plus, elle a nié, démenti et fourni de faux témoignages à propos de la vie de la vraie sœur Lucie, à propos des messages de Fatima et du 3^e secret en particulier. Ainsi, dans la célèbre entrevue de 1992 « *Two Hours with Sister Lucy* » conduite par le « cardinal » Padiyara, par Francis Michaelappa, par le « père » Francisco Pacheco et par Carlos Evaristo, un journaliste présent en qualité de traducteur, la fausse sœur Lucie a fourni les réponses suivantes, en totale contradiction avec toutes les déclarations faites par sœur Lucie dans les années 1940 et 1950 à l'évêque Da Silva ou au Père Fuentes :

Padiyara : Est-ce que la consécration [de la Russie] a été accomplie par Jean-Paul II le 25 mars 1984 ?

Sœur Lucie : Oui, Oui, Oui.

Carlos Evaristo : Donc cette consécration a depuis été acceptée par Notre-Dame ?

Sœur Lucia : Oui.

Supplément 2019

Carlos : Notre Dame est contente et l'a acceptée ?

Sœur Lucia : Oui.

Padiyara : Est-ce que Dieu et Notre-Dame veulent toujours que l'Église révèle le Troisième Secret ?

Sœur Lucia : **Le Troisième Secret n'est pas destiné à être révélé.** Il était seulement destiné au Pape et à la hiérarchie directe de l'Église.

Carlos : Mais Notre Dame n'a-t-elle pas dit qu'il devait être révélé au public en 1960, au plus tard ?

Sœur Lucie : **Notre Dame n'a jamais dit ça.** Notre Dame a dit que c'était pour le pape.

Pacheco : Est-ce que le Troisième Secret a un lien avec le Second Concile du Vatican ?

Sœur Lucie : Je ne peux dire.

Carlos : Le Pape peut-il révéler le Troisième Secret ?

Sœur Lucia : Le Pape peut le révéler s'il le veut, **mais je lui conseille de ne pas le faire.** S'il choisit de le faire, je lui conseille une grande prudence. Il doit être prudent.

On peut lire également d'autres fausses déclarations de la fausse soeur Lucie validant la falsification du message de Fatima par la secte Vatican 2. En particulier, on peut voir que cette fausse soeur Lucie affirme que la consécration de la Russie fut faite en 1984 par le pseudopape Jean-Paul II, alors qu'en réalité, le pape Pie XII avait déjà opéré cette consécration longtemps auparavant. De plus, la soi-disant

Supplément 2019

consécration de la Russie faite par Jean-Paul II en mars 1984, ne mentionnait même pas nommément la Russie :

« Passant au problème de la troisième partie du Secret de Fatima, elle [“Sr. Lucie”] affirma qu’elle avait lu attentivement et médité le fascicule publié par la Congrégation pour la Doctrine de la Foi et confirme tout ce qui y est écrit. À qui est pris par le doute que quelque chose ait été caché du “Troisième Secret”, elle répond : “Tout a été publié, il n’y a plus rien de secret.” À qui parle et écrit à propos de nouvelles révélations, elle dit : “Rien n’est vrai là-dedans. Si j’avais eu de nouvelles révélations, je ne les aurais dites à personne, mais je les dirais directement au Saint-Père” ! Il fut demandé à sœur Lucie : “Que dites-vous des affirmations obstinées du P. Gruner qui recueille des signatures pour que le pape fasse finalement la consécration de la Russie au Cœur immaculé de Marie, qui n’a jamais été faite” ? Sœur Lucie répond : “La communauté du Carmel a rejeté les formulaires pour la récolte des signatures. J’ai déjà dit que la consécration désirée par Notre-Dame a été faite en 1984 et qu’elle a été acceptée par le Ciel.»

– Vatican Information Service, 20 décembre 2001



La fausse sœur Lucie baisant la main après avoir reçu la
« communion » par l'antipape Jean-Paul II.

Dans un récent article, le Dr Chojnowski est revenu en détail sur l'interview du 11 octobre 1994 entre la fausse sœur Lucie et le journaliste Carlos Evaristo. Le Dr Chojnowski résume ainsi les affirmations manifestement problématiques de cet entretien, prouvant que la fausse soeur Lucie est bien une usurpatrice et fût probablement un agent actif de la secte moderniste, dont la tâche était de falsifier totalement le message de Fatima :

1/ « Sœur Lucie » conseille à Jean-Paul II de ne pas révéler le 3^e secret, alors que Notre Dame en avait explicitement fait la demande pour 1960.

2/ La consécration de la Russie a été faite le 25 mars 1984 par Jean-Paul II et aurait évité miraculeusement une guerre

Supplément 2019

nucléaire. C'est doublement faux, car Jean-Paul II n'a pas nommé la Russie dans cette « consécration » et par ailleurs, le pape Pie XII avait déjà consacré la Russie au Cœur Immaculé de Marie en 1952.

3/ « Sœur Lucie » prétend que la Sainte Vierge n'a jamais dit que le pape devait explicitement nommer la Russie pour cette consécration et que la paix promise concernant les guerres et les persécutions que les erreurs de l'athéisme communiste causaient dans le monde.

4/ « Sœur Lucie » insiste dans cet entretien pour dire que le message de Fatima a été l'objet d'interprétations erronées au cours des années.

5/ « Sœur Lucie » affirme que Gorbatchev fut un instrument de Dieu dans le processus de conversion de la Russie.

6/ « Sœur Lucie » affirme que la consécration faite par Pie XII en 1952 était incomplète en raison d'un « déficit d'union des évêques » dans cette démarche.

7/ « Sœur Lucie » se contredit en affirmant que la « consécration » de Jean-Paul II en 1984 était valide, quand bien même tous les évêques ne s'y sont pas unis.

8/ « Sœur Lucie » affirme que la 2e guerre mondiale fut une guerre athéiste, une guerre conduite par le Diable et dirigée contre les Juifs qui continuent, selon elle, d'être le peuple élu de Dieu.

9/ « Sœur Lucie » affirme que la conversion de la Russie a eu lieu.

Supplément 2019

10/ « Sœur Lucie » affirme que la Sainte Vierge Marie ne parlait pas d'une conversion de la Russie au catholicisme, mais d'une conversion à la « paix » et aux droits de l'homme.

11/ « Sœur Lucie » affirme que le triomphe du Cœur Immaculé de Marie a déjà eu lieu » et qu'il a commencé lorsque, toujours selon elle, Notre Dame a « sauvé la vie du pape Jean-Paul II sur la place Saint Pierre le 13 mai 1981. Toujours selon elle, le triomphe du Cœur Immaculé est toujours en cours, la paix sensée venir de ce triomphe est la fin de la diffusion de l'athéisme communiste de la Russie soviétique, mais cette paix ne signifie pas que d'autres guerres mondiales n'auront pas lieu.

12/ Selon « sœur Lucie », la destruction des nations n'est pas une destruction par la guerre ou par quelque moyen physique.

13/ Selon « sœur Lucie », le troisième secret était uniquement destiné au pape. Elle se déclare opposée à sa révélation publique.

14/ Carlos Evaristo, lors de son témoignage en 1998, insiste pour dire que selon ce que « sœur Lucie » lui a dit, « Notre Dame n'a jamais dit que le Secret devait être révélé en 1960 ».

15/ Selon « sœur Lucie », la signification du début du 3e secret est que le dogme de l'Immaculée Conception serait toujours défendu par les Portugais.

16/ « Sœur Lucie » affirme que ce qu'elle souhaite avant tout dire au monde (au moment de son interview) est que « Quiconque n'est pas avec le pape Jean-Paul II n'est pas

Supplément 2019

avec Dieu ». Pour rappel, nous sommes là environ sept ans après l'abomination de la réunion d'Assise.

17/ Selon « sœur Lucie », la « consécration » de la Russie par Jean-Paul II a permis l'établissement d'un régime qui favorise la liberté religieuse et sous lequel les gens peuvent exercer leur liberté de conscience, peu importe qu'ils embrassent le catholicisme ou non.

18/ « Sœur Lucie » affirme que la conversion de la Russie n'est pas une conversion au catholicisme, mais à la liberté de choisir entre le bien et le mal.



La fausse sœur Lucie et le journaliste Carlos Evaristo.

Commentaire du site *canadienfrancais.org*

Plusieurs faux 3^e Secret circulent sur Internet. Nous croyons qu'il est sage de n'en donner aucune crédibilité car aucun n'est de source sûre. Cette affreuse affaire concernant sœur Lucie a tout de même permis de démasquer davantage ces espèces de « satanistes » qui se présentent comme de bons pasteurs. Ce sont en fait de véritables loups déguisés en agneaux. Ainsi, le 3^e Secret de Fatima nous a déjà été très utile, même en demeurant caché. Il serait probablement sage de se contenter de n'en connaître son contenu exact qu'au jugement dernier³. En fait, nous n'avons pas tellement besoin de connaître les mots exacts du 3^e Secret. Nous n'avons qu'à voir la réalité en face de nous. Tout est clair pour ceux qui connaissent l'Enseignement de l'Église, et ce que les vrais papes catholiques jusqu'à Pie XII nous ont mis en garde depuis bien des années, concernant spécialement les francs-maçons.

Notre Seigneur nous a enseigné : « *Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous sous les vêtements des brebis et au-dedans sont des loups rapaces. Vous les connaîtrez à leurs fruits.* (Mt 7, 15-16) »

À leurs fruits, nous reconnaissons que ces énergumènes présentement à Rome ne peuvent être nos vrais pasteurs. Aucune forme de communion ne doit être recherchée ni

³ Pour ma part, seule l'autorité d'un vrai pape pourrait me convaincre de l'authenticité d'un soi-disant 3^e Secret. Je considère donc frauduleux et une ruse de Satan tous les « 3^e secrets » circulant sur Internet y compris celui que plusieurs catholiques « sédévacantistes » considèrent authentique.

Supplément 2019

désirée avec eux. Ils ne peuvent en aucun cas avoir d'autorité⁴.

Notre Dame nous a justement averti à La Salette que « *Rome perdra la foi et deviendra le siège de l'antéchrist.*⁵ »

Il n'y a en effet que des « satanistes » pour perpétrer une telle fraude de substitution d'identité. Qu'ont-ils fait à la véritable sœur Lucie ? Nous ne pouvons qu'imaginer le pire. Cependant nous savons que Notre Dame est demeurée le refuge de sœur Lucie. Cette dernière n'a pas été abandonnée. Elle est maintenant au ciel, comme Notre Dame lui avait promis.

Je dois mettre en garde maintenant d'un danger que nous courons. C'est celui de nous laisser aller à une vaine curiosité et d'être trompé par les ruses du démon (*suite à notre prise de conscience de la situation à Rome*). Il est nécessaire de travailler à notre salut par la prière et la pénitence avant toute chose. Aujourd'hui, Internet est un obstacle à cela pour de nombreuses personnes. Il serait sage de limiter grandement son utilisation, et si possible d'en cesser entièrement l'utilisation. Le temps précieux ainsi

⁴ Affirmation très grave développée dans le livre « Mystère d'iniquité » disponible gratuitement :

<http://www.a-c-r-f.com/documents/MYSTERE-d-Iniquite.pdf>

⁵ Il est très probable que le 3^e Secret de Fatima traitait plus explicitement de ce qui avait déjà été annoncé à La Salette. En effet, le Secret de la Salette dit tout. Le Secret de La Salette est un résumé de tout ce qui se passera jusqu'à la fin du monde. Comme ils ont fait pour celui de Fatima, les ennemis de l'Église ont tenté de l'étouffer, mais n'ont pas complètement réussi. On peut consulter gratuitement le livre de l'abbé Gouin « *Sœur Marie de la Croix, bergère de La Salette* » sur canadienfrancais.org. Ce livre inclut le secret de La Salette. Nous comprenons par ce livre que le Secret de La Salette n'est pas condamné par l'Église comme certains le pensent aujourd'hui. Une version papier du livre à prix coûtant est également disponible sur le site canadienfrancais.org

Supplément 2019

gagné pourra servir pour l'étude de la Vérité (*dans la prière, les bons enseignements, et les bons livres*).

Je termine avec un écrit de sœur de la Nativité, une religieuse morte en 1798 en odeur de sainteté⁶, qui a eu de précieuses révélations concernant les temps que nous vivons et qui peuvent nous être d'une grande utilité :

« Je vois en Dieu que depuis l'époque où ils sortiront de leurs cavernes, jusqu'à celle où l'Église reconnaîtra leur malice, il se passera bien du temps, peut-être un demi-siècle, plus ou moins, je ne puis pas le dire au juste. Pendant tout ce temps-là leur métier diabolique et leur pernicieuse hypocrisie, qui les feront regarder comme des saints, attireront à leur suite un grand nombre d'âmes ; de sorte que cet ouvrage d'iniquité ira toujours en croissant, et durera jusqu'à la fin du monde, toujours en persécutant notre mère la sainte Église.

Je vois encore en Dieu que les personnes les plus sujettes à être trompées par les artifices du démon ou par les ruses des impies, seront celles qui, chancelantes dans la foi, n'auront dans le cœur qu'une foi morte, c'est-à-dire sans vigueur et sans activité, et qui d'ailleurs se laisseront aller aux sentiments de la nature corrompue, à un esprit de curiosité, à une démangeaison, et comme à une certaine inquiétude de convoitise naturelle, de savoir ou d'apprendre tout ce qui se passe dans ces belles nouveautés de religion. Comme, ainsi que je l'ai dit, d'ici

⁶ Sœur de la Nativité est recommandée par Mélanie Calvat, voyante de La Salette et par Mgr Henri Delassus, auteur du livre « Conjuración Antichrétienne ». Mgr Delassus est lui-même recommandé par saint Pie X. Les écrits de Sœur de la Nativité n'ont jamais été désapprouvés par l'Église quoiqu'ils ne jouissent pas d'approbation officiel.

Supplément 2019

au jugement on n'aura jamais vu tant de tromperies sous couleur de religion, tant de dévotion et de sainteté en apparence et en réputation, comme aussi je vois ces hypocrites, dont j'ai parlé, montés sur la superbe, et remplis de l'orgueil et de l'ostentation de Lucifer, faire de beaux discours ; ils attireront à eux toutes les âmes vaines dont je viens de parler, et qui ne portent presque que le nom de chrétien. Je vois en Dieu qu'elles courront à toutes ces nouveautés et qu'elles se laisseront prendre plus facilement et d'une manière plus forte que les pêcheurs ne prennent les poissons dans leurs bâches.

La sœur de la Nativité nous donne ensuite ces avis très utiles :

Je vois encore en Dieu que, pour éviter tant de malheurs par le secours de la grâce, il faut s'attacher inviolablement à la foi, ne point se lasser de combattre ses ennemis, se soutenir ferme comme un rocher au milieu d'une mer en furie qui le frappe de tous côtés de ses vagues, se souvenir toujours de ses premières croyances, de sorte que la sainte et divine loi de Jésus-Christ soit toujours notre appui et la règle de notre conduite jusqu'au dernier soupir de notre vie.

Au nom de Dieu, chassons loin de notre esprit toute curiosité et toute convoitise de toutes les dévotions extraordinaires qui ont belle apparence au-dehors, et qui brillent aux yeux du monde sous la couleur de la piété et de la sainteté. Pour l'amour de Dieu, rejetons toutes ces nouveautés et ces singularités extraordinaires, et avançons l'affaire de notre salut avec crainte et tremblement. Mettons notre foi, notre amour et notre

Supplément 2019

espérance en Dieu et en notre mère la sainte Église, et cachons-nous, comme de petits poussins, sous les ailes de sa sainte protection : elle ne nous abandonnera jamais, et elle nous assistera toujours dans les occasions les plus tristes et les plus dangereuses, à moins que nous ne l'abandonnions nous-mêmes les premiers, comme des enfants ingrats et rebelles, pour courir nous joindre à ses ennemis et la combattre avec eux. »⁷

⁷ Tiré du quatrième tome des révélations à la sœur de la Nativité, p.419-422

Postface

de cette ré-impression 2020

Nous offrons cette ré-impression de l'édition 1945 du livre « *Fatima Merveille Inouïe* » du chanoine Barthas et du père Fonseca car elle est la meilleure description des événements de Fatima que nous connaissions. Il existe aussi une excellente série en 3 tomes nommée « *Toute la Vérité sur Fatima* » écrite par un certain frère Michel de la Sainte Trinité. Cette série, quoique recommandable à bien des égards, a l'inconvénient majeur de fausser notre jugement sur la situation actuelle à Rome (*et ce dans le 3^e tome*). En effet, frère Michel n'offre jamais l'hypothèse que sœur Lucie aurait pu être substituée, quoiqu'il en donne des indices malgré lui. Cela le mena à une impasse dans son discernement, et nous comprenons maintenant qu'il valait mieux que le 4^e tome qu'il prévoyait écrire ne voit jamais le jour, ce qui fut effectivement le cas. Lorsque nous allons au bout du raisonnement du frère Michel, nous en arrivons à la conclusion que le pape peut être un apostat, et un apostat souffrant de son apostasie. Ceci est manifestement une hérésie d'après le concile du Vatican (1870) qui a proclamé le dogme de l'infailibilité pontifical.

Maintenant que nous avons la certitude que la véritable sœur Lucie a été substituée durant le règne du pseudo-pape Jean XXIII, il nous est nécessaire de faire marche arrière en ne tenant pas compte des déclarations subséquentes de la fausse sœur Lucie. En 1945, le message de Fatima n'avait pas encore été corrompu, c'est ce qui fait que l'ouvrage du chanoine Barthas et du père Fonseca a tant de valeur aujourd'hui.

À la suite du livre, nous avons ajouté ce qu'on pourrait appeler le « *testament de sœur Lucie* » qui correspond au dernier entretien qu'elle a accordé au père Fuentes en 1958, ***nous exhortant avec force à prier le Rosaire pour sauver nos âmes de l'enfer***. Nous offrons ensuite un supplément concernant ce crime de substitution d'identité ayant eu lieu, et perpétré jusqu'à aujourd'hui par les imposteurs au Vatican.

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise*, de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

***Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!***